UNIVERSITE DE LA SORBONNE NOUVELLE
PARIS III

JERNEJ KOPITAR ET LES DEBUTS DE LA SLAVISTIQUE EUROPEENNE

THESE
pour le doctorat (Arrêté du 23 Novembre 1988)

Présentée par :
Mme GROBELNIK, ép. BERNARD Antonia

sous la direction de :
Monsieur le Professeur Michel CADOT

1992

VOL. I

UNIVERSITE DE LA SORBONNE NOUVELLE
PARIS III

JERNEJ KOPITAR ET LES DEBUTS DE LA SLAVISTIQUE EUROPEENNE

THESE
pour le doctorat (Arrêté du 23 Novembre 1988)

Présentée par :
Mme GROBELNIK, ép. BERNARD Antonia

sous la direction de :
Monsieur le Professeur Michel CADOT

1992

A la mémoire de mes parents

Remerciements

Je tiens à exprimer ma gratitude à Monsieur le Professeur Michel CADOT qui a accepté de prendre cette thèse sous sa direction. Ses conseils,ses remarques, ses orientations m'ont été très précieux.

Par ailleurs je remercie Monsieur Miroslav BREUER, bibliothécaire à l'Institut des Etudes Slaves, ainsi que Monsieur Dejan BOGDANOVIĆ, de la biblothèque de l'INALCO, pour leur disponibilité et leur gentillesse.L'érudition linguistique de mes amis Giselle LEVEQUE, Nicole TOUREILLE, Jean AMSLER, Louis de BALMANN et des collègues du Lycée Henri IV m'ont permis de triompher de bien des difficultés.

Enfin je n'oublie pas Madame Dubois qui a assuré la dactylographie de ce texte compliqué et mon mari et mes filles qui ont supporté avec patience mes longues absences.

INTRODUCTION

Il est, dans l'histoire des civilisations, des époques-clé, des moments où, après avoir traversé des étendues tranquilles, des certitudes établies, les hommes se retrouvent comme à un carrefour où il leur est indispensable de mesurer le chemin parcouru, de chercher de nouvelles valeurs, de découvrir des directives de pensée qui leur permettent de poursuivre leur chemin avec un nouvel élan. Des bouleversements, préparés sans doute depuis longtemps mais cachés sous une apparente stabilité, se font jour et transforment des données qui semblaient pourtant immuables. Ce sont des époques de vie intense, d'activité fébrile, de recherches enthousiastes. La Renaissance, le Protestantisme, l'avènement des sciences furent de telles époques pour les civilisations occidentales.

Pour les peuples slaves, un de ces moments d'une

richesse immense se situe sans aucun doute à la fin du 18ème et au début du 19ème siècle. Ces peuples découvrent alors leur unité et leur diversité, retrouvent leurs identités nationales et la beauté de leurs langues. Ils commencent à s'intéresser à leur passé et s'efforcent d'élaborer des directives pour leur avenir.

Il n'est pas étonnant que la slavistique soit née justement au milieu de ces boulevers/ements politiques, économiques, littéraires et spirituels. En fait, elle est l'écho des aspirations nouvelles et le reflet des courants qui traversent l'Europe toute entière. Les premiers slavistes rencontrèrent les difficultés auxquelles sont toujours confrontés des pionniers: guidés par leur enthousiasme, ils avancent en se fiant à de rares données déja étudiées, mais surtout à leur intuition, à leur imagination, mus par le désir de connaître et de faire connaître. Ils agissent malgré les moyens dérisoires dont ils disposent, essayant de remplacer le manque de structures par l'entr'aide et des efforts constants de coordination. Le recours au mécennat, avec ses avantages et ses inconvénients, est une pratique courante de cette époque de despotisme éclairé. D'autres slavistes s'adonnent à leur science en plus de leur métier qu'ils pratiquent pour gagner leur pain. Šafařik résume, en une phrase, ces problèmes, en disant: "La slavistique, c'est la misère."

On considère en général JOSEF DOBROVSKÝ comme fondateur de la slavistique, car il fut le premier à entreprendre l'étude du passé des Slaves, de l'évolution de leurs langues. Se servant des méthodes de recherche élaborées surtout par les orientalistes allemands, aidé par un intérêt nouveau porté aux "peuples jeunes" de l'Est Européen, il réussit, par son activité aux aspects multiples, à poser des fondements solides à la nouvelle science. Il serait pourtant inexact de dire que Dobrovský fut seul: au contraire , il fut précédé, aidé, entouré, encouragé et suivi par toute une pleiade d'hommes dont le mérite n'a rien à envier au sien.

Parmi les contemporains et disciples de Dobrovsky, on cite en général JERNEJ KOPITAR. Des slavistes russes, allemands, polonais, serbes, italiens évoquent souvent son nom, sans d'ailleurs le situer toujours de façon certaine. - Car ce conservateur de la Bibliothèque Impériale de Vienne connaissait, de près ou de loin, tous ceux qui, de son temps, s'occupaient tant soit peu des problèmes slaves. Il initia Jacob Grimm aux langues slaves, conseilla Linde au moment de l'élaboration de son dictionnaire polonais, introduisit Kuharski dans les milieux des Slaves du Sud, présenta les peuples slaves de l'Autriche à Marcel de Serres. Le Russe Vostokov s'en inspira pour ses Feuilles Bibliographiques, l'Anglais Bowring et l'Italien Appendini trouvèrent en lui un intermédiaire et un connaisseur hors

pair.

Pourtant, dès le début, c'est un personnage controversé, qualifié tantôt de généreux, tantôt d'avare, d'esprit ouvert ou de nationaliste au sens le plus étroit du terme. - Il est tantôt accusé de cléricalisme catholique, tantôt loué pour son esprit oecuménique. Silvestre de Sacy voit en lui un "grand savant slavoniste" et "ami des Slaves", tandis que Hanka, son ancien disciple, le qualifie haineusement de "Méphisto slave". En un mot, peu de philologues eurent droit à des appréciations aussi contradictoires.

Mais on commettrait une grave erreur en attribuant ces contradictions au seul caractère de Kopitar. Il faut invoquer les raisons bien plus sérieuses et plus profondes, déterminées par le lieu d'activité de ce savant et par l'époque. Issu d'une famille de paysans slovènes, influencé d'abord par le cercle cosmopolite de ZOIS, il vécut et travailla à Vienne. Ce n'est pas seulement la capitale de l'Empire hétéroclite des Habsbourg, encore puissants à l'époque, mais c'est le lieu de rencontre entre l'Est et l'Ouest, entre la culture de l'Europe et ces pays encore si peu connus, si exotiques, de l'Est et des Balkans. L'Université de Vienne, les cafés de la capitale, sont le point de rencontre de tout ce que les diverses branches slaves de l'Empire possèdent comme forces intellectuelles. Slaves et Germains s'y côtoient, rusant

contre la même police secrète, élaborant des plans pleins de fougue où perce déjà le souffle du romantisme et de révolte contre les tyrans. Politiquement, Vienne apparaît à son apogée au moment du Congrès: c'est là que se réunissent les grands pour décider (pour combien de temps encore?) du sort des peuples.

De grands bouleversements furent provoqués à cette époque par les guerres contre Napoléon dont la chute s'accompagne de la montée dans le ciel européen d'une nouvelle étoile _ Alexandre Ier et de la puissance russe, insoupçonnée jusque là. Mais si la Russie retrouve son image glorieuse face à l'Europe, nombre de peuples slaves retrouvent tout simplement leur propre image, leur identité. Il n'est pas étonnant que, dans la plupart de ces pays, cette époque soit connue sous le nom de "renaissance slave". En effet, elle porte toutes les caractéristiques d'une véritable renaissance, d'un intérêt qui favorise le renouveau, la foi en l'"homo slavicus" encouragée par ~~les oeuvres des penseurs ro-~~ la pensée des Lumières qui rétablit l'égalité entre les hommes
~~mantiques allemands comme Herder.~~ On redécouvre l'unité perdue, mythique, on recherche fébrilement des textes anciens, ces monuments qui permettent de redécouvrir l'ancêtre commun des langues slaves. Devant ces savants slavistes qui possèdent en même temps l'avidité de tout connaître propre aux hommes des Lumières et déjà l'ardeur ~~des~~ romantiques, qui préfigure l'esprit s'ouvre un immense champ d'investigation.

Quelle est la part de Kopitar dans ce rayonnement initial de la slavistique? Après la publication de sa première grammaire slovène, qui est en quelque sorte l'acte de naissance de cette langue, aussi bien devant ses propres yeux qu'aux yeux des autres Slaves et des Allemands, il travaille à la Bibliothèque Impériale de Vienne où il s'efforce de rassembler et de répertorier tous les textes concernant les Slaves. Collaborant dans plusieurs journaux viennois, il accomplit un remarquable travail de propagandiste. Comme il est censeur pour les publications slaves et grecques pendant près de 35 ans, aucun ouvrage n'échappe à l'intérêt de ce savant. Mais cette position centrale et une précoce réputation de spécialiste lui permettent surtout d'être en contact personnel ou épistolaire avec les meilleurs esprits de son époque. Pour Jacob Grimm, pour Wilhelm Humboldt, pour Friedrich Schlegel, il est le lien, l'introducteur au monde slave. Ses publications lui apportent l'estime des philologues. Peu à peu, surtout après la mort de Dobrovský, Vienne et Kopitar deviennent une sorte de passage obligé pour tous ceux qui s'intéressent à la slavistique. Son activité se diversifie: ses efforts pour créer une chaire de slavistique à l'Université de Vienne ne seront couronnés de succès que quelques années après sa mort; un alphabet commun pour tous les Slaves demeurera un objectif jamais atteint; la malheureuse tentative de créer une chaire de slave au Vatican lui

coûta d'immenses efforts; Kopitar fut l'un des douze savants qui préparèrent la création de l'Académie des Sciences autrichienne qui, elle aussi, ne vit le jour qu'après les bouleversements de 1848.

De nos jours, ses éditions de textes slaves anciens gardent toute leur valeur pour les philologues, car elles sont l'oeuvre d'un savant qui a su aborder les problèmes d'une manière scientifique. Mais c'est surtout son immense correspondance avec ses contemporains de toute l'Europe qui est une source précieuse de renseignements pour tous ~~ceux~~ les chercheurs qui s'intéressent à cette période. Pourtant, cette valeur historique de l'activité de Kopitar ne doit pas masquer son aspect actuel. Car, curieusement, les problèmes qui préoccupent Kopitar se trouvent reposés dans toute leur acuité à notre époque. La question des relations entre les divers peuples slaves, la Russie et l'Europe, n'a jamais été aussi actuelle. Patriote "ouest - slave", comme le qualifie Murko, il a toujours considéré que les Polonais, les Tchèques, les Serbes, les Slovènes appartenaient à la civilisation occidentale. Comme ces peuples aujourd'hui, il se méfiait de la Russie, de ce grand frère qui tentait déjà de peser de tout son poids immense sur l'ensemble des Slaves, comme s'il avait pressenti que le communisme russe allait peser pendant des décennies sur tout l'Est Européen . Car de cette sorte de faille volcanique qui divise l'Europe du Nord au Sud, où se

produisent des craquements et des éruptions périodiques, le philologue en était parfaitement conscient. Adepte inconditionnel de la philosophie des Lumières, admirateur du classicisme grec et latin, il vivait à une époque où ces idéaux devenaient de plus en plus contestés et, en fin de compte, vaincus par l'individualisme et le nationalisme romantiques. Homme de science du 18ème siècle, linguiste parmi les plus érudits de son époque, il assistait vers la fin de sa vie à la mutation des résultats mêmes de ses recherches en mythes méconnaissables, contraires à ses aspirations. Il était, avec Dobrovsky, le fondateur du panslavisme scientifique qui reposait sur l'unité linguistique des Slaves, mais il combattait le panslavisme politique qui se tournait peu à peu vers la Russie, empire immense et obscur et dont l'attrait même représentait tous les dangers pour les petits peuples slaves. A l'heure où l'Ukraine devient état souverain, il serait injuste d'oublier la contribution de Kopitar au développement de la langue ukrainienne. L'Eglise des Uniates retrouve une certaine liberté. Kopitar était parmi ses partisans au début du 19ème siècle. On parle des cultures régionales; le slaviste essayait déjà de les favoriser. En ce qui concerne les langues, il privilégiait la langue parlée par rapport à l'écrit, considérant qu'une langue est d'abord ce qui est parlé et non ce qui est écrit. Les aspects actuels de l'oeuvre de Kopitar sont nombreux et

variés. Et pensons à sa profonde amitié qui le liait au Serbe Vuk Karadžić: elle prend de nos jours un sens particulier et permet de ne pas perdre l'espoir.

L'étude de l'activité de Kopitar, qui se situe au point de rencontre entre la philologie européenne de l'époque et la renaissance slave, entre la découverte des richesses du passé commun et la prise de conscience d'une appartenance nationale de la plupart des peuples slaves, présente bien des difficultés. Cette étude touche des domaines sensibles, diversifiés et extrêmement étendus. Le slaviste s'adresse à tant de pays différents, il aborde des aspects si multiples de la culture, ses idées paraissent si souvent inspirées par des considérations opposées qu'il serait nécessaire de posséder des connaissances véritablement encyclopédiques pour pouvoir l'aborder. Les langues qu'il emploie représentent déjà une barrière: il s'exprime aussi bien en allemand, en russe, en slovène, en français, en italien, en serbe, en grec, etc... Pourtant, bien des spécialistes des civilisations slaves, et non des moindres, avaient essayé d'étudier son oeuvre, souvent du point de vue d'un seul pays. Les Italiens Bonazza et Tambora étudièrent ses relations avec l'Italie et le Vatican. Max Vasmer publia la correspondance entre Kopitar et Jakob Grimm, soulignant ainsi l'importance de ce lien étroit entre la slavistique et la germanistique. Le Russe Petrovski étudia plus particuliè-

rement les débuts de l'activité du slaviste et le Serbe M. Ibrovac éclaira ses relations avec les Français. C'est sans doute V. Jagič qui connaissait le mieux l'ensemble de l'oeuvre du slaviste et son impact sur les études slaves. C'est lui qui publia la correspondance entre Dobrovský et Kopitar, correspondance qui peut à juste titre être considérée comme le premier classique de l'histoire de la slavistique moderne. Dans sa petite patrie, la Slovénie, on attendit ces dernièrs années pour lui consacrer la première petite monographie. A l'occasion du bicentenaire de sa naissance, c'est l'Université américaine d'Evanston qui organisa un colloque et lui dédia un numéro entier des Slavic Papers.

Notre étude se borne à éclairer l'oeuvre de Kopitar en tant qu'initiateur des études slaves communes, en tant que linguiste qui, avec Dobrovský, entreprend l'étude philologique du vieux slave, de ses liens avec les langues slaves vivantes et aves les autres langues du groupe indo-européen. Elle aborde le développement de la linguistique slave comparée depuis ses débuts jusqu'à la grammaire comparée de Miklošič. Elle ne peut laisser de côté le renouveau slave étroitement lié aux études philologiques, ni surtout la réforme de la langue serbe qui est le prolongement direct des recherches des premiers slavistes. Enfin, elle tente de revoir les jugements sur "le Méphisto slave", cette légende

qui veut que l'un des premiers slavistes soit un ennemi des peuples slaves.

Afin de replacer l'oeuvre de Kopitar dans son contexte, il nous a paru nécessaire de faire précéder cette étude d'une brève histoire de la slavistique et d'un ensemble de considérations qui s'y rattachent organiquement.

Etant donné les changements politiques considérables qui se sont produits depuis la première moitié du 19ème siècle, les noms qui désignent des lieux, des peuples, ou même des personnages ont été souvent actualisés. Parler par exemple des Roumains ou des Slovènes est presque un anachronisme, mais ces noms permettent d'éclairer l'évolution et présentent aussi une désignation commode et compréhensible aujourd'hui.

Les textes cités sont écrits dans diverses langues encore en pleine évolution. Même la structure de l'allemand n'est pas encore fixée à l'époque. L'orthographe présente des variations importantes et il arrive que l'on trouve sur une même page "Cultur" à côté de "Kultur", "boemisch" à côté de "böhmisch", etc... Les formes des diverses langues slaves se distinguent souvent considérablement de celles employées

actuellement. Si nous ajoutons le fait que bien souvent les auteurs écrivent dans une langue étrangère, nous ne devons pas nous étonner des formes bizarres que nous rencontrons parfois. En ce qui concerne les noms, certains slavistes écrivent parfois leur propre nom de différentes manières: Dobrovský, Dobrowski, Dobrowsky, etc... Nous avons tenté d'adopter translitération l'orthographe internationale, du moins pour les noms moins courants. A part quelques exceptions, les citations en serbo-croate ont été transcrites en écriture latine, pour des raisons techniques. Pour ces mêmes raisons, les notes ont dû être regroupées en fin de chaque chapitre.

1ère PARTIE

LA SLAVISTIQUE

Etant donné que l'oeuvre de Kopitar s'inscrit dans un vaste mouvement qui bouleversa toute une époque et eut une influence considérable dans l'histoire des peuples slaves, il convient tout d'abord d'éclairer un tant soit peu ce contexte général, de définir quelques notions trop vagues et d'essayer d'avoir une vue générale avant d'aborder tel ou tel aspect particulier ou local, car une oeuvre n'a de valeur que dans "son encadrement, et l'encadrement de toute oeuvre c'est son époque" (Renan). Pour comprendre les efforts des premiers slavistes, leurs succès et leur errements, il nous faut connaître les préoccupations de l'époque, l'état d'esprit général, les principales tendances de la pensée contemporaine, découvrir les motivations qui président à leurs travaux et l'état des connaissances qui peuvent leur servir de base. Les vastes courants généraux comme les Lumières et le Romantisme eurent une action directe sur l'éveil national chez les Slaves, sur ce qu'il est convenu d'appeler la **Renaissance slave**, sur des notions comme le panslavisme et sur les débuts des véritables études slaves. Car, trop souvent, en parlant de cette époque en Occident, on a tendance à séparer les peuples slaves (hormis les Polonais) du reste de l'Europe d'une part, et les appréhender d'autre part comme un ensemble homogène, monolythique. Bien souvent, cette profonde mutation qui s'opère tout au long du 19ème siècle, mais dont les origines remontent en fait aux Lumières, est perçue comme un phénomène

simple: un peu de Herder, un brin de romantisme, le tout mélangé au panslavisme et l'on arrive au Congrès de Prague de 1848 et à l'éclatement de l'Empire des Habsbourg. Si nous nous plaçons en Europe Centrale, l'image que nous apercevons est tout à fait différente, les constantes culturelles d'une part et l'extrême morcellement d'autre part de ces régions nous apparaissent plus clairement. Vue de Russie, la situation revêt un troisième aspect qui diffère sensiblement des deux précédents. Tout au long du 19ème siècle, les mouvements nationaux et l'éveil des cultures des divers peuples slaves, dont fait partie le développement de la slavistique, sont regardés avec sympathie et méfiance à la fois. Les premiers slavistes essayent de dépasser ces oppositions, se plaçant d'emblée sur le terrain purement scientifique, ce qui est loin d'être évident. La slavistique est née au carrefour de tous ces mouvements culturels et politiques, elle est étroitement liée aux diverses nations slaves en pleine transformation ou encore en gestation.

CHAP. I

Essai de définition

A maintes reprises nous allons rencontrer les termes de "slavistique", de "slaviste" dans la volumineuse correspondance de Kopitar. Ainsi, le 24 juin 1809, celui-ci se plaint de l'état déplorable de la Bibliothèque impériale de Vienne et regrette qu'il n'existe "aucun slaviste parmi les employés" de cette grande institution (1). Qu'entend-il par là exactement? Zois, en recommandant son protégé au comte Erberg, est persuadé que celui-ci "fera honneur au slavisme" (2). Dans la correspondance entre Dobrovský et Kopitar, le terme "slaviste" est fréquemment employé, sous des formes diverses et dans plusieurs langues. J. Primic (1785-1823) appelle son compatriote Zupan "un ardent slaviste" (3). Il semble d'ailleurs que le terme, d'origine allemande, fut d'un usage beaucoup plus courant parmi les Slaves du sud et les Tchèques qu'ailleurs. Il semble peu familier à un Schlözer ou à un Adelung et les Russes l'adoptent difficilement, préférant longtemps leur propre terme "slavjanovedenije".

Cette différence de définition et d'utilisation des termes eux-mêmes n'est-elle pas tout simplement l'expression d'une différence d'approche, d'une diversité qui trouve sa source dans les origines mêmes de la slavistique? Aux différents points de départ correspond un contenu différent. Car il semble que dès son origine les termes de "**slavistique**" et

de "**slaviste**" recouvraient **deux significations** qui sont loin d'être identiques. En schématisant, on pourrait dire qu'est slaviste celui qui s'adonne à l'étude des peuples slaves, de leur passé, leurs langues, littératures, etc..., c'est-à-dire un savant impartial. Mais lorsque que Primic parle de "slaviste ardent", il se réfère indubitablement à la seconde signification du mot: est slaviste celui qui a conscience d'appartenir à une communauté particulière et oeuvre pour le bien et la gloire de celle-ci. Cette confusion existe encore pendant une bonne partie du 19ème siècle et trouve parfois son prolongement jusqu'à nos jours. Il n'est guère étonnant qu'un Jagič préfère le terme de "philologie slave" car il est beaucoup plus scientifique, sinon plus juste.

La même ambiguité apparaît si nous essayons de voir la slavistique du point de vue **historique**, si nous nous attachons à l'étudier dans son évolution. Peut-on aujourd'hui définir la slavistique de la même manière qu'audébut du 19ème siècle? Ce ne sont pas seulement les méthodes de recherche qui ont changé, mais le contenu lui-même. En France, où l'on considère en général la leçon inaugurale de Mickiewicz au Collège de France comme le début de la slavistique française, cet événement éveille un certain intérêt sans apporter pourtant beaucoup de renseignements précis que l'on est en droit d'attendre d'une science. Mickiewicz parle peu de "littérature slave" alors qu'il est le premier titulaire

de la chaire du même nom. Mais comment pourrait-il l'étudier, puisque la littérature slave, en tant que telle, n'a jamais existé. Un peu avant le grand poète polonais, Dobrovský utilise couramment le terme de "littérature slave" (dans la correspondance avec Ribay par exemple) (4). Mais, si l'on regarde ces pages aujourd'hui, on peut s'étonner que "l'abbé bleu" pût utiliser ce terme, car il n'est jamais question de ce qu'on appelle aujourd'hui "littérature".

Le premier qui essaya vers la fin du siècle dernier de définir la slavistique en tant que science fut son premier historien **Vatroslav Jagić** dont l'oeuvre monumentale Histoire de la Philologie slave, sert toujours de référence à tous ceux qui approchent, de près ou de loin, l'histoire des études slaves en Europe. Le titre de l'oeuvre s'explique par le souci de l'auteur de débarrasser cette science de son second aspect, celui qui a trait à la conscience slave, et qui a donné lieu vers le milieu du 19ème siècle à tous les excès. Jagić veut libérer l'objet de ses études des scories du subjectivisme, du nationalisme, des débordements de coeur qui n'ont rien à voir avec une étude sérieuse et le ramener dans les limites que lui avaient fixées les pères fondateurs comme Schlözer, Dobrovský ou Kopitar. Il veut en faire une science véritable, la libérer de l'esprit de clocher, la soustraire aux influences politiques, qu'elles viennent de l'Est ou de l'Ouest. Il est significatif qu'il n'adopte pas

le terme russe "slavjanovedenije", comme le fait par exemple Francev (6) pour la slavistique polonaise. Car il suffit de considérer la définition que donne Jagić de la philologie slave pour voir qu'il ne s'agit nullement du sens habituel que recouvre le mot philologie (7).

"La philologie slave, dans le sens large de ce mot, comprend la vie spirituelle commune des peuples slaves telle qu'elle se reflète dans leurs langues et les monuments écrits, dans les oeuvres littéraires aussi bien des personnalités particulières que dans la force commune de la création populaire, enfin dans leurs croyances, traditions et coutumes... Dans cette dimension, la philologie slave représente un organisme complexe de différents ~~objets d'étude~~ sphères de recherche unis en un tout" (8)... Depuis l'époque de Dobrovský, qui est selon Jagić le "père de cette science", "le nombre d'objets d'études qui entrent dans cette science augmente sans cesse" (9).

Cette définition historique et complexe fut considérée pratiquement jusqu'à nos jours comme la plus complète, la plus proche de la réalité. Il semble même que le terme "philologie slave" et non "slavistique" qu'elle recouvre pourtant, influença grandement les définitions que nous pouvons trouver dans les encyclopédies et les dictionnaires modernes. Ainsi, le Grand Robert (édition 1985) donne la définition suivante: "Slavistique - de l'allemand Slavistik - lin-

guistique des langues slaves". Le Grand Larousse (édition 1977) est tout aussi bref: "Slavistique - étude des langues slaves". Le Littré (édition 1987) est un peu plus précis lorsqu'il donne la définition du mot slaviste: "Savant qui s'occupe de la langue et de l'histoire des Slaves". Ou le Grand Larousse (édition 1989): "Slavistique: étude scientifique des langues slaves". The Oxford English Dictionary (édition 1989) ne va guère plus loin: "Slavistique: recherche slave; études linguistiques slaves" (10). Heureusement, d'autres dictionnaires donnent une définition plus précise, tel par exemple Quillet (édition 1975): "Slaviste: celui qui fait des Slaves l'objet de ses études". Ou le Duden allemand (édition 1983): "Slavistique: la science des langues, littératures et cultures slaves" (11). Quant à la Grande Encyclopédie Soviétique, elle renvoie à la rubrique "slavjanovedenje" qu'elle définit ainsi: "Science des Slaves qui réunit une série de disciplines scientifiques étudiant l'histoire, la littérature, la langue, le folklore, l'ethnographie, l'économie, l'art et la religion dans le passé et au présent, les momuments de la culture matérielle et spirituelle des Slaves" (12). C'est à peu près la définition de Jagić, confirmée par l'article entier, assez long, qui n'est en fait qu'un résumé succinct de son Histoire de la Philologie slave. Der Grosse Brokhaus, tout en étant assez restrictif, nous amène au coeur même de la problématique que nous nous

proposons d'étudier... "Slavistique, philologie slave: la recherche philologique dans le domaine des langues et des littératures slaves. On considère comme ses fondateurs scientifiques J. Dobrovský, J. Kopitar et A. Vostokov" (13).

Etant donné que l'intérêt pour l'histoire de la slavistique ne cesse de croître et du fait que cette discipline nécessite une collaboration étroite entre tous les chercheurs, non seulement de l'Europe mais de notre planète entière, une définition claire et acceptée par tous devient une nécessité. Aussi les membres de la "Commission pour l'histoire de la slavistique" auprès du Comité international des slavistes s'efforcent-ils de répondre à ce voeu unanime. Parmi les essais plus ou moins réussis, plus ou moins restrictifs que chacun entend donner au terme de slavistique, c'est la définition de **Mylnikov** qui nous paraît le mieux répondre à cette recherche d'une définition globale, capable de satisfaire des chercheurs, qu'ils soient russes, ou américains, bulgares ou japonais, qu'ils aient comme spécialité la littérature, la mythologie, l'histoire, etc... "Nous considérons la slavistique comme un complexe de disciplines scientifiques qui s'occupent de la vie publique des peuples slaves et étudient leur langue, leur culture et leur histoire et également tout l'ensemble de leurs relations réciproques avec d'autres peuples, considérées dans leur développement historique" (14). Et Mylnikov précise sa pen-

sée: "au fond de la notion de slavistique existe l'idée de l'unité historique, culturelle et linguistique des Slaves, comprise dans son développement historique". (15).

Ainsi cette définition prend en compte **l'unité** aussi bien historique, culturelle et linguistique qui donne naissance à la slavistique en tant que science entre la fin du 18ème et le début du 19ème siècle. Si le slaviste soviétique fixe les frontières de cette science de façon assez large, suivant en cela Jagić, il n'oublie pas d'ajouter qu'elle comprend également **l'étude des relations** avec d'autres peuples non-slaves, vus sous un angle non pas statique, mais **dynamique**. Car il est nécessaire par exemple de prendre en compte le fait que la notion de l'unité slave a subi des modifications considérables depuis l'époque des premiers slavistes. Or, cette unité se trouve à la base de leurs efforts conjugués, elle représente le rêve qui remplit d'enthousiasme maint slaviste du 19ème siècle. Mais combien de fois ne s'est-elle pas, depuis cette époque, transformée en cauchemar? Combien de fois le frère, surtout s'il est grand, ne s'est-il pas mué en ennemi?

Notes:Définition

1)"Kein Slavist unter dem Beamten".F.Kidrič:Zoisova korespondenca(désormais:Kidrič:Zois) I, Ljubljana 1939 ,p.129, Kop.à Zois ,24/1809

2)"Und dem Slavismus... Ehre zu machen".ibid.II,p.151,Zois à Erberg,14/4/1910.

3)"gorec slavist".V.Jagić:Neue Briefe von Dobrovsky,Kopitar und anderen Süd - und Westslaven,Berlin-Saint Petersbourg 1897(désormais:Jagič:Neue B.),p.271,Primic à Kop.,13/11/1810.

4)ibid.,p.753.

5)В.Ягич:История славянской филологии,Санкт-Петербург 1910(désormais Ягич:История).

6)В.А.Францев: Польское славяноведение, Прага 1906,

7)En allemand ou en russe le terme "philologie"garde son sens étymologique,c'est à dire beacoup plus large qu'en français.

8)"Славянская филология в обширном значении этого слова обнимает духовную жизнь славянских народов,как она отражается в их языке и письменных памятниках,в произведениях литературных то отдельных личностей,то общей силой простонародного творчества,наконец в верованиях,преданиях и обычаях.В этом обьёме славянская филология представляет сложный организм различных предметов, сплоченных в одно целое." Ягич:История,p.1

9)"С тех пор число предметов,входящих в состав славянской филологии постоянно растёт." ibid,p.2.

10)"Slavistics:slavonic research;slav linguistic studies."

11)"Slawistik:Wissenschaft von dem slawischen Sprachen, Literaturen und Kulturen".

12)"Славяноведение,славистика:наука о Славянах,обьединяушая ряд научных дисциплин, изучающих язык, фольклор, этнографию, экономику,искусство и религию в прошлом и настоящем, памятники материальной и духовной культуры Славян".

13)"Slawistik,slawische Philologie: die philologische Forschung im Bereich der slaw.Sprachen und Literaturen.Als ihre wissenschaft.Begründer gelten J.Dobrovský, J.Kopitar und A.Vostokov."

14)"Мы рассматриваем слатистику(славяноведение)как комплекс научных дисциплин,занимающихся общественной жизнью славянских народов и исследующих их язык,культуру и историю,а также исторически развивающуюся систему их взаимоотношений с другими народами" .А .С .Мильников :" Становление славистики как предмета исследования" ,Zeitschrift für Slawistik,1982,27 ,p.21.

15)"В основе понятия славистики лежит историческая, культурная и языковая общность Славян,понятая в ее историческом развитии",Международный съезд слатистов,Ljubljana 1978,p.37.

CHAP.II

Essai de périodisation

La slavistique, qui fait partie de l'histoire culturelle non seulement de l'Europe mais de l'humanité dans son ensemble, est une discipline d'une extrême complexité. Aussi, afin de pouvoir aborder son étude dans de meilleures conditions, de nombreuses tentatives de classement, de division et de périodisation furent-elles faites. On peut s'attacher par exemple à une étude **thématique**, séparer les problèmes de mythologie, de religion, de langue, de philologie, etc... Cela revient à peu près au même résultat que lorsqu'on étudie le corps humain en séparant les os des muscles, le sang du système nerveux,etc..., c'est-à-dire que la méthode n'est praticable que sur un corps mort.

D'autres spécialistes proposent de diviser l'ensemble en slavistique dans les pays **slaves et non-slaves** (1). Cette division peut à première vue paraître justifiée, car dans le premier cas on étudie sa propre langue et culture, et dans le deuxième on a une vue extérieure des choses. Seulement, dans la réalité, les choses sont bien moins simples. Lorsque, par exemple, Schlözer publie les Chroniques de Nestor, il apporte à l'Europe Occidentale la connaissance d'un passé slave que celle-ci ignorait en grande partie. Mais en même temps, il révèle aux Russes eux-mêmes l'importance historique et culturelle de ces textes. Dobrovský et Kopitar écrivent toutes leurs oeuvres en latin ou en allemand: doivent-ils pour autant être considérés comme non-Slaves? Et de nos jours, lorsqu'une

monumentale littérature russe et soviétique paraît à Paris (2), écrite en partie par les spécialistes venus de Russie où ils n'avaient pas pu s'exprimer et que l'on s'apprête à traduire ce même ouvrage en russe pour un public soviétique qui l'attendait depuis 50 ans, peut-on qualifier cette oeuvre de non-slave?

N.I. Tolstoï voit une autre possibilité d'approche dans la dualité "Slavia latina - Slavia orthodoxa" (3). Nous verrons que pour l'époque qui nous intéresse, cette division n'est pas sans intérêt, qu'elle correspond parfaitement à deux forces antagonistes et trace une invisible frontière entre les peuples slaves. Mais il serait évidemment dangereux d'en exagérer la portée.

Quant à voir une slavistique socialiste et une slavistique capitaliste (4), même si l'on peut affirmer que la première correspond à une approche marxiste et la seconde à une vision bourgeoise, cette séparation nous paraît aujourd'hui quelque peu périmée (5).

Jagić, en historien, adopte **l'ordre chronologique** et suit cet ordre depuis les premiers renseignements sur les Slaves chez les historiens grecs et latins et poursuit le récit de façon linéaire jusqu'à son époque, tout en précisant qu'un changement se produit vers la fin du 18ème siècle (6).

Il nous paraît important d'insister sur le **développement continu** de cette science, ce qui ne signifie nullement qu'il soit impossible d'en **fixer les étapes** significatives. - Mais il convient surtout de ne pas oublier que cette division correspond non pas à la réalité du phénomène lui-même, mais

plutôt aux besoins d'étude. Les géologues ou les historiens ont depuis longtemps pris l'habitude des époques qui s'opposent ou se suivent. Ainsi, la fin du cambrien se situe à 570 millions d'années. Plus près de nous, le Moyen-Age est généralement limité par la chute de l'Empire romain et la prise de Constantinople, c'est-à-dire deux dates très précises. Et que dire de la littérature française, débitée en siècles et vue ainsi par tous les écoliers.[2]

Une fois admise cette idée d'un certain arbitraire, on peut proposer la séparation de l'histoire de la slavistique en trois grandes étapes:

1) étape des oeuvres sporadiques ou préhistoire(Mylnikov),

2) étape de l'élaboration de la slavistique en tant que science,

3) étape contemporaine qui consacre la pleine autonomie de cette science.

La **première étape** se situe grosso modo entre la première mission de Cyrille et Méthode en Moravie et les oeuvres de Dobrovský au début du 19ème siècle et plus particulièrement la parution du Slavin (1806), première publication slaviste, et Institutiones (1822). Le rôle des deux apôtres est d'une importance culturelle considérable car, en apportant aux populations slaves une nouvelle religion monothéiste qui va les arracher peu à peu aux croyances mythologiques, ils leur donnent une langue écrite qui restera pendant des siècles la base de leur culture spirituelle. La Bible et les écrits bibliques seront le noyau autour duquel se développera la civisilation

de tous les peuples slaves. Il faut évidemment préciser que cette date a en même temps un côté arbitraire, car certains Slaves furent christianisés avant la venue des deux apôtres (par exemple les Slovènes) et d'autres reçurent la religion chrétienne par des voies différentes et plus tard (Pologne, Russie).

Cette première étape, extrêmement vaste, englobe des faits historiques très importants pour les peuples slaves: le schisme entre Rome et Byzance, le joug tartare, l'arrivée des Turcs et des Magyars, Kossovo et Montagne Blanche, les partages de la Pologne, etc... Des personnalités extraordinaires ont joué un rôle de première importance pendant ce laps de temps: Nestor, Charles IV, J. Hus, Štefan Dušan, Luther, Nikon, Križanić, Orbini, Pierre le Grand, etc... Leur activité en faveur des peuples slaves, voulue ou due au hasard, fait d'eux des figures-clé qui jalonnent le passé de ces peuples. Mais leurs efforts restent isolés, sans liens et sans bases véritables, ils restent des ilôts dans le vaste océan. Ils viennent rappeler, à des époques différentes, l'idée de la culture et de l'unité des Slaves, ils permettent à ces idées de traverser les siècles tumultueux d'invasions, de luttes fratricides, de séparations et de déclin spirituel.

Mais c'est seulement pendant la **seconde étape** que, grâce aux courants nouveaux et multiples, le monde slave devient un objet d'étude sous tous ses aspects, dans son unité et sa diversité. Il n'est pas étonnant que Dobrovský et ses contemporains s'attachent avec tant d'ardeur à l'étude de Cyrille et Méthode qui sont pour eux les témoins privilégiés de

cette unité slave originelle et les initiateurs de leur culture. De là découle l'adoration de Kopitar pour le vieux slave, la langue des deux apôtres.

Cette deuxième étape, qui recouvre en gros le 19ème siècle, est d'une importance capitale, aussi bien par la multiplicité des liens avec les courants de pensée qui traversent l'Europe, par l'influence qu'elle exerce sur les destinées politiques de plusieurs nations slaves, par les progrès considérables accomplis dans tous les domaines. L'étude de la slavité, de tout ce qui, dans le passé et dans le présent, au niveau régional, national ou beaucoup plus général, peut être considéré comme caractéristique particulière, deviendra l'objet d'attention des grands slavistes de cette époque, qu'il s'agisse de Dobrovský, de Šafařik, de Vostokov, de Bodjanski ou de Miklošič. Au cours de cette période, partout, dans tous les pays slaves, si petits soient-ils, surgissent des hommes qui prennent part, chacun selon ses moyens, ses convictions et ses connaissances, à **l'effort commun de se connaître et de se faire connaître.** C'est pendant cette époque que, peu à peu et grâce aux efforts multiples, la slavistique deviendra une discipline indépendante et reconnue comme telle, non seulement dans les pays slaves, mais dans les autres pays du monde. Comme Herder qui se propose d'étudier "la physionomie et l'histoire naturelle de l'humanité", de même ces premiers savants slavistes étudient la physionomie et l'histoire naturelle des peuples slaves, découvrent des écrits du passé comme les naturalistes découvrent les fossiles, les comparent, les classent, forment des systèmes et établissent

des hypothèses. Un peu partout, on inaugure des chaires consacrées aux études slaves, on publie des ouvrages savants et de vulgarisation, on fouille dans les bibliothèques et les monastères, on réforme les langues et les alphabets, et on publie des dictionnaires, des grammaires, des mythologies et des livres d'histoire qui resteront pendant longtemps la base même de la slavistique. C'est pendant cette étape que sont élaborées les méthodes et établis les projets d'investigation. C'est un moment d'une intense collaboration aussi bien entre les nations qu'entre les individus. Car l'institutionalisation de cette science se fait lentement, difficilement, par à coup. Ces premiers slavistes sont des savants qui n'ont pas de statut de savant. La pauvreté, le dénuement même, aussi bien quant à l'argent qu'aux ouvrages nécessaires à leurs recherches, sont leur lot commun. Ils dépendent de mécènes comme Dobrovský, ils sont obligés d'avoir un métier comme Šafařik, de mendier des subventions auprès des divers organismes comme Karadžić.

Malgré toutes ces difficultés, les résultats s'accumulent, les portes s'ouvrent et l'étude ainsi commencée peut se poursuivre sous des auspices plus favorables.

Après ces débuts pénibles et enthousiastes à la fois, **la troisième** et dernière **étape** peut suivre le chemin tracé, apporter des améliorations et des diversifications. Il nous paraît délicat de fixer une date précise qui met fin à l'étape précédente et inaugure la période contemporaine de la slavistique. Mais force est de reconnaître qu'un changement se produit à la fin du siècle dernier qui donne une orientation nou-



EVANGELISATION DES SLAVES AU 9-ème SIECLE

velle à cette science. La différence ne réside pas seulement dans d'autres méthodes d'approche qui découlent en partie de la période précédente, ni dans la spécialisation de plus en plus étroite qui est la conséquence de l'approfondissement des études slaves, mais surtout dans le contenu de celles-ci. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'oeil dans n'importe quelle revue consacrée aux études slaves: les articles consacrés au 19ème siècle en majorité à la philologie, à l'histoire ancienne, aux problèmes de grammaire comparée, au folklore et à l'ethnographie ont peu à peu cédé la place aux textes qui traitent de la littérature et à sa soeur la critique littéraire, à l'économie, à la linguistique, aux problèmes politiques. D'autres faits peuvent être mis en lumière qui prouvent que ce changement a bien eu lieu. Ainsi, la parution en France du Roman russe (1886) de M. de Vogüé, peut être considérée comme un fait significatif non seulement à cause de l'ampleur de l'écho que cet ouvrage éveille en Occident, mais surtout parce qu'il consacre la primauté de la littérature qui était, malgré certaines apparences, reléguée au second plan. L'influence russe devient prépondérante. C'est aussi l'époque où l'on cesse peu à peu de confondre des notions telles que slavisme, panslavisme et slavistique, où la politique réussit parfois à céder le pas à la science toute simple (7).

D'un autre côté, l'unité slave n'est plus à la base des études slaves, c'est plutôt la diversité, passée et présente, qui prédomine et mène vers des spécialisations plus étroites.

Et enfin, à la fin du 19ème et au début du 20ème siècle, il est déjà possible de mesurer le chemin parcouru, de jeter un regard vers l'arrière. Ainsi Francev pour la Pologne, Kočubinski pour la Russie et Jagić pour l'ensemble des nations, se penchent-ils sur l'histoire de cette sciences, suivis par d'autres.

Ainsi, si l'idée slave en tant qu'idée d'une unité originelle qui se situe à la base des premières études slaves scientifiques bat de l'aile, ces études ont finalement trouvé une assise solide et se placent parmi d'autres sciences humaines de par le monde. Il est rare de nos jours de trouver une grande université qui ne possède pas son département slave.

Notes:Essai de periodisation

1)C'est la méthode adaptée dans le recueil Методологические проблемы истории славистики,Москва 1978(désormais:Методы)

2)Histoire de la Littérature russe du 20-ème siècle,Fayard,Paris 1983-1991

3)Н.И.Толстой:История и структура славянских литературных языков,Москва 1988(désormais:Толстой:История),p.132

4)Методы,c.52

5)Il serait intéressant d'étudier l'utilisation de l'idéologie et des textes de Lenine et de Staline dans cette "slavistique marxiste".

6)Ягич:История,c.10

7)Il est toujours difficile d'être trop affirmatif dans ce domaine.Ainsi L.Léger ou E.Denis "utilisaient"leur slavistique contre l'Allemagne.

CHAP.III

Les origines de la science slave

C'est Kopitar qui, le premier, qualifia Dobrovský de **patriarche des slavistes** (1). Depuis, personne n'a jamais essayé de lui contester cette place, car d'une part elle est due au rayonnement extraordinaire que l'abbé tchèque exerça sur ses contemporains et d'autre part cette réputation est justifiée par l'approche nouvelle et approfondie de la problématique. Et pourtant, il serait difficile de croire que l'oeuvre du savant vénéré apparaît brusquement et comme ex nihilo. Les raisons de ce surgissement sont multiples et complexes; il faut les chercher non seulement parmi les prédécesseurs directs et en Bohême, mais bien dans les courants de pensée qui traversent l'Europe entière. Pour employer une image, on pourrait dire que Dobrovský ressemble à une source qui jaillit en pays bohême mais dont l'origine cachée et souterraine est diffuse, parfois lointaine et toujours variée. La qualité des roches, la configuration du terrain, la perméabilité des couches terrestres, la quantité des précipitations et les conditions climatiques générales sont les facteurs déterminants de ce jaillissement.

On a tendance à lier l'activité du savant abbé à la seule renaissance tchèque, sans être d'ailleurs toujours d'accord sur l'origine de celle-ci: certains historiens

(comme par exemple Masaryk) voyant dans ce renouveau observé dans tous les domaines un prolongement des efforts efficaces et durables des frères Moraves qui se serait réactivé grâce à la promulgation de l'Edit de Tolérance (2). Cette idée n'est sans doute pas dénuée de fondement; pourtant, il faut reconnaître que ce renouveau existe simultanément dans d'autres pays slaves qui n'avaient aucun lien avec le **hussisme** ni avec les **frères Moraves.** D'autres voient dans la **renaissance slave** une conséquence du romantisme qui aurait, tel un prince charmant appelé tantôt Ossian, tantôt Herder, réveillé à la vie des nations endormies depuis des siècles, comme il le fait pour la belle du conte. D'autres encore imputent ce nouveau souffle aux sonnets d'un **Kollár** et au **panslavisme** qui fait peur ou qui console, suivant le pays où l'on se trouve et les alliances politiques que l'on préfère, mais qui fait suite aux travaux des premiers slavistes plutôt qu'il ne les précède.

Mais cette **renaissance slave dont la slavistique** à ses débuts **est l'une des composantes,** et non la moindre, ne peut être séparée de l'éveil de la conscience nationale allemande ni du développement de la langue allemande elle-même. "L'influence spirituelle du peuple allemand sur son voisin slave n'a jamais été aussi générale, aussi profonde, aussi salutaire et couronnée de résultats aussi durables qu'au début de notre siècle (19ème)".(3). Elle ne peut être

coupée des **idéaux de la Révolution française** ni des **guerres napoléoniennes** qui la suivirent, ni même, au Nord, de la douloureuse réalité polonaise après les partages, ou du déclin de l'Empire ottoman au Sud. Le renouveau perçu chez les peuples slaves ne peut être séparé de la résurgence de la **science historique** qui devient la magistra vitae et apporte non seulement les précisions sur le passé proche ou lointain, mais aussi une nouvelle manière d'appréhender l'avenir. Ce mouvement, qui paraît limité géographiquement, ne contient pas moins les traces des découvertes des nouvelles peuplades et des langues inconnues; il a un lien avec l'intérêt que l'on porte aux textes anciens. **L'exégèse biblique** et les **progrès de l'instruction** en général ne sont pas étrangers au progrès de la conscience nationale slave et à la slavistique. Malgré les frontières et les distances qui paraissent encore importantes comparées à celles de nos jours, la libre circulation du savoir est bien établie et ne permet par conséquent pas d'isoler un phénomène comme la renaissance slave. Par contre, il n'est pas superflu de souligner que le processus de la formation initiale de la slavistique moderne doit être autant que possible étudié en tenant compte de tous ces facteurs d'une extrême complexité, qu'ils fussent du domaine linguistique, historique, littéraire, politique, ou tout simplement humain. Car c'est la **confluence** de ces divers courants qui donne l'élan à l'épa-

nouissement de cette science en Europe. C'est un moment d'une foisonnante richesse et il serait dommage de ne pas le voir dans son ensemble au lieu de se cantonner dans quelque ethnocentrisme culturel.

Séparons tout de suite la renaissance slave du panslavisme qui en est l'une des conséquences: il est basé sur les travaux des premiers slavistes qui établissent clairement que les Slaves possèdent un passé commun et des langues étroitement apparentées. De là, les tenants de l'idée panslave s'aventurent dans des régions inconnues et en tirent des conséquences parfois fort hasardeuses. Du point de vue politique, le panslavisme inspirera l'enthousiasme ou l'épouvante, il sera argument de lutte et argument de réaction, chaque gouvernement tentera de l'utiliser en vue de ses propres intérêts. Malgré les apparences, il est national, alors que la renaissance slave porte un caractère supranational.

L'une des idées fort répandues veut que la renaissance slave, et avec elle la slavistique, aient pour origine le romantisme. Ainsi, M. Murko écrit à propos de Kopitar: "Malgré sa sobriété et son esprit critique aigu, il était un véritable enfant du romantisme. C'est surtout ainsi que s'expliquent ses qualités à cause desquelles on le haïssait tant et on le hait encore, sa prédilection pour les dialectes aux dépens des langues écrites, sa dépendance du catho-

licisme et son patriotisme de Slave occidental" (4). Plus près de nous, Valjavec le qualifie lui aussi de romantique: "Kopitar était un véritable esprit romantique" (5). Et il est parfaitement vrai que notre slaviste fréquentait les cercles romantiques viennois, qu'un F. Schlegel ou J. Grimm l'ont influencé sans aucun doute dans une certaine mesure. - Mais Kopitar, comme nous le verrons, arrive à Vienne en 1808, à peu près en même temps que F. Schlegel. C'est déjà un intellectuel, sinon un slaviste formé, en relations épistolaires avec Dobrovský, et ses convictions philosophiques et son goût littéraire avaient déjà été constitués à Ljubljana, dans le cercle de Zois. Or, c'est un milieu fortement influencé par les Lumières, par le jansénisme qui, en Autriche, peut être considéré comme une variante de la philosophie des Lumières (6). Son ami et rival Vodnik est prêtre et franc-maçon. Et quels étaient ses modèles? Outre les grands classiques grecs et latins, il lit Gibbon pour apprendre l'anglais. Il a sans doute lu les oeuvres de Voltaire et des Encyclopédistes que contient la bibliothèque de Zois. Il cite Adelung et Schlözer dans sa Grammaire. Et quelles sont ses ambitions lorsqu'il arrive à Vienne? Etre pour les Slaves ce que Muratori fut pour les Italiens... "Mon désir le plus cher serait, Maître, de me préparer pendant quelques années avec votre aide, d'entrer dans une grande bibliothèque... et de devenir pour l'histoire des Slaves ce que Mura-

tori est pour l'histoire italienne" (7).

Cette idée lui restera chère toute sa vie, elle sera même à la base de ses combats. Or, **L.A. MURATORI** (1672-1750) est considéré à juste titre comme le "père de l'historiographie italienne". Ce savant, qui joua un rôle décisif dans le mouvement du catholicisme réformateur apparenté au jansénisme en Italie, fur très connu dans l'Europe des Habsbürg, plusieurs de ses oeuvres furent traduites en allemand et même en tchèque. Il fut bibliothécaire du duc de Modène et s'occupa de l'étude des archives anciennes que contenait cette bibliothèque. Ses Rerum italicarum scriptores (1723-1738) en 28 volumes contiennent la somme de l'histoire médiévale italienne. Ils furent suivis d'Annali d'Italia (1744-1749) en 12 volumes et de bien d 'autres ouvrages d'histoire et de philologie ancienne. Il est également le découvreur du Canon Muratori, l'un des fragments les plus anciens de la littérature chrétienne (autour de l'année 190).

Schlözer lui-même, que nous pouvons considérer comme le prédécesseur le plus éminent des premiers slavistes, est un représentant typique de l'Aufklärung. Il est possédé de ce désir de tout voir, de tout connaître, de tout étudier qui caractérise les hommes de son époque: "Car je voulais voyager... A l'âge qui convient le mieux aux voyages, j'aurais étudié 8 - 10 pays et peuples importants, j'aurais pas-

sé 1 an ou 2 dans tous ces pays... en Perse, en Chine, aux Indes, en Egypte, au Maroc, en Amérique..." (9). On imagine la déception qu'il ressent lorsqu'il se retrouve à Saint-Pétersbourg où l'on lui interdit tout mouvement. C'est en tant que partisan des droits de l'homme qu'il voit dans le jeune serf mis à sa disposition "l'ami malheureux" et remarque que, dans cette société de castes... "le maître et le serviteur se rabaissent mutuellement" (10).

Avant de connaître VUK Karadžić, quel est le Serbe que Kopitar vénère avant tout? C'est Dositej Obradović (1744-1818), grand voyageur et principal Aufklärer en Serbie.

Il était plus difficile de prêter à Dobrovský une âme romantique, lui qui n'était que raison froide et savant à la limite du pédantisme. Mais on a tout de même souvent tendance à le classer parmi les hommes du mouvement romantique tchèque, à la même enseigne qu'un Kollár ou un Palacký (Murko, L. Léger). Mais on oublie que ses compatriotes dont il poursuit et perfectionne l'oeuvre dans le domaine de la philologie ne sont autres que, par exemple, Durych et Pelz, savants orientalistes et surtout que l'un de ses maîtres à penser fut **B. Bolzano.**

Les idées de Bolzano étaient sans doute parmi celles qui ont influencé le plus profondément Dobrovský et Kopitar. D'autre part, le philosophe tchèque portait un grand

humanista et grammaticus: salve Erasme! Obscuros ride modeste! V** ut sibi constet iterum iterumque mone: de Ravnikar etiam gaudeo, sed Vaterum des illis legere! nudius tertius binae a Dobrovio venere. exspectat Catalogum vestrum, qui mittetur cras per illius amicum proficiscentem Pragam, cum Slobizkiano (ut hunc aestimet): literas habebitis cum occasione secura. Spomlad veniet huc et faciemus Alphabetum, cum Gramm. altslavica! Ut vos aeque judicet, monebo quae sunt monenda. Tu secundam editionem para diligenter (i. e. catalogi tui). Seidensticker velja f. 1. 8. p. dobriga dnarja. I koko je stistim f. 100 Wexelnam; ki si mi ga bil napovédal, pa ni pershel. sdej spet sméte poshiljat.

Lih kar mi pride od zensure horvaczka grammatika Agram 1810: je en drek vredna pa bi vinder rad vedal, kdo jo je vendal ino kdo pomagal? Baron se bodo smejáli, de so v'Göttinger Anzeigen 1810, ubi recensentur Mémoires de l'Académie Celtique, als Verfasser der Slav. Gramm. (der Verf. de Zois heisst's dort) und Extraitmachér daraus, zitírani! In Jean Paul's Morgenblatt (No 14, Uebersicht der neuesten Literatur) me hvalijo sa poskòzhit: fester Blick, Bewunderung, kein Deutscher geleistet; was hier für einen Dialekt der Slawen geschehen! norzi et norzi!

Pravdè rajtam na kóv obésit: kaj pravite? zhe v Ribnizo grésh te bom perporózhil!! Morebiti ti zheske proverbia poshlem. Vat. Blätt. sollst haben: nunc Gazi Mercurium neograecum annunciavi; statim agnosces declamantem juvenem, sed passe pour cela; tudi jésikarji morejo biti ut audiant aures durae. S bukvami bom po tvoji voli sturil. — Franúlu se smejam. Equidem vix novam Gramm. admovebo manum: oportet in patria esse: tu, fac, tu; nam Primiz qui molitur, marcizat et Saperment! non didicit Grammaticam (si scires quam Hermann ille Graecista et Metricus laudet nostrum Handwerk) iterumque marcisat, sed nil opus est Vodniko hoc dicere ne terrefaciat bonae voluntatis juvenem qui sperat professuram slovenicam Graecii. — K. Sigismund je rekal v Kostnizi: tollite tandem mihi hanc shismam: und Dauphin quod fuerat antea, la carosse (la carozza in Italiano) fecit le carosse.

TEXTE D'UNE LETTRE DE KOPITAR A PRIMIC(16/2/1811)

intérêt aux travaux de ces hommes qui partageaient son honnêteté intellectuelle et son esprit ouvert.

Né à Prague en 1781 d'un père d'origine italienne, Bernard Bolzano étudie les mathématiques à l'université de Prague, mais en 1805 il est consacré prêtre et devient professeur de théologie à cette même université. Comme jadis Hus, il fait aux étudiants chaque dimanche un sermon souvent en tchèque, sur un sujet de leur choix (égalité, progrès, travail utile aux hommes, résistance aux autorités injustes, etc...). Čelakovský, qui fut parmi ces heureux étudiants, le qualifie de "divin professeur". Mais ces idées, si elles étaient de mise à l'époque de Joseph II, ne sont plus prisées par le pouvoir et, en 1819, Bolzano est jugé et condamné pour hérésie. Seule l'intervention de Dobrovský le sauve de la prison. Plus tard, il se retire dans la famille d'Anne Hoffmann et se consacre aux mathématiques et à la réflexion politique dont le résultat le plus marquant est un ouvrage que l'on pourrait ranger parmi ces projets de paix éternelle entre les états souverains et de bonheur sans fin parmi les citoyens libres et responsables (Vom besten Staate - Wien 1831). Son credo personnel est: "Etre heureux et faire le bonheur d'autrui - voilà le devoir de l'homme". Il connaît bien Montaigne, Rousseau, les encyclopédistes et Montalembert qui lui est présenté à Prague (11).

Cet appétit du savoir, propre à un Dobrovsky, à un

Kopitar, à un Vostokov et qui est le moteur principal de leur action en faveur des Slaves, vient donc du milieu où ils avaient été formés, où ils évoluaient. Il ne peut être défini autrement que comme faisant partie de ce vaste et profond mouvement que l'on nomme Lumières. Kopitar, en tant que responsable de la collection minéralogique de Zois, possède des connaissances approfondies dans maints domaines. Plusieurs de ses lettres, écrites de Vienne, sont consacrées à la botanique (12). Dobrovský avait lui-même écrit un Traité de botanique. Köppen, s'il est connu comme auteur des ouvrages de slavistique, est célèbre en tant que découvreur de la Crimée, de sa géologie, de son climat (13).

Il est donc indéniable que les premiers slavistes, qui sont en même temps les premiers "éveilleurs" (budite] en tchèque), doivent bien plus aux Lumières qu'au Romantisme, que les débuts de la renaissance slave sont la conséquence directe, bien que sous une forme modifiée et adaptée aux nouvelles circonstacnes, du Siècle des philosophes. Cet aspect des choses se manifeste parfois dans la dénomination même d'un phénomène. Ainsi, chez les Slovènes, les historiens hésitent entre plusieurs termes. F. Kidrič utilisait, pour désigner la période entre 1768 et 1830, le terme "preporod", c'est-à-dire renaissance, alors qu'A. Gspan lui préférait le terme "razsvetljenestvo", c'est-à-dire Aufklärung, et J. Pogačnik opte pour "classicisme et préromantisme" ou

"l'éveil national" (14).

Pour Peter Vodopivec "avant 1830, la vie culturelle slovène ne connaît pas de bouleversement important, ce qui fait que les éléments des Lumières continuent à garder une place importante de la vie intellectuelle et artistique; de même, d'autres mouvements intellectuels du 18ème siècle persistent encore à côté d'eux, issus de l'époque de l'absolutisme éclairé autrichien" (15). Il est indéniable que l'aspect pratique des Lumières connaît des prolongements lointains dans toute l'Europe Centrale. Un peu partout, souvent sous l'impulsion d'hommes qui se réclamaient des idéaux du 18ème siècle, des réformes aux conséquences qui se feront sentir jusqu'à la fin du Vormärz et au-delà seront entreprises. On peut citer comme exemple l'action de l'archiduc Jean en Styrie qui permit un développement rapide de cette région, tant au point de vue culturel qu'économique. Pendant très longtemps, alors que le Romantisme connaîtra déjà une expansion générale, du moins parmi les jeunes générations d'intellectuels, l'esprit pratique des Lumières continuera à se manifester surtout en ce qui concerne l'instruction des couches les plus larges de la population. En Russie même, et le fait est très significatif, l'expression qui désigne les Lumières désigne également l'instruction (prosvěščenije). Le ministère de l'Education y porte le nom de ministère des Lumières.

Il est vrai que les premiers slavistes connaissent fort bien et apprécient les oeuvres des premiers romantiques, qu'ils sont, comme c'est le cas de Kopitar, en contact personnel avec eux. Mais cela ne signifie pas qu'ils souscrivent aveuglement à leurs opinions. Dobrovský parle de Herder dans son Slavin, mais jamais il ne manifeste devant le grand Allemand l'enthousiasme dont feront preuve plus tard Kollár ou Gaj. Rappelons d'autre part que les Romantiques allemands comme J. Grimm ou les frères Schlegel étaient d'abord des hommes savants et n'avaient pas grand-chose en commun avec un Byron ou un Musset. Récemment, un colloque de Matrafüred en Hongrie fut consacré au problème des débuts et de la fin des Lumières, montrant toute la complexité de la question (16).

Tout ceci montre on ne peut plus clairement combien il est difficile de définir ces notions.

Si l'on étudie à fond la pensée qui régit le siècle des Lumières, on ne peut qu'être frappé par l'universalisme de celle-ci, malgré les manifestations locales. Illustracion, Enleightenment, Lumières, Aufklärung ne recouvrent pas, du moins en apparence, tout à fait le même genre de manifestation et prennent des aspects particuliers et régionaux. Mais l'esprit fondamental en est le même et c'est cet esprit qui imprégna les premiers slavistes qui sont, ne

l'oublions pas, en liaison étroite avec l'Europe Occidentale où surgissent ces idées. En parlant de cette époque, on en souligne souvent la portée politique et philosophique et l'on oublie la portée pratique et surtout culturelle. Tous ces mécènes que nous rencontrons en étudiant les débuts de la slavistique, que sont-ils d'autre que de petits despotes éclairés cherchant à appliquer dans leurs cercles et autour d'eux les préceptes des philosophes. En prônant l'égalité entre les êtres humains, en faisant de l'instruction de tous les hommes non seulement un devoir mais un pas vers l'harmonie universelle, ces hommes apportent des transformations importantes dans la façon dont on appréhende désormais la culture. Pour son voisin, le Slave ne signifie plus "Esclave," comme le suggère l'une des explications étymologiques, mais un homme simplement. Puisque la distinction de rang entre les humains est abolie, du même coup disparaît la distinction entre nations. Ces nations sont peut-être vues comme vieilles ou jeunes (Vico, Herder), mais elles ne sont plus inférieures ou supérieures, de la même manière qu'il est impossible de parler d'infériorité ou de supériorité entre un jeune homme et un vieillard. Les hommes des Lumières commencent à comprendre l'unité qui existe dans la destinée humaine et l'humanité devient une entité indissociable sous tous ses aspects historiques, culturels, politiques ou linguistiques. Le **Weltgeist** de Hegel ou la **Weltliteratur** de

Goethe ne sont qu'une manifestation logique découlant de cet esprit. Et tout naturellement les peuples slaves prennent part à cette "internationale des Lumières". Sous des aspects quelque peu divers, une même idéologie, les mêmes idéaux règnent de Madrid à Moscou. Même si l'on considère généralement que l'idée nationale est née du Romantisme, on ne peut tout à fait rejeter l'idée qu'un peuple qui se bat pour sa liberté, se bat en fait pour la liberté de l'humanité entière, ce qui est bien proche de l'idéal des Lumières. La devise des insurgés polonais "Pour notre liberté et la vôtre" revêt ainsi un sens bien plus profond et général qu'un simple slogan révolutionnaire. Le messianisme polonais, même s'il nous paraît aujourd'hui quelque peu romantique, n'a de sens que si l'on se rapporte à cet humanisme universel des Lumières: le peuple polonais souffre pour l'humanité entière. Tout homme, tout peuple qui n'a pas accédé aux Lumières reste sous le pouvoir des ténèbres et c'est le culte de la vérité à tous les niveaux qui unit principalement les hommes, quels qu'ils soient. "Le libre commerce des idées et des manières de sentir accroît, tout autant que l'échange des produits et denrées, la richesse et le bien-être général de l'humanité" dit encore Goethe. Un Durych ou un Zois, un Kopitar ou un von Jakob ont conscience de faire partie de cette "République Universelle de la Culture" dont parle Fichte (17), d'être citoyens de cette "République des Sa-

vants" si chère à Herder. "Le 18ème siècle est un foisonnement convergent qui rompt les frontières des langues, de classes et de disciplines, lieu d'un prodigieux appel vers une activité pensante d'une vitalité inouïe" (18). L'étude des peuples slaves, si elle est due à l'enthousiasme des premiers slavistes, n'est ainsi pas seulement le fait des savants autochtones, mais s'inscrit dans le cadre de ce climat général, propice à l'étude: "cette fermentation agissant en tous sens par sa nature, s'est portée, avec une espèce de violence, sur tout ce qui s'est offert à elle comme un fleuve qui a brisé ses digues" (19).

C'est sous l'influence de ce puissant courant que se forment des académies et des sociétés savantes un peu partout chez les peuples slaves, ces académies et ces sociétés qui joueront un rôle capital dans le renouveau, souvent bien avant les universités, surtout allemandes, d'où soufflera l'esprit romantique qui animera la seconde génération des "éveilleurs", comme Kollár, Hanka, Gaj, etc... La Société des Amis des Sciences à Varsovie, la Société Bohème des Sciences à Prague en sont les exemples les plus marquants.

En insistant sur le rayonnement de l'Aufklärung chez les Slaves, nous ne voulons nullement minimiser l'apport du Romantisme européen dans l'histoire de leurs cultures, mais le Romantisme influença surtout la deuxième génération des "éveilleurs", celle qui prend la relève des pre-

miers savants. C'est la génération des poètes, des orateurs, des historiens, des tribuns, des slavistes qui cherchent à démontrer une idée et non seulement étudier des faits dans leur nudité. On pourrait compter parmi eux Kopitar lorsqu'il défend avec tant d'âpreté sa théorie panonnienne. Mais il reste à voir s'il la défend par nationalisme ou par simple conviction de savant, basée sur l'étude des textes. Car on lui reprochait un autre nationalisme, pro-autrichien cette fois-ci, lorsqu'il refusait de s'extasier devant les manuscrits tchèques dont il contestait l'authenticité pour des motifs purement philologiques.

Un **fossé** certain existe entre ces deux générations, dû justement à ces deux courants de pensée que sont les Lumières et le Romantisme. Dobrovský n'est guère prisé par la jeune génération, alors que c'est un homme plutôt doux, comparé à Kopitar, véhément et maniant avec adresse le sarcasme. Il écrit en latin ou en allemand, considérant que ces langues ont une portée plus universelle, alors que les jeunes romantiques sont fiers d'utiliser le tchèque, dont il a pourtant écrit la grammaire. Le noeud de la querelle entre Kopitar et Prešeren se situe justement là: le grand poète et le grand philologue, originaires de la même région, ne peuvent pas se rencontrer, car ils ont été formés selon deux conceptions très différentes de l'humanité. En Russie, Köppen et Vostokov seront vite reniés par la nouvelle généra-

tion des slavistes aux idées slavophiles. Car pour les Lumières c'est l'humain en général qui prime et pour le Romantisme c'est le particulier et le national. Il nous semble que l'amorce du renouveau slave, et par là les travaux initiaux de la slavistique, sont le fait du premier courant, celui qui unit tous les hommes, et non du second, celui qui sépare et privilégie les différences.

Notes:Origines

1)" Unser Patriarch",Kidrič:Zois I, p.146,Kop à Zois, 1-3/2/1809

2)T.G.Masarýk:Jan Hus ,Praha 1896.

3)"Der geistige Einfluss des deutschen Volkes auf seine slavischen Nachbarn war nie so allgemein.so tief,so heilsam und von so dauerndem Erfolge gekrönt wie zu Anfang unseres Jahrhunderts"(19-éme).M.Murko:Deutsche Einflüsse auf die Anfange der böhmische Romantik,Styria,Graz 1897,p.1

4)"Trotz seiner Nüchternheit und kritischen Schärfe, war er ein echtes Kind der Romantik.Daraus sind vor allem jene Eigenschaften zu erklären, deren wegen er soviel angefeindet wurde und noch wird, seine Vorliebe für Dialekte als Schriftsprachen, seine Anhänglichkeit an den Katholicismus und sein westslawischer Patriotismus".ibid.s.12

5)"Kopitar war ein richtiger romantischer Geist"M.Valjavec: Ausgewählte Aufsätze , München 1963 p.30.
"

6)L'Impératrice Marie-Thérèse qualifia bien Van Swieten de "philosopne chrétien."

7)"Der Wünsch meines Lebens wäre, ein Paar Jahre an Ihrer Seite ,Meister,mich vorzubereiten und dann an eine reiche Bibliothek zu kommen und der slavischen Geschichte das zu werden,was Muratori der Italiänischen ist".Jagić: Briefwechsel,s.3,Kop à Dobrovsky,8/1808

8)La Hofbibliothek possède toutes les oeuvres de Muratori,

9)Общественная и частная жизнь А.Л.Шлецера.С.Петербург 1875, p.115.(désormais:Schlözer:Vie).C'est la traduction de A.L.Schlözers Offentliches- und Privatleben,Göttingen 1806,très difficilement accessible.

10)ibid.p.116

11)Cf.W.Zeil:Zur Bedeutung des Bolzano-Kreises für die Slawistik",Zeitschrift fur Slawistik 1969,14,p.109

12)Kidrič:Zois II p.111, Kop.à Zois,26/10/1809. Kopitar envisage même de consacrer 1 semestre à l'étude des sciences naturelles.

13)P.I.Köppen: Wege und Pfade des Taurischen Gebirges St.Petersbourg,1834.J.H.Schnitzler adapta l'ouvrage en

français(Description de la Crimée,surtout du point de vue de ses lignes de communication,Strasbourg 1855.Köppen en fut courroucé,non tant à cause du plagiat,mais parceque l'ouvrage servit aux troupes françaises pendant la guerre de Crimée.

14)Cf.Zbornik o razsvetljenstvu,Ljubljana 1979.

15)P.Vodopivec:"Le problème de la fin des Lumières dans les régions slovènes et en Autriche Interieure, Actes du 6-ème Colloque de Matrafüred,Budapest 1987,p.233.

16) Début et fin des Lumières en Hongrie,en Europe Centrale et en Europe Orientale,CNRS,1987,

17)F.Fichte:Oeuvres III,Paris 1940 p.8

18)P.Ouillet: Préface à La Philosophie des Lumières de R.Cassirer,Paris 1966,P:8

19)D'Alambert: Essai sur les Eléments de Philosophie, IV Amsterdam 1759,p.3

CHAP. IV

La renaissance slave et la slavistique

Une fois ces faits établis, nous pouvons nous arrêter un moment sur cette notion de "Renaissance slave", en général peu connue en France. Dans les livres d'histoire, elle se retrouve en général sous la dénomination de l'"éveil national", "éveil des nationalités" et y est traitée surtout sous son aspect politique, lié généralement à l'Autriche. Bérenger utilise pourtant l'expression "renaissance nationale" (1). L. Léger intitule son livre "Renaissance tchèque du 19ème siècle". Luciani "Les étapes de la Renaissance slave" (2). Les Allemands parlent de Wiedergeburt ou Erneuerung (Hafner, Valjavec, Winter), les Russes utilisent le mot vozroždenije (3), mais en l'appliquant généralement seulement aux Slaves occidentaux. Mais pour tous, sans exception, ce sont les oeuvres des premiers slavistes, donc des travaux linguistiques ou historiques, qui se trouvent à la base de ce phénomène.

Pourtant, ce terme de "**renaissance slave**" nous paraît non seulement commode, mais le mieux adapté, le plus juste pour définir cette réalité historique et culturelle. - La renaissance linguistique qui se reflète dans les travaux d'un Dobrovský, d'un Linde, d'un Vuk ou même d'un Lomonosov est l'un des aspects, aux conséquences lointaines, d'une transformation générale. Comme la Renaissance européenne des 15ème et 16ème siècles, elle porte ce caractère supranatio-

nal et profondément humaniste, même si en fin de compte et sous la pression du Romantisme elle débouche sur le morcellement et la balkanisation dans son dernier stade. Nous retrouvons dans cette "renaissance slave" d'autres critères qui l'apparentent à la Renaissance européenne, à laquelle d'ailleurs de nombreux pays slaves (Pologne, Bohème, Slovénie, Croatie, Serbie, Dubrovnik) prirent part: l'idée du progrès, la foi en l'homme et en son intelligence, l'optimisme et même une part d'utopie qui représente d'ailleurs une des composantes les plus puissantes du développement culturel des nations slaves. Cette découverte de "l'homo slavicus" génère un désir irrépressible de l'étudier, de le connaître et de le faire connaître. Tout comme l'homme de la Renaissance redécouvre le grec et l'hébreu, tout comme il recherche les monuments anciens de ces cultures disparues, les premiers slavistes amorcent ce même retour aux sources de leur culture, manifestent ce même souci d'authenticité et de vérité. Alors que les orientalistes européens, poussés par la curiosité générale du siècle des Lumières, cherchent fébrilement l'ancêtre indo-européen qu'ils croient reconnaître parfois dans leur propre langue ("indo-germanisch" des Schlegel), les savants slaves veulent retrouver avec autant d'énergie la langue commune de leurs propres ancêtres.

Pour des raisons pratiques, les historiens divisent souvent les peuples slaves au début du 19ème siècle en nations historiques et non historiques. Mais une nation existe, même si elle n'est pas consignée dans les livres d'his-

toire et indiquée sur les cartes. Au moment du renouveau national, la Pologne par exemple n'existe pas comme état et pourtant la renaissance y est singulièrement marquée. Car cette renaissance est générale, même si elle revêt des aspects politiques, historiques, culturels ou même religieux différents; elle est due aux mêmes sources, aux mêmes idéaux. Il faut pourtant se garder de la voir comme un phénomène statique, mais voir en elle plutôt une **transition**, un passage d'un état vers un autre, un changement qualitatif et quantitatif aux conséquences qui se prolongent pratiquement jusqu'à nos jours. Dans le domaine linguistique par exemple, l'état actuel des langues slaves est le résultat d'un long mûrissement conscient commencé à cette époque. Les frontières actuelles des états d'Europe Centrale et des Balkans peuvent être considérées comme un aboutissement lointain des idéaux de la renaissance slave. Elle pourrait même être envisagée comme l'une des idées européennes qui déplaceraient l'axe de l'Europe vers l'est. Elle marque, dans tous les cas, l'entrée ou le retour des civilisations et des cultures slaves dans la civilisation commune de l'Europe dont ces peuples avaient été coupés à cause des problèmes religieux, des conquêtes turques, des mariages royaux, ou des difficultés de politique intérieure. Un Slave entre au Collège de France pour des raisons apparemment politiques, mais les Slaves en général deviennent dignes des salons et des livres, que cela soit en France, en Allemagne, en Autriche ou même en Russie (rappelons-nous les paysannes de Żukovski ou

les notes populaires qui parsèment les opéras de Glinka).

Ces transformations, ce renouveau, s'ils ont un caractère général, n'en possèdent pas moins des aspects particuliers, surtout à cause des différences historiques, politiques et linguistiques qui séparent les différents peuples slaves. Si l'on ne parle pas en général de "renaissance slave" à propos de la Russie, c'est que la coupure fut là bien moins nette et que, bien évidemment, ce renouveau ne mena pas à l'indépendance nationale acquise depuis longtemps. Rappelons qu'avec le Monténegro, c'est le seul pays slave qui à cette époque existe comme état. C'est pourtant vers la fin du 18ème siècle que s'y produit ce changement qui mènera à l'éclosion de la littérature russe au siècle suivant. Car, malgré les réformes de Pierre le Grand et Catherine II, la "starina" a bien souvent tendance à l'emporter, et la prédominance du slavon, même quelque peu aménagé, comme langue écrite par excellence, est encore loin d'être vaincue, et ceci malgré Lomonossov et sa théorie des 3 styles. Nous verrons que Šiškov, et même encore Pogodin, cherchent à identifier le slavon et le russe. Cette rigidité sera d'ailleurs l'une des causes du développement relativement tardif de la slavistique russe. Shlözer fut ahuri par le peu d'intérêt que les Russes accordaient à leur langue. Le slavon, pratiquement immuable depuis Smotricki, semblait convenir aux besoins de la vie spirituelle; quant aux activités plus "modernes", le français et l'allemand paraissaient seuls adaptés. En fait, le simple peuple russe

utilisait une langue qui n'était pas beaucoup plus reconnue que le sorabe ou le croate. Le renouveau slave touche donc d'une certaine manière aussi la Russie, et non seulement les peuples qui y découvrent l'aspiration à la liberté politique.

En Bohème, le tchèque est complètement étouffé par l'allemand. Il renaît littéralement de ses cendres et renoue avec la tradition de Hus et de Comenius. En Serbie, en Bulgarie, le joug turc qui, du moins en théorie, permet la liberté religieuse, coupe en fait le peuple et sa langue de la tradition slavonne qui se perpétue comme en vase clos, derrière les murailles des monastères. Un Dositej Obradovič ou un Venelin vont chercher à l'extérieur l'influence qui permettra de former peu à peu une langue nationale pour tous. - La Pologne, divisée, retrouve dans sa grandeur passée, dans ses liens étroits avec l'Occident et la religion catholique une raison d'espérer, tout comme les Croates redécouvrent l'histoire de leurs grands rois et renouent en même temps les liens avec Raguse, gardienne des traditions de la Renaissance italienne.

Tous ces phénomènes commencent avant le triomphe du Romantisme en Europe, avant l'engouement pour l'exotisme slave et la mode du folklore. Le Romantisme leur apportera une énergie nouvelle, un souffle puissant et irrésistible qui mènera aux bouleversements de l'Europe entière. La slavistique est née à l'aube de ce mouvement, sous l'influence des Lumières et ne peut en aucun cas en être séparée.

Notes:Renaissance slave

1)J.Bérenger:Histoire de l'Empire des Habsbourg,Paris 1990.

2) G. Luciani: Les Etapes de la Renaissance Slave, Bordeaux,1956.

3)"Славянска филология лишь часть того общего процесса,который называется возрождением"М.Марков,Методы,с.7

CHAP.V

Le slave et le germanique

Michaelis, Schlözer, Herder, trois Allemands dont les noms ne peuvent être séparés de la renaissance slave et de la slavistique. Il en est bien d'autres et l'on peut affirmer d'ores et déjà que la slavistique est née sur cette frontière incertaine qui relie et sépare les Germains et les Slaves. Peuples voisins, partagés entre l'attirance et la haine mutuelles, ils se voient chacun dans le miroir de l'autre, ils sont aussi proches que l'ombre et la lumière. - Malgré tous les avatars de l'histoire, des liens d'ordre géographique, politique, économique et culturel existaient toujours entre eux. Aussi, le renouveau slave et la slavistique, qui font en quelque sorte partie à leurs débuts de la philosophie générale des Lumières et plus tard du Romantisme, sont-ils étroitement associés au renouveau allemand et au développement de la germanistique, tout comme le panslavisme est indissociable du pangermanisme.

Les Slaves et les Germains se côtoient sur une ligne qui part du golfe de Finlande pour atteindre les bords de l'Adriatique. Ils sont imbriqués les uns dans les autres, des îlots slaves subsistent dans les pays allemands jusqu'à nos jours (les Sorabes près de Leipzig, Slovènes en Autriche, etc...), tout comme persistent des groupes de popula-

tion allemande en pays slaves (en Voivodine, en Russie, en Pologne). Aux 18ème et 19ème siècles, cette proximité est bien plus forte, d'une part à cause des liens dynastiques (Catherine II est Allemande), mais aussi du fait de l'existence de la Monarchie habsbourgeoise qui regroupe les Slaves et les Germains dans le même Etat. Déjà au moment de la Contre-Réforme, la Bohème était le refuge des populations allemandes devant le zèle papal. Dans beaucoup de régions, il n'existe pas de frontière nette entre les deux groupes ethniques. Les Slaves des pays allemands sont en général bilingues, du moins lorsqu'il s'agit des intellectuels. Ils s'intéressent à leurs frères de race, les étudient déjà très tôt et les font connaître à leurs compatriotes germains. Tel fut le cas d'un **Hus**, d'un **Trubar** ou d'un **Sigismund Herberstein**, auteur de l'ouvrage célèbre, maint fois réédité, Rerum Moscovitarum Commentarii (1). Schlözer, en abordant la Russie, se base sur ses travaux en plus de ceux d'un autre sujet autrichien d'origine slave, **Popović** (2). Les deux frères sorabes, M. et A.**Frencel**, font paraître La Dissertatione Historica Tres de Idolum Slavorum, étude importante sur la mythologie slave. On peut considérer comme le premier historien allemand des Slaves **J.P. Kohl** qui, après un long séjour à Saint-Pétersbourg, écrivit en 1729 une Introductio in Historiam et Rem Literariam Slavorum (3). Il est le premier à donner une idée préliminaire de la richesse du passé russe

et des écrits ecclésiastiques slavons. Avec le piétisme allemand, cet intérêt pour l'étude du voisin slave et de sa culture s'intensifie encore. H. Rösel considère **Leonard Frisch**, qui fit paraître en 1736 une Historia Linguae Slavonicae (4), comme le premier slaviste allemand. Pour Kopitar et Dobrovský, ce sera l'ouvrage de référence en ce qui concerne la philologie.

L'intérêt pour les Slaves dont font preuve les **grandes universités allemandes** n'a rien d'étonnant, car très souvent leurs étudiants sont d'origine slave et parfois même, elles se trouvent sur les terres qui à l'origine étaient slaves. Tel est le cas par exemple de Graz (gradec = château-fort) ou de Leipzig (Lipsk - de lipa = tilleul) dont l'université fut fondée sur l'emplacement d'un ancien village slave. Nous possédons aujourd'hui des études très détaillées sur certaines de ces universités allemandes, dues aux grands slavistes contemporains tel Vasmer ou Rösel. Il est intéressant de comparer le nombre d'étudiants venus des pays slaves, les cours qu'ils suivaient, les travaux qu'ils préparaient. Leipzig était, dès ses débuts, le centre de culture sorabe, les premiers grammairiens et lexicographes de ce groupe sont pour la plupart d'anciens étudiants de cette université. Ils viennent, non pour étudier la slavistique, puisqu'elle n'existe pas, mais la théologie, pour porter à leurs futurs paroissiens la bonne parole, mais aussi le sa-

voir général. Ils y rencontrent aussi des Polonais et fondent, en 1716, le Wendische-Prediger Collegium, sorte d'association d'entr'aide pour les étudiants slaves. Au 18ème siècle, l'enseignement de ces langues slaves se développe peu à peu, sur une petite échelle. Il est en général assuré par un "**lecteur**", la plupart du temps un étudiant originaire de ces pays slaves. Ainsi, le premier lecteur de polonais à l'université de Halle n'est autre que le futur grand lexicographe **S.G. Linde** (en 1793). Le même poste sera occupé plus tard par son compatriote **G.S. Bandke**, à l'époque étudiant en droit (5). Il en va de même de Vienne, qui draine beaucoup d'étudiants tchèques, slovaques, ukrainiens, et surtout croates, serbes et slovènes qui viennent des pays qui ne possèdent pas d'université propre. Les étudiants russes, depuis Lomonossov qui s'était initié à la métallurgie et à la philosophie à Marbourg, en passant par les frères Turgeniev à Göttingen, jusqu'à Pasternak étudiant la philosophie à Marburg, ont depuis toujours été très nombreux en Allemagne.

Mais les étudiants russes ou polonais n'avaient pas toujours besoin d'aller en Allemagne pour bénéficier de l'enseignement de professeurs allemands. Depuis la création de l'Académie des Sciences en 1725 à Saint-Petersbourg et de l'université, les **savants allemands** occupaient de nombreux postes en **Russie**. Voici comment Schlözer décrit l'atmosphère

de l'Académie des Sciences russe pendant le règne de Catherine II: "Au cours de ces 35 années, l'Académie n'était remplie pratiquement que d'étrangers, parmi lesquels, à part Müller, personne ne connaissait le russe. J'ai retrouvé à Saint-Petersbourg un grand nombre d'amis de nationalités diverses, qui avaient passé 20 ans ou plus et ne connaissaient même pas 50 mots de russe. Seule la peur devant la difficulté de la langue les arrêtait. De plus, l'Académie était inexcusable de ne pas s'être occupée jusque-là de grammaires, de dictionnaires" (6). Müller lui-même reconnaît qu'après 7 ans de professorat "il n'était pas capable de lire des oeuvres russes et devait avoir recours à la traduction" (7).

Ces vastes courants d'échanges intellectuels, qui font d'ailleurs partie de relations beaucoup plus larges dans le domaine économique, commercial, etc..., favorisent le développement de cette connaissance des Slaves en Allemagne. C'est sans doute dans les pays de langue allemande que l'on possède le plus de renseignements sur les peuples slaves. Car ces savants rendent compte de leurs travaux, reviennent bien souvent, comme ce fut le cas d'un Schlözer qui continua d'enseigner à Göttingen après son séjour en Russie, ou plus tard de von Jakob qui revint à Weimar après des années passées à l'université de Kharkov et transmit à sa fille Thérèse, plus connue sous le pseudonyme de Talvj, l'amour

de la "res slavica". Si l'on pense à ces liens multiples et réciproques, il n'est pas étonnant de voir que les deux premiers slavistes russes, Köppen et Vostokov, furent tous les deux en quelque sorte à cheval sur les deux nations. Quant à la plupart des autres Slaves (sauf les Bulgares), ils faisaient plus ou moins tous partie du Saint Empire germanique.

Comment être surpris alors de constater que la langue des premiers travaux de slavistique soit le latin ou l'allemand. Le latin parce que c'est la langue des savants à cette époque (8) et l'allemand parce que c'était la langue de communication la plus courante en Europe Centrale. Le français, "langue universelle" des Lumières, même si elle était connue et appréciée des savants et intellectuels, était plutôt la langue de l'aristocratie. Les intellectuels slaves, qui étaient le plus souvent bilingues, n'étaient paradoxalement pas les derniers à aider à l'éviction du français et du latin et à l'installation de l'allemand comme langue littéraire. Ainsi, Popovič favorisa de toutes ses forces l'utilisation de l'allemand à l'Université de Vienne.

Dobrovský, à l'exception des Institutiones et de quelques autres ouvrages de moindre importance, écrivit en allemand. Il fut souvent critiqué par ses disciples qui allèrent jusqu'à l'appeler "Allemand slavisant" (9). Toute sa correspndance est en allemand ou en latin. Slavin et Slovanka sont écrits en allemand. Il avoue lui-même: "J'avoue que

je n'ose pas écrire de livres en langue tchèque, car je me suis habitué à l'allemand et bien que le tchèque soit ma langue maternelle" (10). Ce qui paraît pour le moins curieux pour l'homme qui fut parmi les premiers à aider à la résurrection de la langue tchèque. Palacký, Hanka, Šafařik écriront encore l'une ou l'autre des deux langues. Les Croates préfèrent l'allemand au hongrois, langue de leurs maîtres. - Kopitar écrit ses articles en allemand, car ils sont destinés au large public de l'Empire, alors que ses publications savantes jusqu'aux Prolegomena et l'Evangéliaire de Reims sont en latin. Köppen et Vostokov, tout comme l'amiral Šiškov, connaissent parfaitement l'allemand. Miklošič écrit en allemand, son disciple Jagić en allemand et en russe en plus du serbo-croate. La plus importante revue de slavistique de la seconde moitié du 19ème siècle sera son Zeitschrift für Slavische Philologie, fondé en 1876 à Berlin. On peut dire que, jusqu'à la fin du siècle dernier, la connaissance de l'allemand était indispensable à tout slaviste. Les successeurs de Mickiewicz au Collège de France (Chodka, C. Robert, L. Léger) puiseront une grande part de leur savoir dans les ouvrages en langue allemande. De plus, c'était la langue de communication normale entre les Slaves de la Monarchie habsbourgeoise. On peut se demander si ce n'est pas justement ce bilinguisme, davantage même, cette double appartenance culturelle, qui a joué un rôle non négligeable

dans ce renouveau slave dont feront partie les plus importants travaux des premiers slavistes. La tendance à une double culture fut souvent combattue au nom des idéaux nationaux, politiques ou même religieux. N'est-elle pas une source de richesse, un cadeau que la bonne fée met dans notre berceau, comme à d'autres elle donne de l'or ou un nom célèbre? Malheureusement, on ne sait guère apprécier ce don offert par deux nations à un seul être. Ceci dit, il n'est pas besoin de souligner que les relations entre Slaves et Allemands étaient loin de l'idylle, que les tensions étaient vives, même sous le calme apparent du début du 19ème siècle.

Si tant d'ouvrages étaient écrits en latin et non en allemand, c'est aussi parce que celui-ci a eu du mal à s'imposer, non seulement à cause de la domination du français, mais parce qu'il manquait d'unité. Pendant de longs siècles, les pays allemands sont à la recherche d'une unité linguistique (11) . Malgré la traduction de la Bible en haut allemand (Hochdeutsch) en 1522, cette variante de la langue a du mal à s'imposer pratiquement jusqu'au 18ème siècle. La diglossie est courante jusqu'à nos jours. Or, pour certains Slaves de l'Ouest et du Sud, le problème se posait presque de la même manière. Une **langue commune** paraît encore envisageable, sinon pour tous les Slaves, du moins pour des branches proches les unes des autres comme le tchèque et le slovaque, le russe et l'ukrainien, le slovène et le croate. La "vzaïm-

nost" linguistique préconise des emprunts faits dans les autres langues slaves et non à l'extérieur et bannit le recours au calque fait sur l'allemand et le français. Kopitar pense qu'un alphabet unique permettrait aux langues slaves de se rapprocher plus facilement les unes des autres.

A cause de cette proximité géographique, politique, historique, économique et, dans une certaine mesure, linguistique, la **germanistique** et la **slavistique** connaissent des débuts et un développement, du moins en ce qui concerne les premières étapes, apparentés. Les grands philologues allemands sont contemporains des premiers philologues slaves. Les frères Schlegel, Jakob Grimm, Wilhelm Humboldt sont en contact permanent avec Dobrovský, Linde, Köppen, Kopitar, ils connaissent leurs travaux, apprécient leur sérieux et leur valeur scientifique. De leur côté, les Slaves suivent avec intérêt les travaux de leurs collègues allemands. Souvent, c'est l'orientalisme qui fait le trait d'union. Lorsque Franz Bopp fait paraître son oeuvre Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache (1816), Kopitar en donne un compte-rendu (12). C'est Jakob Grimm qui traduit la grammaire serbe de Vuk en allemand (13). Plus tard, les travaux de Miklošič seront une aide précieuse pour Franz Bopp dans la préparation de son oeuvre maîtresse La Grammaire comparée (14). Les grammaires des diverses langues slaves qui paraissent dans le seconde moitié du 18ème et le début du 19ème

siècles vont de pair avec les grammaires allemandes, dont la plus importante est la grammaire de Jakob Grimm (15).

Notes:Le slave et le germanique

1)S.Herberstein:Rerum Moscovitarum Commentarii,Wien 1549.De nombreuses rééditions de cet ouvrage furent taites jusqu'au 19-ème siècle.

2)Schlözer;Vie p.108

3)Schlözer connaît cette oeuvre.

4)L.Frisch:De Historia Linguae Slavonicae,1726

5)H.Rössel:Beiträge zur Geschichte der Slawistik an den Universitäten Halle und Leipzig,Heidelberg 1968.

6)Schlözer:Vie p.4

7)ibid.p.5

8)Il suffit de lire les protestations que souleva en Russie l'idée de la traduction des Institutiones.Cf.Ягич:История,с.86

9)"ze jest ne Cech ale ein slavisierender Deutscher." .Brandl:Život Šafařika p.17

10)"Apřiznávám se,že si netraufám knihu v jezice českém sepsati,jelikož jsem již němčině více přivykl,ačkoli čeština mým mateřským jezykem jest".Brandl:Dobrovský,p.17.

11)E.Tonnelat:Histoire de la langue allemande,Paris 1962

12)WALZ 1816,n.8,p.1278

13)Wuk's Stephanowitsch kleine serbische Grammatik,Berlin 1824.

14)F.Bopp:Vergleichende Grammatik des Sanskrits,Zend,Griechischen,Lateinischen,Lituaischen,Altslawischen ,Gothischen und Deutschen(1833-1852)

15)J.Grimm:Deutsche Grammatik(1819-1822)

CHAP.VI

L'orientalisme

La science, telle qu'elle est conçue par les Lumières, se refuse à reconnaître des réalités surnaturelles. Si elle ne renie pas Dieu dans la plupart des cas, elle en donne une idée nouvelle. Et cette nouvelle idée de Dieu exige une nouvelle approche des textes sacrés. Comme tous les autres phénomènes du présent ou du passé, la Bible devient un objet d'étude.

Parallèlement, grâce aux grandes découvertes et grâce aux missionnaires qui pénètrent de plus en plus profondément dans les régions inconnues, on voit surgir une infinité de langues les plus diverses. Cette variété surprend et ravit à la fois, elle apparaît comme un vaste pré couvert de végétaux les plus variés et que l'on va étudier et classer avec un esprit de botaniste. Il n'est pas toujours besoin d'aller loin et les orientalistes éminents vont s'apercevoir que l'étude des langues slaves, parlées pratiquement à leur porte, présente un grand intérêt dans leurs recherches. Ainsi, l'orientalisme jouera un rôle non négligeable dans l'apparition de la slavistique en tant que science.

L'intérêt pour les langues, qu'elles soient anciennes ou modernes, ne date évidemment pas du 18ème siècle Rappelons seulement les études d'un Gesner ou d'un Duret;

de plus, des langues comme l'hébreu, l'arabe ou le chaldéen furent enseignées à Paris, à Oxford, à Bologne, à Rome déjà au 14ème siècle. D'autre part, la Réforme, qui répand le Livre parmi les populations, ne peut plus, dans son désir du retour aux sources, se contenter des traductions faites d'après l'hybride Vulgate latine, et recourt le plus souvent aux textes originaux. Déjà Erasme fait preuve de cet esprit critique, suivi de J. Reuchlin, de Lefèvre d'Etaples, de Luther et de bien d'autres. Spinoza fonde l'exégèse en Hollande. Sous l'impulsion des Lumières, les études orientales se développent rapidement. William Jones (1746-1794) est considéré comme le premier orientaliste anglais. En 1784 est créée la **Société asiatique** à Calcutta, la première d'une série de sociétés semblables qui fonctionneront à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne.

En France, l'**Ecole des Langues orientales** est créée par le décret du 10 Germinal de l'An III et les cours commencent en automne 1796, dispensés par trois professeurs: - Langlois (persan et malais), Silvestre de Sacy (arabe) et Venture de Paradis (turc) (1). Si ces cours répondent à un besoin réel, car relations diplomatiques et économiques exigent des "drogmans" toujours plus nombreux, ils favorisent en même temps l'étude des langues orientales en tant que telles. Les débuts de cette vénérable institution sont marqués par la personnalité de **Silvestre de Sacy** qui, pendant

près de 40 ans (de 1796 à 1834), y occupe la place de professeur et d'administrateur général. C'est sans doute dans les locaux cédés par la Bibliothèque Nationale et qui ressemblaient davantage à des hangars qu'à un prestigieux établissement qu'il rencontra Kopitar lors du séjour de celui-ci à Paris en 1814. C'est aussi le premier lien vivant de cet établissement avec la slavistique, qui ne cessera de se développer jusqu'à nos jours. Ajoutons encore que l'école orientale française connut un grand rayonnement, surtout à partir de la découverte de Champollion en 1822.

Les premiers orientalistes français travaillaient en relation étroite avec ceux d'Angleterre et avec ceux des pays de langue allemande qui avaient également une riche expérience dans ce domaine. Outre les traductions de la Bible et tout ce que cela comporte comme corollaires linguistiques, il existait là-bas une tradition universitaire très ancienne, liée surtout aux universités de Halle et de Göttingen. Là s'élaborent peu à peu des méthodes d'investigation qui permettent une approche sérieuse et scientifique des textes anciens.

Pour ce qui est de la slavistique, c'est surtout la "**dynastie des Michaelis**" qui doit retenir notre attention, car elle a des liens directs avec les plus éminents slavistes et leurs travaux. **Johann Michaelis** (1621-1674) se consacra surtout à l'étude de l'arabe et de l'hébreu. **Johann**

Heinrich Michaelis (1668-1738) édite entre autres une Bible en hébreu (Halle, 1720). **JOHANN DAVID MICHAELIS** (1717-1791) peut être considéré comme l'une des figures de Aufklärung et de l'orientalisme allemand qui facilitera grandement les découvertes d'un Humboldt ou d'un Schlegel. C'est un homme à la curiosité insatiable et universelle qu'intéresse l'histoire de l'humanité sous tous ses aspects, qui ne dédaigne ni les mathématiques ni les sciences naturelles. Il s'intéresse particulièrement aux langues d'Asie, à l'étude desquelles il applique les mêmes méthodes qu'à l'étude des espèces en zoologie ou en botanique. Il enseigne le syriaque et le chaldéen à Halle qu'il quitte pour Göttingen, où l'atmosphère était plus libérale, l'orthodoxie luthérienne moins contraignante. Son oeuvre est immense. On lui doit entre autres des grammaires de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque, de l'arabe. Son influence fut considérable; il forma des orientalistes distingués; parmi ses **disciples**, il nous faut compter **Schlözer** et **Dobrovský**. Il est considéré comme le véritable réformateur de l'exégèse biblique et c'est en tant qu'exégète qu'il s'intéresse au vieux slave et aux autres langues slaves dans lesquelles avait été traduite la Bible.

Dans ce domaine précis, c'est Dobrovský qui va lui fournir des renseignements. Car Dobrovský, qui étudie la théologie dans le but de devenir missionnaire aux Indes, apprend aussi l'hébreu, le chaldéen, le syriaque (2). Mi-

chaelis et Durych, orientaliste lui aussi, l'encouragent à s'intéresser au vieux slave. D'ailleurs, le premier texte publié par Dobrovský l'est dans le journal de Michaelis, Orientalische und Exegetische Bibliothek (3). Les travaux du savant tchèque trouvèrent toujours un écho favorable chez l'orientaliste allemand. Les deux hommes poursuivirent des relations épistolaires, s'offrant mutuellement des renseignements que nécessitaient leurs recherches. Ainsi Dobrovský écrit à son ami Ribbay: "J'ai envoyé récemment à M. le Chevalier Michaelis un article pour sa Nouvelle Bibliothèquue d'Orientalisme et d'Exégèse sur la version slave de la Bible de Trubar" (4).

Plus encore que Dobrovský, Schlözer est un pur produit de l'école de Michaelis. "Je suis sorti de l'école classique de Gesner et de l'école de l'exégèse biblique de Michaelis" (5). C'est d'ailleurs recommandé par le grand orientaliste de Göttingen qu'il part pour Saint-Pétersbourg où il doit aider Adelung à classer les documents que celui-ci avait rassemblés sur l'histoire russe. Mais le maître n'envoie pas son disciple dans ces contrées inconnues seulement pour qu'il en étudie le passé et la langue, mais lui recommande de passer par la capitale russe pour y obtenir des papiers nécessaires afin de pénétrer en Asie Centrale et d'y étudier les langues. De fait, pour le jeune savant, la Russie n'est qu'un pays de passage et il s'efforce pendant 9

longues années d'obtenir les permis tant convoités: "Je me suis battu pendant 9 années entières pour ce projet" dit-il avec amertume (6), car il n'a jamais réussi à obtenir la moindre autorisation de Catherine II, despote éclairée aux yeux du grand monde, mais despote tout court dans les affaires intérieures. Il se résigne donc à rester en Russie où il s'attache à étudier les textes anciens en appliquant les méthodes avec lesquelles il s'était familiarisé chez Michaelis. Il compare ainsi des variantes qui, dans le cas de Nestor, ne manquent pas, cherche des formes dialectales. Il ajoute: "Je voulais les aborder comme on aborde la Bible" (7).

Mais ces deux grandes figures de la slavistique à ses débuts sont loin d'être les seules à tirer profit des études orientales. Pratiquement tous, qu'il s'agisse du Russe Köppen, des Polonais Linde ou Bobrovski (qui avait étudié chez Silvestre de Sacy (8), du Tchèque Durych, etc..., avaient été initiés aux langues orientales et aux méthodes qui leur étaient propres. Kopitar comprit l'importance de l'orientalisme seulement à Vienne et c'est son compatriote Zupan qui l'initia au sanskrit (9). Miklošič et Jagić auront tous les deux une formation d'orientalistes.

La signification de l'orientalisme pour la slavistique est donc plus importante qu'il n'y paraît d'emblée, surtout si l'on ne perd pas de vue l'importance que l'on

accorde à cette époque aux langues dans les pays slaves: la langue est souvent le seul signe extérieur qui prouve l'existence d'un peuple. Et c'est à l'étude de ce bien précieux que l'on va appliquer la précision scientifique, la "rigueur allemande". Et peu à peu, grâce justement à ce lien avec les études orientales, les langues slaves s'insèreront dans l'arbre généalogique des langues indo-européennes.

Ce lien avec l'orientalisme qui caractérise les premières décennies des études slaves transparaît même plus tard, chez la génération romantique, qui exalte cette parenté lointaine et exotique. Ainsi, A.S. Majewski écrira un texte sur la parenté entre Slaves et Hindous (10). Kollár appellera l'Inde "Staru Slavu matkou" (11) et Jungmann considèrera le mot "slava" comme sanskrit. Mais ce ne sont là que des vestiges et des miettes d'une science qui fera défaut aux grands romantiques slaves.

Notes:Orientalisme

1)Cf.Mélanges Orientaux,Paris 1883

2)Brandl:Dobrovský p.5

3)Pragische Fragmente Hebräischer Handschriften,Prag 1776

4)Jagić:Neue B p.618,7/12/1794,

5)"Ich kam aus Gesners klassisch-philologischen und Michaelis biblisch-exegetischen Schulen"Nestor p.7

6)Schlözer:Vie,p.275,

7)ibid.p.5

8)Францев:Польское славяноведение p.247

9)Kidrič:Zois II,p.131,26/1809

10)A.S.Majewski:O Slawianach i ich pobratymach,Warszawa 1816

11)Slavý Dcera IV,Sonnet117,

CHAP.VII

Herder

Parmi les nombreux Allemands qui influencèrent, d'une manière ou d'une autre, le développement des cultures slaves, c'est sans doute J.G. Herder qui occupe la première place. Ce théoricien du Sturm und Drang est en général considéré comme l'inspirateur direct des formes nationales du mouvement romantique (1). C'est tout juste si l'on n'imagine pas que la renaissance slave, le panslavisme, l'illyrisme et le mouvement slavophile ne surgirent pas tout droit du fameux "Chapitre slave". Il est vrai que Herder prédit un grand avenir, sinon un "avenir radieux" aux peuples slaves qui avaient perdu leur liberté à cause de leur caractère trop doux face aux autres peuples plus belliqueux. Un autre mérite de Herder est la publication, parmi celles d'autres nationalités, des chants populaires des peuples slaves; comme cette publication a lieu au moment d'un grand engouement pour la poésie populaire, il a sans doute contribué à faire connaître cette poésie originale et peu connue en Europe.

JOHANN Gottfried HERDER naquit en 1744 à Mohrungen, en Prusse Orientale, cette région si proche des Slaves et qui vit naître des hommes qui jouèrent un rôle important dans leur histoire culturelle, tels Leibniz, Vostokov, Grot,

etc... Déjà, enfant, il fut en contact avec les habitants slaves de la région. Plus tard, alors qu'il était étudiant en théologie, il rencontra un médecin russe qui voulut l'emmener à Saint-Pétersbourg, afin qu'il fît des études de médecine. L'une de ses premières oeuvres poétiques est une ode, dédiée au tsar Paul I. Mais il reste à Königsberg, où il devient disciple et admirateur de Kant. Il eut d'autres occasions d'aller en Russie, mais préfèra voyager en Europe Occidentale. Son oeuvre est immense et son influence, dès son vivant, considérable. Les premiers théoriciens de la littérature et de la langue allemandes, comme les Schlegel et les Grimm, lui doivent beaucoup. Il influença W. Humboldt dans ses études sur le langage. Son rayonnement est sans doute dû au fait qu'il exprime et développe les idées dont est baignée toute son époque. Ces idées représentent en quelque sorte le patrimoine commun des hommes. Il est un authentique représentant de l'Aufklärung, mais doué d'une profondeur et d'une sensibilité qui corrigent un peu la froide sécheresse de la raison et son apparent optimisme. Il prolonge l'idée du progrès, si chère aux Lumières, mais en se basant plutôt sur l'observation de la nature, du monde vivant en constante évolution. Pour lui, nature et histoire obéissent aux mêmes lois. La Terre apparaît, selon la vision de Herder, comme un immense laboratoire où minéraux, plantes, animaux, hommes et peuples vivent et se développent,

allant de la forme la plus simple à la plus complexe, s'élevant toujours vers Dieu.

Ses Idées sur la Philosophie de l'Histoire de l'Humanité (2) parurent entre 1784 et 1791, précédées par d'autres oeuvres importantes et variées. Il se plaint lui-même dans son Introduction (3) qu'on lui emprunte trop souvent ses conclusions. Il n'est pas étonnant que les intellectuels des pays slaves, très imprégnés de la culture allemande, trouvent également chez Herder de quoi satisfaire leur esprit. Avant de penser à la richesse des idées qui caractérise l'oeuvre de Herder, ils peuvent trouver dans ses Idées cette sorte de vue générale, ce désir de tout englober, de donner des bases à la connaissance de l'humanité qui paraît insaisissable et chaotique. Avec son prédécesseur Vico, Herder veut donner des fondements à la science historique, dégager des lois valables toujours et pour tous. Tout comme plus tard la vision de l'histoire marxiste, celle de Herder se veut **scientifique**. Ce désir de tout comprendre, de tout englober dans un système, d'étudier à la fois le détail et l'ensemble, nous le retrouvons chez les premiers slavistes. D'un autre côté, le philosophe allemand affirme que "quelle que soit la variété des formes humaines, il n'y a sur toute la surface de la Terre qu'une seule et même espèce d'hommes" (4). "Une seule et même humanité se montre sous des apparences diverses dans toutes ces choses que quelques nations sur

terre ont perfectionnées et que cent autres ont défigurées par des arts faux et grossiers" (5). Il établit ainsi l'égalité, non seulement entre les êtres vivants et les hommes, mais aussi entre les nations. C'est d'autant plus important qu'il affirme, en digne précurseur de notre XXème siècle, qu' "il n'est pas de peuple sur Terre sans aucune culture" (6).

Les peuples slaves, pour la plupart soumis à la domination politique et culturelle étrangère et souffrant souvent de complexes par rapport à l'Occident, ne pouvaient que trouver dans ces théories des forces qui allaient stimuler leur énergie et les inciter à l'action. D'autant plus que, selon Herder, "l'humanité est le but de la nature humaine, et Dieu, en donnant ce but aux hommes, a placé leurs destinées entre leurs mains" (7). Comment ne pas trouver dans ces pages le courage nécessaire à la lutte, l'enthousiasme qui doit permettre aux peuples slaves d'occuper la place qui leur revient parmi d'autres peuples? On a parfois l'impression que Herder s'adresse directement aux premiers slavistes lorsqu'il dit, résumé par E. Quinet: "Sans nous plaindre du poids du jour et sans nous inquiéter de notre salaire, travaillons donc selon nos forces à vivre et à mourir dans la place que le genre humain nous a confiée" (8). Ils ne pouvaient pas rester insensibles, proches qu'ils étaient du piétisme ou du jansénisme, à l'idée de la Provi-

dence qui les a désignés pour étudier les nations et les langues dans toute leur variété.

Nous voyons ainsi que l'oeuvre de Herder et plus particulièrement les Idées possèdent des caractères qui leur permettront de trouver un accueil favorable parmi les peuples slaves, d'autant plus qu'elles correspondent à l'esprit général de l'époque. Et l'on va puiser dans ce trésor, chacun y trouvant les richesses qui lui conviennent le mieux.

Ainsi, en Russie c'est **Radiščev** qui est le premier à s'en inspirer, suivi de **Deržavin** dont l'ode Dieu apparaît comme une transcription poétique des Idées du philosophe allemand (9). Dans l'entourage de Puškin, on peut remarquer une interprétation très particulière de ces idées chez Küchelbecker (10). Mais les Idées ne seront traduites en russe qu'en 1829 et vont trouver un écho favorable chez les **slavophiles.**

D'après Herder, l'Eternel choisit parfois, dans sa grande sagesse incompréhensible aux humains, un peuple qui doit servir de modèle aux autres. Existe-t-il parole qui puisse mieux consoler le peuple polonais et l'aider à supporter partages et soulèvements, écrasés dans le sang? Herder peut être considéré comme l'une des sources du **messianisme** polonais.

Rien de semblable chez les Tchèques et les Slaves du Sud qui, petits et morcelés, essayent de survivre entre

l'Autriche et la Turquie. L'idée de martyre ou de sauveur ne les effleure même pas. Mais c'est **l'unité** qui leur fait défaut pour combattre efficacement l'oppresseur et gagner la place qui leur est due par nature. Et l'égalité de tous les humains et donc de toutes les nations devant Dieu et l'histoire. Or, cette unité est justement prouvée par les premiers slavistes. Les idées de Herder, grâce à l'amplitude des conceptions, à cause de l'humanisme profond qui les éclaire, ne peuvent que les conforter dans leurs convictions, les encourager dans leurs travaux entrepris dans le but d'ajouter leur pierre à l'édifice général de la connaissance humaine. Son influence sur l'éveil de la conscience nationale est sans aucun doute très importante, et la génération romantique, Gaj ou Kollár par exemple, se réclamera ouvertement de Herder.

Mais il se peut bien qu'on exagère l'importace de ce **Chapitre slave** que l'on aime à citer, séparé du contexte général. Ainsi, H. Lemberg écrit: "Le Chapitre slave de Herder a apporté [aux Slaves] plus de sympathie et de conscience de soi que la victoire des hussistes sur la moitié de l'Europe Centrale et des Polono-Lituaniens sur les Ordres germaniques" (11). Ce Chapitre a tout de même le mérite d'être une sorte de résumé des idées de Herder quant aux Slaves, d'exprimer clairement des conceptions encore vagues, mais grosses de conséquences. Il prendra tout son poids lorsque,

après les années 30, il favorisera la lutte, qui débordera peu à peu le terrain linguistique et culturel et se transformera en combat politique (12). Il répond au goût de l'époque et le doux laboureur slave est un parent proche du bon sauvage tant prisé en Occident.

On peut distinguer dans ce **Chapitre slave** (13) **quatre séries d'idées** qui ont pu avoir une influence favorable sur divers mouvements qu'englobe la renaissance slave.

1) **Les Slaves forment un tout**, même s'ils sont séparés. Herder les caractérise comme un ensemble homogène. Le panslavisme, quel qu'il fût, se nourrit de cette idée. Mais la "réciprocité" (vzaimnost) si chère à Kollár en découle également, sous une forme beaucoup plus idéaliste et plus culturelle et linguistique que le premier.

2) Les Slaves sont un **peuple pacifique**, ce qui est la cause de tous leurs malheurs, puisqu'ils furent soumis à d'autres peuples, beaucoup plus belliqueux. L'idée n'est étayée par aucun exemple et son auteur semble oublier totalement les guerres incessantes contre les envahisseurs et les guerres fratricides et sans pitié que se livraient par exemple les princes russes. Mais l'image du doux laboureur slave avait tout pour plaire; pour les adeptes du romantisme il serra un peu ce bon sauvage qu'on n'aura pas à aller chercher en Amérique ou en Afrique. Elle fera fortune chez les slavophiles.

3) Peuple jeune, les Slaves sont **prédestinés à un grand avenir**, alors que les peuples occidentaux avaient déjà atteint leur point culminant et s'acheminent doucement, mais sûrement, vers leur déclin inévitable. Existe-t-il une idée plus apte à remplir d'enthousiasme des peuples asservis ou qui ont conscience de leur retard dans maint domaine? C'est un peu comme l'enseignement du Christ qui arrive chez les esclaves romains, les rendant soudain égaux à leurs maîtres et leur promettant le royaume des Cieux. Comment ne pas comprendre l'extase des jeunes, comme par exemple celle de Kollár, mêlée au bouillonnement général des cercles étudiants d'Iena? L'idée est si attrayante quand on se sent un tant soit peu slave, qu'il n'est guère étonnant qu'elle ait fait fortune et qu'elle ait subjugué non seulement un Samarin ou un Dostoevski ou Danilevski, mais aussi maint slavophile d'aujourd'hui. Si Solzenicyn reste une énigme pour les Occidentaux, c'est pour une grande part à cause de sa foi en la force et jeunesse intérieures du peuple russe, raffermies par la foi orthodoxe. Cette croyance est d'autant plus tentante que le déclin de l'Occident nous est régulièrement promis depuis Gibbon jusqu'à Cioran.

4) Cette nation fut dans le passé **persécutée par les Allemands**, or ceux-ci sont, avec le reste de l'Occident, sur le déclin. "La roue de l'histoire a tourné" (14) en faveur des Slaves. Or, ce lent déclin d'un côté et cette mon-

tée progressive, où peut-on mieux les observer que dans l'Empire des Habsbourg? On a tendance à croire que l'austroslavisme, extrêmement répandu pendant tout le début du 19ème siècle, est le résultat d'une fidélité bornée à la monarchie habsbourgeoise, bien qu'il existe déjà avant, mais on pourrait tout aussi bien chercher des facteurs favorisants chez Herder. Quand Kopitar explique à M. de Serres que les Slaves sont les plus nombreux dans l'Empire (15), ce n'est pas innocent. D'ailleurs, en parlant de Napoléon qui s'intéresse aux habitants de ses Provinces illyniennes, il ne manque pas de remarquer, d'un ton presque menaçant: "cette nation immense [les Slaves] pourrait bien avaler un jour la sienne [les Français]" (16). La force montante des Slaves en général et des Slaves d'Autriche en particulier devait mener à une transformation du pays et en faire, à terme et dans la version poussée à l'extrême, un pays slave.

Le "Chapitre slave" fut publié dans le premier numéro de Slavin. Kopitar le connaissait sans doute déjà bien plus tôt, puisque les Idées se trouvaient dans la bibliothèque de Zois (17); d'autre part, il en donne un résumé succinct dans l'Introduction de sa Grammaire (18). Kopitar ne qualifie jamais Herder autrement que par des adjectifs "grand" ou "génial" (19). Sundhaussen pense même que Herder devint le principal inspirateur de Kopitar, que c'est ce dernier qui répandit les idées du philosophe allemand dans

lire Rêveries

les pays slovènes (20). Nous verrons ce qu'il en est lorsque nous aborderons l'analyse des Fantaisies. Il est indéniable que cette admiration constante pour l'auteur des Idées répond à une profonde conviction de Kopitar, conviction qui avait déjà cours dans le cercle de Zois. Herder vient en quelque sorte confirmer le bien-fondé des ~~ces croyances déjà anciennes, ancrées dans l'inconscient commun des divers peuples slaves~~ recherches et des efforts qui devaient favoriser le développement culturel des slaves. Elles étaient particulièrement vivaces chez les Tchèques et si Dobrovský, tout en publiant le Chapitre slave, ne manifeste pas le même enthousiasme que ses successeurs, c'est qu'il est un homme d'étude qui a besoin de faits et de preuves et non de déclarations enflammées.

Il est un troisième aspect de l'oeuvre de Herder qui joue un rôle important dans la prise de conscience nationale slave: ce sont les **éditions des chants populaires.** Dans les **Volkslieder** de 1778, nous trouvons déjà la Hasanaga qica traduite par Goethe. Volkslieder de 1779 contient 7 chants slaves sous le titre général "Lieder aus den hohen Norden". Dans ces chants "naturels" est censé s'exprimer l'esprit des peuples (Volksgeist). Ces recueils, qui s'inscrivent dans le courant lancé par Macpherson et Percy, sont en quelque sorte la matérialisation de l'égalité de tous les peuples, puisque, par exemple, ces Morlaques que l'on croyait des sauvages, possèdent des chants dignes des Français ou des Anglais dont la civilisation et la tradition poétique

remontent à des temps si anciens. Comme toutes les modes, cette vogue déferle sur l'Europe entière et donne lieu à toutes sortes d'excès et à une quantité de faux dont les plus fameux sont La Guzla et les Manuscrits tchèques. Mais elle conforte les Slaves dans l'idée que ces trésors populaires ne doivent en aucun cas être négligés mais doivent être recueillis et portés à la connaissance de tous. Elle stimule sans aucun doute l'ardeur de ceux qui, avec amour et abnégation, vont glaner dans les campagnes ces trésors si méprisés auparavant.

Pourtant, il existait déjà, surtout chez les Slaves du Sud, de nombreuses tentatives de publication de cette poésie populaire. A Raguse l'aristocratique Kačić-Miošić (1704 — 1760) avait déjà rassemblé une quantité appréciable de poèmes chantés par la population autochtone. En Slovénie, ce sont les Pisanice (21) qui doivent montrer non seulement la beauté de la poésie nationale, mais la richesse d'une langue dont l'existence elle-même est contestée et menacée. Les oeuvres de Macpherson et de Percy sont très populaires dans ces régions, grâce aux traductions de **Michael Denis** (1729-1800). Ce jésuite, qui était aussi à l'aise dans les langues orientales que dans la littérature européenne moderne, fut professeur au Theresianum et custos à la Bibliothèque Impériale. Sa traduction d'Ossian (1768) fut extrêmement populaire. Il s'intéressait particulièrement aux Slaves de

l'Empire et Dobrovský et Kopitar le connaissaient fort bien. Linhart s'en inspira pour ses Fleurs de la Carniole (Blumen aus Krain)(1781).

Pour toutes ces raisons, il nous paraît difficile de considérer Herder comme l'unique initiateur allemand du renouveau culturel et politique slave. Mais son prestige et surtout la portée universelle de son oeuvre qui exprime, en quelque sorte, l'esprit du temps, vient apporter la confirmation de ce qui était en train de se développer déjà depuis quelque temps dans le silence des cabinets des philologues, des historiens, des poètes et des savants de toutes sortes.- Il apporte un nouvel espoir aux hommes obscurs et pauvres qui ne recevaient aucun salaire pour leurs efforts. Et il insuffle un extraordinaire enthousiasme à la génération romantique qui affirmera de plus en plus fort l'indépendance nationale, y compris l'indépendance spirituelle par rapport à l'Europe, ce qui fut le cas des slavophiles.

Notes:Herder

1)P.Van Tieghem:Le Romantisme dans la littérature européenne I ,Paris 1948,p.195

2) Cette oeuvre fut traduite en français par E.Quinet:Idées sur la Philosophie de l'Histoire de l'Humanité,Paris 1827.Elle est précédée d'une très belle introduction du grand historien.Les citations sont empruntées à cette édition.Nous donnons le"chapitre slave" en annexe(I).

3)Idées,Introduction,p.2

4)ibid.Livre 7 chap 1 p.12

5)ibid.livre 4 chap.6 p.38

6)ibid.Introduction p. XIV

7)ibid.livre 15.chap.1

8)ibid.Introduction,p.71

9)R.J.Danilewski:"Die erste Aufnahme der Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit in Russland",dans Zu Herders Rezeption,Berlin 1978.

10)ibid.p.112

11)"Das Slawenkapitel hat ...mehr Sympathie und Selbsbewusstsein verschafft als die Siege der Hussiten über halb Mitteleuropa und die Polen-Lituaner über den Deutschen Orden".H.Lemberg:"Der Panslawismus",dans Die Deutschen und ihre östlichen Nachbarn,Berlin 1967.

12)La plupart des historiens marxistes rejettent bien evidemment cette influence de Herder-philosophe chrétien et cherchent les forces motrices du renouveau slave dans la lutte des classes.Cf.J.Hroch:Das Erwachen kleiner Nationen,Munchen 1971.

13)voir annexe 1.

14)ibid.

15)cf.Kidrič:Zois II p.101

16)"Cette nation immense bi snala njegovo enkrat pošhreti",ibid.p.104.18/9/1809

17)Kidrič :Dobrovsky,p.47

18)Grammatik p.XIX

19)"geniale","grosse"

20)H.Sundhaussen:Der Einfluss der Herderischen Ideen auf die Nationsbildung bei den Volkern der Habsburger Monarchie,München 1973,p.156

21) Kačič-Miošič:Razgovor ugodni naroda slovinskoga,Venezia 1759,

CHAP.VIII

La slavistique russe

La Russie est le pays slave non seulement le plus important numériquement, mais aussi historiquement. C'est à l'époque de Dobrovský le seul pays slave qui ait une existence politique propre, si l'on excepte le minuscule Monténégro. D'autre part, la Russie possède des institutions scientifiques, des organismes qui font tant défaut aux premiers slavistes en Autriche, obligés de chercher à tout prix des moyens de subsister en dehors de leurs études menées souvent de façon presque clandestine. Une Académie existe à Saint-Pétersbourg depuis 1725, l'année 1755 voit la création de l'Université de Moscou, l'Académie russe est inaugurée sous le règne de Catherine II. Le journalisme se développe très tôt. Les bibliothèques des grands monastères possèdent des trésors innombrables et merveilleux, des moines savants y copient et étudient. C'est donc tout naturellement à la Russie que devrait revenir la primauté des études slaves.

Bien que nous manquions d'études exhaustives récentes sur cette époque (1), les deux hommes qui l'avaient connue ou étudiée, c'est-à-dire Schlözer et Kočubinski (2), nous dressent un tableau bien sombre de la situation de la slavistique en Russie à la fin du 18ème et au début du 19ème siècle. Schlözer est un étranger et on pourrait l'accuser,

malgré le service immense qu'il rendit à la Russie et à la slavistique en général en publiant son Nestor, d'un certain parti pris. Mais il insiste tant sur l'état lamentable des travaux des institutions et des savants qui y travaillent, qu'il est impossible de n'y voir que le reflet des idées préconçues. S'il publie ses textes en Allemagne, c'est parce que l'Académie ne veut pas les publier en Russie (3). A ses yeux, cette Académie est "impardonnablement insouciante" (4). Elle se trouve d'ailleurs dans un état lamentable (5). "L'étranger ne pouvait rien y faire et l'autochtone ne fit rien" se plaint-il (6). Lorsqu'il visite les monastères afin de rassembler les manuscrits, il s'aperçoit que, malgré l'imprimerie qui existe depuis 1562 en Russie, on continue à recopier, mais sans se soucier le moins du monde de l'exactitude. Toutes ces richesses semblent laissées dans le plus complet abandon. Kočubinski n'est guère plus tendre envers ses compatriotes, mais il met la faute surtout sur l'amiral Šiškov et son cercle.

En fait, plusieurs facteurs retardent et freinent le développement de la slavistique en Russie, facteurs inhérents à la langue russe et à la situation politico-religieuse de ce pays. Et ainsi, ce qui aurait dû favoriser les études slaves, devient dans la réalité une gêne et même un obstacle. Comme en Bulgarie ou en Serbie, la langue écrite, du moins celle de la population érudite, vit en vase

clos, séparée de la majorité, même instruite. Or, qu'est-ce que le russe? Est-ce la langue parlée, et alors dans quelle région (Ukraine, Biélorussie, Grande Russie), ou est-ce la langue des chroniques anciennes, celle des prières, celle des discours et des écrits plus récents? Cette question divise les savants russes. Pour Schlözer, aucun doute ne subsiste: il distingue deux langues: le russe (Russisch) et le "vieux slavon" (Altslavonisch). Mais l'amiral Šiškov, président de l'Académie, donc la plus haute autorité, affirme haut et fort jusqu'à sa mort: "Je ne distingue pas le slavon du russe comme d'autres le font" (7). (Il pense à Dobrovský). Il s'insurge contre l'activité de Karamzin qui veut séparer la langue écrite de la langue parlée. Qui plus est, Šiškov considère que cette langue russe employée par l'Eglise et par tout ce qui nécessite un "style élevé" est le fondement de la religion orthodoxe. Toute étude sérieuse et moderne devient dès lors superflue et même dangereuse.

Pourtant, cette langue sacrée était depuis des siècles l'objet de soins, d'études et de réformes; les tsars eux-mêmes s'en occupaient. Ainsi les descriptions, les lexiques et les grammaires ne manquent pas qui seront des textes de référence pour les premiers grands slavistes. On peut citer la grammaire de Pseudodamaskine, celle de Fjodorov (Lwov, 1574). On trouve un exemplaire de la grammaire russe, écrite en alphabet latin en 1643 par un

certain f. Užević à la Bibliothèque Nationale de Paris (9). Mais la plus importante, aussi bien par son contenu que par l'impact, est de loin la Grammaire slovène de M. - Smotricki, parue d'abord en 1619 et de nouveau en 1648 à Moscou (10). De nombreuses rééditions vont suivre. Elle fait autorité pratiquement jusqu'au 19ème siècle. L'auteur prend comme modèle le grec ancien et divise son ouvrage en plusieurs parties (orthographe, étymologie, syntaxe, prosodie), ce qui lui donne un aspect très moderne. D'autre part, Smotricki prend soin de traduire certaines tournures en russe parlé à son époque, ce qui représente un intérêt particulier pour les philologues à venir.

Cependant le russe, qui coexiste depuis une époque très ancienne en tant que langue de correspondance privée et des écrits juridiques et commerciaux, se démarque de plus en plus du slavon. Mais il devra attendre J. Križanić et Lomonosov pour être sérieusement pris en compte. Juraj Križanić (1618-1686), d'origine croate, est parfois considéré comme le premier apôtre du panslavisme (11). Il fit ses études à Rome et à Bologne et voyagea ensuite parmi les différents peuples slaves pour mieux connaître leurs langues et leurs moeurs. Après avoir séjourné à Moscou, où il rencontra Avvakum, lui aussi intéressé par la langue russe (12), il passa vingt ans en exil à Tobolsk, en grande partie consacrés aux problèmes des langues slaves. Il y écrivit un

Traité sur l'orthographe slave (13), dont s'inspirera plus tard Pierre le Grand pour sa réforme, et une grammaire (14). Cette grammaire ne sera publiée qu'au début de notre siècle, mais Dobrovský aura l'occasion de la consulter lors de son voyage en Russie. Il s'en inspirera, la trouvant très en avance sur son temps. Križanič considère que le russe peut être séparé en trois différents groupes: la langue ordinaire, parlée par le peuple, le biélorusse (russe mêlé de polonais), et la langue littéraire (russe mélangé au grec).

Le tsar Pierre le Grand ouvre la Russie à l'Europe et pose les fondements de la **culture russe** laïque. Il favorise l'instruction et l'imprimerie qui utilise pour la première fois en 1708 la nouvelle orthographe dite "orthographe civile" (graždanka), proposée par le tsar lui-même et destinée aux ouvrages à contenu non religueux. La séparation entre ce qui est religieux et ce qui sert à la vie ordinaire apparaît donc officiellement. C'est encore le tsar qui prépare le projet de la création de l'Académie des Sciences, qui ne sera inaugurée qu'après sa mort (1725). V. Lomonosov , ce Pierre le Grand de la culture russe, prend la relève. Il est lui-même, comme le dit Puškin, la première université russe. Ce fils de paysan, qui avait appris à lire avec la grammaire de Smotricki, peut être considéré comme le fondateur de la langue littéraire

russe. Sa Grammaire, écrite en 1755 et publiée vers 1757, tient compte aussi bien de son ancien maître Smotricki que des travaux de Gottsched, Anton ou Müller. C'est la première véritable codification de la langue russe. C'est encore à Lomonosov que nous devons la théorie des trois styles qui trace les frontières entre la langue de l'Église et le russe (15). Mais nous avons vu qu'il ne sera pas toujours suivi et un Šiškov n'en tiendra aucun compte. Il est intéressant de noter qu'outre les nombreux travaux scientifiques, Lomonosov . qui est également poète, écrivit une Petite Chronique Russe (1766) et publia un recueil de textes anciens (16).

Sous Catherine II, les travaux de philologie deviennent très à la mode et c'est Félica elle-même qui prend l'affaire en main, aidée par la princesse Daškova. On a tout de même l'impression aujourd'hui que ces travaux philologiques pourraient être comparés aux travaux agricoles de Marie-Antoinette. Pourtant, la Sémiramis du Nord ne manque pas d'ambitions dans ce domaine, comme d'ailleurs dans d'autres. Avec l'aide de l'académicien Pallas, on prépare le grand Glossarium comparativum linguam totius orbis (Saint-Petersbourg, 1787-1792). C'est pour ce dictionnaire que le Slovène Kumerdej avait envoyé des matériaux, sans succès d'ailleurs, puisque l'on n'y trouve aucune trace de cette contribution (17). C'est l'étymologie qui fait les délices

de ces réunions de pseudo-savants et grandes mondaines qui trouvent des explications étymologiques de la plus haute fantaisie (ex. Neptune: de "ne protoni", c'est-à-dire " ne sombre pas"; "vorobej": de "vora bej", c'est-à-dire "frappe le voleur"). Lorsqu'on veut savoir comment on appelle tel ou tel objet à Pskov ou à Tula, on envoie un coursier spécial.

Ces travaux se prolongent après la mort de la tsarine et trouvent en l'amiral Šiškov un autre grand personnage qui leur imprimera son sceau. Nommé président de l'Académie russe en 1813, il restera à ce poste jusqu'en 1831, date de sa mort. Kočubinski caractérise son activité de la façon suivante: "avec son activité étymologique, il avala l'Académie toute entière et l'emporta dans sa tombe" (18). Il limite quelque peu les travaux, puisque les académiciens ne préparent plus que le "dictionnaire comparé de 200 langues". Il n'est guère facile à Saint-Pétersbourg de contredire cet homme qui a ses entrées à la Cour et dont le protecteur est, entre autres, le ministre Arakčejev. Pour l'Amiral, la seule langue russe reste le slavon, qu'il considère d'ailleurs comme l'ancêtre de toutes les autres langues. Il en avertit la Royal Society anglaise. D'ailleurs, Adam était Russe (19). Il n'est pas étonnant que Dobrovský, rencontrant ces savants, s'écrie, désespéré: "Qui nous aidera, nous autres Slaves, dans les sciences?" (20). L'Amiral et l'Abbé partagent tout de même l'amour de la langue d'é-

glise. Toutes les autres langues slaves restent parfaitement étrangères au président de l'Académie russe et, lorsqu'il rencontre Dobrovsky à Prague, il le traite avec beaucoup de condescendance (21). En un mot, l'Amiral persévère dans la direction esquissée par Catherine II, sourd et aveugle aux progrès accomplis par la science des langues, notamment en Allemagne.

Mais heureusement, il existait en Russie une **slavistique non officielle.** Déjà Schlözer en a bénéficié en la personne du professeur H.A. Čebotarev (1746-1815) qui l'avait beaucoup aidé et à qui le savant allemand porte une grande estime (22). D'autres Russes voyagent dans les pays slaves, tel A.N. Turgeniev (1784-1845) qui, avec son ami Kajsarov, visite divers pays slaves, rencontre Stratimirovič à Karlovci, suit des cours de Schlözer à Göttingen. A Moscou, naît un autre centre d'activité, beaucoup plus jeune, plus ouvert, plus informel. Il est présidé par **N.P. Rumjancev** (1754-1826), fils du célèbre maréchal de Catherine II. C'est un grand diplomate, sa culture ne manque ni de profondeur, ni d'étendue. Dès ses débuts, le cercle est très lié aux Allemands qui s'intéressent à la Russie, tel Schlözer. Sur la proposition de Rumjancev, Alexandre Ier crée en 1804 la Société Moscovite de l'Histoire et des Antiquités (23). Le premier président en est le professeur Čebotarev, professeur de belles lettres à l'Université de Moscou. Il

explique entre autres dans ses cours que les Slaves appartiennent à ce grand arbre des nations dont sortirent, comme des branches, les Germains, les Romains, les Grecs,... "ce qui peut être prouvé par la comparaison de leurs langues" (24). C'est déjà l'ébauche de la théorie indo-européenne, élaborée en Allemagne, et qui lie les langues et l'histoire. Le deuxième président de la Société est le professeur M.T. Kačenovski (1775-1842), qui enseigne la philosophie et l'histoire et qui décide le ministre Razumovski à créer en 1811 à Moscou une chaire de slavon qui peut être considérée comme l'embryon de la slavistique russe. Ce qui intéresse les membres du Cercle, ce n'est plus l'étymologie universelle ni l'histoire fantaisiste, mais bien les oeuvres du passé russe et slave. On décide d'éditer les textes anciens et l'on crée à cette fin une collection spéciale appelée Dostopamjatnosti . La découverte du Dit de la troupe d'Igor à la fin du siècle ne fait que renforcer leur enthousiasme. C'est de ce cercle que sortiront les deux premiers grands slavistes russes que sont Vostokov et Köppen, encore que l'on ne puisse les séparer complètement de la slavistique officielle de Šiškov (25). Remarquons tout de même qu'ils sont tous les deux d'origine allemande, qu'ils connaissent bien les travaux des philologues allemands, qu'ils sont en relation avec Dobrovský et Kopitar. C'est surtout Köppen qui joue le rôle de l'intermédiaire, qui voyage et discute et

observe le travail à Vienne, à Prague, à Munich, etc... et tente d'implanter les nouvelles idées en Russie. Son journal, de courte durée il est vrai, Feuilles bibliographiques, se veut le pendant russe des Jahrbücher für Literatur viennois. Il cherche des collaborateurs dans toute l'Europe (Adelung, Vostokov, Strojev, Linde, Evgenij, Bandke, Dobrovský, Kopitar, etc... sont appelés à y participer). Il est le "père de la réciprocité scientifique entre nous et eux" (26). Comme les autres slavistes de l'époque, ils n'ont pas de statut officiel. Vostokov est bibliothécaire comme Grimm ou Kopitar, ce qui lui donne accès à tous les manuscrits anciens qui seront à la base de ses études.

On commence tout de même à songer à une chaire où la science slave commune trouverait sa place, où elle pourrait se développer. Il est vrai qu'en 1811 le ministre Razumovski avait créé une chaire de littérature slave à Moscou, mais on se contentait d'y lire et étudier le Psautier et la chaire disparut après une année de fonctionnement (27). Vers 1825, l'idée d'une **chaire d'études** slaves est remise à l'ordre du jour, par Köppen principalement. Remarquons que cette chaire est réclamée avant tout dans deux "centres": à Moscou et à Vienne où Kopitar la réclame à cor et à cri depuis 1810. Köppen avait eu de longues discussions à ce propos avec Kopitar lors de son voyage à Vienne (en 1821-1824). On peut se demander si ce n'est pas

justement celui-ci qui lui avait donné cette idée. Toujours est-il qu'après toute une série de péripéties, **l'année 1835** voit naître les **quatre premières chaires d'études slaves en Russie:** à Moscou, Saint-Petersbourg, Kazan et Kharkov. On considère parfois cette année 1835 comme la date marquant les débuts de la slavistique russe. Mais, comme nous avons pu le voir, un travail considérable avait déjà été accompli avant, et cette date nous paraît plutôt comme un aboutissement d'efforts conjugués plutôt que comme un véritable commencement. Il est vrai par contre que si nous retenons cette date, la Russie est la première à s'être dotée d'institutions semblables. La France suivra avec la chaire au Collège de France en 1840 et l'Autriche ne viendra qu'en troisième lieu avec les créations de chaires à Prague et à Vienne en 1849. Il est évident que ces inaugurations avaient un retard de plusieurs décennies sur les véritables débuts de la slavistique.

Sans entrer dans les querelles stériles sur la primauté de telle ou telle nation dans ce domaine, force est de reconnaître que, tout comme pour le panslavisme, la slavistique à ses débuts passe plutôt d'Ouest en Est que le contraire.

Deux faits prouvent en effet que les slavistes "occidentaux" avaient une certaine avance sur ceux de la Russie: nombre important **d'ouvrages traduits** en russe et

recherche des professeurs devant occuper les chaires nouvellement créées parmi les slavistes de l'école de Dobrovský. C'est Jazykov qui traduit le Nestor de Schlözer en 1809 (28). Le traducteur souligne que Schlözer avait rendu des services inoubliables à l'histoire russe. Toutes les oeuvres majeures des slavistes tchèques seront ainsi traduites en russe. C'est le jeune Pogodin qui traduit les Institutiones en 1832 (29). Cette traduction soulève d'ailleurs une certaine polémique car l'oeuvre de l'abbé tchèque est écrite en latin, donc accessible aux savants et, d'autre part, Vostokov remarque, à juste titre, qu'une adaptation qui tiendrait compte des dernières découvertes (il s'agissait surtout de l'Evangile d'Ostromir) et corrigerait les erreurs que l'auteur lui-même reconnaissait volontiers, serait bien plus souhaitable qu'une simple traduction. Les oeuvres maîtresses de Šafařik furent traduites en russe par le slaviste Bodjanski et leur vaste savoir qui concernait tous les Slaves très apprécié (30). Si l'on ajoute à cela les oeuvres de Kollár qui répandent l'idée de la grandeur slave et celle de la réciprocité, on voit que l'école de la slavistique tchèque connaît un réel succès en Russie.

Pour occuper les quatre chaires de l'histoire de la littérature slave commune (Köppen) (31), on pense d'abord à faire venir les professeurs allemands, mais très vite Köppen suggère à Šiškov, alors ministre de l'Education, l'idée de

faire venir des **slavistes autrichiens.** "Dans les années 20 surgit en Russie la question de l'invitation dans les universités russes de quelques savants slaves occidentaux, qui avaient formulé de grands espoirs pour la science slave dans le sens de Dobrovský, afin d'instaurer en Russie de la manière directe et la plus rationnelle, semblait-il, l'étude des Slaves par l"intermédiaire des Slaves en Russie" (32). C'est Köppen qui joue le rôle de l'intermédiaire, mandaté par Šiškov. Il s'adresse une première fois à Kopitar, qui fait carrière à Vienne et n'a nulle envie de partir en Russie. Il propose de "donner" Šafařik qui se morfond à Novi Sad, Hanka et Mihanović (33). Toute l'affaire traîne. Entre temps, Šiškov est remplacé par Liven qui ne nourrit pas de grandes sympathies envers l'Académie, mais voudrait tout de même faire venir des savants de l'extérieur, afin de secouer un peu la léthargie de cette institution. Liven caresse le projet d'une grande bibliothèque slave où travailleraient entre autres Šafařik, Čelakovsky et Hanka. Ce dernier hésite et, malgré une correspondance copieuse, ne se décide pas à aller en Russie (34).

Il faut dire que des événements importants s'étaient produits entre-temps: la découverte des manuscrits tchèques met Prague à la mode, et Hanka, entouré de ses "Russomanes", devient le principal représentant de la jeune génération qui voit le salut slave en Russie. Mais, en même

temps, l'écrasement dans le sang du soulèvement du peuple polonais montre aux Slaves, qui ont un sens critique plus développé que le poète tchèque, que la Russie ne protège pas tellement les Slaves, mais plutôt les intérêts de son empire. En Russie même, les suites du soulèvement des décembristes et le régime autoritaire de Nicolas Ier se font sentir jusque dans les rangs des slavistes. Köppen, qui connaissait certains des participants au complot (35), est de plus en plus suspect et finit par s'exiler en Crimée. Rumjancev est mort en 1826 et avec lui disparaît le grand protecteur des slavistes russes. "C'est un coup dur pour la slavistique russe" dit Köppen (36). Tous ces événements contribuent à rendre toute l'atmosphère plutôt trouble et la sérénité des savants est bien souvent remplacée par des considérations d'ordre politique ou religieux. L'enthousiasme de Hanka ne fléchit pas, il projette même de former une Académie slave à Prague dont les membres, censés préparer le grand dictionnaire de la langue slave, seraient payés par le gouvernement russe! (37).

Ainsi, peu à peu, le projet d'invitation des slavistes occidentaux tombe dans l'oubli. Lorsque, en 1835, les quatre chaires furent créées, ce sont des professeurs russes qui les occuperont, formés pour la plupart à Derpt, (tel Grigorovič ou Kačenovski formé par Čebotarev). Sreznevski et Pogodin commencent leur longue carrière. Si le premier reste

très ouvert, le second est de plus en plus influencé par les slavophiles. C'est la raison pour laquelle Šafařik prend ses distances avec lui. Partisan de la narodnost officielle, il exprime ainsi l'idée qu'un bon nombre d'intellectuels russes, même beaucoup plus progressistes que lui, n'auraient pas désavouée. "Je ne pense pas que la Russie pourrait recevoir des tribus slaves quelque chose de nouveau qu'elle ne possède pas. Au contraire, ils ne peuvent se libérer de leurs étroitesses tribales et réaliser en eux le principe slave général qu'à une seule condition: se reconnaître dans la Russie" (38). Homjakov parle des aiglons qui doivent se soumettre au grand aigle russe (39) et Puškin des petits ruisseaux qui doivent confluer dans le fleuve russe (40). L'incompatibilité entre les Russes et les autres Slaves, due surtout à la différence de dimension et de liens historiques, apparaît déjà très tôt et ne peut pas ne pas se manifester jusque dans les études slaves.

La Russie, sûre de sa grandeur, ne s'intéresse donc pas tellement aux autres Slaves, surtout aux Slaves catholiques qui n'ont pas d'existence officielle et le tsar ne s'est nullement préoccupé de leur sort au Congrès de Vienne. Depuis le traité de paix de Kütchük-Kajnardja, la Russie est la protectrice officielle des Slaves orthodoxes, mais les autres sont catholiques et polonais ou autrichiens.

Le travail des slavistes n'est donc guère facilité

dans cette atmosphère et les tensions et malentendus transparaissent jusque dans les travaux de philologie. La théorie panonienne ou le problème de la primauté du cyrillique ou du glagolitique soulèvent des passions qui ont leur sources dans l'intolérance religieuse bien plus que dans une science quelconque. Les slavistes occidentaux qui se tournent vers la Russie trouvent un écho surtout parmi les slavophiles qui sont à peu près les seuls à s'intéresser à la "slavjanščina". Hommes progressistes, Européens convaincus, ces slavistes se retrouvent un peu en porte à faux avec ces hérauts de la vieille russité orthodoxe. Par contre, les progressistes russes, tournés vers l'Europe, ne nourrissent guère de sympathies pour la science slave qui est un peu le monopole des slavophiles. Belinski n'est nullement favorable à cette science qui s'étale surtout dans Moskvitjanin.

Vuk sera généralement bien reçu à Moscou, alors que Jagić, qui y arrive en 1872, se plaint beaucoup de l'ignorance locale de tout ce qui n'est pas russe. "C'est triste, mais c'est vrai que la majorité des littérateurs d'ici s'intéressent diantrement peu aux travaux littéraires des autres Slaves; et même ceux qui s'y intéressent sont poussés par toutes sortes d'arrières-pensées étranges... La ~~chose slave~~ affaire slave n'a en tout cas rien à attendre de la part des Russes tant qu'aucun homme jouissant de plus de considération que les slavophiles d'aujourd'hui ne prendra

sa défense" (41). Murko fut traité ouvertement par Lamanski d' "Avstrijak". Il écrit: "L'intelligentsia russe savait, après la dernière guerre russo-turque, qu'il existait quelque part des Slaves, mais où ils étaient, comment ils vivaient, quelles étaient les tendances qui avaient cours chez eux, de tout cela elle n'avait pas la moindre idée" (42).

L'ignorance mutuelle, un certain mépris qu'exprime également Dostoevski en parlant dans son Journal d'un écrivain des "peuplets" slaves, mépris qui existe pourtant également chez les Slaves occidentaux, font que les travaux des slavistes ne trouvent pas toujours l'élan commun qui eut été souhaitable à l'époque où la slavistique cherche encore ses repères (43).

Notes:Slavistique russe

1)А.С.Мыльников:"К вопросу о путях и особенностях формирования славяноведения в России",Studie,p.289-310.

2)А.А.Кочубинский:Адмирал Шишков и канцлер граф Румянцев -Начальные годы русского славяноведения,Одесса 1877-1878.

3)Schlözer:Vie,p.56.

4)ibid.,p.78.

5)ibid.,p.65.

6)"Der Ausländer konnte nichts tun und der Inländer tat nichts",Nestor,p.79.

7) "Я словенский и русский язык не разделяю,как это многие делают",Кочубинский:op.cit.,p.24.

8)"Русский не имеет с ним малейшего различия".ibid.,p.25.

9)Grammatica slovenska,1643.

10)М.Смотрицкий:Грамматики словенская правильное синтагма, Москва 1619.

11)P.G.Scolardi:Krijanic,Messager de l'Unité des Chrétiens et Père du Panslavisme,Paris 1969.

12)P.Pascal:Avvakum et les Débuts du Raskol, Paris 1963.

13)Križanić avait déjà émis l'idée d'une orthographe commune pour tous les Slaves.

14)Грамматічно іскаванје об руском језику,écrite autour de 1666.

15)О пользе книг церковных,Москва 1754.

16)Краткая российская летопись,Москва 1759.

17)Kidrič:Dobrovský,p.19

18)"Шишков поглотил своею безбрежною этимологическою деятельностью всю Академию...и увлёк её в могилу" Кочубинский:op.cit.,p.14.

19)ibid.,p.32.

20)ibid.,p.40

21)ibid.,p.17

22)Schlözer:Vie,p.36

23)"Московское Общество Истории и Древностей."

24)Кочубинский:op.cit.,p.39

25)Studie,p.289

26)"Он установитель научной взаимности между нами и ими"Кочубинский:op.cit.,p.208

27)Ягич:История,p.187

28)Несторь:Русская летопись на древле-славянском языке,перевел с немецкого Д.Языков,Санкт-Петербург 1809

29) Грамматика языка славянского по древнему наречию,Санкт-Петербург 1833.

30)Славянское народописание, Москва 1843; Славянские Древности,Москва 1847.

31)"История общеславянской литературы".

32)"В двадцатых годах... возник в России вопрос о приглашении некаторых западно-славянских ученых,подавших больше надежди для славянской науки в смысле Добровского в русские университеты,чтобы этим путём,как казалось,самым прямым и целесообразным,водворить изучение Славян через Славян же в России" Ягич:История,p.281.

33)Un débutant à l'époque.

34)Korrespondence P.J.Šafařika,Prag 1927,

35)Кеппен:Биография,p.107

36)"это удар для русского славяноведения,"ibid.146.

37)Ягич:История,p.290.

38)"Я не думаю,чтобы что-либо новое,чего бы в ней не было,Россия могла получить от славянских племян.Напротив того,для них освобождение от их племенных односторонуостей и осуществление в себе обще-славянского начала возможно только пол одним условием-сознать себя в России";Барсуков: Жизнь и труды М.П.Погодина ,Москва 1898.

39)"Младшие орлы должны склонить свои головы перед старшим северным орлом".Cf. Методы,p.264

40)"Славянские ль ручьи сольются в русском море?"Пушкин:Клеветникам России,1831.

41)"Žalosno je,ali je istina,da se većina ovdašnjih literatora vragometno malo interesira za književnu radnju ostalih Slovinjana;a i onih,koji se zanimaju,spajaju s tim svakojake čudne zadnje misli....Slavenska stvar uopče nema se nadati simpatijama s ruske strane,dok je u Rusiji nitko drugi i ugledniji ne zastupa do današnjih slavjanofila."V.Jagić:Spomeni mojega života,Zagreb 1945 p.296.

42)"Ruska inteligencija je vedela po zadnji rusko-turški vojni,da so nekje Slovani,vendar o tem,kje in kako živijo,kakšne težnje imajo,o tem ni imela niti pojma"M.Murko:Spomini,Ljubljana 1951,p.95.

43)Dostoevski parle de "народики", "народцы", "землицы" dans son Journal d'un écrivain,cf.Полное собрание сочинений,Москва 1984, том 26,p.78-79.

CHAP.IX

Slavistique européenne

A la lumière de tous ces faits d'ordre historique, culturel, linguistique et politique, on peut se rendre compte que la slavistique en tant que science ne peut être étroitement liée à un seul homme ni à une seule nation. Au contraire, elle se présente d'emblée comme une science proprement européenne. Compte tenu des idées qui favorisent et préparent son éclosion, telles les Lumières, les conséquences de la Réforme, le Romantisme enfin, elle doit être considérée comme faisant partie d'une certaine unité culturelle de l'Europe. A cause même de ces fondements multiples et multinationaux, les premiers grands érudits de la science slave dépassent, ou tentent de dépasser, une approche uniquement régionale. "La slavistique scientifique a un caractère supra-national dès ses débuts" (1). Elle met en jeu tant de forces, tant de liens se tissent, tant d'idées s'entrecroisent et s'enrichissent mutuellement, qu'il serait tout à fait erroné de chercher à en revendiquer la primauté pour telle ou telle nation, qu'elle fût slave ou non. Dès les débuts, **plusieurs centres** apparaissent, collaborant et rivalisant à la fois: Prague, Göttingen, Moscou, Vienne, Saint-Petersbourg. L'étroite spécialisation que nous connaissons aujourd'hui n'étant pas encore établie, les mêmes

érudits étudient plusieurs disciplines (ex. Schlözer: histoire générale, histoire de la Russie, orientalisme, philologie) et plusieurs zones géographiques. Les études comparées des langues, en plein essor, nécessitent elles aussi une collaboration étroite, non seulement à l'échelle de l'Europe, mais à l'échelle du monde. Si l'étude de la philologie slave proprement dite se développe surtout dans certains grands centres, toute une série d'ouvrages (grammaires, dictionnaires) voient le jour chez diverses branches des peuples slaves, favorisant à la fois le renouveau national au sens étroit et apportant à la fois une contribution importante à l'étude générale. Finalement, les centres se multiplient, les contacts s'établissent dans les domaines les plus divers. Etant donné le manque de bases solides, l'entr'aide devient une nécessité, les contacts indispensables. D'où cette **correspondance savante**, d'une richesse extraordinaire, qui ne peut être séparée des publications proprement dites, qui ne représentent que des îlots immergés d'un travail souterrain. Il est probable que les échanges entre érudits eurent rarement atteint cette intensité qui les caractérise à l'époque qui nous intéresse. Les **contacts personnels** sont indispensables et les **voyages** une nécessité. On a beaucoup étudié le "grand tour d'Europe", ce circuit d'étude, d'agrément et de dépaysement qui comprend les pays de l'Ouest et du Sud européen, mais on connaît beaucoup

moins l'autre circuit qui va d'Est en Ouest et du Nord au Sud. Les hommes d'affaires, les étudiants, les aventuriers, les soldats sillonnent l'Europe tout entière, rapportant récits de voyages, éveillant l'intérêt pour telle ou telle contrée. Parfois, il s'agit de véritables migrations, telle par exemple l'arrivée des réfugiés polonais en France, en Angleterre, en Italie. Pour les Russes, le voyage en Europe est une institution depuis Pierre le Grand. Les savants de l'Europe Centrale et des pays slaves ne cessent de se déplacer en vue de leurs travaux. Ainsi, Jakob Grimm séjourne chez les Slaves du Sud pour mieux connaître leur langue et se rendre compte de la vitalité de leur folklore. W. Humboldt rend visite à Stratiminović à Karlovci , Dobrovský séjourne à Munich, à Dresde, à Riga et à Saint-Petersbourg pour voir les textes anciens dont il connaît à peine l'existence. Des personnages aussi importants que Novosilcev et Šiškov viennent à Prague, à Vienne, discutent avec le cosmopolite Kopitar. Celui-ci fait un long séjour à Paris, où il noue des relations avec Silvestre de Sacy, s'en va étudier des manuscrits cyrilliques et glagolitiques à Oxford, rend visite aux universitaires d'Iena, de Göttingen, de Leipzig. Etant donné la richesse de la bibliothèque du Vatican, Rome fait souvent partie des villes visitées par les slavistes. Ceux-ci ont besoin à la fois de connaître des textes anciens, l'état de la langue et les hommes qui s'efforcent d'étudier les pre-

miers et de favoriser l'étude et la promotion des secondes. Chez les slavistes russes et polonais du début du 19ème siècle, une sorte de "**grand tour slave**" (Allemagne, Autriche, Serbie, Ukraine) est recommandé, sinon obligatoire. Kuharski reçoit une bourse du gouvernement qui lui permet de séjourner dans divers centres réputés pour leurs études slaves, d'acquérir des méthodes et des connaissances auprès des maîtres connus (2). Köppen, lors de ses voyages, fait connaissance avec tout ce que l'Europe possède de savants s'intéressant aux Slaves (3), Sreznievski et Pogodin possèdent une connaissance des autres Slaves.

Malgré ces multiples courants qui parcourent l'Europe dans tous les sens, malgré les contacts étroits et profonds qui existent depuis longtemps, on ne peut s'empêcher de sentir une barrière qui sépare l'Europe de l'Ouest de celle de l'Est. Cette barrière, Mickiewicz la perçut sans doute de manière très douloureuse puisqu'il l'évoque à plusieurs reprises dans son cours au Collège de France: "Le désir de se rapprocher du reste de l'Europe, de former des liens étroits avec les nations de l'Occident n'est nulle part aussi vif et aussi général que chez les peuples slaves. L'esprit européen semble les tenir au seuil et les écarter de la communion chrétienne" (4). Depuis son époque, cette barrière s'est transformée pour un demi-siècle en rideau de fer, séparant encore plus les Slaves de l'Occident. Mais ce

désir de rapprochement, non seulement économique et politique, mais aussi et surtout culturel, reste intact. Pour les premiers slavistes, qu'ils fussent d'origine tchèque, russe, serbe, allemande, italienne ou slovène, cette séparation n'existe pas de façon aussi nette. Mais elle est perceptible.

Kopitar ou Dobrovský s'efforcent de favoriser par tous les moyens la connaissance des peuples entre eux. Ainsi, malgré ses liens étroits avec la renaissance slave, la slavistique apparaît dès ses débuts comme une science européenne. Elle était et reste, malgré tous les aléas de l'histoire, malgré les idéologies, le résultat d'un effort commun.

Notes:Slavistique européenne

1)"с самого начала научная славистика носит наднациональный характер"Мильников:Методы с.42

2)Францев:Польское славяноведение,p.247

3)Кеппен:Биография, p.37-51

4)A.Mickiewicz: Les Slaves

CHAP.X

Les principaux problèmes qui se posent aux premiers slavistes

Cette collaboration amicale, ce large consensus, cet enthousiasme qui semble se transmettre d'homme à homme et de nation en nation ne doit pas nous cacher la position difficile des premiers érudits slaves, tant par rapport à l'objet même de leurs études qu'à la place qu'ils occupent dans la société contemporaine. Ils aspirent à être **des hommes de science rigoureux et impartiaux** qui s'efforcent de ne pas tenir compte des préjugés, qu'ils soient nationaux, religieux, politiques ou linguistiques; ils désirent de toutes leurs forces ne s'appuyer que sur des faits précis, ils voudraient étayer leurs théories par de nombreux exemples irrécusables. La lenteur que Jagić reproche à Kopitar en ce qui concerne ses publications, surtout celle de Glagolita, est due en grande partie aux scrupules de cet érudit quant à l'exactitude de ses thèses (1). De même, Šafařik, lorsqu'il entreprend d'écrire son histoire des littératures slaves, essaye de trouver des renseignements détaillés et fiables auprès des critiques et hommes de lettres connus pour le sérieux et l'étendue de leurs connaissances (2).

Si l'on voulait comparer l'état de la slavistique à ses débuts à ce qu'est cette science aujourd'hui, on pourrait se servir d'une image qui nous aiderait à comprendre les difficultés auxquelles ces pionniers étaient confrontés: représentons-nous l'Amérique d'aujourd'hui, dont le moindre coin a été

étudié, le plus petit fleuve exploré, les habitants répertoriés et étudiés, le tout porté sur des cartes et graphiques détaillés; et puis, imaginons-nous la Cipango de C.Colomb et de ses successeurs, dont on connaît l'existence grâce aux textes, aux cartes, aux légendes. On parle de trésors et de merveilles, mais on n'a aucune vue d'ensemble valable. Tout reste à explorer, à découvrir, à étudier. Souvent, on ne peut se fier qu'à l'intuition. Les premiers slavistes sont donc de véritables défricheurs des terres vierges. Qu'ils abordent l'étude du passé ou du présent, les écueils y sont nombreux et les dangers multiples.

En ce qui concerne le passé, ils disposent de quelques classiques très répandus, comme les récits d'**Herberstein** ou la grammaire de **Smotricki**. Les travaux de **Schlözer**, malgré leurs insuffisances, leur servent de référence. Quelques **textes anciens** ont bien été publiés, notamment le **Slovo o Polku Igoreve** (3). Mais la grande majorité des textes restent enfouis dans les bibliothèques, dans les monastères où personne ne connaît leur valeur historique. Schlözer et plus tard Dobrovský seront scandalisés par le peu de soin accordé à ces monuments du passé slave en Russie (4). Tous ces textes sont, en général, difficilement accessibles. **L'histoire** des peuples slaves reste la plupart du temps peu connue, exception faite de l'ouvrage monumental de Karamzin (5) qui est pourtant loin d'apporter tous les renseignements nécessaires. En ce qui concerne les frères **Cyrille et Méthode**, il est difficile, parmi les lambeaux de connaissances, de séparer la vérité historique de la

légende, la réalité vécue de l'hagiographie. Le **vieux slave** apparaît très vite comme un fait extrêmement important, mais qu'est-il en réalité? La langue originelle des deux apôtres slaves? Est-ce tout simplement le russe comme l'affirment **Povest vremenih let** et l'amiral **Šiškov**? Ou est-ce la langue-mère (6), c'est-à-dire l'ancêtre commun à partir duquel s'étaient développées toutes les autres langues slaves? La grammaire de Smotrocki, la seule accessible, date de 1619. On a peu d'idées sur les lois qui régissent **l'évolution** des langues slaves.

Pour ce qui est de l'état réel des peuples à la fin du 18ème et au début du 19ème siècles, la situation n'est guère meilleure. Napoléon et après lui les Grands réunis au Congrès de Vienne déplacent et fixent les frontières, mais sans tenir compte des peuples, des cultures, des langues. Politiquement, il existe deux états slaves, le Montenegro et la Russie qui comprend un nombre inconnu à l'époque de peuples non slaves. Existe-t-il plusieurs langues slaves en Russie même? L'ukrainien doit-il être considéré comme une langue distincte du russe (7)? Il en va de même pour les Tchèques et les Slovaques. Quant aux Slaves du Sud, à l'époque qui nous occupe, personne n'est capable de **tracer des frontières linguistiques précises.** Etudier qui est qui, écouter les différents parlers, observer les us et coutumes des populations, essayer de connaître leur passé, voilà aussi le travail des slavistes du 19ème siècle.

Le **chaos** le plus extraordinaire règne dans le choix des mots et des **dénominations**, certaines ambiguités à ce niveau-là mènent droit aux erreurs de jugement. Prenons par exemple le

vieux slave: on l'appelle "slovenski" ou "slavenski" en Russie (8). Mais le slovaque est aussi "slovenski" (9). Kopitar parle de "Slovenci" (10) en sous-entendant bien sûr ses compatriotes dont il avait écrit la grammaire. Mais le vieux slave, nous le trouvons sous la dénomination "Alt-Russisch" chez Dobrovský (11), alors que Schlözer emploie le terme "altslavonisch" et Mickiewicz le terme de "slave antique - langue morte et sacrée" (12). En ce qui concerne le vieux slave, une certaine confusion subsiste jusqu'à nos jours un peu partout et N.T. - Tolstoï se sent obligé de consacrer tout un chapitre de son ouvrage à la définition des termes (13). Autre exemple de confusion: les Illyres. Voltiggi appelle ainsi tous les Slaves dans leur ensemble. Le maréchal Marmont eût voulu que les habitants de ses provinces illyriennes parlassent tous l'illyrien (14). Il est impossible de mener une étude sérieuse au milieu de cette confusion et Kopitar essaiera mainte fois, dans ses articles, de clarifier la situation et de donner des **définitions précises** aux mots employés. Dans sa correspondance avec Dobrovský, des chapitres entiers sont consacrés à ces problèmes de définition des termes.

Un autre problème qui agite beaucoup les intellectuels slaves de toutes les contrées et donne du fil à retordre aux slavistes, c'est celui de **l'alphabet.** Entre le cyrillique ancien, la graždanka, le latin, le glagolitique et jusqu'au gothique, tous les mélanges et combinaisons sont possibles. - Presque chaque nation slave connaît sa guerre de l'alphabet au 19ème siècle.

A mesure que l'idée de l'unité slave historique et linguistique prend de l'ampleur, la question de la **langue slave commune** se pose aves plus ou moins d'acuité. Puisque ces langues slaves sont si proches, et personne ne s'en rendra mieux compte que ces soldats de la Grande Armée qui parcourent l'Europe, ne pourrait-on pas envisager une seule langue pour tous les Slaves? Là aussi, l'exemple allemand peut inciter à la réflexion, car si le haut-allemand s'est imposé en tant que langue littéraire, il subsiste entre la Prusse et la Suisse de nombreux dialectes fort différents de la langue écrite que les grands génies comme Goethe, Schiller, Herder ont réussi à imposer. Cette époque voit d'une part des séparations linguistiques (ex: tchèque - slovaque) et, à l'opposé, des rapprochements (ex: l'illyrisme avec Stanko Vraz). Dans quel sens les premiers slavistes vont-ils oeuvrer?

De sucroît, les slavistes du début du 19ème siècle se heurtent **aux problèmes d'ordre politique et religieux.** La Turquie reste fermée, la Russie soupçonneuse à l'égard des Polonais et des Slaves d'Autriche; le slavon serbe et russe est considéré comme appartenant au domaine de l'Eglise orthodoxe. Rien d'étonnant alors que, dans ce climat, le "j" introduit par Vuk dans l'alphabet serbe apparaisse comme une arme secrète du Pape pour saper les fondements de la religion orthodoxe. D'un autre côté, l'Edit de Tolérance permet aux Tchèques, aux Slovènes et aux Croates de renouer avec la riche tradition protestante.

A toutes ces embûches dont est semé le chemin des pre-

miers slavistes, il faut ajouter un nombre infini de **problèmes matériels.** Si les **manuscrits** sont enfouis sous d'épaisses couches de poussière dans des bibliothèques et des monastères dispersés de par l'Europe, les livres publiés par leurs contemporains ont beaucoup de mal à circuler. Ainsi Kopitar déplore que Vater ne trouve nulle part la grammaire de Lomonosov (15). Le Slavín connaît des problèmes de diffusion. Vater et Schlözer ne semblent pas le connaître (16). On est obligé d'avoir recours à l'échange, au troc, car si le commerce des denrées rares ou exotiques bénéficie, déjà depuis longtemps, d'un réseau de structures, celui du livre n'en est qu'aux balbutiements. C'est pour cette raison que Kopitar nous apparaît parfois comme un libraire-intermédiaire ou une sorte de boîte aux lettres qui sert un peu à tout le monde (17). La censure qui sévit avec plus ou moins d'intensité dans tous les pays d'Europe ne facilite certainement pasles choses.

Aujourd'hui, des centres universitaires, des instituts, des académies, qui ont pour objet l'étude des pays slaves dans leur ensemble ou séparément, existent dans tous les pays. Des colloques sont organisés, des journaux et des revues publient une grande quantité d'articles consacrés aux questions et études les plus diverses. Au moment où la slavistique émerge en tant que science, **aucune institution** capable de favoriser son développement n'a encore vu le jour. Voilà pourquoi Markov considère les premiers slavistes comme des "slavistes sans slavistique" (18). Ils sont isolés et aucune structure ne vient appuyer leurs recherches et encourager leurs efforts.

Cela signifie que la **formation** des futurs chercheurs n'est pas assurée, que tout le poids de la transmission des savoirs si durement acquis repose sur le hasard et l'initiative privée. On a bien inauguré une chaire de slavistique à Warsovie en 1817 et c'est Linde lui-même qui en est le titulaire (19), mais elle disparaît après la tourmente de 1831, alors que Kuharski devait y apporter toutes les connaissances acquises lors de son grand périple slave (20). Dobrovský tente bien d'organiser une école: on se réunit dans sa chambre et on étudie ensemble (21). Kopitar lui-même pense un moment rejoindre cette école. "Et si j'y passais (à Prague) une année pour étudier? Le Droit s'y trouve comme ici (à Vienne). La source des Slaves est là-bas. Je sortirais de l'école de Dobrovský assurément comme un slaviste accompli" (22).

De fait, ces hommes étudient les uns chez les autres. Une sorte de **compagnonnage** s'instaure peu à peu, qui va durer jusqu'à la création des premiers centres universitaires. Prague et Vienne deviennent rapidement ces foyers du savoir, par où il est indispensable de passer, où l'on peut profiter des connaissances des grands maîtres. Ranke, Vuk et Kopitar forment une confrérie (23) qui se réunit régulièrement, soit dans l'appartement de l'un des membres, soit au "Loup Blanc". C'est le contact direct, ce sont des rencontres et des lettres qui remplacent colloques et travaux universitaires.

En Russie, les trois chaires de slavistique ne seront inaugurées qu'en 1835 (24), à Prague et à Vienne en 1848-

1849. Le cours de Mickiewicz, d'une importance capitale en ce qui concerne l'introduction des cultures slaves en Occident, doit être considéré comme une chose à part, aussi bien à cause de son contenu, que de la personnalité du poète polonais et des causes qui avaient provoqué cette création.

Autant dire que les premiers slavistes n'ont pas de statut officiel. Ils ont besoin d'un métier, d'un gagne-pain, à moins de dépendre d'un **mécène** comme Dobrovský, d'accepter une vie quasiment monastique, ce qui fut le cas du grand érudit tchèque. Il serait juste de rendre un jour hommage aux mécènes des premiers slavistes. Des hommes comme Zois, Ossolinski, Stratimirović, Nostiz, Rumjancev, etc... avaient mis à la disposition des premiers slavistes, non seulement des moyens matériels, mais également leur notoriété, ce qui n'était pas aussi évident qu'il y paraît aujourd'hui, car aux yeux du monde dit "civilisé" ces premiers érudits slaves étudiaient des peuples obscurs et barbares.

Le métier qui s'accommode le mieux avec les recherches slaves est bien sûr le métier de **bibliothécaire.** C'est celui de Kopitar, celui de Vostokov qui travaillait durant 28 ans à la Bibliothèque publique de Moscou. Chez les Allemands, Jakob Grimm lui aussi bibliothécaire, et tout comme Kopitar, est envoyé en tant que tel à Paris en 1814 pour récupérer les manuscrits allemands emportés par les armées napoléoniennes. - Mais les deux hommes ne feront connaissance qu'un peu plus tard. Vuk est le seul à vivre et à faire vivre sa famille avec les revenus que lui rapportent ses écrits. Sa correspondance

avec Kopitar est remplie de demandes de crédit; il lui arrive, lorsqu'il est à Moscou, de confier entièrement la vie matérielle de sa famille aux bons soins et à la générosité de son ami viennois. "Vivre de la littérature serbe, c'est comme aller lécher la soupe chez les capucins" (25). (Les capucins jouaient à Vienne un rôle semblable à celui de l'Armée du Salut). C'est encore Kopitar qui cherche des subsides auprès des Sociétés Bibliques pour la publication de la traduction serbe de la Bible. Šafařik est directeur de lycée à Novi Sad, d'où il écrit, désabusé: "Ca va misérablement, mon cher ami, pour notre affaire slave. Les gens ne nous connaissent pas, ne s'intéressent pas à nous. Plût à Dieu que cela change, que cela s'améliore; mais je n'ai aucun espoir" (26).

Mais, malgré des difficultés innombrables, ces hommes courageux poursuivent leur travail. Ce sont des amateurs au sens premier du terme, guidés par le **culte de la vérité**, mêlé d'un amour profond pour leurs peuples, leur passé et leur présent. Cette fin du 18ème et le début du 19ème siècles apparaissent comme des périodes pleines de contradictions et de paradoxes. L'universalisme des Lumières mène à l'éveil des nations, la rivalité entre Slaves et Germains se mue, chez les érudits, en collaboration étroite, l'enthousiasme le plus pur subsiste au milieu du dénuement matériel, la redécouverte de l'unité slave va de pair avec l'affirmation des traits régionaux.

La slavistique européenne, produit du hasard et de la nécessité historiques, symbolise et reflète la renaissance

linguistique de l'ensemble des langues slaves, comme du sentiment de leur étroite parenté. Elle dépend de la réciprocité, de l'entr'aide, elle tisse des liens étroits, non seulement entre les nations slaves, mais entre toutes les nations d'Europe. Voici un exemple qui a une valeur anecdotique et nous fera mieux comprendre cette situation complexe et simple à la fois. Le père du slaviste russe P.I. Köppen fait partie des 25 médecins envoyés par Frédéric II, despote éclairé, à Catherine II. Le futur slaviste fait ses études à l'université de Kharkov, sous la direction des professeurs allemands dont von Jakob. Il voyage en Europe, rencontre l'orientaliste autrichien Hammer, l'historien Hormayr, Hanka, F. Schlegel, Kopitar, etc.. A Kassel, il s'arrête chez le bibliothécaire qui n'est autre que Jakob Grimm. Pendant ce temps, son ancien professeur von Jakob est revenu enseigner à Göttingen. Sa fille, Thérèse Albertine, avait commencé à se passionner pour les Slaves à Kharkov. Bientôt, elle fait partie de la cour de Weimar et s'intéresse particulièrement à tout ce qui touche au folklore. Elle traduit entre autres des chants serbes, aidée par Kopitar. Plus tard, elle épouse le professeur anglais Edward Robinson qui publiera la première Histoire des littératures slaves aux Etats-Unis (27).

Cet exemple illustre un peu la nature des liens qui rattachent les premiers slavistes et donne une idée de la propagation géographique et historique des études slaves: l'aspect régional voisine avec l'aspect supra-national, les relations personnelles renforcent l'ardeur studieuse, une découverte en

entraîne une autre et , peu à peu, un dense réseau de slavistes recouvre l'Europe tout entière.

Notes:Les Principaux Problèmes

1)Ягич:История c.214

2)Šafařik:Geschichte der slavischen Sprache und Literatur,Offen 1826

3)On connaît les peripéties de cette édition.Quant à Ostromir,il ne sera édité qu'en 1843

4)Schlözer:Vie p.54

5)Н.М.Карамзин:История государства российского, Москва 1819

6)"Muttersprache"

7)La question reste posée jusqu'à nos jours.Ainsi Solżenicyn considere comme une erreur historique la séparation entre le russe et l'ukrainien.Cf.Comment amenager notre Russie Paris 1990.

8)Толстой:История c.34

9)Jan Tibersky:"Slavistique baroque",Studie,p.93-116

10)Kidrič:Zois II,p.104,19/10/1809

11)Jagič:Neue B.719

12)Mickiewicz:Cours 1840-1841,p.6

13)Толстой:История,c.34

14)Kidrič:Zois II p.153,note 7

15)ibid.I p.149

16)Brandl:Život Dobrovskeho p.135

17)Письма к Ганке c.450

18)Методы c.25

19)Францев:Польское славяноведение,c.315

20)ibid.p.478

21)Ягич:История c.339

22)"Wie wenn ich selbst auf ein halbes Jahr hier studieren ginge?Jus ist dort,wie hier:Slavicorum autem fons est ibi.Aus Dobrovsky's Schule träte ich darin gewiss als vollendeter Slavist auf" Kidrič:Zois I p.146,Kop. à Zois,1/2/1809

23)"Bruderbund"

24)Кочубинский:Адмирал Шишков с.231

25)"Ot srpske literature živiti znači koliko ot kapucina čorbu srkati"Vukova prepiska.I,p.137

26)Dopadá to můj drahý příteli,mízerně ba,zaufalé s naši slavanskou věcí...Národ nezná nás a nevyhledáva nas.Dejz Bůh,aby se to změnilo,zlepšilo;já však nemám žádné naděje".Brandl:Život Šafaříka p.20

27)E.Robinson:History of Slavonic Litterature,New York 1850.

CHAP.XI

Les grands précurseurs et contemporains de Kopitar.

Dès les débuts de la renaissance slave paraissent, chez divers peuples slaves, des ouvrages (grammaires, dictionnaires, histoires, etc...) qui contribuent, chacun à sa manière, à faire avancer la connaissance de ces peuples. - Parmi les auteurs de ces ouvrages, il est des savants capables de s'élever au-dessus du niveau régional ou national, en mesure d'aborder des questions qui concernent l'ensemble des peuples slaves, d'étudier leur histoire ancienne, de comparer, dans une certaine mesure, les diverses langues, d'étudier les textes anciens, d'établir la nature exacte des liens qui unissent ces peuples. Nous avons pu nous rendre compte des difficultés que rencontraient ces premiers slavistes, des liens étroits qui les unissaient. Des rivalités naîtront également entre les contemporains qui se connaissent presque toujours personnellement. Comme ils font partie de l'univers quasi quotidien de Kopitar, nous allons évoquer brièvement les plus grands, ceux que M. Vasmer appelle des "éléments fondamentaux" (1) de la slavistique. Il conviendrait de citer, parmi eux, les "Allemands russes", comme les appelle Kočubinski, qui, travaillant à Saint-Petersbourg au sein de l'Académie des Sciences russe, permirent malgré les insuffisances, aux érudits européens

d'avoir au moins une idée de l'histoire russe ancienne. Citons parmi eux **Gottlieb Bayer** (1674-1738) et **Gerhard Friedrich Müller** (1703-1783). Ce dernier publie à partir de 1782 Sammlung russische Geschichte et participe à la publication de la première histoire russe, en russe, de Tatiščev (2). Mais l'activité de ces érudits se poursuit comme en serre, ils sont un élément étranger qui, bientôt, sera surpassé par des forces vives poussées sur le sol national (Karamzin Lomonosov).

Mais c'est l'Allemand AUGUST SCHLÖZER (1735-1809) qui est incontestablement le premier et le plus important précurseur des grands slavistes du 19ème siècle. Originaire de Hohenlohe-Kirchberg, il fait des études de médecine à Wittenberg et de langues orientales à Göttingen; il fit un premier voyage à Stockholm et à Uppsala. J.D.Michaelis le recommande à l'historien Müller qui cherche un secrétaire capable de l'aider à classer les documents relatifs à l'histoire russe qu'il avait rassemblés.

C'est plutôt par hasard que l'historien allemand aborde l'étude des textes slaves, car son but réel est de partir vers l'Orient pour étudier les langues encore inconnues (3). En attendant les papiers nécessaires, il essaye d'apprendre un peu de russe dans la maison de Müller où l'on parle toutes sortes de langues, sauf celle du pays. Bien que Schlözer ait déjà appris plusieurs autres langues, il trouve

la tâche difficile, car il n'existe aucune grammaire; celle de Lomonosov ne sera traduite en allemand qu'en 1764. Il décide de préparer lui-même une grammaire russe, mais Lomonosov en arrête la publication en traitant l'auteur de "brute" (4). Cette grammaire, selon Jagić d'une grande valeur scientifique, ne sera traduite en russe et publiée qu'en 1875 (5). Jagić regrette cette publication tardive, car la grammaire de Schlözer aurait évité mainte erreur et aurait donné une impulsion aux recherches ultérieures, comme celles de Dobrovský (6).

A défaut de textes arabes ou hindous, Schlözer s'attelle à l'étude des manuscrits russes anciens. En effet, la publication des manuscrits anciens apparaît à l'époque d'une importance bien plus considérable que l'étude de l'histoire (7). Lorsqu'il voit pour la première fois ces manuscrits des chroniques de Nestor, il est saisi d'un sentiment religieux, il éprouve la même vénération que son maître Michaelis devant la Bible (8). Il ne peut qu'admirer la richesse de la langue et éprouver une grande satisfaction d'érudit devant le nombre de variantes qui permettent une étude philologique approfondie. Il s'éprend littéralement de ce travail, qu'il accomplit d'abord en plus de ses obligations professionnelles. "Nestor restait pour moi un vieil amour" (9). Il publie à Saint-Petersbourg en 1767 Probe russischen Annalen", la première édition d'un texte

slave de cette importance. Une édition beaucoup plus complète sera faite lorsque l'auteur sera de retour en Allemagne, car en Russie il finit par être découragé par les problèmes qu'il rencontre pour mener à bien cette publication. Son Nestor (10) sera connu et apprécié par l'ensemble des érudits européens et une véritable manne pour les slavistes. L'ouvrage sera traduit en russe par D. Jazykov (11). En 1772, Schlözer publie son Allgemeine Nordische Geschichte, unique ouvrage d'histoire de la Russie ancienne où l'on accorde une place importante à l'ensemble des Slaves, leurs langues, leurs coutumes.

A partir de 1769, Schlözer exerce comme professeur d'histoire à l'université de Göttingen. Schlözer était le premier à aborder l'étude de la langue russe, d'un point de vue linguistique, selon les méthodes de Michaelis. Mais étant donné que sa grammaire ne fut pas publiée, c'est ailleurs que se situe tout le poids de son influence. De par ses origines, du fait qu'il "exerce" à Saint-Petersbourg et à Göttingen, il est le lien entre l'Europe Orientale et Occidentale. Il apporte dans les pays de langue allemande, donc plus accessibles à l'Europe Occidentale, une profonde connaissance de la réalité russe et du lointain passé historique. Il révèle à l'Europe l'existence et l'ancienneté du vieux slave.

Mais son intérêt ne s'arrête pas à la Russie car,

en suivant les écrits du moine Nestor, il fut confronté aux autres branches des Slaves. Il est le premier grand historien "moderne" (par rapport à Dobrovský, Kopitar, etc...) à avoir une vue d'ensemble, le premier à prouver et expliquer cette **unité** supposée. Il ne se contente pas de décrire des faits de langue, mais il compare divers dialectes, divers manuscrits, cherche à établir une véritable étymologie à partir des textes. Il connaît et cite d'autres autaurs (Herberstein, Popović, Bohorič) (12) qui avaient essayé, bien avant lui, d'étudier les peuples slaves. De plus, il peut **comparer** les textes russes avec les oeuvres des auteurs de la **Réforme**, comme Trubar et Dalmatin. C'est encore lui qui attire l'attention sur **l'Evangéliaire de Reims**, perdu pendant la Révolution (13). Pour les premiers philologues slaves, son édition de Nestor est un exemple à suivre, car tout y est groupé: l'histoire des manuscrits, les variantes, les explications historiques et étymologiques, la traduction allemande et latine. Il est conscient qu'il ne fait qu'entamer un champ en friche, que tout reste à faire, fixe même une sorte de **programme** aux futurs savants, parlant de grammaire comparée, d'alphabet unifié, de paléographie slave à fonder. Son édition est même suivie d'une annexe: Studium Annalium Historicum, sorte de **guide méthodologique** pour l'étude des textes anciens. En tenant compte de tous ces faits, on comprend mieux la vénération que vouent les

premiers slavistes à Schlözer. Dobrovský et surtout Kopitar, qui n'a jamais été en Russie, voient ce pays un peu à travers lui. Et c'est une vision très critique. Comme nous l'avons vu, Schlözer est un homme de l'Aufklärung, profondément choqué par l'écart entre les idées que semble affectionner l'aristocratie jusqu'à la tsarine elle-même et le manque de liberté élémentaire qui règne en Russie. "Que soit maudit le servage (glebae adscriptum)!", s'écrie-t-il avec indignation (14). Il dresse un tableau des moeurs de l'époque qui n'épargne rien ni personne. Voyant la misère et l'ignorance du peuple, il propose un **programme culturel** pour le sortir de cette situation. On reprochera à Kopitar son inimitié ou sa haine pour la Russie: nous pensons que c'est chez Schlözer et pas ailleurs qu'il faut en chercher l'origine.

A.H. VOSTOKOV (1781-1864), le Jakob Grimm russe, est considéré, à juste titre, comme le fondateur de la slavistique russe (15). Né à Arensbourg en Livonie, il est le fils du baron H.I. Osten-Saken. Elevé à Revel, dans une famille allemande, il a déjà des contacts avec des enfants russes dont il apprend la langue. A l'âge de 8 ans, il arrive à Saint-Petersbourg sous le nom de famille de Ostenek qu'il russifie en Vostokov. Il habite chez les barons Osten-Saken et fait des études au corps des cadets, lit des auteurs français (Voltaire, Rousseau, B. de Saint-Pierre) et

écrit des poèmes. Il traduit également des auteurs classiques et, plus tard, les poèmes serbes rassemblés par Vuk Karadžić. Ces traductions serviront à Puškin en même temps que Le Guzla pour son cycle de poèmes "Chants des Slaves occidentaux"(16) En 1812, il publie un "Essai de versification russe" (17), premier texte qui traite de ce problème en Russie. Il apprend d'autres langues slaves, s'intéresse aux manuscrits et devient, à partir de 1815, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque Publique de Saint-Petersbourg. Là, il peut se consacrer à sa passion slave, à l'étude des textes anciens. Le fruit de ces travaux est son ouvrage le plus célèbre Dissertation sur la langue slave (18). Vostokov y établit les fondements du **vieux slave** qu'il considère comme vieux bulgare. Il étudie notamment les nasales et ses théories sont étayées par de nombreux exemples, tirés des textes les plus authentiques et les plus divers. Il a l'avantage de connaître les travaux des autres slavistes en Europe et, de plus, il dispose de textes (par exemeple Ostromir) que ceux-là ne connaissent pas de près. Cette oeuvre lui apporte la renommée auprès de tous les slavistes, surtout après le voyage de Köppen à Prague et à Vienne, qui fait connaître les idées de son compatriote. Dobrovský le considère comme un "profond connaisseur du vieux slave" (19). Avec la Dissertation commence l'histoire "de la slavistique russe moderne et c'est en même

temps le commencement de la méthode historique et comparée des recherches linguistiques russes", conclut P.M. Cejtlin (20).

Plus tard, Vostokov collabore aux "Feuilles bibliographiques" de son ami P.I. Köppen. C'est également avec son aide qu'il se procure une copie des Manuscrits de Freising, qu'il publie en 1827 (21). Kopitar, qui prépare l'édition de ces textes depuis de longues années, ne peut qu'admirer, malgré sa déception, son collègue russe. C'est là qu'il lui adresse sa fameuse phrase: "Très honoré Ami et Collègue: Vous devez, nolens volens remplacer pour moi Dobrovský" (22). Vostokov continue à étudier des textes de tous les Slaves - bulgares, serbes, tchèques, polonais. Entre 1824 et 1834, Vostokov prépare le catalogue et la description des livres et manuscrits (28 000) que contient la bibliothèque Rumjancev à Moscou (23): "Description des manuscrits russes et vieux russes du Musée Rumjancev" (24). Dès 1806, Vostokov commença à s'intéresser à l'un des monuments les plus précieux en vieux slave, L'Evangile d'Ostromir (1057) . Il le publiera en 1843 sous une forme si soigneusement étudiée et préparée qu'il fait encore aujourd'hui l'admiration des linguistes. Vostokov prépare également un **Dictionnaire du vieux slave.** Il ne pourra terminer son travail et c'est F. Miklošič qui utilisera une partie de ses notes.

P.I. KÖPPEN (1793-1864), ami de Vostokov, grand voyageur, intéressé par les domaines scientifiques les plus divers, joua un rôle très important dans la première phase du développement de la slavistique. Né à Kharkov dans la famille d'un médecin allemand, il fit des études de sciences dans cette même ville (l'université de Kharkov fut inaugurée en 1805, les professeurs y étaient en majorité français ou allemands, parmi eux, von Jakob, père de Talvj). Après ses études, il va à Saint-Petersbourg où il se lie d'amitié avec l'historien F.P. Adelung et devient membre des la "Société des amis des lettres russes" dont fait partie également Vostokov. Dans ce milieu, il s'initie à l'histoire russe et allemande, s'intéresse de plus en plus aux divers peuples slaves, surtout après avoir fait connaissance du cercle de Rumjancev à Moscou, beaucoup moins académique et résolument tourné vers l'Occident. Dans le but de mieux connaître l'Europe et surtout les "Slavo-Germains" (les Slaves occidentaux), il entreprend, en 1821-1822, un grand voyage d'étude en compagnie de son jeune ami et mécène A.S. Berezin. Ils visitent Lvov, Cracovie, Prague, Vienne, Karlovci, Fruška Gora, etc... Durant ce voyage, le jeune savant fait connaissance de ce que tous ces pays visités possèdent comme hommes savants et renommés. A Vienne, il fait connaissance de F. Schlegel, fréquente le salon de Caroline Pichler, travaille pendant de longues semaines à la

Hofbibliothek avec l'aide de Kopitar, déjeûne avec lui au "Loup Blanc". A Prague, il rend de nombreuses visites à Dobrovský, à Kassel il rencontre Jakob Grimm et à Weimar, Vuk. Il rend visite au vieux comte Ossolinski, discute avec l'orientaliste Hammer et l'historien Hormayr, dans la revue duquel il publiera un long texte sur l'histoire de la Russie (25). "Ce voyage représentait une époque dans le développement de notre slavistique", conclut le père Evgeni (26). Pendant son séjour à Vienne, il avait appris à apprécier les Jahrbücher et, en revenant en Russie, il commence à publier ses Feuilles bibliographiques (27) qui doivent être en quelque sorte le pendant russe des Jahrbücher, un organe aussi sérieux et aussi répandu dans les cercles intellectuels les plus larges, bénéficiant des articles d'hommes venant des horizons et des pays les plus divers. Il réussit à avoir comme collaborateurs entre autres Adelung, Vostokov, Kalajdović, Bobrovski, Linde, Dobrovský, Hanka, Kopitar, Šafařik, Grimm, Kollár, etc... Le journal représente une **extraordinaire ouverture** sur le monde et contribue à élargir l'horizon de tous ceux qui, en Russie, s'intéressent aux problèmes de la philologie, de l'histoire, de la slavistique, etc... Dans le numéro 3 (1824), il publie ses "Récits du voyage dans les pays slaves" et fait ainsi connaître aux intellectuels russes les autres pays slaves qu'ils ignoraient presque totalement. Il est, selon

Kočubinski, le "fondateur de la **réciprocité scientifique** entre nous et eux" (29).

Plus tard, dans son désir de rétablir des relations entre les érudits russes et ceux d'autres pays slaves, il réussit à persuader Rumjancev, devenu ministre de l'Instruction publique, de faire venir dans les universités russes des savants comme Šafařik, Hanka, Čelakovský, Kopitar, pour y enseigner "l'histoire commune des littératures slaves" et la "science commune des Slaves" (30). La tentative échoue après les refus des érudits concernés par cette invitation, malgré de longues tractations. Là aussi, Köppen essaye de jouer les intermédiaires entre les Slaves d'Autriche et les Russes, s'efforçant de jeter un pont entre "nous et eux" (31). Après la publication du Recueil des monuments slaves de l'étranger avec Vostokov en 1927, Köppen consacre de plus en plus de temps aux études de statistiques, de botanique, de météorologie (32). Avec l'arrivée au pouvoir de Nicolas I et après le soulèvement des Décembristes, le climat politique se détériore encore et la "narodnost" officielle est de moins en moins favorable à ces contacts avec les "Slaves allemands", qui de plus sont catholiques ou protestants. Uvarov entend créer des "barrages intellectuels" (33) face à l'Europe et les échanges deviennent difficiles. Köppen part vivre en Crimée afin d'étudier la géographie, le climat et la flore de cette contrée.

Köppen était un homme doué d'un esprit éclectique et d'une grande culture, dénué des préjugés communs à son temps, ouvert à toutes les idées nouvelles. Il fit souffler un esprit nouveau parmi ses contemporains. "Il est devenu un **intermédiaire** énergique entre la jeune science russe et les forces slaves d'Autriche par la parole comme par l'acte" (34).

Mais la première place parmi les slavistes revient incontestablement à l'abbé JOSEF DOBROVSKÝ (1753-1829). "C'est l'un des grands hommes de sa nation et de l'Europe contemporaine, esprit lumineux, critique épris de vérité, savant de premier ordre, fondateur de la linguistique slave" (35).

Josef Dobrovský naquit en Hongrie où son père était adjudant des dragons. Il fit des études au Lycée de Prague, subit l'influence du professeur voltairien Seibt. Il voulut d'abord être jésuite et partir en mission aux Indes, mais l'ordre de St Ignace étant supprimé, il continua à étudier les langues orientales, la botanique, tout en gagnant sa vie comme précepteur chez le comte Nostiz. Il ne sera ordonné prêtre qu'en 1790 et restera l'hôte de la famille Nostiz. Bien qu'il vécût dans ce milieu aristocratique, sa vie ne fut qu'une longue renonciation aux biens terrestres. Il avait l'habitude de porter toujours des vêtements bleus, sa Bible était reliée en bleu et l'on finit par l'appeler

familièrement "der blaue Abbé " (36). C'était un **savant** infatigable et scrupuleux, un **fanatique de la vérité** (37). Ses maîtres étaient Adelung, Vater, Michaelis; son esprit était épris de logique quasi mathématique. Toutes ses oeuvres sont empreintes d'un rigoureux esprit scientifique; c'est un homme des Lumières, un homme qui, sur la fin de sa vie, regrettait les temps de Joseph II (38). Toute son oeuvre prouve l'amour qu'il portait à son peuple, à sa langue, pourtant l'idée nationale en tant que notion politique, prônée par ses disciples, lui resta toujours étrangère, du moins dans sa signification étroite.

Dobrovský est d'abord le père de la **bohémistique.** Avec son Dictionnaire, sa Grammaire, son Histoire de la littérature tchèque, il est le premier promoteur de la langue tchèque, celui qui lui a redonné ses lettres de noblesse, le continuateur de Hus et de Comenius.

Pour nous, il est surtout le meilleur ami de Kopitar, le **patriarche de la slavistique.** C'est Durych qui attira d'abord son attention sur l'importance du vieux slave en tant que l'une des langues dans laquelle était traduite la Bible. Il entreprit l'étude du passé slave, particulièrement de l'époque de Cyrille et Methode (39). Conscient du niveau lamentable dans lequel se trouvaient les études slaves, il essaya d'y remédier. Il entreprit un grand voyage à travers les terres slaves qui le mena

jusqu'à Saint-Petersbourg. Plus tard, il visita les Slaves du Sud. Afin de faire connaître les peuples slaves les uns aux autres, afin de les faire connaître aux autres peuples de l'Europe, il publia son Slavin (1806) (40) et, plus tard, malgré les difficultés, sa Slovanka (1815) (41). Malgré le faible tirage, malgré les difficultés de diffusion, ces deux publications ont une énorme importance pour la science slave, car elles incitent à l'étude, à la connaissance mutuelle, au respect du passé commun, à l'amour de la langue nationale. Voilà comment Kopitar décrit l'enthousiasme qu'il ressentit en découvrant le Slavin à Ljubljana: "J' [Slavin] arrivai à Laibach seulement lorsque cinq cahiers avaient déjà été publiés. Le secrétaire du b. Zois me trouva chez Korn et me porta en triomphe dans la maison de ce célèbre ami des sciences et des arts" (42).

Dès sa jeunesse, Dobrovský montre un grand enthousiasme pour le journalisme, publiant lui-même toutes sortes de magazines et écrivant des articles pour les journaux qui paraissaient à Prague, à Vienne et dans d'autres centres universitaires. Il était parmi ceux qui, les premiers, avaient compris le parti qu'il était possible de tirer des journaux, qui avaient pressenti l'avenir fabuleux de la presse. Connaissant plus ou moins bien toutes les langues slaves, il était en contact avec tous ceux de ses contemporains qui s'intéressaient à leurs langues, leur histoire, leur litté-

rature, etc... Les Polonais Linde et Bandke comptent parmi ses amis, comme le sorabe Karel Anton, le Croate Vrhovac ou le Russe Šiškov. Sa maisonnette dans le parc des Nosti devint un lieu de pélerinage; tout ce que l'Europe possédait de savants et philologues que les peuples slaves ne laissaient pas indifférents rendait visite à celui que Kopitar appelle la plupart du temps Maître (43). Déjà, dans sa première lettre, il l'appelle "le centre de la slavité" (44).

Grâce à son **voyage en Russie**, Dobrovský est parmi les rares Slaves d'Autriche de sa génération à connaître ce pays personnellement. Il a pu se rendre compte des richesses en textes anciens enfouis dans les bibliothèques et les monastères. Il écrit un manuel d'enseignement de russe (45) et enseigne lui-même cette langue après la victoire des Russes sur Napoléon en 1812, ce qui ne l'empêche pas de garder son esprit critique, de voir l'énorme retard politique et culturel du plus grand pays slave, de critiquer âprement ses disciples russophiles.

Dobrovský est de ces érudits qui, tout en possédant un savoir immense, gardent toujours la conscience de la relativité des choses. Toute sa vie, il conserve sa modestie, il se rend compte que la slavistique qu'il cherche à promouvoir n'en est qu'aux balbutiements, que tout reste à découvrir. Lorsque, après la publication des Institutiones linguae slavicae dialecti veteris en 1822, il reçoit par

l'intermédiaire de Kopitar la Dissertation du jeune Vostokov, il se met fébrilement à corriger et annoter son exemplaire au vu des nouvelles données qui lui avaient été inconnues. Sa correspondance avec Kopitar, Durych, Zlobický, Bandke, Ribay et d'autres doit être considérée en même temps que ses oeuvres comme la base pour l'étude de cette époque.

Parmi les savants qui eurent une influence directe sur les travaux de Dobrovský, Kopitar, Vostokov ou Köppen, il nous faut citer toute une pléiade d'hommes qui avaient défriché déjà quelque peu le champ d'investigation des grands slavistes. VACLAV FORTUNAT DURYCH (1735-1802), paulinien, professeur de théologie et d'hébreu à Prague et à Vienne, gagna en fait Dobrovský aux études slaves. Jelinek considère son ouvrage De Slavobohemica sacri codicis versione (Wien 1777), comme le point de départ de la slavistique (46). Il considérait que la langue vieux slave était "la mère ou la soeur aînée du tchèque" (47). Au cours de sa vie, il rassembla une grande quantité de documents qu'il publia en partie dans sa Bibliotheca Slavica (Wien 1795). Dobrovský et Kopitar le considèrent comme leur maître.

GELASIUS DOBNER (1719-1790), un autre bohémiste, qui édita les Monumenta historica Bohemiae (1764-1785) et s'intéressa de près au glagolitique qu'il considérait comme

antérieur au cyrillique, en quoi il fut très en avance sur son époque.

F. MARTIN PELZL (1734-1801) fut le premier professeur de tchèque à l'université de Prague. On lui doit des ouvrages d'histoire (Samo, Charles IV). Il fit beaucoup pour promouvoir le tchèque auprès des couches intellectuelles.

Parmi les érudits allemands, outre Schlözer, trois noms doivent attirer notre attention, car ils contribuèrent, chacun à sa manière, à promouvoir les études slaves.

F.K. ALTER (1749-1804) fut custos à la Hofbibliothek, où il fut amené à s'intéresser aux textes en vieux slave. Il fut l'un des premiers à demander une **chaire de slave à Vienne:** "Il serait très souhaitable qu'une chaire slave fût fondée dans une école supérieure de Vienne pour la littérature et la langue slave savante" (48).

CHRISTIAN FRIEDRICH SCHNURRER (1742-1822) fut professeur à Tübingen. Il est connu surtout pour ses recherches sur les publications slaves de la Réforme: Slawischer Bücherdruck in Würtemberg in sechzehnten Jahrhundert (Tübingen 1799).

JOHANN CHRISTIAN ENGEL (1770-1814) est un Allemand d'origine hongroise. Il s'intéresse, en plus de la Hongrie, à l'Ukraine, à la Bulgarie, la Serbie, la Bosnie. En 1807 paraît sa Geschichte des Freistaates Ragusa. Il est considéré comme l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire

des **Slaves du Sud** (mais il a plutôt tendance à les considérer comme faisant partie des Hongrois!).

Cette génération des slavisants allemands précède immédiatement Dobrovský et Kopitar. Ils ont l'occasion de les connaître, d'apprécier leurs travaux, facilement accessibles, ce qui n'est pas le cas pour beaucoup d'autres.

Kopitar trouva, sans aucun doute, soutien et encouragement dans l'oeuvre de l'un de ses compatriotes, souvent cité par Schlözer, J. SIGISMUND POPOWITSCH (1705-1774) (49). Originaire de Styrie, mais sans doute descendant d'un "uskok", il fit ses études à Graz, voyagea en Italie et en Allemagne et devint en 1753 professeur d'allemand et de rhétorique à l'université de Vienne. Il cherche à promouvoir la langue allemande contre le latin, ce qui ne l'empêche pas d'étudier les diverses langues slaves parlées de par la Monarchie. Il s'efforce même d'apprendre le russe, ce qui semble pratiquement impossible à Vienne à cette époque. Il est l'un des premiers à souligner l'importance, tant numérique que culturelle, des peuples slaves. Il a l'intuition d'une **parenté lointaine** des langues slaves et germaniques. Le **problème de l'alphabet** le préoccupe déjà et il propose, pour écrire les langues slaves, un alphabet unique, composé de lettres latines et cyrilliques. Ses Untersuchungen vom Meere (Wien 1750), oeuvre typique d'un homme des Lumières qui touche un peu à toutes les sciences,

sont une mine de renseignements et d'idées les plus originales.

Contrairement à la grande majorité des slavistes pionniers, obligés de mener une vie des plus sobres, nous rencontrons quelques aristocrates parmi les Polonais. Tel le prince I.A. JABLONSKI (1711-1777), fondateur en 1768 d'une nouvelle Société Savante Polonaise à Leipzig ou le comte JAN POTOCKI (1761-1815), auteur des Chroniques, mémoires et recherches pour servir à l'histoire de tous les peuples slaves (Varsovie 1793) et du Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe à la recherche des antiquités slaves ou Vendes, fait en 1794 (Hambourg 1795). Ces ouvrages sont écrits en français. Le comte J.M. OSSOLINSKI (1750-1826), qui vit presque exclusivement à Vienne, joue pour les slavistes polonais, un rôle comparable à celui du baron Zois chez les Slovènes: il possède une magnifique bibliothèque où entrent des livres et manuscrits rares; il la met à la disposition de jeunes érudits, qu'il encourage moralement et matériellement. Ainsi, S.B. LINDE (1771-1847), quoique d'origine suédoise, après les études et le lectorat de polonais à Leipzig, passera 10 ans à Vienne chez le comte Ossolinski pour y préparer son Dictionnaire. Il préconise un alphabet unique pour tous les Slaves. G.S. BANDKE (1768-1835), auteur entre autres ouvrages d'une Polnische Grammatik (Varsovie 1808), est un ami très proche de Do-

brovský et il rencontre mainte fois Kopitar lors de ses séjours à Vienne.

Il est évident que notre liste n'est pas exhaustive, car il est clair que pratiquement chaque région, chaque groupe national possède ses "éveilleurs" qui, grâce à ce flot d'énergie issue des Lumières et liée aux forces locales, apportent chacun sa contribution à l'oeuvre générale, qui permettent à ceux dont la vue est plus étendue, de sonder des profondeurs encore inconnues, de faire la synthèse et de tirer des conclusions générales. Chacun apporte sa pièce et peu à peu le puzzle slave peut se constituer. Ces grammairiens, ces lexicographes, ces érudits qui tâtonnent encore, préparent le terrain pour l'éclosion ou le renouveau des cultures nationales et favorisent à la fois le développement des études slaves. L'étude de la langue, la défense et l'amour de la langue populaire, nationale, malgré leur aspect plutôt sec et théorique, vont donner des ailes à la génération suivante qui, elle, pourra, grâce à ces travaux préliminaires, se consacrer à la littérature. Il est difficile d'imaginer Jungmann traduisant le Paradis perdu sans Dobrovsky, difficile de voir la grandeur de Mickiewicz sans Linde; Lomonosov et Karamzin préparent Puškin, et Kopitar, bien que l'idée semble inouie à première vue, n'est pas étranger aux poésies de Prešeren. Ces pères savants, rudes et sévères, avec leur érudition philologique, enfermés

dans leurs cabinets poussiéreux, seront critiqués âprement et même rejetés par leurs fils spirituels. Le souffle romantique aura du mal à supporter une science qui ne fût pas au service d'une idée, de l'idée nationale en l'occurrence. Il n'empêche que ce furent justement ces philologues, ces grammairiens, ces hommes studieux qui ont préparé le terrain, à la fois pour les cultures nationales et pour la slavistique européenne.

En étudiant cette première période de la slavistique, on ne peut pas ne pas remarquer l'importance capitale de l'axe Prague-Vienne. Qu'il s'agisse des publications, des bibliothèques ou tout simplement des hommes, ces centres deviennent en quelque sorte incontournables. Dobrovský est à Prague, Kopitar à Vienne. Les deux villes rivalisent, mais l'amitié des deux hommes établit un lien solide entre elles. Vers les années 20, Prague regarde de plus en plus vers Moscou. Prague est slave et Vienne allemande, dira-t-on. Est-ce vraiment si évident? En tout cas, la slavistique est née sur cette ligne de partage et de communication, elle s'est développée à la fois avec et contre les Allemands.

Notes:Grands précurseurs

1)M.Vasmer:Bausteine zur Geschichte der deutsch-slavischen geistigen Beziehungen,Berlin 1938

2)И.Н.Татищев:История российская,Санкт-Петербург 1768-1778

3)Schlözer:Vie,p.5

4)Ягич:История,с.82

5)А.Шлецер:Граматика русского языка(Сборник отделения русского языковедения и словесности),Санкт-Петербург 1875,

6)Ягич:История p.83-84

7)Schlözer:Vie p.45

8)ibid.p.60

9)"Nestor blieb mir eine alte Liebschaft",ibid.p.87

10)Несторь:Russische Annalen in ihrer slavonischen Grundsprache, vergleichen,übersätzt und erklärt,Göttingen 1802-1809

11)Д.Языков:Несторь,Санкт-Петербург,1809-1819
Русская летопись на древле-славянском языке, перевод с немецкого,

12)Sclözer:Несторь,p.XXXVIII

13)ibid.p.42

14)Schlözer:Vie p.117

15)П.М.Цейтлин:Значение Востокова в славянской филологии,Studie,p.317-330

16))Песни западных славян.

17)Опыт о русском стихосложении ,1812

18)А.Х.Востоков:Рассуждение о славянском языке,служащее введением к грамматике сего языка,СПБ 1822

19)"der gründliche Kenner der alten slavonischen Sprache".J.Dobrovský:Cyrill a Metod,Praha 1948,p.44

20)"С Рассуждением начинается история современного русского славяноведения и одновременно сравнительного исторического метода лингвистического исследования в русском языкознании".Studie,p.322

21)Собрание славянских памятников находящихся в России,Москва,1827

22)"Verehrter Freund und College!Sie müssen nolens volens mir den Dobrowsky ersetzen"Переписка Востокова с.348

23)C'est le fonds de la future Bibliothèque Lenine.

24)Описание русских и словенских рукописей Румянцевского музея

25)Über Alterthum und Kunst in Russland,cf.Кеппен:Биография

26)ibid.p.81

27)Библиографические листи(1824-1826)

28)Записки о путешествиях по славянским землям,

29)"Он установитель научной взаимности между нами и ими".Кочубинский:Адмирал Шишков с.208

30)"Историю общеславянской литературы",ibid.p.285

31)ibid.p.284

32)Son fils F.P.Köppen,auteur de la biographie citée,est considéré comme l'un des plus grands météorologistes du 19-ème siècle.

33)"умственные плотины"

34)Кеппен:Биография p.82

35)Jelinek,p.234

36)Brandl:Dobrovský,p.14

37)Jelinek,p.237

38)"O tempora Josephii"s'ecrie-t-il.Briefwechsel,p.13

39)Cyrill und Method,der Slawen Apostel.Ein historisch-kritischer Versuch,Prag 1823

40)Slavín:Botschaft aus Böhmen an alle slawischen Völker,oder Beiträge zur Kenntnis der slawischen Literatur nach allen Mundarten,Wien 1806-1808

41)Slovanka:Zur Kenntnis der alten und neuen slawischen Literatur,der Sprachkunde nach allen Mundarten,der Geschichte und Alterthümer,Prag 1814-1815

42)"Nach Laibach kam ich erst nachdem ich bereits 5 Hefte beisamen hatte.Der Sekretär des Barons Zois traf mich bei Korn und führte mich wie in Triumphe in das Haus dieses bekannten Freundes der Wissenschaften und Künste"ABriefwechsel,p.8-9,Kop.à Dobrovský,30/3/1808.

43)"Meister"

44)"Mittelpunkt der Slavität",ibid.p.2

45)Neues Hilfsmittel die Russische Sprache leichter zu verstehen.

46)Jelinek,p.233

47)"mater vel potius antiquor soror",Ягич:История,c.97

48)"Es wäre sehr zu wünschen,das eine slavische Lehrkanzel für die Gelehrt-Slavische Sprache und Literatur auf der hohen Schule zu Wien errichtet werden möchte"Beitrag zur praktischen Diplomatik,Wien 1801,s.7

49)SBL

2ème PARTIE

LA FORMATION DE KOPITAR SLAVISTE

CHAP.I

Enfance, école, milieu

Dans sa brève autographie, écrite en 1839 à la troisième personne, mais publiée seulement après la mort de l'auteur, Kopitar commence par donner une indication très brève sur sa naissance: "Le Custos de la Bibliothèque Impériale naquit en Carniole le 23 avril 1780" (1).

Mais au lieu de quelques souvenirs d'enfance ou de jeunesse auxquels le lecteur aurait le droit de s'attendre, le slaviste, alors au sommet de sa gloire, aborde aussitôt l'analyse philologique. Comme un noble de haut lignage, ce fils de paysan décrit et explique le nom de ses aïeux, les Slovènes. C'est-à-dire que le Custos de la Bibliothèque Impériale de Vienne se sent, non pas le **descendant** d'une famille, **mais de tout un peuple.** "Kopitar naquit parmi les gens du peuple" (2), écrit-il. Il est important de souligner ce trait, car aux yeux de certains de ses contemporains - et ceci jusqu'à nos jours - Kopitar apparaît surtout comme un germanophile, un austroslaviste, fidèle serviteur des Habsbourg et même ennemi des Slaves.

Le curieux début de son autobiographie prend pourtant tout son sens si l'on songe à la situation et à l'histoire de sa patrie, car Kopitar apparaît comme le représentant-type de l'intellectuel slovène de son temps, portant en lui

les traits caractéristiques du passé obscur et pourtant vivace de son peuple. Il aurait eu peu de chances de connaître la langue slovène s'il n'eut été d'origine paysanne, car cette langue ne s'est conservée durant des siècles de domination étrangère que parmi le peuple. Car, contrairement aux autres pays slaves, il n'existe pas de noblesse slovène, ses rares représentants ayant disparu dès le 15ème siècle (comtes de Celje). En Pologne par exemple, la noblesse, même si elle subit des influences étrangères, même si elle utilise plutôt le latin ou le français que le polonais, reste tout de même la gardienne de l'idée nationale malgré tous les avatars de l'histoire. Les nobles tchèques ou polonais jouent un rôle important tout au long des siècles et surtout au moment du renouveau culturel de leurs pays, à l'époque qui nous occupe. En Serbie, les grandes familles, même rivales ou réduites matériellement au niveau des paysans, gardent intact l'idéal de l'indépendance nationale, conservent le souvenir des hauts faits guerriers dans la lutte contre l'envahisseur turc, transmettent la foi et la culture slaves de génération en génération. Et ne parlons pas de la Russsie où la noblesse, sûre de son poids, menace mainte fois le pouvoir central et ne cesse de jouer son rôle de moteur civilisateur, malgré une certaine distance qui le sépare parfois du peuple. Les Kiriéiévski, les Aksakov, les Horjakov sont, qu'on le veuille ou non, des représentants authenti-

ques d'une certaine culture russe.

Rien de semblable n'existe chez ces Slaves, établis depuis le 6ème siècle au nord de l'Adriatique, aux sources de la Save et de la Drave et jusqu'à la Kolpa. A l'époque qui nous intéresse, ils occupent partiellement les trois régions au nord de l'Adriatique: la Carinthie, la Carniole, la Styrie et une partie du Frioul. Autant dire que, politiquement, ils n'existent pas. L'idée même d'une Slovénie ne commencera à prendre forme au'au début du 19ème siècle. "La plus grande partie du peuple était composée alors, comme d'ailleurs maintenant, de paysans" (3), écrit Prijatelj en 1908. La noblesse, qui occupe certains châteaux et les villes (Laibach, Klagenfurt, Graz), est de souche et de culture allemandes. Une autre couche de population, concentrée également dans les villes, est allemande elle aussi: ce sont des fonctionnaires gouvernementaux, dont le nombre ne cesse de croître. Au point que Dobrovský, dans une lettre à Kopitar, met en doute l'existence même du slovène. (4)

Quelles sont donc les forces qui permirent au peuple slovène de sauvegarder sa langue, de développer sa culture, de ne pas disparaître dans le flot germain? Il faut remarquer d'abord qu'une barrière quasi infranchissable sépare le peuple de la noblesse ("kmetje in gospoda", comme l'explique Kopitar lui-même). En fait, ces paysans vivent dans les vallées et dans les montagnes, séparés des gens des villes,

séparés souvent les uns des autres, ce qui explique le nombre incroyable de dialectes qui subsistent jusqu'à nos jours. Mais il n'en restent pas pour autant incultes, éloignés des courants spirituels de l'Europe. Christianisés dès le 8ème siècle, ils participent à tous les changements que subit l'Eglise catholique. Mais c'est la **Réforme** qui pose les bases de la culture slovène et qui lui permet de subsister. Comme le dit Prijatelj: "Nous, les petits peuples, avons commencé à vivre avec la Réforme" (5). Son rôle est semblable à celui que joua le hussisme dans les pays tchèques. Car c'est la Réforme qui a le souci d'apporter la parole de Dieu au peuple (et qu'elle est bienvenue chez les peuples opprimés!) dans une langue claire et compréhensible, car il ne faut pas perdre de vue que si, par exemple, pour les Français ou les Espagnols, le latin, langue de l'Eglise catholique, a tout de même quelque chose de voisin, il est aussi éloigné des langues slaves que l'hébreu ou le suédois. D'autre part, la Réforme préconise la lecture des textes sacrés, ce qui n'est pas le cas de l'Eglise catholique romaine. Aussi, l'on peut dire que le sentiment religieux, lié à la parole écrite, resta pendant très longtemps la force motrice du développement culturel.

On considère en général comme premiers textes en slovène les Fragments de Freising (écrits entre 972 et 1039), mais c'est au protestantisme que sont liés les véritables

débuts du slovène écrit. Le protestantisme se répand dans les régions slovènes (et croates), apporté par les nobles Allemands qui y possèdent des fiefs. Il rencontre un écho favorable chez le peuple qui souffre, en plus de l'exploitation du seigneur, du fléau périodique des incursions turques et ressent un grand besoin de renouveau spirituel. En 1555 fut fondé à Würtemberg, par Trubar et d'autres protestants aidés par le gouverneur de la Styrie Ungnad, un centre de propagation des écrits à l'intention des Slaves du Sud. - D'autres livres furent imprimés à Tübingen.

Primož Trubar (1508-1586), fils d'un paysan de Raščica, fait ses études à l'Université de Vienne et devient secrétaire de l'archevêque de Trieste Pietro Bonomo, humaniste et partisan des idées de Calvin. Trubar y étudie les oeuvres de Virgile, d'Erasme, subit plus tard l'influence de Melanchton. En fait, il fait une synthèse entre les idées des penseurs protestants et celles de la Renaissance sur l'homme en général. Il consacre toute sa vie à la propagation de la foi et c'est "ad majorem Dei gloriam" qu'il écrit des livres en langue slovène. Ainsi son peuple, qui ne connaît guère le latin, peut vénérer Dieu dans sa propre langue. En 1550, Trubar publie à Tübingen son Katechismus. En 1555-56 paraît l'Abécédaire qui doit permettre à tout un chacun de lire La Première Partie du Nouveau Testament qui paraît en 1557. - L'oeuvre de Trubar est poursuivie par Jurij Dalmatin qui

donne la première traduction de la Bible (1584). C'est, en même temps qu'un livre religieux, la preuve tangible de l'existence de la langue slovène, de sa capacité d'exprimer les idées les plus abstraites comme les plus simples.

Les protestants cultivent également le chant religieux dans la langue nationale. Il est d'ailleurs souvent adapté à la mélodie du chant populaire. Trubar et ses disciples composent et adaptent ces chants qui, dans leur simplicité familière, ont pour but de rapprocher Dieu de l'homme. Ce chant prend souvent une coloration didactique qui s'inscrit dans les efforts des protestants d'honorer Dieu et d'améliorer l'homme. Déjà Trubar fait paraître une Pesnarica qui sera suivie de nombreux recueils semblables.

Avec Trubar, la culture commence déjà à passer les barrières de l'Eglise et se développe de façon autonome. Plus tard, au moment de la Contre - réforme, menée par l'évêque Hren, on hésitera à jeter aux flammes la Bible protestante, pour la simple raison qu'il n'en existe pas d'autre.

Nous verrons plus tard que Kopitar, dans son souci du renouveau des langues slaves, qu'il s'agisse du slovène, du serbe, du ruthène, s'appuiera sur ces précurseurs et préconisera la traduction de la Bible et l'élaboration d'un dictionnaire. Il voue une véritable vénération au chant populaire en tant que preuve des possibilités d'expression d'une langue.

Il est donc clair que, malgré quelques rares excep-

tions, le porteur de la culture parmi le peuple slovène est le **clergé**. Son rôle jusqu'au début du 19ème siècle, jusqu'à l'éclosion d'une intelligentsia laïque, fut immense et même les historiens communistes, qui essayèrent tout naturellement d'en diminuer la portée, ne purent le nier. Car, en dehors de la foi, il n'existait pas de culture. Comme dans maintes sociétés de l'époque, la seule promotion possible pour un enfant de paysan consistait à devenir prêtre. N'ayant guère la possibilité de s'élever dans la hiérarchie ecclésiastique, une fois les études accomplies, il retournait au peuple dont il était issu. Le fossé qui séparait le haut-clergé et le clergé ordinaire n'était pas aussi profond en Autriche que, par exemple, en France avant la Révolution, mais le haut-clergé était tout de même d'origine allemande. Tant bien que mal, ce clergé issu du peuple slovène en porte la responsabilité civilisatrice. Ces prêtres, fleur de la nation, reçoivent plutôt une bonne instruction dans les grands séminaires et, même si leur latin est loin d'atteindre en qualité celui d'Horace ou de Cicéron, ils sont préparés à guider leurs fidèles, à les instruire au besoin, à les éclairer non seulement dans les choses ~~ecclésiastiques~~ spirituelles, mais aussi dans la vie de tous les jours. Bien sûr, aux grandes occasions la messe est dite en latin, mais toute la partie morale et didactique de leur devoir pastoral se déroule dans la langue compréhensible de tous. Ils savent bien, depuis le

protestantisme, qu'à la langue morte correspond une foi morte.

Mais très vite, parallèlement à l'utilisation des ouvrages à contenu religieux, apparaît le besoin d'ouvrages pratiques. Le curé étant lui aussi un peu paysan, il doit s'occuper souvent des champs et du bétail; il essaye d'introduire des nouvelles méthodes et ne répugne nullement à écrire des ouvrages pratiques à l'intention de ses ouailles. Il existe ainsi un grand nombre de textes traitant des sujets aussi variés que l'agriculture, l'artisanat, les maladies des animaux, la tenue d'une maison,etc...

Bientôt **l'école** prendra le relais de ces actions plus ou moins spontanées et périodiques, fruit de l'initiative personnelle. La Réforme et ses prolongements n'étaient pas les seuls à influer d'une manière heureuse sur le développement de la culture slovène. C'est en fait l'Aufklärung qui continue l'oeuvre commencée par la Réforme. Mais cette fois-ci, l'impulsion vient d'en haut, des souverains eux-mêmes, qui adhèrent à ce qu'il est convenu d'appeler le despotisme éclairé. Il est indéniable que l'impératrice Marie-Thérèse et son fils Joseph II imprimèrent leur marque d'une façon profonde à tous les peuples d'Europe Centrale. La première, dont le règne est caractérisé par un grand nombre de conflits armés, "a fait de l'Autriche un état allemand, obéissant à une direction unique" (Droz). L'idée politique n'est

pourtant pas le seul moteur de l'action de Marie-Thérèse: elle est toute pénétrée de l'idée du progrès intellectuel et de ses responsabilités devant le peuple, propres au Siècle des Lumières. Elle entreprend des réformes considérables dans le domaine de la justice, de l'administration, de la fiscalité et de l'éducation, tentant de faire régner dans son empire disparate partout les mêmes lois. Dans le domaine de l'instruction, les réformes de Marie-Thérèse et de Joseph II ont des conséquences profondes et lointaines. L'éducation du peuple est à la base même du progrès de l'humanité, préconisé par les Lumières. D'autre part, le développement de l'artisanat, des manufactures, les débuts de l'industrialisation, exigent de nouvelles connaissances, non seulement professionnelles, mais générales. D'un point de vue pratique, les souverains réformateurs ne manquent pas d'exemples des bienfaits qu'apporte l'instruction et ils n'ont pas à commencer à bâtir un système éducatif à partir de zéro. Il suffit de rappeler la remarquable activité didactique des jésuites, des piaristes et des frères moraves. Les "écoles pies", fondées d'abord à Rome par l'Espagnol Jose de Calasanc (1556-1648) qui avait compris que seul le manque d'instruction était la cause de la misère du peuple, se répandirent très rapidement en Italie, en Autriche et jusqu'en Pologne et en Prusse. Les communautés des frères moraves, issues des réformes de Jan Hus, accomplirent une oeuvre remar-

quable chez les Tchèques. Les Jésuites, qui deviennent un obstacle à la souveraineté absolue de l'impératrice et qui, d'autre part, freinent ~~le développement~~ parfois l'utilisation de la langue allemande, seront expulsés en 1773, non sans avoir donné au pays un nombre impressionnant d'hommes instruits. Par toute une série de lois et de décrets dont le plus important est l'Allgemeine Schulordnung de 1774, Marie-Thérèse fonde l'enseignement obligatoire et général dans tout l'Empire.

Dans le pays des Slovènes, qui présentent tout de même un certain retard du point de vue historique et social, cet acte prend une importance considérable, même si sa durée paraît de prime abord limitée, car la plupart de ces lois seront abolies après la mort de Joseph II et le début de la réaction consécutive à la Révolution française. Les réformes ouvrent en fait aux enfants du peuple l'accès à l'instruction.

Il est évident que ces réformes ne poursuivent pas un but philantropique, mais plutôt politique. Le slovène, qui est admis comme langue d'enseignement à l'école primaire, n'a qu'un seul but: permettre l'apprentissage de l'allemand. Au lycée, l'allemand est de rigueur, ce qui provoque la réaction hostile chez les Tchèques où la langue nationale était utilisée depuis longtemps. Cette mesure de germanisation forcée permet un rapprochement entre le peuple et l'aristocratie, qui parlait volontiers allemand.

Les Slovènes, au contraire, acceptent le programme des souverains et n'hésitent pas à collaborer avec les empereurs. Ainsi, Blaž Kumerdej prépare un programme spécial pour l'école slovène, où il évoque les malheurs du peuple qui ne sait ni lire, ni écrire, et explique qu'il est dans l'intérêt du gouvernement de lui apprendre à mieux cultiver la terre, pour payer les impôts, faire de meilleurs soldats, connaître les devoirs civiques et mieux apprendre l'allemand (6).

Ainsi, il n'est pas étonnant que Kopitar arrive au Lycée de Ljubljana avec le seul slovène paysan comme bagage. - "Il ne comprenait pas une syllabe d'allemand quand il arriva de Repnje à Laibach (Ljubljana)" (7).

Ljubljana était à cette époque une petite ville de province fortement germanisée. Mais il y subsistait tout de même des foyers de culture slovène, des foyers où, depuis la Réforme, le feu couvait sous la cendre. Il existe parmi les familles nobles d'origine étrangère, mais souvent mâtinées de sang slave, des hommes qui s'intéressent, qui se passionnent même pour la langue et l'histoire du peuple au milieu duquel ils vivent. Citons parmi eux J.L. Schönleben (1618-1681), auteur d'une Carniolia Antiqua e Nuova et fondateur de la première imprimerie slovène. Tel est aussi son compatriote J.V. Valvasor (1641-1693), collectionneur précoce des antiquités slaves, amateur de botanique et d'histoire. On

lui doit notamment la célèbre Die Ehre des Herzogthums Krain. Tel est le grand prédicateur J. Svetokriški (1647-1714). Ces hommes cherchent à promouvoir, en latin ou en allemand le plus souvent, le pays qu'ils habitent, parlent en termes élogieux de sa langue et de son histoire.

Notes:Enfance

1)"Custos an der Hofbibliothek ward im Lande Krain 1780 am 23. August geboren".KS,p.1

2)"Kopitar ward unter dem Landvolke geboren".ibid.p.4

3)"Večina naroda je obstajala takrat kakor sedaj iz kmetov".I.Prijatelj:O kulturnem pomenu slovenske Reformacije,p.22

4)Jagić:Briefwechsel,p.114

5)"Mali narodi smo začeli z Reformacijo živeti".I.Prijatelj:op.cit.p.43

6)Pogačnik:Zgodovina II p.26

7)"Dazu verstand er keine Sylbe Deutsch,als er von Repnje nach Laibach kam".KS,p.3

CHAP.II

Les Jansénistes

Parmi les grands aristocrates qui ont joué un rôle important dans le développement de la culture slovène et qui ont exercé une influence directe sur le milieu que fréquente le jeune Kopitar à Ljubljana, le plus important est sans aucun doute K.J. Herberstein (1719-1787), car c'est avec lui que pénètre en pays slovène le jansénisme. Né à Graz, le **comte Herberstein** fit ses études à Rome, au Collegium Germanicum-Hungaricum, devint abbé à ~~Trident~~ Trente et à Freising, d'où il est appelé à Vienne pour devenir le conseiller secret de l'impératrice. C'est probablement à ~~Trident~~ Trente qu'il entre en contact avec la doctrine janséniste. A Vienne, il est influencé par d'autres jansénistes, proches de la Cour, comme par exemple Gerhard van Swieten, médecin particulier de Marie-Thérèse, fondateur de l'Ecole de Médecine, du Jardin botanique de Vienne. D'autres jansénistes fréquentent la Cour. Ils entretiennent des liens très étroits avec l'Eglise janséniste d'Utrecht et les fébronistes.

On peut dire que, au cours de la seconde moitié du 18ème siècle, la religion officielle en Autriche prend une coloration nettement janséniste, fait dont les raisons sont loin d'être fortuites ou liées uniquement au rayonnement exceptionnel de l'Eglise d'Utrecht. En effet, le jansénisme s'oppose aux jésuites, non seulement pour des raisons pure-

ment doctrinaires, mais aussi pour des raisons pratiques, tant politiques que culturelles. Les jésuites, véritable soutien de la théocratie pontificale, limitent en fait le pouvoir des souverains et, d'autre part, empêchent le développement de la langue allemande. Le jansénisme arrive en Autriche en même temps que les idées du Siècle des Lumières, auquel il ne s'oppose nullement, au contraire. Il est chargé d'aspirations temporelles. En France, il est assimilé à la lutte contre la monarchie, ce qui explique l'acharnement de Louis XIV contre Port-Royal; en Autriche, par contre, cette doctrine est perçue surtout comme une aspiration à une certaine rigueur morale, à la recherche de la vérité. Elle répond à un besoin de renouveau national et semble former tout d'abord des sujets loyaux, obéissant à l'ordre établi. Plus tard on s'apercevra qu'il sape en fait les bases de la monarchie et le jansénisme n'aura plus droit de cité à l'époque de Metternich.

Comme nous le voyons avec l'évêque Herberstein, le jansénisme permet d'introduire les idées de progrès et, dans une certaine mesure, les idéaux des Lumières par le truchement du clergé. Voilà pourquoi les réformes de Marie-Thérèse et de Joseph II atteignent les peuples dans leur profondeur. Elles ne vont pas contre la religion, mais avec elle, ce qui paraît contraire à ce qui se passe en France où il est traditionnellement admis que le Siècle des Lumières avait adop-

té une attitude critique et sceptique à l'égard de la religion. "Ecrasez l'Infâme", dit Voltaire, et les Encyclopédistes mènent une guerre sans merci contre la religion et ses prétendues vérités. Mais, comme le dit Ernest Cassirer, "le sentiment qui partout domine est le sentiment créateur, une confiance absolue dans l'édification et rénovation d'un monde. C'est cette rénovation qui est maintenant attendue et exigée de la religion même" (1). Et c'est cette attitude qui fut adoptée par les deux souverains réformateurs d'Autriche, persuadés d'agir pour la plus grande gloire de Dieu.

L'Edit de Tolérance (**Toleranzpatent**) promulgué par **Joseph II** en 1781 revêt une grande importance pour les Slaves d'Autriche, car il permet non seulement la liberté du culte, mais également l'étude des oeuvres de la Réforme, permet par exemple aux Tchèques de renouer avec l'époque hussiste et aux Slovènes de revenir aux oeuvres éditées par les protestants. Et l'on peut dire que le jansénisme prolonge l'action des protestants. Il apporte avec lui les querelles de pure doctrine, bien souvent, mais sous une forme atténuée; mais il préconise surtout le retour à une foi personnelle, à la lecture des textes sacrés dans la langue nationale. Pour l'évêque Herberstein, resté durant 20 années dans cette charge à Laibach, tout acte est un acte de foi, et l'oeuvre de sa vie en faveur de ses croyants s'insère dans cette logique. Il cherche à élever le niveau moral et

intellectuel du peuple, à l'arracher à la superstition. Agissant en accord avec l'Impératrice, il essaye d'élever le niveau du clergé, de donner de nouveaux textes slovènes à la population. Il demande à son secrétaire Japelj de traduire en langue slovène le Katechisme (1778), approuvé par la souveraine et dédié à elle (2).

Peu à peu se forme à Laibach, autour de l'évêque, un cercle de jeunes ecclésiastiques qui influence considérablement le développement de la langue slovène. Ils publient des oeuvres au contenu d'abord purement religieux, comme des livres de prières, des manuels de prêche, des chants d'église. L'un d'eux (Debevec) aborde même l'interprétation janséniste de la Bible (Discours sur la lecture de la Bible) (3). Le Nouveau Testament paraît en 1784-86, traduit par Jurij Japelj qui s'inspire de la traduction de Dalmatin, mais aussi de Lemaistre de Sacy ~~d'Arnauld~~, comme la traduction allemande. "Avec la Bible, la langue slovène reçut ses fondements dans la tradition et élargit considérablement son vocabulaire" (4).

A la mort de Herberstein en 1787, la majorité du clergé est acquise à ses idées. Mais il n'eut pas toujours que des partisans, surtout à cause de sa lutte acharnée contre toute superstition, contre les fêtes et coutumes plus ou moins païennes alors en usage parmi le peuple. On l'appelle "luteran", "franc-maçon" (5) et il est jusqu'aux chants populaires qui évoquent le jansénisme (6).

Herberstein joua longtemps le rôle d'intermédiaire entre le Pape et l'Eglise d'Utrecht qu'il s'efforça, avec l'aide de Marie-Thérèse d'ailleurs, de ramener à Rome. Malgré les interventions des souverains, il ne fut jamais archevêque, car considéré presque comme un hérétique par le Pape.

Le cercle intellectuel, soucieux de promouvoir le slovène, qui s'est formé autour de l'évêque, trouvera son prolongement dans le cercle du **baron Zois.** Certains de ses membres, comme Linhart et Japelj, prennent une part active aux deux groupes et, ce qui est important pour notre sujet, élargissent leur intérêt aux autres Slaves. Ainsi, **Kumerdej** qui connaissait le russe, envoya en 1790 une petite étude concernant la langue slovène à l'Académie russe pour son dictionnaire.

Notes:Les Jansenistes

1)Ernest Cassirer:La Philosophie des Lumières,Paris 1986, p.195

2)Pogačnik:Zgodovina II p.56

3)ibid

4)"Z Biblijo je slovenski jezik dobil temelj v tradiciji in si pomembno razširil besedni zaklad".ibid.p 57

5)SBL

6)Pogačnik:op.cit.p.20

CHAP.III

Les "universités" chez Z. Zois

Kopitar, brillant élève au Lycée de Ljubljana, recevait une bourse du gouvernement, ce qui lui permettait non seulement de subvenir à ses besoins, mais d'aider encore ses parents. Ayant terminé ses études au Lycée, il "entre en 1788 comme précepteur d'un de ses neveux dans la famille du noble baron Zois, qui eut sur la suite de sa destinée la plus grande influence" (1). Après le départ de son élève pour Vienne, "Kopitar demeura dans la maison aimée et estimée de Zois comme son secrétaire, bibliothécaire et conservateur de sa collection minéralogique pendant huit années, qu'il considère comme les plus agréables de sa vie" (2).

Ces phrases, écrites par un homme qui ne fut jamais enclin aux épanchements sentimentaux, expriment on ne peut plus clairement la profonde influence qu'eut ce séjour sur sa vie et sur son activité de slaviste. On peut d'ores et déjà affirmer que, sans ce personnage central et les hommes qui l'entouraient, il n'y aurait jamais eu de slaviste Kopitar. Il dit d'ailleurs lui-même que, sans Zois, il serait devenu, dans le meilleur des cas, un évêque et, dans le pire, un curé. Kopitar entre dans le cercle de vie intellectuelle le plus important et le plus ouvert sur le monde qui existe dans le sud de l'Empire autrichien. "Il avait besoin

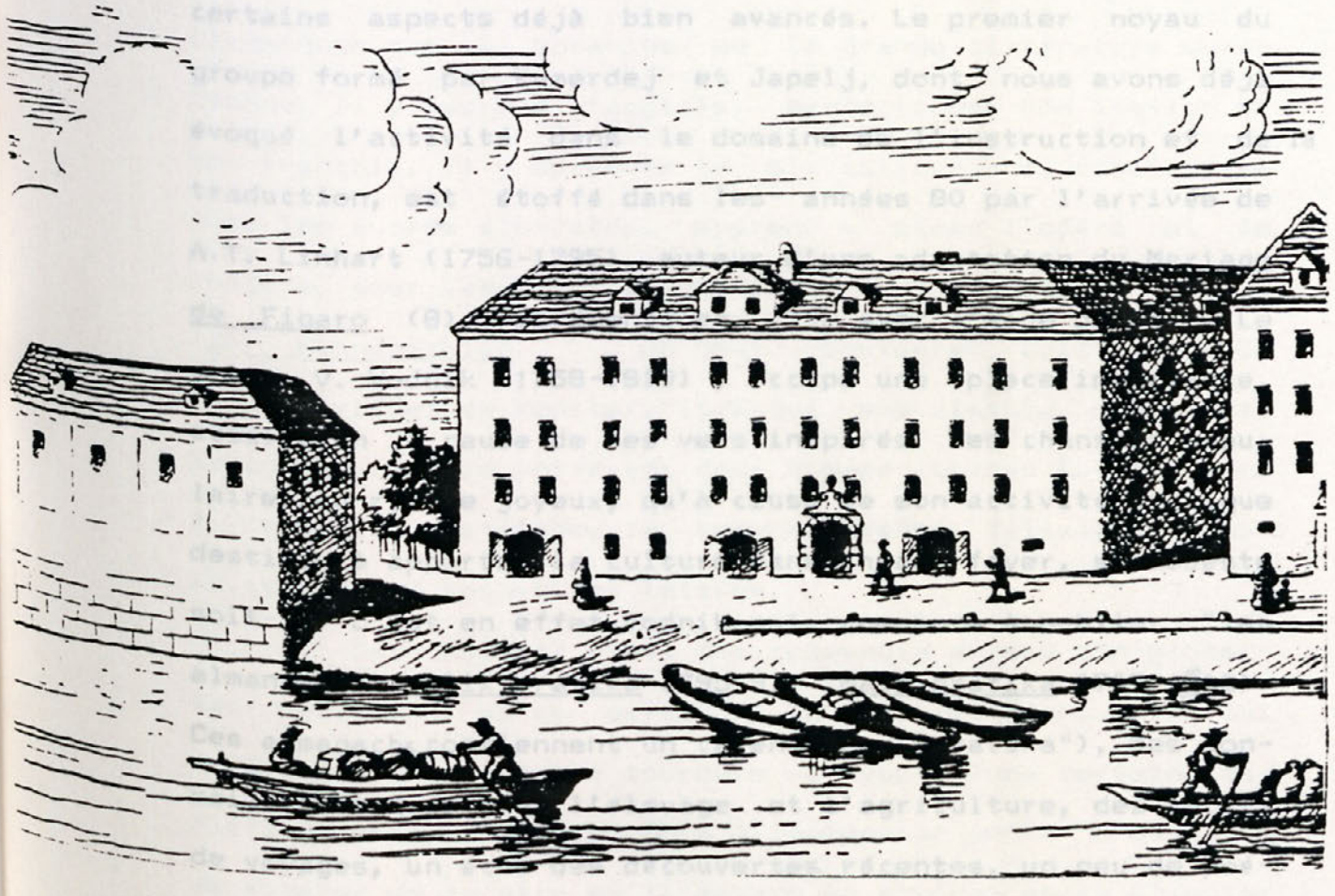
de combler les lacunes de l'école" (3).

Qui est donc ce SIGISMUND (ŽIGA) ZOIS? C'est un grand aristocrate qui possède tous les traits caractéristiques de l'homme des Lumières en Europe Centrale. Né en Italie en 1747 de père italien et de mère slovène, il fit ses études à Reggio et s'installa, après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Belgique, en Italie, à Ljubljana, dans une grande maison qui devint non seulement un salon littéraire, mais le lieu de rencontre de tout ce qui passait de célèbre et de savant dans la région. Très riche, car il possède des hauts-fourneaux, des mines, des commerces et des châteaux, il reçoit chez lui ou correspond avec les grands de cette époque, comme Metternich, Gentz, Erberg, comte de Bellegarde, des savants comme le baron Lapeyrouse, minéralogiste de Toulouse, Balthazar de Hacquet, professeur d'histoire naturelle à Lvov (4). Fidèle à l'universalisme auquel aspire tout homme des Lumières, il s'intéresse à la botanique (une fleur des Alpes porte son nom), à la minéralogie, à la chimie, à la physique, à l'histoire, à l'orientalisme, etc... Il est membre de diverses sociétés savantes, dont la Royal Society anglaise et de l'Académie Celtique française. Il parle non seulement les langues "indispensables" à un honnête homme de l'Europe Centrale que sont le latin, l'italien, le français, l'allemand et l'anglais, mais également le russe, le suédois, le letton, et s'intéresse au lapon et au vieux slave.

Grand amateur de théâtre et d'opéras italiens, il reçoit chez lui des chanteurs pour lesquels il adapte parfois certains airs en slovène. Son activité de traducteur n'a été étudiée qu'il y a peu (5). Il fit la première traduction slovène de la Lénore de Bürger, des fables de l'Italien Casti et d'une partie du Satyricon.

Il possède la bibliothèque la plus riche et la plus variée de tout le pays. S'y côtoient les oeuvres de Pope et de Gibbon, de Voltaire et de Boileau, de Swift et de Marmontel, Goethe, Fielding, Lessing, Wieland, Ossian (dans la traduction allemande de Denis) et l'Esprit de l'Encyclopédie (édition de Genève 1769 (6).

Bien qu'Italien de lignée et d'éducation, il manifeste un intérêt profond envers le peuple slovène, dont il parle la langue, ce qui est fort rare pour un aristocrate de son envergure. Il collectionne des ouvrages qui concernent les Slaves (Schlözer, Anton, Adelung, Perzl, Durych), les éditions slovènes, des manuscrits glagolitiques, etc... (7). Mais Zois n'est pas seulement un érudit, c'est surtout un organisateur et un mécène. C'est un homme portant la perruque, au regard gai, aux traits doux, cloué par la goutte sur un fauteuil roulant de sa propre invention. Toute sa vie est désormais vouée à faire promouvoir et étudier, non seulement le slovène, mais toutes les langues slaves, leur présent et leur passé. Avec ses "Hausslavist", il élabore un



LA MAISON DE ZOIS A LJUBLJANA

programme pratique qui doit permettre au slovène de devenir une langue littéraire au même titre que les autres langues européennes. Lorsque Kopitar entre dans ce cercle, le programme, qui prolonge celui des jansénistes, est déjà fixé, certains aspects déjà bien avancés. Le premier noyau du groupe formé par Kumerdej et Japelj, dont nous avons déjà évoqué l'activité dans le domaine de l'instruction et de la traduction, est étoffé dans les années 80 par l'arrivée de A.T. Linhart (1756-1795), auteur d'une adaptation du Mariage de Figaro (8), représenté en 1790 avec l'aide de Zois. Le poète V. Vodnik (1758-1819) y occupe une place importante, aussi bien à cause de ses vers inspirés des chansons populaires au rythme joyeux, qu'à cause de son activité pratique destinée à apporter la culture dans chaque foyer, si modeste soit-il. C'est en effet Vodnik qui commence à publier "les almanachs" (Velik pratika 1795-97, Mala pratika 1797-1906). Ces almanachs contiennent un calendrier ("pratika"), des conseils pratiques pour l'élevage et l'agriculture, des récits de voyages, un écho des découvertes récentes, un peu de poésie (de Vodnik), des textes de narration, etc... Ces ouvrages, édités sur l'initiative de Zois, incitent le peuple à la lecture et subsistent sous des formes plus ou moins transformées, presque jusqu'à nos jours où la télévision les a remplacés. Le premier journal slovène ("Ljubljanske Novice" 1797-1800) est également dû au baron Zois et à Vodnik

Dans cette maison cosmopolite, ouverte à tous les courants nouveaux, débordante d'activité pratique et qui ressemble à une sorte d'université, Kopitar va parfaire ses connaissances, aussi bien en ce qui concerne les auteurs classiques que la botanique ou la grande littérature européenne. Il y apprend l'anglais, perfectionne son italien et son français. Il y découvre la slavistique, se familiarise avec les autres slavistes, apprend à aimer l'opéra et le théâtre, pour lequel il adapte même une pièce de Kotzbue (Der Hahnenschlag) . On peut considérer Zois comme le père spirituel de Kopitar, lien qui est visible dans toute la correspondance entre les deux hommes lorsque Kopitar sera à Vienne. La gratitude, la reconnaissance filiale transparaissent dans toutes ces lettres.

Mais Kopitar n'est pas redevable envers son protecteur seulement de son savoir et de ses relations, il lui doit aussi une certaine tournure d'esprit, une certaine manière de voir et d'agir. On a l'impression qu'il a du mal à se séparer de ce père qu'il essaye en quelque sorte d'imiter dans son activité de slaviste; il s'efforce de réunir les hommes, de leur fixer un programme, de les diriger, d'organiser et coordonner leurs recherches. Les idées préconisées par Kopitar se trouvent déjà en germe dans le cercle de Zois: ainsi l'anticléricalisme, issu des idées de l'Aufklärung, le souci du développement de la langue et du niveau

culturel du peuple à la fois. Le jansénisme de Kopitar prend sa source dans le cercle de Zois. En ce qui concerne la slavistique, le besoin d'un alphabet slave, l'importance accordée à la poésie populaire, le didactisme, les idées sur la grandeur et l'importance des Slaves et un certain austroslavisme, ou en tout cas l'idée que ces peuples sont étroitement liés à la civilisation occidentale, toutes ces notions préexistent déjà à l'état latent dans ce milieu intellectuel.

Notes:Universités chez Zois

1)"1799 als Hauslehrer eines Neffen in die Familie des edlen Baron Sigismund Zois kam,der auf sein weiteres Schicksal den grössten Einfluss hatte".KS,p.4

2)"blieb Kopitar beim ebenso geliebten als liebenswürdigen Sigismund Zois in Hause als dessen Secretär,Bibliothekar und Mineralischen-Cabinets-Aufseher durch acht Jahre,die er unter die angenehmsten seines Lebens zählt".ibid.p.5

3)"Benützte die Lücken der Schule auszufüllen".ibid.p.7

4)Kidrič:Dobrovský,p.50

5)cf.A.Gspan:Slavistična revija,1969,p.315

6)Kidrič:op.cit.p.27

7)ibid.p.40

3ème PARTIE

LA GRAMMAIRE SLOVENE

Avant son départ pour Vienne afin d'entreprendre des études qui doivent le mener à l'indépendance financière, Kopitar avait déjà écrit son premier ouvrage, le seul qui trouvât quelque grâce aux yeux de ses détracteurs. La Grammatik der slavischen Sprache in Krain, Kärnten ... und Steyermark, publiée en 1808 à Ljubljana, est en quelque sorte le cadeau d'adieu que le jeune homme avide de savoir offre à sa petite patrie avant de la quitter pratiquement pour toujours. Il est évident que ce départ n'est pas une rupture avec ses compatriotes, car la capitale des Habsbourg est le lieu normal des études universitaires de ces provinces. Parallèlement aux études de droit, il poursuit, avec beaucoup plus de sérieux, les études slaves commencées chez Zois. D'autre part, une fois installé à Vienne comme bibliothécaire et censeur, il garde des liens très étroits avec Ljubljana où il exerce une influence bien plus profonde qu'on ne l'admet habituellement. La preuve en est son abondante correspondance avec les Slovènes, qui permet l'étude détaillée du développement culturel de la Slovénie au début du 19ème siècle. La base même de cette influence est sa grammaire. Mais son rayonnement dépasse largement les frontières étroites de sa patrie et s'inscrit déjà dans l'oeuvre générale de Kopitar-slaviste.

C'est lui qui remet à l'honneur le nom même de "Slovénie".

CHAP.I

Les précurseurs

Considérée généralement comme la première grammaire scientifique slovène, la Grammatik der slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steyermark est pourtant loin d'être la première grammaire de la langue slovène. Il suffit d'en voir la liste dressée par Pogačnik (1). Rien qu'entre 1750 et 1809, il en dénombre 5; il est vrai que c'est une époque d'activité fiévreuse qui prépare le renouveau du 19ème siècle. Mais c'est à l'époque de la Réforme que parut le premier essai de codification de la langue slovène. C'est l'ouvrage d'**Adam Bohorič** (1520-1598) intitulé Arcticae succesivae horulae de latinocarniolana literatura (Wittemberg, 1584). Bohorič aborde entre autres le problème de **l'alphabet slovène**, qui sera l'une des préoccupations majeures non seulement de Kopitar, mais aussi de nombre de ses contemporains. La graphie préconisée par Bohorič se maintiendra presque pendant trois siècles et ne sera remplacée vraiment que par la "gajica" après une longue période de querelles auxquelles participera activement notre slaviste. L'oeuvre de Bohorič servit aussi de modèle à la grammaire du capucin **Hipolit** (de son vrai nom Janez Adam Gaiger, 1667-1722), intitulée Grammatica Latino-Germanico-Slavonica (Laibach,

1715-1722). En 1768, paraît la première édition de la Krajnska Gramatika du père **Marko Pohlin** (1735-1801), sans doute la plus répandue, mais aussi la plus critiquée. Un des premiers activistes du renouveau slovène, homme d'une grande culture européenne, Pohlin fut l'un des premiers qui tenta d'attirer la classe moyenne des villes, l'intelligentsia laïque, vers une expression slovène, réservée jusqu'alors aux couches paysannes. On reprocha à Pohlin son manque de rigueur scientifique, l'arbitraire dont il fait souvent preuve et surtout le fait qu'il ait pris comme modèle la langue parlée par les bourgeois de Ljubljana, fortement germanisée. Malgré ces défauts, la Krajnska Gramatika eut le mérite de proposer des règles pour une langue destinée aux élites intellectuelles naissantes dans les régions qui étaient administrativement divisées et influencées par les voisins (Hongrois au Prekmurje, Italien en Vénétie-Frioul, Allemand en Carinthie, Carniole et Styrie). Certaines de ces grammaires n'existent que sous forme manuscrite, telle par exemple celle de **Blaž Kumerdej** (1738-1805) (2) dont le titre lui-même ressemble déjà à tout un programme. Elle est particulièrement intéressante pour le sujet qui nous préoccupe, car elle comporte une Introduction (Vorrede) dans laquelle l'auteur présente la langue de Carniole comme l'une des branches du vaste rameau slave. Il évoque en outre la culture passée de ses concitoyens, les écrits dus à la Réforme et aux Jésuites. Etant lui-même

Carniolien, il prend comme base la langue de sa province, sans oublier pourtant de signaler les autres dialectes de la région et leurs particularités. Cette grammaire était accessible à Kopitar à Ljubljana et il la connaissait bien (3).

Nous pouvons citer encore les grammaires suivantes: Windische Sprachlehre (de Ožbald **Gutsman**, 1777), Krainerisch-Slavische Sprachlehre (de Janez **Debevec**, 1795) et Slavische Sprachlehre (de Jurij **Japelj**, avant 1807). Le premier essai de grammaire écrite en slovène (4) avec l'allemand en regard vient curieusement de l'une des régions les plus germanisées et comporte un très grand nombre de germanismes et de calques.

Notes:Les précurseurs

1)Pogačnik:Zgodovina II,p.122

2)Blaž Kumerdej:Versuch einer Historisch-kritischen Krainisch-slavischen Grammatik.

3)Jagić:Briefwechsel p.76.

4)Jurij Zelenko (=Mihael Zagajšek):Slovenska gramatika, Cili 1791.

L'élaboration de l'oeuvre

Il est intéressant de constater, dans les titres mêmes de ces ouvrages, que la préoccupation pédagogique est souvent présente, ce qui s'explique par les progrès de la scolarisation dans la seconde moitié du 18ème siècle. D'autre part, il convient de remarquer le flottement en ce qui concerne la définition de la langue traitée (krainisch, slavisch, windisch). Nous allons souvent rencontrer ce manque de précision, cette recherche de termes propres qui caractérise aussi les débuts de la slavistique.

Ayant conscience des imperfections que présentent tous ces ouvrages, Zois et son cercle, en élaborant le plan de développement pour le slovène, en arrivent tout naturellement à ressentir la nécessité absolue d'une nouvelle grammaire. Cosmopolites et polyglottes, ils sont parfaitement au courant des progrès accomplis dans les autres pays européens dans le domaine des études des langues en général et dans celui de la science grammaticale en particulier. La curiosité universelle, le désir d'étudier les langues de l'Orient, propres aux hommes de l'Auflklärung, conjugués à l'intérêt naissant pour les langues nationales, multiplient les ouvrages traitant du sujet. Les grammaires existantes paraissent vieillies, elles ne correspondent plus aux nouvelles aspirations. Comme le dit Meillet: "Cha-

que siècle à la grammaire de sa philosophie". Le modèle gréco-latin commence à être contesté, la rigidité des règles anciennes ne paraît plus conforme à la nouvelle liberté de penser, tout comme les règles des trois unités du théâtre français se trouvent de plus en plus critiquées. Et déjà se pose le problème de la manière dont le grammairien doit se comporter envers la langue en perpétuelle transformation, comme tout ce qui est vivant. En un mot et pour employer les termes modernes, la grammaire doit-elle être **normative** ou simplement **descriptive**? Doit-elle avoir un but uniquement pratique, c'est-à-dire faire connaître les propriétés d'une langue-objet à ceux qui l'ignorent, ou doit-elle décrire, à des fins de pure connaissance, une langue naturelle? Admirant la multiplicité des langues et leurs structures, les hommes des Lumières n'excluent pas l'hypothèse d'une grammaire universelle en rapport avec les catégories logiques. En 1816, **Bopp** donnera la première étude des conjugaisons indo-européennes et Jacob Grimm entreprendra l'étude de la grammaire historique. En France, en Angleterre, et surtout en Allemagne, surgissent de nouvelles théories sur la grammaire, sur la dépendance entre l'esprit et la langue, entre les notions de la **langue** et de la **nation.** Les bouleversements qu'apportent un HERDER, un Wilhelm **Humboldt**, un J.C. ADELUNG mènent peu à peu vers la **linguistique moderne.** En Allemagne, le modèle de J.C. Gottched (1) (1700-1776), normatif et influencé par

le clacissisme français, est totalement dépassé. D'autre part, les savants allemands commencent à manifester un intérêt croissant pour les langues slaves. Tels Schlözer, qui voit la nécessité d'une grammaire slave et surtout **Johann Christian Adelung** (1732-1806) dont le Mithridates exercera une grande influence. Sa grammaire allemande, qui tient compte des nouvelles tendances, servira de modèle à beaucoup de grammairiens, entre autres à Dobrovský et à Kopitar.

Le cercle de Zois est au courant de tous ces efforts nouveaux, de toutes ces recherches. Mais le but de leurs actions est nécessairement pratique. C'est d'abord le poète **Vodnik**, auteur des ouvrages d'histoire et de manuels scolaires, qui s'attèle à la tâche. Mais ses travaux avancent lentement et le besoin d'une grammaire moderne se fait de plus en plus pressant. Kopitar ressentit sans doute ce besoin en traduisant en slovène la pièce de Kotzebue, Der Hahnenschlag (2). D'autre part, il fut amené à donner des cours de slovène à la jeune comtesse de Bellegarde, fille du général de Bellegarde, Français d'origine savoyarde, au service des Habsbourg à Laibach. La comtesse voulait simplement pouvoir parler avec ses domestiques autochtones.

Kopitar se mit au travail avec l'enthousiasme qui lui était propre, mais il s'aperçut rapidement que les moyens lui faisaient cruellement défaut:il n'existait pas de grammaire qui correspondît vraiment à la langue que parlait

le petit peuple de Ljubljana. Aussi, prépara-t-il des fiches qui lui serviront de base pour sa Grammatik. Il eut plus de chance quant à un texte de lecture, car il put se servir de l'adaptation récente due à A.T. Linhart (1756-1795) du Mariage de Figaro (3).

La rapidité avec laquelle Kopitar termine sa première oeuvre en dit long sur son enthousiasme et sur sa capacité de travail. Une rivalité certaine existant entre lui et Vodnik, qui prépare lui aussi une grammaire, n'est pas tout à fait étrangère à cette hâte (4). Mais, malgré cette rivalité qui fut si souvent mise en avant et âprement critiquée, il faut souligner que l'estime réciproque, sinon l'amitié des deux hommes se prolonge malgré tout. C'est Vodnik qui corrige les épreuves de la Grammatik, car Kopitar est à ce moment déjà à Vienne (5). D'ailleurs, Vodnik publie en 1811 sa Pismenost (6), un outil indispensable à l'enseignement du slovène, favorisé par la conjoncture historique ~~les Français~~. Elle s'inspire de la grammaire de Kopitar et lui sert en même temps de complément.

La grammaire de Kopitar est donc le **fruit d'une nécessité**; cette nécessité est soulignée de nouveau de nos jours par un Jože Toporišič qui dit: "L'auteur (de la grammaire) ne pouvait se représenter comme lecteur que l'instituteur" (7). Mais, dans un pays où la langue de la couche cultivée de la population était surtout l'allemand, Kopitar donna un outil slovène, digne du niveau de ces

élites. "L'importance de la grammaire de Kopitar ne réside pas seulement dans son aspect scientifique, mais aussi pratique, ce que confirma le mieux Prešeren avec ses Poésies" (8). Cette grammaire décrit l'état de la langue et tente d'en codifier l'usage. Comme le dit encore Toporišič: "Kopitar a, dans une grande mesure, découvert la structure de la langue slovène" (9).

Notes:Elaboration

1)J.C.Gottsched:Versuch einer kritischen Dichtkunst für Deutsche, Göttingen 1730

2)Tinček Petelinček.Le texte traduit par Kopitar a été perdu,mais nous savons par de multiples sources que la pièce avait été jouée à plusieurs reprises à Ljubljana.

3)Ta vesseli dan ali:Matizhek se sheni(v Lublani 1790).La pièce est une habile adaptation de l'oeuvre de Beaumarchais.L'auteur réussit à exprimer les idées progressistes à travers les personnages très proches des conditions locales.

4)Петровский:Первые годы p.41-43

5)ibid.p.48

6)V.Vodnik:Pismenost ali Gramatika za perve šole,Laibach 1811

7)"Pisec si kot bralca...predstavlja zaenkrat le osnovnošolskega učitelja".J.Toporišič:"Kopitarjeva slovnica", Slavistična revija 1980,4 p.395.

8)"Pomen Kopitarjeve Slovnice ni samo v njeni znanstvenosti,ampak tudi v njeni praktični uporabnosti,kot je s svojim jezikom najbolje potrdil Prešeren".ibid p.411

9"Kopitar je v veliki meri odkril strukturo slovenskega jezika".ibid.p.412

CHAP.III

Idées exprimées

L'analyse de la grammaire proprement dite n'entre pas dans le cadre de notre étude, encore qu'il serait intéressant de souligner certaines nouveautés introduites par Kopitar et qui furent généralisées par la suite. Ainsi, par exemple, le grammairien slovène emploie les termes "imperfectivum" et "perfectivum" pour désigner les deux aspects du verbe. Dobrovský, avec lequel il en parle dans sa correspondance, préfère "singularia" et "iterativa" (1).

Mais nous ne pouvons passer sous silence l'Introduction (Einleitung) et la Conclusion (Nachschrift), cette dernière écrite déjà à Vienne. En effet, ces deux textes, importants déjà quant au volume qu'ils occupent (Introduction pages III à XLVIII, Conclusion pages 385 à 460), contiennent déjà, à l'état d'ébauche, les principales idées de Kopitar sur la grammaire en général, sur la langue slovène et ses dialectes, mais aussi et surtout ils présentent au lecteur une des branches des peuples slaves, des liens qui unissent les diverses branches, leur histoire, leurs similitudes et leur diversité. La théorie panonnienne et l'austroslavisme, présents déjà au cercle de


ADVIZ

Grammatik

der

Slaviſchen Sprache

in

Krain, Kärnten und Steyermark.

Kopytar

W. H. K.

Laibach,

bey Wilhelm Heinrich Korn.

1808.

DONS
N°14931

LA GRAMMAIRE DE KOPITAR(exemplaire de l'INALCO-le nom de l'auteur fut ajouté à l'encre).

Zois, se trouvent dans ces pages, exprimées déjà avec conviction et clarté.

Le titre lui-même ("slavische Sprache") indique ce lien entre les peuples slaves. On peut y voir également une opposition au "deutsche Sprache" dans laquelle l'oeuvre est rédigée, mais qui est aussi la langue officielle et, pour certains, considérée comme supérieure. Des trois dialectes qu'indique le titre, soulignant ainsi les différences régionales qui caractérisent le slovène, seul le dialecte de la Carniole est vraiment étudié à fond. Rappelons que c'est en quelque sorte le "dialecte maternel" de Kopitar. Est-ce un hasard si c'est justement ce dialecte, parlé notamment par Kopitar et Prešeren pendant leur enfance, qui deviendra plus tard la base de la langue littéraire slovène?

Sans rejeter complètement la tradition écrite qui date de la Réforme (2), Kopitar préconise **l'emploi de la langue telle qu'elle est parlée.** Il se déclare partisan d'une lutte sans merci contre la langue germanisée des villes (d'où le ton acerbe qu'il utilise quand il parle de Pohlin). Et comment lutter contre le fléau de la germanisation qui menace l'existence de la langue et par là du peuple lui-même? Il convient de renouer les liens avec la **langue des paysans,** préservée de cette suprématie de l'allemand; il convient de traduire des livres non à partir de l'allemand dont la structure trop familière dépare la

syntaxe slovène, sinon le vocabulaire, mais du latin, du français, de l'anglais ; il faut préparer un dictionnaire complet, critique et fidèle; une chaire de slovène au séminaire de Laibach s'impose, car Kopitar, digne disciple des jansénistes, voit toujours dans le prêtre le principal porteur de la culture chez le peuple, le gardien et le garant de la pureté de la langue à la campagne. Pour des raisons très complexes, ce programme, largement discuté et critiqué, ne sera pas appliqué immédiatement en Slovénie. Mais l'auteur n'en abandonnera jamais l'idée, d'autant plus qu'il lui trouvera une application pratique et rapide en Serbie, par l'intermédiaire de Vuk Karadžić.

Une autre idée, qui accompagne Kopitar tout au long de sa vie sous des formes diverses, se trouve également exprimée dans l'Introduction: c'est l'idée de **l'importance de l'élément slave en Autriche** et de ses liens avec les autres Slaves, séparés mais néanmoins proches, justement par la langue et par le passé commun. Elle est à la base de son austroslavisme. Cette idée de parenté entre Slaves n'est pas neuve, Kopitar lui-même la fait remonter aux Chroniques de Nestor. Ce sont justement ces Chroniques, publiées récemment, qui ont remis à l'ordre du jour l'étude de cette unité perdue (3). Les prédecesseurs-grammairiens, Gutsman et Kumerdej, insistaient déjà sur cette unité. L'idée venait d'en être soulignée par Herder. Et Kopitar cite dans son Introduction de larges extraits de la

4ème partie du 16ème livre des Idées sur l'Histoire de la philosophie de l'Humanité (4). Comme bon nombre d'hommes de cette époque, Kopitar accepte avec gratitude et sans chercher trop à les approfondir, ces idées sur le caractère pacifique des peuples slaves et leur futur prometteur. Il voit une preuve de leur douceur dans la façon dont ils avaient accepté le christianisme, apporté par le truchement de leur propre langue par les "doux apôtres Cyrille et Méthode". Cette remarque est intéressante, car elle nous emmène au coeur même des préoccupations de Kopitar-slaviste, nous explique, du moins en partie, la vénération qu'il éprouvait pour le vieux slave. Tout le malheur des Slaves vient de leurs divisions politiques qui permirent aux autres peuples (Mongols, Hongrois, peuples germaniques, turcs) de les réduire en esclavage. Et il se met à rêver d'une langue slave, d'une même religion, d'un même chef Vladimir (5). Panslavisme et austroslavisme semblent se côtoyer parfois dans ces pages pleines de fougue et d'enthousiasme de jeunesse.

Une autre préoccupation de Kopitar trouve un écho dans ces textes : **l'alphabet** (6), qui est commun à bon nombre de ceux qui se soucient des langues slaves et de leur avenir. Car si ces langues appartiennent à la même famille, pourquoi possèdent-elles trois sortes de graphies (latin, cyrillique, glagolitique), avec en plus des variantes? Et Kopitar de rêver d'un nouveau Cyrille (7) qui

serait à même d'apporter une nouvelle unité dans ce désordre incompréhensible. Il permettrait aux différents peuples slaves de se rapprocher considérablement. Cette idée d'un alphabet commun sinon à tous les Slaves, du moins à tous ceux qui font partie de l'Empire des Habsbourg, accompagnera Kopitar pendant un long moment, deviendra presque une sorte d'idée fixe et provoquera quantité de conflits avec ses contemporains.

En ce qui concerne la connaissance du passé propre à la Slovénie, il donne la **liste des publications en slovène.** Kopitar connaissait déjà particulièrement bien l'époque de la Réforme. Comme le dit Petrovski: "Cette grammaire fut pendant longtemps la source principale de renseignements sur les publications de l'époque de Trubar" (8). Šafařik s'en inspire beaucoup lorsqu'il prépare son Histoire des Littératures slaves du Sud.

Notes:Idées exprimées

1)Jagić:Briefwechsel,p.317

2)Le sujet a donné recemment matière à polémique.Cf.J.Toporišič:Porteti, razgledi,presoje,Ljubljana 1987,p.50

3)A.L.Schlözer:Probe Russische Annalen

4)Cf.Annexe 1

5)Grammatik p.XVII

6)ibid.p.XX-XXII

7)ibid.p.193

8)"Грамматика надолго осталась первоисточником сведений по словинской печатной литературе труберевской эпохи" .Петровский: Первые годи,197

 → pages intervalées

pays peuplé de Slaves était tout de même un territoire français à l'époque! Voici ce qu'écrit, entre autres, Lanjuinais: "La nouvelle grammaire que nous annonçons est de même écrite en allemand. On la doit au zèle et aux lumières de M. de Zoïs, membre de l'Académie celtique, à laquelle il en a offert un exemplaire" (5). Suit la description de l'ouvrage et un résumé succinct des deux textes qui l'accompagnent. Et l'auteur continue: "Ces deux Traités nous ont paru écrits avec clarté, méthode et critique" (6). Il ne peut passer sous silence le problème des alphabets et les efforts pour les unifier: "Il faut savoir gré à M. de Zois d'avoir consacré plus de 200 pages de la Grammaire à développer les causes d'un tel désordre et à présenter des remèdes. On ne peut s'empêcher de faire des voeux pour que ses louables efforts et ceux de ses imitateurs, particulièrement ceux de M. Dobrovsky, soient récompensés par un heureux succès" (7). Kopitar, qui ne connut le contenu de ce compte-rendu que lors de son voyage à Paris en 1814, en rapporta une copie à Zoïs "afin que Votre Honneur puisse en rire" (8). Le même compte-rendu, avec la même erreur quant à l'auteur, fut publiée par le Göttingische gelehrte Anzeigen (9).

Plus tard, le Russe Petrovski, qui consacre une partie très importante de son étude à l'analyse de la Grammatik, la qualifie de "livre remarquable". Et voici le ju-

CHAP.IV

Echos

A en juger par les comptes-rendus, la Grammatik de Kopitar trouve un écho favorable chez les contemporains. Dans l'**Allgemeine Literaturzeitung** (1), l'auteur (probablement Engel) la considère comme une oeuvre des plus utiles. Dans le **Morgenblatt für Gebildete Stände**, l'auteur anonyme la considère comme étant d'une qualité bien supérieure à ce qui existe en Allemagne (2). Dans les **Annalen der Literatur und Kunst**, c'est Dobrovský lui-même qui en donne une idée très flatteuse (3). Tous ces échos font connaître Kopitar dans les milieux "slavisants". Ainsi, Jacob Grimm connaît la Grammatik bien avant de se lier d'amitié avec son auteur. Il en parle dans ses lettres à Dobrovský, ainsi que dans la préface de sa propre grammaire où il la met avec celle de l'abbé tchèque "bien au-dessus de nos grammaires allemandes". On trouve un article assez détaillé sur la Grammatik dans le journal français **Mémoires de l'Académie Celtique** (4) écrit par Jean-Denis Lanjuinais (1753-1828), ce qui paraît à première vue plutôt étonnant, car les Slaves n'entraient pas particulièrement dans le répertoire de ses études. Mais Zois fut membre de cette société savante, c'est lui qui envoya un exemplaire, ce qui fit croire qu'il en était l'auteur. D'un autre côté, cet obscur

gement de F. Kidrič, qui n'est habituellement guère tendre avec notre slaviste: "La grammaire de Kopitar, qui s'élève au-dessus des partis-pris régionaux, est une oeuvre qui fait époque dans le processus du renouveau national. Elle fit connaître des horizons nouveaux au mouvement national parce que l'auteur avait regardé bien au-delà des frontières de la Carniole et donné une base scientifique au développement ultérieur de la langue" (10). Pour Šafařik, "sa Grammatik fait partie des oeuvres philologiques les plus influentes qui furent publiées dans le domaine des Lettres slaves" (11).

Tout en l'acceptant comme une oeuvre sérieuse et scientifique, nombre de ses compatriotes ne rendirent pas, pendant longtemps, à cette Grammaire l'hommage qui logiquement lui était dû. Les raisons en sont multiples et complexes, les principales étant la querelle de l'alphabet, le conflit avec la jeune génération et, plus tard, surtout l'austroslavisme de Kopitar. Ce sont donc des raisons qui n'ont pratiquement aucun lien avec les problèmes de la langue et de la grammaire. Pendant longtemps, on admettait difficilement et comme du bout des lèvres que l'auteur de la première grammaire slovène fut cet "horrible Kopitar", présenté souvent dans les manuels scolaires comme l'ennemi des Slovènes. Heureusement, ces dernières années, d'autres voix s'élèvent et on commence enfin à comprendre quelle oeuvre avait accomplie Kopitar en écrivant sa

Grammaire. Slodnjak parle de sa grammaire "géniale" (12) et Kos (13) la considère comme la première oeuvre de cette qualité chez les Slovènes. Mais ce sont surtout J. Pogačnik (14) et J. Toporišič (15) qui tentent de réhabiliter l'influence de Kopitar et de voir vraiment l'impact qu'avait eu cette Grammaire sur le développement culturel de ce peuple. En tant qu'auteur d'une histoire de la langue slovène (16), ce dernier était certainement amené à reconnaître enfin la place et l'importance de Kopitar-grammairien.

"L'oeuvre de Kopitar... représente l'un des piliers indispensables de la conscience nationale slovène quant à son individualité linguistique aussi bien que politique. Tant que l'une et l'autre - et les deux sont inséparables - nous tiendront à coeur, nous pouvons nous réjouir d'avoir Kopitar parmi nous. En renonçant à Kopitar, nous rejetons dans une grande mesure notre originalité linguistique, culturelle et également politique. En faisant celà, nous renonçons de la même manière à l'idée que Cankar et Prešeren se faisaient de la langue slovène, du peuple slovène et de sa culture" (17).

On ne peut comparer que ce qui peut l'être. S'il est impossible de comparer le slovène et le russe du point de vue de leur poids dans la culture générale, on peut sans hésiter admettre que Kopitar joua dans le développement du

slovène le même rôle clé que Lomonosov dans le développement du russe. Les deux tentèrent de cerner au mieux les nécessités de leurs peuples à un moment important de leur développement historique et littéraire.

Notes:Echos

1)Allgemeine Literatur-Zeitung,1810,I,p.82

2)Петровский:Первые годи,p203

3)Annalen der Literatur und Kunst,1810,II,p.264

4)Mémoires de l'Académie Celtique,MDCCCX,t.5,p.114

5)ibid.

6)ibid.p.115

7)ibid.p.116

8)Ibrovac:Kopitar.p. 62

9)Göttingische gelehrte Anzeigen,1810,III,p.2039

10)"Zato je Kopitarjeva Slovnica iz leta 1809,ki se dviga nad pokrajinske predsodke,epohalno delo za narodno-buditeljski proces.Prinesla je širša obzorja v slovensko narodno gibanje,ker je odločno pogledal preko kranjskih meja in dal znanstveno podlago za nadaljni razvoj slovenskega jezika".Kidrič:Dobrovský,p.163

11)"Seine Grammatik gehört zu den einflussreichsten philologischen Arbeiten.die auf dem Gebiete der slawischen Literatur erchienen sind".Šafařik:Geschichte der Südslawischen Literatur,p.36

12)A.Slodnjak:Obrazi in dela slovenskega slovstva,Ljubljana 1975,p.74

13)J.Kos:Pregled slovenskega slovstva,Ljubljana 1989

14)J.Pogačnik:Zgodovina II

15)J.Toporišič:Porteti,razgledi,presoje,Ljubljana,1987,pp.33

16)J.Toporišič:Slovenski knjižni jezik,Maribor 1966

17)"Kopitarjevo delo pomeni enega nepogrešljivih stebrov slovenske narodne zavesti o jezikovni in tudi politični samobitnosti.Dokler nam bo Slovencem za eno in drugo,oboje pa je med seboj nerazdružno povezano,moramo biti Kopitarju med nami veseli.Z odpovedovanjem Kopitarju se v veliki meri odpovedujemo tudi slovenski jezikovni,kulturni in tudi politični samobitnosti.S tem pa se v bistvu odpovedujemo tudi Prešernovi in Cankarjeni misli o slovenskem jeziku,slovenskem narodu in njegovi kulturi".J.Toporišič:op.cit.p.48

CHAP.V

Rayonnement

Mais si l'importance de cette grammaire pour la renaissance et le développement de la langue slovène est indéniable, il convient d'insister également sur son rôle à l'extérieur. Auprès des voisins et concitoyens allemands, elle peut être considérée comme une **défense et illustration du slovène.** Ecrite en allemand, elle s'adresse à un public qui dépasse largement les régions où cette langue est parlée et atteint ces savants qui, par l'Europe entière, étudient ces langues plus ou moins obscures, dont l'existence même ne semble pas toujours aller de soi. Il suffit de voir la liste de ceux à qui Kopitar fait envoyer un exemplaire sur papier spécial, pour être convaincu que l'ouvrage n'était pas destiné uniquement à l'utilisation didactique et interne. On trouve parmi les destinataires Dobrovský, bien sûr, mais aussi Vater, Schlözer, Linde, Schnurrer, Voltiggi, Appendini, etc... (1). La Société Celtique en reçoit un exemplaire également. Stratimirovič de même (2). Il est évident qu'un Schlözer ou un Dobrovský ne cherchent pas à apprendre le slovène. Elle les intéresse dans la mesure où elle **décrit fidèlement une langue slave.**

Elle s'inscrit ainsi dans ce travail général qu'avaient entrepris les philologues européens pour essayer de cerner un peu mieux les diverses langues, leurs parentés, leur développement, leur histoire et leurs origines. C'est avec la Grammatik que le slovène devient un objet d'étude linguistique. Il suffit de voir, par exemple, l'intérêt que suscite le duel slovène, forme que Dobrovský lui-même hésitait à considérer comme vivante et productive (3). Elle aide ces philologues à essayer de maîtriser la Babel slave, à remonter vers l'ancêtre commun qu'ils recherchent fébrilement, à mieux comprendre les textes qu'ils commencent à découvrir et à étudier. Elle est ainsi une pierre dans l'édifice de la science des langues slaves qui est en train de se développer.

La Grammatik der slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steyermak s'inscrit donc dans la série des ouvrages comparables qui paraissent à peu près à la même époque ou un peu plus tôt. L'ouvrage le plus proche est sans doute la grammaire de Dobrovský (4), qui ne fut publiée que quelques mois après celle de Kopitar. Les deux grammaires, inspirées par Adelung, furent écrites en quelque sorte en parallèle, car les relations entre les deux slavistes viennent seulement d'être établies (5). La grammaire de Dobrovský, qui pose les bases scientifiques de la langue tchèque (6), est en même temps le résultat des efforts séculaires des défenseurs du tchèque et le résumé d'un très riche passé de la nation tchèque. Quant aux

Polonais, c'est le Dictionnaire de S.B. Linde (7), publié entre 1807 et 1814, qui fixe d'une manière magistrale, et bien avant Dalj ou Littré, l'usage du polonais. Pour les Slaves orthodoxes, le problème de grammaire se pose d'une manière différente car, bien souvent, le vieux slave est considéré comme la langue écrite par excellence et la grammaire de Smotricki comme oeuvre de référence. Lomonosov , pour qui elle représente l'un des rares livres accessibles dans son petit village, en est le premier, car, lui aussi, fils du peuple, a essayé de s'en détacher, à élaborer une grammaire qui tient compte également de la langue parlée par le peuple. Sa grammaire (8), écrite un demi-siècle plus tôt (1754), publiée en 1757, permet à la langue russe, grâce notamment à la théorie des 3 styles (publiée d'ailleurs à part), de se développer et d'intégrer toutes les richesses de la langue populaire.

Comme tous les écrits de Kopitar, comme tous ses efforts dans de multiples directions, sa grammaire tente également d'atteindre un but culturel plus général et tout aussi actuel à l'époque. En effet, selon les nouveaux critères, les peuples se définissent désormais et de plus en plus par un nouveau critère qui est la langue. Et qu'est-ce qu'une grammaire, sinon la preuve que cette langue existe bel et bien? Ceci est particulièrement vital pour les peuples qui n'existent pas politiquement. Ce qui est le cas des Slovènes, comme de bon nombre des peuples slaves en ce début du 19ème siècle.

Pour toutes ces diverses raisons, il est possible d'affirmer que la Grammatik de Kopitar, tout en étant le fruit d'une préoccupation étroitement interne, liée à l'élaboration et la codification du slovène, représente aussi le premier pas de Kopitar slaviste. Les contemporains ne s'y trompèrent pas en lui donnant un écho favorable, comme nous le verrons plus loin, et les savants intéressés par les langues acceptèrent son auteur comme l'un des leurs. Elle lui servit en quelque sorte de carte de visite pour entrer en contact avec les cercles savants. Et, plus prosaïquement, elle lui permit aussi d'obtenir une petite place de bibliothécaire et de censeur pour les livres en langues slaves et en grec moderne à Vienne.

Notes:Rayonnement

1)Kidrič:Zois II,p.85,Zois à Kop.10/9/1809

2)Jagić:Neue B,p.779

3)Jagić:Briefwechsel P.18

4)Ausführliches Lehrgebäude der Böhmischen Sprache,Prag 1809

5)La première lettre de Kopitar à Dobrovský est datée du 30 mars 1808

6)Jelinek,p.240

7)S.B.Linde:Słownik jezyka polskiego,w Warszawe,1807-1814.

8)Грамматика русского языка,Москва 1757

CHAP.VI

Influences

Il était donc parfaitement naturel qu'une oeuvre de cette qualité apparût aux yeux des contemporains comme un modèle digne d'être suivi, imité ou adapté. Et, en effet, plusieurs grammaires de l'époque s'en inspirent, tentent de l'imiter de près ou de loin, aussi bien dans sa propre patrie qu'à l'extérieur, là où les conditions culturelles et historiques exigeaient une approche semblable de la langue.

Nous avons vu que Kopitar travaille en parallèle avec son "commensal" de chez Zois, le poète VALENTIN VODNIK (1758-1819). Ce franciscain, qui fut proviseur au Lycée de Ljubljana (à l'époque la plus importante pour le développement des institutions d'enseignement chez les Slovènes), au moment où une partie de la Slovénie formait avec la Dalmatie les Provinces Illyriennes, doit être considéré comme l'un des grands hommes du renouveau slovène. Historien, poète, auteur de nombreux ouvrages didactiques, il publia en 1811 sa grammaire pratique Pismenost qui contenait, en guise de préambule, son célèbre poème l'Illyrie ressuscitée (1), écrite à la gloire de Napoléon. Plus que d'une influence - car Vodnik commença sa grammaire bien avant Kopitar - on peut parler plutôt d'une similitude de vues entre les deux hommes. Si leurs tempéraments les séparent, si les circons-

Monoſyllabis Statt. Folgende Muſter erſchöpfen auch dieſe Declination.

	(belebt Weſen)	(Bank)	(Dorf)
Sing.			
N.	shivál	klóp	váſ
G.	shivál-i	klop-í	vaſ-í
D.	shivál-i	klóp-i	vaſ-ì
A.	shivál	klóp	vaſ
L.	shivál-i	klóp-i	vaſ-ì
I.	shivál-jo	klop-jó	vaſ-jó
Dual.			
N.	shivál-i	klop-í	vaſ-í
G.	shivál	klop-í	vaſ-í
D.	shivál-ima	klop-éma	vaſ-éma
A.	shivál-i	klop-í	vaſ-í
L.	shivál-ih	klop-éh	vaſ-éh
I.	shivál-ima	klop-éma	vaſ-éma
Plur.			
N.	shivál-i	klop-í	vaſ-i
G.	shivál	klop-í	vaſ-í
D.	shivál-im (-am)	klop-ém	vaſ-ém
A.	shivál-i	klop-í	vaſ-í
L.	shivàl-ih	klop-éh	vaſ-éh
I.	shivál-imi (-mi-i)	klop-mí	vaſ-mí

Anm. Einige ſchreiben im Genitivo der Mehrzahl shiváli; nach der Analogie von klopí, daß alſo in klopí keine andere Abweichung, als die Ueberwanderung des Tons, wie der Hauptſache nach in den

tances les opposent souvent, l'amour de leur langue maternelle les unit toujours plus. Le but de Vodnik, sa principale préoccupation, consiste à s'efforcer de "rendre notre langue jolie" (2). Il prépare un dictionnaire, essaye d'enrichir et de codifier sa langue dans les domaines les plus variés (cuisine, obstétrique) (5). Sous le régime français, qui donne un coup de pouce sérieux à l'enseignement, il ne craint pas d'adapter sa grammaire pour les écoles primaires, en trois langues (4).

Mais les disciples les plus fidèles de Kopitar, et non seulement en ce qui concerne la grammaire, furent sans aucun doute P. DAJKO (1787-1873) et F. METELKO (1789-1860). Le premier, originaire de la Styrie, une province fortement germanisée, publia en 1824 une Lehrbuch der windischen Sprache. Metelko, qui fut le premier à occuper la chaire de slovène au lycée de Ljubljana, chaire réclamée depuis longtemps par Kopitar, publia en 1825 son Lehrgebäude der slovenischen Sprache, inspiré de Kopitar et de Dobrovský. Ces deux ouvrages étaient pratiques et très sûrs du point de vue linguistique. Grâce à eux, la langue slovène fit des progrès consdiérables quant à la correction grammaticale et la pureté lexicale. Les initiatives de Kopitar portaient leurs fruits.

La situation de la Slovénie, à ce moment encore plus que d'habitude soumise aux influences et aux langues

diverses, favorisa les essais d'adaptation de la Grammatik en langues étrangères. Ainsi, FRANUL VON WEISSENTHURN (1771-1817) l'adapta à l'usage de la population italienne, désireuse d'apprendre le slovène (5). Comme texte de lecture, il lui adjoignit l'adaptation slovène du Mariage de Figaro. Sa grammaire parut à Trieste, parrainée par la société savante Minerva, qui comptait parmi ses membres des intellectuels italiens et slovènes (6).

De nombreuses lettres prouvent que Kopitar chérissait l'idée d'adapter sa grammaire en français. Il avait pour cela deux raisons majeures: d'abord, comme nous l'avons vu, la grammaire fut conçue au fond pour enseigner le slovène à une personne de langue française; d'autre part, au moment où parut sa Grammatik, Ljubljana était la capitale des Provinces Illyriennes et donc le français, en quelque sorte, la langue officielle de la région. Il est vrai que l'administration française s'occupait de la langue de ces nouveaux citoyens. Kopitar s'intéresse aux événements et, malgré le rejet de Napoléon que manifeste son bienfaiteur Zoïs dont il ne s'est pas vraiment détaché, s'efforce d'entrer en contact avec la nouvelle administration, car il voit qu'elle est favorable au slovène et se préoccupe de l'amélioration de l'enseignement (7). Il est heureux quand il apprend que le grand Empereur lui-même essaye de se renseigner sur son peuple (8). Si Kopitar voit avec grand plaisir le renouveau

de l'école prôné par les Français, s'il envisage même de retourner à Ljubljana pour enseigner, surtout lorsque l'on commence à parler d'une université dans cette ville (9), il se montre en revanche beaucoup plus critique envers la façon dont le Maréchal Marmont envisage de résoudre le problème linguistique complexe, certes, de ce nouvel état illyrien. Il apparaît que le duc de Raguse connaissait assez bien les milieux intellectuels de Dubrovnik et qu'il n'était pas loin de prendre comme modèle de la "**langue illyrienne" le dialecte dalmate.** C'était d'autant plus logique que l'ancienne république possédait une tradition littéraire et même grammaticale non négligeable (10). Kopitar exprime à plusieurs reprises la crainte de voir sa langue maternelle disparaître au profit de celle de Dalmatie. Cette crainte était particulièrement justifiée après l'arrivée à Ljubljana de l'abbé Siverić en qualité de "professeur de la langue illyrienne" (11). Kopitar essaye maintes fois de convaincre Zois d'intervenir auprès du Maréchal, d'autant plus que celui-ci, lors de ses séjours à Ljubljana, fréquente de manière régulière la maison du riche mécène. Soucieux de préserver sa langue maternelle, Kopitar se demande pourquoi les Français préfèrent la langue dalmate. Et il répond: "Ils aimeraient peut-être apprendre le slovène, mais ils ne trouvent aucune aide: les Dalmates possèdent des grammaires et des dictionnaires, mais nous, encore rien de comparable" (12). Ain-

si Kopitar conçoit-il l'idée d'adapter sa grammaire pour les Français et même de lui adjoindre un dictionnaire. Il en parle pour la première fois dans une lettre à Zoïs: "Si à présent j'étais à Laibach, nous ferions avec Korn une grammaire française ou italienne du carniolien" (13). Marcel de Serres était au courant du projet, peut-être l'a-t-il même encouragé (14). Il demande à Zoïs de négocier en son nom avec l'éditeur Korn. Il semble même qu'il avait envisagé d'élargir quelque peu les régions englobées, car il parle des langues "cisletaniennes" (15). Entre-temps, l'éditeur viennois Heubner lui demande un petit vocabulaire français-carniolien. La chute de Napoléon met fin à tous ces projets. Il faudra attendre plus d'un siècle et demi pour que paraîsse la première et unique grammaire slovène destinée aux Français (16).

Etant donné que Kopitar préconisait l'utilisation de la **langue parlée populaire**, sa grammaire semblait particulièrement adaptée aux langues qui n'avaient pas encore d'existence officielle, tout en étant utilisées par une population nombreuse. Il existait de tels peuples à l'intérieur même des frontières de l'Empire, comme au voisinage de ses confins.

Ainsi, entre le russe et le polonais qui possèdaient tous les deux une très ancienne et très forte tradition littéraire, apparaît, au début du 19ème siècle, l'uk-

rainien. Kopitar découvre cette langue à Vienne où il a des contacts avec des étudiants et des ecclésiastiques venus étudier dans la capitale autrichienne. Il apparaît que les deux premières grammaires de cette langue doivent beaucoup à Kopitar. JOSEF LOZINSKI termine en 1833 sa Grammatika jezyka ruskiego-maloroskiego. Elle ne sera publiée qu'en 1846 à Przemysl, mais le slaviste viennois en a eu connaissance en tant que censeur (17). D'après Hana Orzechovska (18), elle ne contient pas moins de 20 références à Kopitar. La structure de cette grammaire est identique à celle de Kopitar et l'auteur ne manque pas de poser le problème de l'alphabet. En ce qui concerne la grammaire de JOSEF LEVICKI (19) Grammaire de la langue ruthène ou petit-russe en Galicie son auteur adopte une attitude contraire aux idées de Kopitar, en ce sens qu'il ne s'appuie pas sur la langue populaire, mais tente de faire adopter un mélange entre le slavon et la langue populaire. Mais la position de Levicki évolue et, à la fin de sa vie, il est tout acquis à la langue parlée, comme Kopitar le lui avait suggéré dès le début (20).

Le rayonnement de la Grammatik der slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steyermark n'est donc pas dû au hasard, mais à ses qualités propres et aux circonstances historiques et culturelles qui caractèrisent l'époque. Au moment où la culture allemande commence à jouer un rôle important en Europe, elle ranime chez ces mêmes Allemands

l'intérêt pour leurs voisins slaves. A ceux-ci, elle fait découvrir l'une de leurs langues de façon magistrale. Avec elle Kopitar entre de plain pied dans le mouvement du renouveau slovène qui est indissociable du renouveau slave en général, et ce renouveau général est lui-même étroitement lié à la naissance et au développement de la slavistique moderne. Cette Grammaire contient déjà, dans un état parcellaire certes, les préoccupations et les questions que se posent les premiers slavistes. En un mot, il existe deux faits qui permettent à Kopitar de quitter l'étroit domaine slovène pour entrer dans le domaine immense de la slavistique: ce sont, d'une part sa Grammaire et, d'autre part, les contacts qu'il noue au même moment avec Dobrovský.

Notes:Influences

1)Ilirija oživljena

2)"kako nas jezik čeden narediti"

3)Kuharske bukve,Laibach 1799,Babištvo,Laibach 1818

4)Abeceda ali Azbuka,das ABC-Buch,L'Abécé,Laibach 1812

5)Vincenc Franul von Weissenthurn:Saggio grammaticale italiano-cragniolino,Trieste 1811

6)cf.Pogačnik:Zgodovina II,p.123

7)I.Prijatelj:"Slovenščina pod Napoleonom"Veda 1911 p.27

8)Kidrič:Zois II,p.104,16/10/1809

9)Prijatelj:op.cit.p.332

10)Ibrovac:Kopitar,p.32

11)Kidrič:op.cit.p.151

12)Jagić:Neue B.p.280

13)Kidrič:Zois ,p 18/10/1809

14)Ibrovac:Kopitar,p.36

15)Prijatelj:op.cit.p.234

16)Claude Vincenot:Essai de grammaire slovène,Ljubljana 1975

17)Nahtigal:Spisi II p.297

18)H.Orcechowska:"J.Kopitars Influence on Contemporary Grammars of Slavic Language",Papers of Slavic Philology,Ann Arbor 1982,p.71

19)Josif Levicki:Grammatik der ruthenischen Sprache oder kleinrussischen Sprache in Galicien,Wien 1834,

20)cf.Travaux de M.Teršakovec dont il sera question plus tard.

4ème PARTIE

CONTACTS AVEC LES SLAVISTES

CHAP.I

Dobrovský et Vienne

Les relations, d'abord épistolaires et plus tard personnelles, avec Dobrovský et l'arrivée à Vienne marquent d'une façon capitale la vie et l'oeuvre de Kopitar. Ces deux événements, pratiquement contemporains, puisque le jeune savant slovène écrit sa première lettre à l'abbé tchèque alors qu'il est encore à Ljubljana et reçoit la réponse lorsqu'il est déjà installé à Vienne, introduisent le jeune slaviste dans un milieu intellectuel beaucoup plus vaste et lui ouvrent de nouveaux horizons que seule la capitale de l'Empire est en mesure de lui offrir.

Dans le cercle de Zois, Dobrovský finit par être largement connu et respecté, justement parce que son oeuvre représente souvent une réponse aux interrogations qui s'y posent. Car la tendance générale de ce cercle, même s'il poursuit un but pratique qui est la défense slovène, correspond à un élargissement des connaissances et au désir d'étudier l'ensemble des peuples slaves dans leurs relations réciproques et dans leurs rapports avec les autres peuples européens. Comme F. Kidrič l'a bien démontré (1), les "premiers éveilleurs" slovènes ne sont pas influencés par leurs contemporains tchèques, mais les deux groupes poursuivent en fait et **en parallèle le même but** et leurs maîtres sont souvent les mêmes. Leur rencontre ne pouvait être que

bénéfique. Et l'artisan de ce lien étroit est justement Kopitar.

Le premier correspondant de Dobrovský à Ljubljana (n'oublions pas d'autres centres de culture slovène comme Celovec et Graz qui entretiennent également des relations avec lui) fut Vodnik à partir de 1806. Kopitar, en tant que commensal de celui-ci chez le grand mécène, connaissait parfaitement le contenu de cette correspondance. Dobrovský avait surtout grand besoin d'un homme capable de le renseigner sur le slovène qui l'intéressait tout particulièrement et sur lequel il avait recueilli des renseignements lors de son voyage en 1894. Dans son impatience de philologue, Kopitar écrivit à Dobrovský à l'insu de Vodnik, essayant de supplanter ainsi son ami et camarade auprès du savant tchèque. Cette trahison scélérate ne lui fut jamais pardonnée et forme, avec l'affaire de Krajnska Čbelica, le fond même de l'inimitié qui fut portée à Kopitar par ses compatriotes jusqu'à nos jours. Sa réputation de méchant homme y trouve à la fois sa source et sa confirmation (3). Quoi qu'il en soit, Kopitar est le premier, justement parce qu'il connaît l'ampleur du champ en friche qu'est la culture slave, parce qu'il est soucieux de l'avenir de cette culture, à **comprendre intuitivement la grandeur du savant tchèque,** à apprécier sa méthode rigoureuse, à attacher une valeur supérieure aux publications de Dobrovský, peu connues par ailleurs. Le ton

de cette première lettre ne trompe pas et la façon dont l'auteur de la Grammatik signe sa missive non plus: "Le petit disciple du grand Maître" (4). Leur correspondance, savante et amicale à la fois, va se poursuivre jusqu'à la mort du Maître tchèque. Les deux hommes échangent doutes et conseils, partagent succès et échecs, se soutiennent et s'encouragent mutuellement. Ce n'est pas par hasard si Jagić publie ces lettres sous le titre russe de "Sources de la slavistique" (5). Plus que leurs publications, ces lettres nous renseignent sur l'état de cette science au début du 19ème siècle, sur l'esprit général dans lequel commençaient à se développer les vraies recherches dans le domaine slave. On s'accorde en général pour admettre que Dobrovský ne serait pas le Dobrovský que nous connaissons sans cette amitié avec Kopitar.

Le changement que représente l'installation de Kopitar à Vienne est bien évidemment loin d'être un changement purement géographique. Il faut pourtant remarquer qu'il n'existe aucune coupure nette entre Ljubljana et la capitale de l'Empire; le nouveau milieu intellectuel dans lequel Kopitar est plongé constitue en quelque sorte le prolongement, élargi bien évidemment, de celui qu'il connaît chez lui. Il est vrai qu'à l'époque Laibach n'est qu'une petite ville de province qui compte à peine 10 000 habitants. Mais, comme nous avons pu le constater, elle se trouve à la croisée des cul-

tures et des influences et la vie intellectuelle y est bien plus développée qu'on pourrait le supposer à première vue, si l'on ne prenait en considération que le facteur politique et socio-économique. Grâce à l'esprit des Lumières, qui caractérise aussi bien un certain clergé que l'intelligentsia, peu nombreuse, certes, mais fort active, et quelques riches mécènes, l'intérêt et la conscience slaves y sont déjà fort développés. Ainsi, **Linhart** correspond avec K.G. Anton (1751-1818), l'un des premiers slavistes sorabes. **Kumerdej** avait appris le russe et envoyé un petit lexique slovène à l'Académie russe à Saint-Petersbourg pour son Dictionnaire (6). L'intérêt qu'il porte aux diverses langues slaves l'amène à envisager la composition d'une sorte de **grammaire comparée des langues slaves** - grammaire qui aurait comme base la "langue littéraire slave", c'est-à-dire le vieux slave (7). Etant donné que l'auteur faisait partie du cercle de Zois, Kopitar connaissait en détail toutes ces recherches et ces idées.

Il convient également de ne pas perdre de vue que la baron Zois possédait une importante collection de manuscrits cyrilliques et surtout glaglolitiques, qu'il avait rassemblés avec une patience et un amour de connaisseur. D'autre part, il fit faire pour son cercle une sorte de bibliographie slave qui comprenait un très grand nombre de publications et de renseignements sur toute la

littérature qui concerne les Slaves. Il possédait lui-même un certain nombre de ces ouvrages et Kidrič considère que 240 livres de la bibliothèque du baron étaient d' une importance particulière pour la slavistique (8). Bien qu'utilisant peu le slovène dans la vie courante, il chercha à le promouvoir par tous les moyens. En un mot, si l'on analyse en détail les tendances de ce cercle, on peut voir se dessiner les grandes lignes d'un plan général du développement du slovène, mais dans le cadre et en liaison étroite avec d'autres langues slaves. Kopitar, en rédigeant sa grammaire, a déjà contribué à mettre en oeuvre ce plan général. Le vieux baron, en envoyant le plus doué de ses protégés à Vienne, ne cache pas les ambitions qu'il a pour lui. Dans sa lettre à Vukasović, à laquelle il joint un exemplaire de la Grammatik, il présente son ami, "un Carniolien", comme un jeune savant qui doit pouvoir, grâce aux bibliothèques publiques et privées, grâce aux archives et à la concentration des savants slaves, mettre au clair un certain nombre de problèmes généraux, car on connaît "si peu de choses sur les origines des Slaves" (9). Lorsque Kopitar cherche à obtenir la place de "scriptor", Zois le recommande à son ami Erberg, qui dispose d'une certaine influence à la Cour, comme son élève (10). "Ce serait une joie qui récompenserait mes efforts de collectionneur qui durent depuis 32 ans, si mon élève trouvait, non seulement son pain,

mais aussi, en poursuivant sa formation à la Hofbibliothek, avait la possibilité de rendre de bons services aux états slaves les plus cultivés et, d'une manière générale, défaire honneur à la cause slave" (11).

Ainsi, il est possible de constater, d'après de nombreux documents, que Kopitar, lorsqu'il arrive à Vienne, ne se considère plus comme un Aufklärer uniquement **slovène, mais bien slave.** Or, une grande partie des malentendus et des contradictions qui entourent ce slaviste proviennent justement du fait que l'on a tendance à le considérer uniquement comme Slovène. Son ambition n'est pourtant pas d'être un Muratori slovène, mais un **Muratori slave.** Et lorsqu'il parle de "notre dialecte" (12) ou de "l'enfance de notre littérature" (13), il est clair qu'il n'a pas à l'esprit seulement la langue et la littérature slovènes. Le nom dont il signe la plupart de ses lettres à Dobrovský devrait lever toute ambiguité: il est **Slavin.** Il paraît paradoxal qu'un homme qui combattra farouchement le panslavisme se considère lui-même, surtout et avant tout, comme un Slave. Mais ne nous y trompons pas: Kopitar veut être d'abord un savant dans le sens le plus noble du terme et c'est évidemment la "slavité" linguistique et culturelle qui est ici en cause et nullement l'appartenance politique. Plus tard, il se souviendra dans son autobiographie de sa rencontre avec la multitude des ressortissants slaves les plus divers à Vienne:

il peut les aborder sans préjugés, car il est philologue (14).

La capitale des Habsbourg offre donc à Kopitar un champ d'action idéal pour ses **ambitions slaves.** Son intelligence aiguë et ses connaissances déjà très étendues vont pouvoir s'y épanouir; il pourra élargir le cercle de ses amis et collaborateurs et exercer son talent de propagateur. Il garde néanmoins, et contrairement aux apparences, ses racines. Si Herzen était "gentilhomme russe et cosmopolite", Kopitar garde toute sa vie les traits d'un "fils de paysan slovène et cosmopolite". Bien des slavistes qui ne sont pas d'accord avec lui le traitent de provincial ou de paysan buté de Carniole (15). Il nous semble que ce lien étroit avec la réalité et la vie du peuple lui a donné une vision plus claire, plus terre à terre par rapport aux problèmes linguistiques et même politiques qui commençaient à se poser vers le milieu du siècle. La vague exaltation caractéristique des romantiques lui restera toujours étrangère; pour lui, il n'existe qu'une culture - celle qui est utile au peuple - qu'un style de langue - celui qui permettra à un peuple de s'exprimer et de s'élever.

Notes:Dobrovský et Vienne

1)Kidrič:Dobrovsky p.51-54

2)ibid.p.127

3)En ce qui concerne cette rivalité entre ces deux hommes,il serait temps de mettre fin à l'ostracisme dont Kopitar est l'objet.Il a commis des erreurs,certes,mais pourquoi passer sous silence toutes les occasions où ses vues se sont averées justes?Il n'est pas le seul à se moquer de Vodnik que Prešeren qualifie de "moinillon"aimant un peu la bouteille et pour lequel Zois se demande s'il avait bien compris Herder(ibid.II,p.30).Dire que Kopitar écrivit la Grammatik uniquement pour devancer Vodnik nous paraît tout à fait absourde(ibid.I,p.38).Sans aucun doute Kopitar était mieux préparé à travailler avec le savant tchèque.

4)"des grossen Meisters kleiner Schüler". Jagić:Briefwechsel,p.5

5)Ягич:Источники славянской филологии СПБ-Berlin,1897

6)Pogačnik:Zgodovina II,p.122

7)ibid.p.63,Krainerische Sprachlehre als ein Auszug aus der allgemeinen slavischen Grammatik,oeuvre non publiée,écrite en 1795

8)Kidrič:op.cit.p.I,76

9)"Man überhaupt von den Originibus Slavicis wenig weiss".Kidrič:op.cit.I p 183,Zois à Vukasović,14/3/1809

10)"diesen meinen Eleven",ibid.p.184

11)"Es würde eine belohnende Freude mein 32-jähriges Sammeln seyn,wenn der dadurch angeleitete Zögling Kopitar nicht nur allein Brot fände,sondern auch durch die fernere Ausbildung in der Hofbibliothek dazu gelänge,dem kultiviertesten Slavischen Staate gute Dienste zu leisten,und dem Slavismus Ehre zu machen."ibid.

12)"Unser Dialekt",ibid.p.146

13)"Kindheit unser Literatur"ibid.II,p.106

14)KS p.12

15)Ягич:История,p.190

CHAP.II

Début des relations entre Kopitar et Dobrovský

L'attraction qu'exercent les Lumières dans la seconde moitié du 18ème siècle est telle que les yeux de ce que l'Europe compte d'hommes cultivés sont pratiquement tournés vers l'Occident. Ce fait explique en grande partie la prolifération et le développement des cercles et sociétés savantes, qui semblent souvent s'ignorer mutuellement. A Prague ou à Zagreb, on connaît infiniment mieux ce qui se passe en France, en Angleterre ou en Allemagne que ce qui advient en Pologne ou en Russie. Le retentissement que connaît l'oeuvre de Schlözer s'explique justement par le fait qu'elle fut publiée en Occident, d'où elle put rayonner rapidement.

En ce qui concerne les **Tchèques** et les **Slovènes**, il existait peu de relations entre eux. C'est en fait la renaissance slave qui établit et favorise ces liens, surtout d'ordre culturel. Etant citoyens du même Etat, ils bénéficient ou souffrent ensemble et à des degrés divers des réformes entreprises par l'impératrice Marie-Thérèse et son fils Joseph II. Si la germanisation se poursuit et s'accentue, le niveau général de l'instruction s'élève rapidement. La langue des élites cultivées, du moins en ce qui concerne la langue écrite, reste l'allemand. Mais à cet

Wien 29 Nov 1826

Mein Lieber!

Ich danke Ihnen herzlich, dass Sie der Cassian. Schulsache [illegible] der Censur gehen wollten. Ich wusste eben auf einmal durch Kappern, dass Prof. Vostokow etwas darüber bei der Kais. Censur in Petersburg zu [illegible] hat, was aber noch nicht [illegible] ist. Ich [illegible] aber, dass sich noch gute Mittel [illegible] und — ist [illegible] hinzu, — wenn [illegible] Sie [illegible] mir, angst, ne [illegible] his barbaris opem tuleris in explicandis

égard, le tchèque fait, par rapport au slovène, figure de privilégié, car il est enseigné au plus haut niveau depuis 1752, date de l'inauguration d'une chaire de tchèque à l'Académie Militaire de Wiener Neustadt. En 1774, une chaire de tchèque fut créée à l'Université de Vienne, suivie de celle de Prague en 1791. Les actes officiels sont depuis toujours traduits en tchèque. Cette langue a donc une existence légale, même si elle n'est pas toujours utilisée, même si elle est souvent maltraitée et considérée par certains ennemis des Slaves comme la langue des rebelles (1). Rien de tel dans les pays slovènes, où le premier texte officiel ne fut traduit, et avec grande réticence, qu'en 1758 (2). Quant à une quelconque chaire de slovène, il n'en est pas question avant Kopitar. Les Tchèques bénéficient d'autre part d'une riche tradition littéraire qui va de Charles IV et de Hus et se prolonge jusqu'à Dobrovský, grâce notamment à l'activité des frères moraves. Le renouveau tchèque redonne vie à cette tradition et la relie à l'époque moderne, et fonde, sur ces bases anciennes et riches, tout l'édifice futur.

Chez les Slovènes, ce lien avec l'époque qui a vu naître la langue écrite, c'est-à-dire **l'époque protestante,** est pratiquement rompu à cause de la Contre-réforme. Le berceau même de cette culture écrite se trouve très loin, dans les pays allemands, et d'autre part, elle consiste presque exclusivement en écrits d'ordre ecclésiastique.

Mais ce sont justement ces monuments du passé qui éveillent l'attention de Dobrovský et l'obligent à s'intéresser à cette langue slave. Déjà, en 1778, il découvre le Catéchisme glagolitique qui contient une Introduction de Trubar (3). Il connaît les manuscrits de Freising par Schlözer. C'est dire que l'intérêt du savant tchèque pour le slovène date des premières années de ses recherches, années où, sous l'influence de Michaelis, il s'adonne à l'exégèse biblique. Les traductions slovènes lui paraissent particulièrement précieuses, car il s'aperçoit rapidement qu'elles ne sont pas faites d'après le même texte "original" que d'autres traductions en langues slaves; d'autre part, elles présentent des variantes rares qui permettent au philologue qu'il est déjà d'entreprendre une étude comparée. Peu à peu, il en arrive à s'intéresser à la langue slovène contemporaine, qu'il confond avec le croate, ce qui est assez naturel, car les traducteurs protestants destinaient leurs ouvrages aux slovènes et à une partie des Croates actuels. Ses premiers intermédiaires sont Durých et Pelcl, ainsi que Zlobicky qui possède une riche bibliothèque sur ce sujet. C'est en fait Vienne qui sert de point de rencontre. Dobrovský y fait la connaissance de **B. Kumerdej** et de **M. Pohlin** qui vit à Maria-Brunn. F. Kidrič pense que ces premières relations personnelles datent de 1779 (4). Par l'intermédiaire de **Alter**, il entre en contact avec le cercle

de Zois qui, très vite, le considère comme un érudit digne de confiance et d'admiration (5). C'est surtout son voyage à Vienne en 1791 - où il a la possibilité de voir le Dictionnaire et la Grammaire de Pohlin, le Nouveau Testament traduit par Japelj et Kumerdej, les oeuvres de Küzmič - qui excite sa curiosité. A cette époque, son intérêt pour la philologie slave est déjà étayé par de solides connaissances et il sent le besoin, bien compréhensible pour un homme de l'Aufklärung, de voyager et d'étudier ainsi les textes originaux. Son voyage en Russie en 1792-1793 lui permet de connaître la richesse insoupçonnée des oeuvres et manuscrits qui s'y trouvent. En 1794, il se dirige vers le Sud et l'Italie: au retour, il désire rencontrer Zois et Kumerdej qui sont absents, mais peut tout de même voir les manuscrits du baron et remarquer que la langue que parlent les habitants de Laibach lui est pratiquement incompréhensible (6). Lorsqu'il commence la publication de son **Slavin**, dont il voudrait faire un organe de tous les Slaves, il cherche un correspondant ad hoc chez les Slaves du Sud. Il ne trouve tout d'abord qu'un ... Breton, Balthasar Hacquet (7), à l'époque professeur de sciences naturelles à Lvov et qui, tout en étant fort instruit, n'est pas toujours en mesure de satisfaire le savant slaviste tchèque. Aussi, il s'adresse en 1806 à V. Vodnik, déjà connu comme poète et auteur de divers ouvrages et recommandé par Zois. Leur correspondance

est lue et commentée dans la maison du mécène slovène où Kopitar est rentré en 1803, d'abord comme responsable de la collection minéralogique du baron et ensuite comme son secrétaire.

De leur côté, les intellectuels slovènes cherchent également à établir des contacts avec d'autres centres savants. Ainsi, à partir de 1787, Zois reçoit les Comptes-rendus (Abhandlungen) de la Société Savante tchèque qui, parmi les ouvrages concernant les sciences naturelles ou la minéralogie, publie également l'Histoire de la langue tchèque de Dobrovský (8). D'autre part, l'Union agricole de Carniole (9) possède dans sa bibliothèque trois ouvrages du savant tchèque (10). Linhart est le premier Slovène à citer Dobrovský dans son Histoire de la Carniole (11). Mais ces liens restent encore bien fragiles et l'information réciproque a toujours du mal à circuler. Ainsi, lorsque l'érudit tchèque commenca la publication de son Slavín, il en envoya quelques exemplaires à l'éditeur Korn à Laibach, afin qu'il en assurât la distribution. Et c'est là que Kopitar trouva, à la fin de l'année 1806, les cinq premiers cahiers de cette publication et les porta "en triomphe dans la maison de ce célèbre ami des sciences et des arts" (12). Très vite, Kopitar réussit à faire partager son enthousiasme par tous les amis de la maison, y compris par Vodnik. C'est-à-dire que c'était en fait Kopitar qui avait attiré l'attention sur

Dobrovsky´ et son oeuvre, mérite que même Kidrič doit lui concéder (13). Le Laibacher Wochenblatt salue l'arrivée de cette publication dans les pays slovènes. Il est fort probable, comme le pensait déjà Petrovski, que l'auteur de cet article ne fût autre que Kopitar (14). Ce compte-rendu serait donc le premier texte de celui-ci publié et le premier d'une longue série de comptes-rendus, disséminés dans divers journaux autrichiens. Il porte le titre "Communication aux amis de la littérature slave" (15). L'auteur y présente Dobrovský comme "celui qui a embrassé l'ensemble de la littérautre slave, avec goût et en profondeur" (16), celui qui a visité lui-même les pays slaves les plus singuliers et entretient des liens épistolaires avec eux. Son Slavin est un "point d'union pour toute la nation slave" (17).

La cause de cet enthousiasme est assez facile à comprendre: le cercle de Zois avait depuis longtemps essayé de dépasser les étroites frontières du domaine linguistique slovène, et ce désir de l'éditeur de Slavin d'englober tous les Slaves répond en quelque sorte à l'espoir du jeune Kopitar d'entreprendre une étude globale et satisfait sa curiosité d'esprit. Les idées de Dobrovsky´ ne sont pas le résultat de quelques conjectures, mais elles s'appuient sur des recherches méthodiques et approfondies. Il eût été étonnant que Kopitar pût se contenter de lire passivement la

correspondance échangée entre Vodnik et l'abbé tchèque. Le 30 mars 1808, il lui envoya donc une longue lettre.

Cette première lettre (18), qui inaugure une correspondance savante, laquelle se prolongera pendant plus de vingt ans, jusqu'à la mort de Dobrovský, est intéressante à plus d'un titre. Elle est très longue (19 pages imprimées in 8) et ne ressemble guère à une simple demande adressée à un savant connu. Elle correspond déjà au ton qui paraît être en usage parmi les slavistes: "et les slavistes s'écrivent les uns aux autres, tout de suite sans courbettes mondaines ni cérémonies" (19). Elle présente trois parties bien distinctes:

1) la lettre proprement dite avec son post-scriptum (p. 1 à 8)

2) un rapport sur le Slavín et des remarques critiques concernant son contenu (p. 8 à 15)

3) un extrait de la Grammaire de Kopitar suivi de quelques questions (p. 16 à 19).

Dans la lettre, Kopitar exprime d'abord la ferveur que lui inspire le grand savant, en qui il "admire, vénère et aime" (20) le seul slaviste qui peut se mesurer aux hommes comme Adelung et Schlözer. Son Slavín est une "entreprise magnifique" (21). Il essaye d'expliquer son désir de remplacer Vodnik en reprochant à celui-ci sa lenteur et son envie de tout changer dans la grammaire, alors qu'un

"grammairien est naturellement le rapporteur et non celui qui invente et crée" (22). Après s'être demandé s'il existe des classiques slaves comparables aux classiques grecs et latins, il résume en une phrase son souhait le plus cher et l'ambition de sa vie: être pour les Slaves ce que Muratori fut pour les Italiens (23). Il a déjà réussi à glisser entre ces idées l'étymologie du nom de Lessing (Lesnik). La suite de cette lettre n'est plus que l'expression des recherches et interrogations de son auteur. C'est avec la conviction d'un homme qui connaît la situation qu'il affirme qu'il serait nécessaire d'étudier "nos langues de la bouche même du peuple"(24). Il répond à Dobrovský, qui se demandait dans le Slavín si le duel était encore une forme vivante: "chez nous, le Dualis Verborum n'est pas quelque chose de vieilli, mais tout enfant l'utilise couramment" (25). Il évoque Trubar et Nestor et donne comme "curiosité" une partie de l'alphabet de Popović. La question le préoccupe déjà.

Dans la partie qui concerne le Slavín, il reprend point par point, page par page, les problèmes qui y avaient été abordés, depuis la question des origines des Croates, en passant par la langue de Trubar, l'emploi du perfectif et de l'imperfectif, jusqu'à la constatation que "les états qui ont pour base les Slaves ne sont pas des états slaves" (26).

En ce qui concerne la grammaire, Kopitar se contente d'indiquer les titres des principaux chapitres qui la

composent et de donner un paradigme des déclinaisons et de la conjugaison slovène.

Jagić considère que c'est dans cette lettre que "s'est dessiné aussitôt et de façon sûre le caractère du jeune homme: son érudition et sa finesse d'esprit, ses remarquables capacités critiques, mais aussi sa nature passionnée, impétueuse, qui atteignait facilement l'intolérance" (27). Quoi qu'il en soit et malgré les vues parfois opposées en ce qui concerne telle ou telle question, ce qui d'ailleurs donne pour nous tout intérêt à ces lettres, cette correspondance se poursuit jusqu'à la mort du Maître. A son époque, et surtout pour les slavistes slovènes, elle pallie partiellement le manque de publications et les difficultés de communication: les lettres de Kopitar et les réponses de Dobrovský sont copiées, envoyées à Laibach, étudiées et commentées. Ainsi, grâce à l'initiative de Kopitar, l'influence du savant tchèque se propage rapidement et en profondeur. "Kopitar a rendu un service exceptionnel à la renaissance slovène quand il avait attiré l'attention, en 1806, sur l'oeuvre du plus grand slaviste étranger" (28). Ainsi, se sont **tissés des liens solides et profonds** entre deux peuples slaves. Ils permirent d'apporter une nouvelle énergie à l'étude du passé, confirmèrent les "éveilleurs" slovènes dans leur désir de réhabiliter la langue nationale et donnèrent un nouvel espoir pour l'avenir.

Sous l'impulsion de ces idées, se forment des groupes et des centres dont le but est l'étude et la promotion du slovène parmi l'intelligentsia et les classes bourgeoises: tel est par exemple le but de la "Societas slovenica", fondée en 1811 à Graz par Primic. On se réunit entre intellectuels pour lire et étudier la Grammatik des slavischen Sprache et le Slavin. C'est grâce aux efforts des membres de cette société que fut créée la **première chaire de slovène** au Lycée de Graz en 1812 (29). Les Slaves d'Autriche commencent à se rendre compte que plus ils seront nombreux et unis, meilleure sera leur position face à la population allemande. Ce rapprochement culturel trouvera ses prolongements tout au long du 19ème siècle, mais ils n'auront probablement jamais atteint l'intensité qui les caractérise au début du siècle. Hanka, Palacký et bien sûr Šafařik, s'intéresseront particulièrement aux Slaves du Sud. Pour les Polonais et les Russes, cet **axe central Vienne-Prague**, représenté par Dobrovský et Kopitar, constituera le point de contact entre ces peuples longtemps si éloignés géographiquement, politiquement et même culturellement.

Si l'influence de Dobrovský sur Kopitar et sa petite patrie est certainement importante, on peut en dire presque autant de l'influence de l'élève sur le maître. Il s'agit en réalité d'une étroite collaboration scientifique, renforcée par une estime réciproque et une amitié profonde

que l'on pourrait rapprocher de celle qui lie, plus d'un siècle plus tard, N.S. Trubeckoj et R. Jakobson (30). Les deux slavistes travaillent sur les mêmes sujets, se posent les mêmes questions, cherchent ensemble à percer les secrets du passé des langues slaves. Kopitar essaye, de toutes ses forces, à faire connaître l'oeuvre de l'abbé tchèque, non seulement en Slovénie, mais dans toute l'Autriche. Il veut faire sortir les études slaves des cercles des spécialistes et les faire partager à un public cultivé beaucoup plus large. Ainsi, il consacre un grand article au Slavín dans le **Wiener Allgemeine Literaturzeitung** de 1814 (31). Mais c'est sans doute dans les Institutiones, une oeuvre de première importance pour le développement de la slavistique européenne, que leur collaboration est la plus étroite et la plus fructueuse.

On pourrait se demander quelles sont les motivations et les fondements de cette longue amitié savante. Tout ceux qui ont un tant soit peu étudié cette époque s'accordent à dire que la cause ne réside pas dans le caractère des deux hommes: autant l'abbé bleu est calme et mesuré, autant Kopitar est fougueux et saracstique. Mais c'est justement à cause de cette opposition qu'ils se complètent mutuellement: Kopitar encourage et aiguillonne sans cesse son maître, lui pose de nouvelles questions et soulève de nouveaux défis, cependant que celui-ci tâche de modérer son enthousiasme,

l'oblige à rentrer ses griffes et lui enseigne à se méfier des intuitions trop hâtives. Dobrovský reste, malgré ses voyages, un homme qui se complaît dans le silence de son cabinet, ne cherchant ni gloire ni argent, une sorte de Pimen ignoré des foules; Kopitar, au contraire, bien qu'aimant l'étude approfondie, sent le besoin de faire connaître au plus grand nombre les travaux et découvertes de la toute jeune slavistique. Il fait de la publicité partout où il passe. Mais, malgré la différence d'âge et de caractère, ils ont tous les deux été élevés dans l'esprit de l'Aufklärung et aiment par-dessus tout l'érudition et la vérité. Leur curiosité va dans tous les sens, elle ne connaît pas de limites. Ils écrivent en latin ou en allemand, ce qui leur sera reproché par la génération suivante, mais au fond et malgré les services qu'ils auront rendus à leurs langues nationales, le savoir et la vérité leur paraissent plus importants que la langue dans laquelle ils sont exprimés.

Notes:Premières relations entre Kopitar et Dobrovský

1)"Rebellen-Sprache"Jagić:Briefwechsel,p.107,Dobrovský à Kopitar,6/3/1810

2)Kidrič:Dobrovský,p.16

3)cf.A.Paterna:Sbirka II,Prag 1895,p.2,Durých à Dobrovský,23/5/1778

4)Kidrič:op.cit.p.120

5)ibid.p.123

6)ibid.p.121

7) Balthasar Hacquet (1739-1815)naquit au Conquet en Bretagne.Pendant la guerre de 7 ans il servit comme chirurgien dans les armmées françaises;il resta en Autriche et exerça comme chirurgien à Idrija.Il devint professeur d'anatomie à Laibach,secrétaire de la Société Agricole de Carniole.Plus tard il voyagea dans les Balkans et dans les Karpathes,devint enfin professeur à Lwov et à Cracovie.Il fut membre de diverses Académies de l'Europe et écrivit un grand nombre d'ouvrages,la plupart en allemand ou en latin.Cf.SBL et L'article de Kidrič"Zois in Hacquet"Ljubljanski Zvon,1938,LVIII.p.10

8)Geschichte der böhmische Sprache bei J.Dobrovský,Prag 1791

9)Kranjska družba za poljedelstvo in koristne umetnosti(1776-1797

10)Pogačnik:Zgodovina II,p.37 et Kidrič:Dobrovsky p.135

11)I.Linhart:Geschichte Krains,Laibach 1788,1,p.417

12)Cf.supra p.210

13)Kidrič:op.cit.p.83

14)Петровский:Первые годы с.36

15)"Nachricht an die Freunde der slavischen Literatur"ibid.

16)"das Ganze der slavischen Literatur mit Geschmack und Grundlichkeit umfasst".ibid.

17)"einen Vereiningungspunkt...slavischen Nation".ibid.

18)Jagić:Briefwechsel,p.1-19

19)"ino Slavisti si tkoj bres vsih posvejtnih perklonov in zeremonij eden drugimu pishejo".Jagić:Neue B.p.271,Primic à Zupan,13/11/1810

20)"bewundere,verehre und liebe".Jagić:Briefwechsel p.1,30//1808

21)"eine herrliche Unternehmung"ibid.

22)"Der Grammatiker aber ist Referent,nicht Erfinder,nicht Schöpfer".ibid.p.2

23)Cf.supra p.

24)"Aus des Volkes Munde müsste man unsere Dialekte studieren"ibid.p.4

25)"Der Dualis Verborum ist nicht etwa veraltet bei uns,sondern wird von jedem Kinde allzeit beobachtet".ibid.p.5

26)"Die Staaten,deren Basis Slaven sind,sind nicht Slavische Staaten".ibid.

27)"В письме сразу верно обрисовался характер молодого человека:его начитанность и остроумие,замечательные критические способности,но вместе и страстная,порывистая натура,доходящая легко до нетерпимости"Jagić:Briefwechsel,c.VIII

28)"Kopitar je napravil preporodu uslugo,ko je 1806 javno opozoril na delo največjega tujega slavista".Kidrič:Dobrovský:p.83

29)ibid.p.107

30)"Nous ne savions pas toujours ce qui appartenait à l'un ou à l'autre."disait récemment R.Jakobson lors d'une émission à la télévision.

32)Cf.kS,p.272

CHAP.III

Premières années à Vienne

En octobre 1808, après avoir pratiquement terminé sa Grammatik der slavischen Sprache qui est sous presse chez l'éditeur Korn, Kopitar part pour Vienne afin d'y entreprendre des études de droit, qui doivent lui assurer l'indépendance financière. Il a 28 ans et, après de nombreuses années passées à l'abri des soucis, il n'a pas d'autre choix. Car son bienfaiteur Zois devient vieux: sa maladie va en s'aggravant, ses affaires marchent mal, le déclin se fait de plus en plus apparent. La podagre, qui l'oblige à vivre dans un fauteuil roulant, l'empêche de prendre en main la direction des hauts-fourneaux et usines; le temps consacré aux études slaves l'est au détriment de ses dossiers de riche industriel. De plus, les guerres napoléoniennes, avec toute la désorganisation qu'elles apportent, et surtout les contributions demandées par les nouveaux gouvernants, finissent par porter un coup sérieux à la santé déjà chancelante de ses entreprises.

Néanmoins, Zoïs alloue une petite bourse à Kopitar; elle doit lui permettre de subsister modestement dans la grande ville où les prix ne cessent d'augmenter. Le moral du jeune homme n'est pas toujours soutenu par la vie brillante de la capitale. "C'est triste d'être étudiant à 30 ans" (1),

constate-t-il avec amertume. Maintes lignes dans sa correspondance reflètent les difficultés auxquelles il est confronté et certains chiffres, dans leur nudité, dignes d'un comptable, en disent long sur les **problèmes journaliers** qui se posent à cet étudiant attardé. Il s'est trouvé des leçons particulières, comme il est normal pour un étudiant, mais celles-ci lui prennent trop de temps; car, en plus des études juridiques, il veut consacrer au moins 4 heures par jour à sa passion slave (2). Il n'hésite pas à appeler ces leçons "tlaka" (la corvée). Mais, sans ce travail, la survie devient problématique. "Je ne dîne pas, je ne prends que quelques petits pains au petit déjeûner" (3), se plaint-il. Suivent les prix du pain, du blanchissage, du raccommodage, de la bougie et du bois pour ce "fatal hiver". Mais "ça ira, si Dieu le veut. Qu'adviendra-t-il lorsque le pantalon et la veste seront troués? Depuis que je suis ici, je n'ai acheté qu'un nouveau pantalon et un habit" (4). Le baron prodigue des encouragements, se plaint des contributions, bien au-dessus de ses forces, qu'exigent les "petelinci" (coqs gaulois) et conjure Kopitar de **ne pas délaisser ses études slaves**. Mais celui-ci en vient à douter pourtant de l'utilité même de son séjour à Vienne et exprime sa nostalgie du milieu intellectuel où il avait vécu. "Surtout, je vis ici aussi solitaire qu'à Laibach et, de plus, la Bibliothèque Impériale est un bien faible ersatz de celle de Votre Hon-

neur dans mon domaine," (la slavistique) (5).

Il faut dire que le **visage** qu'offre **la capitale des Habsbourg** au jeune provincial ne ressemble pas tout à fait à celui que l'on a trop l'habitude de lui donner. Le milieu qu'il fréquente et l'époque elle-même ont peu de traits communs avec l'image célèbre et par trop stéréotypée de la Vienne du Congrès. Après des décennies de calme dont la ville bénéficie sous le règne de Marie-Thérèse (qui n'a pourtant cessé de guerroyer) et de son fils Joseph II, elle est à présent le théâtre des bouleversements rapides et des changements brusques entraînés par les guerres avec Napoléon qui troublent la capitale autrichienne et changent la face de l'Europe. La ville est occupée deux fois par les armées impériales françaises et, au printemps 1809, Napoléon s'installe à Schönbrunn. L'empereur François II, il y a peu de temps encore à la tête du Saint Empire, doit se contenter d'être désormais François I-er, empereur d'Autriche; cette Autriche qui vient de perdre, entre autres, une partie de la Galicie avec la création du Grand Duché de Varsovie et surtout, l'accès à l'Adriatique avec la constitution des Provinces Illyriennes. Les échos de tous ces bouleversements se trouvent dans la correspondance de Kopitar de cette époque. Il rend compte de la fortune des troupes, des préparatifs de défense et enfin des bruits qui courent sur le prochain mariage de Marie-Louise avec le Corse et

constate qu'ici tout est sens dessus-dessous (6).

Si le pauvre étudiant n'est pas tout à fait seul dans la grande capitale des Habsbourg, c'est d'une part grâce aux lettres de recommandation que son bienfaiteur lui avait données pour ses amis et connaissances et qui lui permettent d'entrer en contact sinon avec l'aristocratie, du moins avec des hommes savants qu'intéressent la minéralogie, la botanique, les livres des protestants, les langues, etc... et, d'autre part avec les étudiants originaires des diverses provinces autrichiennes, y compris de Carniole.

Vienne est une **ville cosmopolite** où se rencontrent toutes les races et populations bigarrées que contient le vaste empire. De par sa situation géographique et politique, cette ville est en quelque sorte une miniature de cet agrégat de nations d'origines historiques et linguistiques fort diverses. "Il n'y a jamais eu de métèques à Vienne - les étrangers qui s'y installaient étaient immédiatement assimilés", affirme non sans raison M. Brion (7). Cette diversité se rencontre même au sommet du corps social, c'est-à-dire chez l'aristocratie où les Kolowrat voisinent avec les Schwarzenberg, les Nostiz avec les Lichtenstein, les Esterhazy avec les Lobkowicz. Et que dire du petit peuple, composé d'éléments les plus disparates qu'unit le même goût pour le café et le croissant, souvenirs ô combien doux de la grande peur devant les Turcs. Il n'y a pas de doute, en cette pé-

riode d'avant le Congrès, le problème national , s'il existe déjà à l'état latent, est encore loin de s'exprimer au grand jour.

Vienne est la plus **orientale** des capitales européennes, c'est la tête de pont de la culture allemande aux confins de l'Europe orientale, penchée vers les Balkans. Si on l'aborde par l'est, c'est le premier bastion de la culture occidentale. Metternich, qui considérait la Hongrie comme un pays asiatique, disait que "l'Asie commence dans la Landstrasse". Comme le dit encore M. Brion avec une ombre de romantisme: "D'être ainsi une plaque tournante, largement sensible aux mouvements venus du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, Vienne est devenue un creuset où les races les plus diverses se rencontrent et s'associent. Elles auraient pu rester distinctes, isolées, mais l'esprit du paysage viennois, la douceur et la finesse de l'air, l'agrément du climat et peut-être aussi la magie secrète propre à cette ville, ont réalisé merveilleusement cette fusion" (8). Kopitar habite justement la Landstrasse où il a l'occasion de rencontrer des marchands serbes, des négociants en chevaux hongrois, des Bulgares et des Grecs fuyant le joug turc, des aristocrates démunis de Raguse, des Moldaves, des Croates, des Monténégrins. Il suffit de faire quelques pas à Vienne pour en retirer des **dictionnaires vivants** de toutes les langues de l'Europe de l'Est et du Sud, tout ce que l'on ignore

et que l'on n'a pas trouvé dans les livres (9).

Les étudiants sont nombreux à Vienne, car la capitale possède des écoles où les étudiants parlant les langues et des dialectes les plus étranges et les moins connus, se réunissent, rêvent d'avenir, se disant la nostalgie de leurs campagnes, chantant les chants de leurs aïeux. Quel bonheur pour un linguiste en herbe de pouvoir parler avec tant de gens différents, de pouvoir interroger un jeune homme de Cetinje ou de Varadžin sur l'emploi et le sens précis de telle ou telle forme curieuse, de confronter le savoir théorique puisé dans les vieux livres avec la riche réalité des sons et des expressions! L'expérience sera d'autant plus enrichissante que, peu à peu, Kopitar nouera des contacts non seulement avec les représentants de toutes ces nationalités, mais aussi avec tous les milieux, en particulier avec les milieux intellectuels.

Car, parallèlement aux événements politiques et historiques, Vienne est également le théâtre d'une vie **intellectuelle intense**. Depuis le 18ème siècle, et surtout à l'approche du fameux Congrès qui en fera la capitale politique de l'Europe, Vienne est aussi une des grandes capitales de l'esprit. Kopitar, ce fils de paysan, ce provincial, n'a certes aucune possibilité à son arrivée de se comparer à l'aristocratie viennoise, mais il peut, grâce à son savoir, et surtout grâce à sa curiosité naturelle, entrer en contact

avec la société intellectuelle. Et c'est justement ce milieu, représenté par une certaine avant-garde littéraire européenne, qui exercera sur l'essor de la slavistique en général et sur l'activité de Kopitar en particulier une influence importante, parfois sujette à controverse.

Eveillée par les idées des Lumières et poussée par le romantisme naissant qui la remplit d'un enthousiasme juvénile, opposée d'autre part à la longue domination du classicisme français, la fine fleur de l'intelligentsia trouve dans la capitale des Habsbourg un climat favorable à son épanouissement. On s'y rencontre, on y discute, on échange des idées. Au salon conservateur d'une Caroline Pichler qui voit dans l'Autriche la garantie de la sauvegarde de la civilisation, fait pendant le salon de Dorothée Schlegel, beaucoup plus ouvert aux idées nouvelles. Il est fréquenté entre autres par Théodor Körner, von Gentz, Betina et Clemens Brentano, le baron de la Motte Fouqué. Politiquement souvent adeptes des idées de Burke, donc hostiles à la Révolution française dont l'aspect régicide est généralement très mal perçu en Autriche, ces intellectuels ne représentent pas moins l'avant-garde littéraire de l'époque. Pour un Friedrich Schlegel, l'Autriche et surtout sa capitale apparaissent comme le **Mittelpunkt Europas** (le coeur de l'Europe). "De là, espérait-il, sortira l'unification des états européens" (10). Ce centre intellectuel draine vers

lui des hommes qui proviennent des horizons fort divers qu'unit pourtant l'idée d'un renouveau dans tous les domaines de la vie spirituelle. La physique ou les sciences naturelles, la poésie anglaise ou les langues orientales, la grammaire ou la poésie populaire justement mise au goût du jour, tout trouve un intérêt immense aux yeux d'un Wilhelm Humboldt, d'un Ossolinski, d'un von Gentz, d'un Hormayer. L'aspect tout nouveau et quelque peu exotique du monde slave qu'ils peuvent côtoyer dans les cafés et au Prater ne manque pas de les attirer. Wilhelm Humboldt s'intéresse de très près aux langues slaves. Clemens von Brentano connaît au moins assez bien une nation slave, les Tchèques, puisqu'il fait de longs séjours en Bohème entre 1810 et 1814. Il leur a même consacré une de ses oeuvres, le drame romantique Die Gründung Prags.

Outre les grands voyageurs et cosmopolites comme par exemple N.I. et A.I. Tourgueniev ou le baron W. von Haxthausen qui y font des séjours fréquents, Vienne est également le **lieu de séjour** choisi par beaucoup d'**intellectuels slaves**. Les Polonais sont représentés par une colonie très importante, dont le comte Ossolinski, grand magnat et propriétaire d'une magnifique bibliothèque. Les Tchèques y sont fort nombreux, parmi eux Durych et Zlobický, professeurs de littérature tchèque à l'université de Vienne. Dobrovský lui-même y fait quelques séjours. Les

Slaves du Sud y affluent. Pour eux, Vienne est la grande ville qui les rattache à l'Occident. Un peu plus tard, les premiers slavistes russes ne vont pas manquer de rendre visite à la capitale des Habsbourg. V.A. Francev résume en une phrase l'importance intellectuelle de cette ville pour les Slaves, en disant que Vienne était le centre où l'on pouvait à tout moment rencontrer des représentants de différentes nationalités slaves.

Deux témoins français décrivent, chacun à sa manière et partant de points de vue très différents, la vie intellectuelle viennoise de cette époque. Ce sont, d'une part **Madame de Staël** et, d'autre part Marcel de Serres. La première, adversaire farouche de Napoléon, y trouve un accueil enthousiaste. Elle s'attache surtout à donner au lecteur une image subtile du climat littéraire, à souligner le rôle prépondérant et l'influence novatrice de ses amis, les frères Schlegel. Pourtant, Vienne n'éveille pas chez cette grande aristocrate la même admiration que chez d'autres et son esprit critique reste en éveil. "L'on peut se plaire dans la société de Vienne par la sûreté, l'élégance et la noblesse des manières que les femmes y font régner, mais il y manque quelque chose à faire, un but, un intérêt"(11). Elle trouve qu'en général ce pays est si calme, que "l'aisance y est si tranquillement assurée à toutes les classes des citoyens, qu'on ne pense pas beaucoup aux jouissances intellectuelles"

(12). Ce pays a un gouvernement "paternel, sage et religieux". Elle voit dans l'Autriche "une maison calme, patriarcale, où règnent l'ordre et la douceur". Et de conclure d'une phrase qui ne sonne guère comme un compliment à l'égard du milieu qu'elle fréquente: "La monotonie dans le grand monde fatigue l'esprit" (13). Cette douceur, ce calme, cette absence de conflit ont fait appeler Vienne "la Capoue de l'esprit". Il se pourrait bien que cette paix ne fût qu'apparente. En tout cas, en ce qui concerne les Slaves qui y vivent, y étudient et s'y rassemblent, rien n'est plus contraire à la situation véritable que cette léthargie intellectuelle. Tout à l'opposé, une activité fiévreuse et profonde s'y déroule et ce n'est pas le Congrès, avec ses marchandages de salons, qui l'arrêtera. Mais Madame de Staël n'a pas eu l'occasion de s'intéresser aux Slaves d'Autriche.

Bien différente est l'étude de **Marcel de Serres**, remplie de chiffres, de statistiques, de descriptions détaillées et précises, ce qui est, somme toute, normal pour le naturaliste qu'il était. Son Voyage dans l'Empire d'Autriche pendant les années 1809-10 (14), écrit sur ordre du gouvernement français et destiné à donner un tableau complet de la monarchie autrichienne, présente sans doute un grand intérêt pour l'historien, particulièrement pour celui qui s'intéresse aux Slaves. L'auteur brosse un tableau fort

complet de l'immense Empire, de l'ensemble comme des régions qui le composent. La diversité de cet état en patchwork apparaît sous l'aspect froid des chiffres. Aux statistiques sur les diverses religions pratiquées, aux descriptions des costumes des femmes et des habitudes culinaires des divers peuples, se mêlent les impressions toutes personnelles que suscite, aux yeux d'un Français habitué à une certaine unité, cette diversité incroyable. Ainsi, nous apprenons que Vienne compte 224 092 habitants, quelles sont sa latitude et sa longitude. Et Marcel de Serres conclut: "sa situation est délicieuse" (15). Pour lui, la société de Vienne a toute l'intimité de celle des petites villes et quelquefois l'agrément des réunions des capitales. "La ville de Vienne réunit une foule de seigneurs, de riches particuliers, de négociants aisés et une population heureuse, qui toute se connaît et se rencontre souvent dans la rue" (16). L'aspect exotique et oriental de certains habitants n'échappe pourtant pas au fin observateur français. "C'est un effet assez singulier de voir, au milieu d'une capitale de l'Europe, un grand nombre de Turcs, d'Arabes, de Grecs, de Persans" (17). Parmi cette foule bigarrée, les Slaves ne se distinguent probablement pas d'une manière aussi nette, mais Marcel de Serres connaît fort bien leur importance numérique: "Nous avons déterminé le rapport qui existe entre les Esclavons, les Hongrois et les Allemands et nous avons

observé que les premiers étaient les plus nombreux" (18). L'auteur consacre un très grand nombre de pages à la description des différents peuples slaves d'Autriche et donne des indications extrêmement détaillées pour tout ce qui concerne leurs langues et leurs cultures. C'est sans doute la première fois que le lecteur français pouvait se rendre compte de la **diversité** qui régnait en Europe Centrale et entendait parler d'un Durych ou d'un Dobrovský (19). Rien d'étonnant à cela, puisque le principal informateur de Marcel de Serres en ce qui concerne les Slaves n'est autre que Kopitar en personne. Il fut contacté par l'envoyé français qui le connut par l'intermédiaire du bibliothécaire de l'université de Vienne. Les deux hommes se sont rencontrés souvent et nous connaissons le contenu de leurs discussions, car Kopitar en donne un résumé dans ses lettres, notamment celle du 26 octobre 1809, adressée à Zois (20). L'enthousiasme et le désir de faire connaître les Slaves en Occident sont déjà les traits marquants du jeune slaviste.

C'est donc à Vienne, ce centre où se rencontrent et se mêlent les idées les plus conservatrices à l'avant-garde littéraire, où se rejoignent l'Occident et l'Orient, où se côtoient les Slaves et les Germains, liés, comme tout au long de l'histoire, par la nécessité d'une cohabitation souvent bénéfique et séparés en même temps par des rivalités

perpétuelles, que Kopitar cherche à trouver une place.

Pourtant, une certaine hésitation est perceptible dans ses idées quant au choix de sa résidence et de sa carrière à la fois, ceci entre son arrivée à Vienne et sa nomination à la Hofbibliothek. Ces indécisions sont aisément compréhensibles, si l'on tient compte des bouleversements politiques et des incertitudes qui caractérisent ces années-là et si l'on considère l'écart qui existe entre les aspirations du jeune Slovène et les études qu'il avait entreprises. Pourquoi a-t-il choisi le droit? Il est clair que ce n'était nullement par vocation. Il le dit très clairement dans son Autographie: "Si en 1800 les parents de Kopitar avaient été encore en vie et, surtout sans Sig. Zois, il serait probablement passé à la théologie et serait maintenant, dans le meilleur des cas, évêque et, dans le pire, au moins un bon prêtre" (21). Ceci correspondait à la carrière normale d'un fils de paysan qui, de plus, comme c'était le cas de Kopitar, voyait dans le curé du village le porteur, non seulement de la foi, mais aussi de la culture slave dans ces régions. Mais au début du 19ème siècle, le droit remplace de plus en plus souvent les études ecclésiastiques, devient en quelque sorte la variante laïque du parcours qui doit permettre l'ascension sociale. Il n'est que de penser à la célèbre et touchante lettre que Prešeren écrit à ses parents quelques années plus tard pour leur

annoncer qu'il avait choisi le droit à la place de la théologie qui leur eût tant plu. Et ce n'est pas la seule fois que l'on peut remarquer un parallèlisme entre les destins de ces deux hommes que l'on n'a cessé, depuis deux siècles, de présenter comme des ennemis absolus. Sans doute, le droit permettait-il une liberté individuelle infiniment plus grande. Ceci explique en grande partie l'augmentation des effectifs des étudiants en droit dans les universités autrichiennes (les effectifs quintuplèrent entre 1810 et 1848) (22). Mais, dès le début, le droit n'est considéré par Kopitar que comme un pis-aller, qu'un vulgaire gagne-pain, car sa vocation est ailleurs: "Supposons que j'étudie 2 à 3 ans le droit, que je trouve tout de suite un emploi (= pain), ce gagne-pain ne prendra-t-il pas tout mon temps? Pourrai-je faire encore quelque chose pour la slavité, où il y a tant à faire et pour laquelle j'ai plus de préparation et peut-être plus de disposition que maint savant allemand?"(23).

Malgré le contenu très éclectique des lettres de cette époque, qui témoignent d'une étendue des connaissances et des intérêts très divers concernant tous les domaines de la science et qui vont de la botanique à la météorologie, en passant par la minéralogie et la zoologie, la dévorante passion pour les langues, le passé et le présent slaves ne quittent plus Kopitar. Il n'a peut-être pas de "projet

existentiel" bien défini, mais la slavistique est chez lui comme une marque du destin.

Ainsi, il commence à penser de plus en plus sérieusement à un travail plus compatible avec sa passion que ne l'est le droit. Chez Zois, il était déjà **bibliothécaire,** pourquoi n'essaierait-il pas de trouver une place semblable à Vienne où, en plus de la prestigieuse Hofbibliothek, des bibliothèques publiques et privées prolifèrent. Pour quelqu'un qui s'intéresse aux Slaves, celle du riche comte Ossolinski paraît tout indiquée. Ce magnat polonais possède de véritables trésors et un grand nombre d'auteurs grecs et latins. Linde y avait travaillé pendant près de dix ans. Kopitar fait plusieurs visites au comte ainsi qu'aux personnalités haut placées susceptibles d'intervenir en sa faveur (24). Cette idée de bibliothèque ne le quitte plus et il en fait même part à Marcel de Serres qui lui avait demandé de qui il dépendait. Réponse: "d'un bienfaiteur" et, s'il était prêt à voyager: "le désir de ma vie serait ou d'être attaché à une bibliothèque ou à une académie" (25). Il n'hésiterait pas à aller en Russie (26).

Cependant, il apprend que son compatriote Schober, qui occupait une place de custos à la Bibliothèque Impériale, venait de mourir et espère pouvoir occuper la place devenue vacante. Les problèmes liés à la guerre compliquent la situation. "Si on était en temps de paix, je serais déjà à

sa (celle de Schober) place et j'aurais enfin commencé une carrière" (27). Il songe même à retourner à Ljubljana (28) où le bibliothécaire du Lycée avait démissionné de sa place en signe de protestation contre l'occupation française. Au cas où il n'aurait pas de succès à Vienne "où il a un concurrent", il serait disposé à s'installer à Trieste (29).

A la mort de Zlobický (le 25 mars 1910), on propose la place du professeur de tchèque d'abord à Dobrovský, qui la refuse, car il se sent trop âgé et préfère rester à Prague où la vie est moins chère. Le slaviste tchèque propose Kopitar pour ce poste, mais celui-ci refuse, ne s'estimant pas compétent. En même temps, il obtient enfin **la place de custos** à la Hofbibliothek (30). Son rêve est enfin réalisé et il peut abandonner ses études de droit et se consacrer entièrement à la slavistique.

Si donc ces premières années de Kopitar à Vienne sont marquées par des incertitudes quant à la manière de gagner sa vie et au lieu de résidence, jamais, au contraire, le moindre doute ne l'effleure quant à sa véritable vocation. Le rôle de son mécène et mentor à la fois reste d'une extrême importance. L'attachement profond et une reconnaissance infinie sont perceptibles dans chaque page, à chaque ligne que le jeune Slovène envoie à son **père spirituel**. Il suffit pour s'en convaincre de voir quelques expressions par lesquelles il termine ses lettres: "avec ma

reconnaissance filiale", "votre Kopitar reconnaissant", "avec le respect filial - éternellement reconnaissant, Kopitar". Il l'appelle "Velki Oča" (31), expression difficilement traduisible, tant ce "Velki" contient de grandeur d'âme et "Oča" d'amour filial.

Zois n'a cessé, de son côté, de l'encourager, d'intervenir en sa faveur, de le pousser sur la voie des études slaves. Il lui déconseille de quitter Vienne. "Puisque le destin vous a désigné comme un slaviste classique, vous devez l'être à Vienne, à cet endroit central. Qui peut vous le disputer? Durych et Alter ne sont plus et leurs disciples, qui sont-ils? Dobrovský lui-même se plaint de devenir vieux" (32).

Une fois entré à la **Bibliothèque Impériale**, Kopitar n'aura pas d'autre métier et ne quittera plus Vienne que pour de courts séjours à l'étranger, toujours liés soit à son métier de bibliothécaire, soit à ses activités de slaviste. A partir de cette époque, sa biographie passe en quelque sorte au second plan, elle est submergée par l'activité en faveur des Slaves. De la même manière, sa petite patrie, où il se fût sans doute vite senti à l'étroit, est remplacée par cette grande capitale, ouverte à tous les courants intellectuels de l'Europe.

Notes:Premières années à Vienne

1)"Traurig ist Student zu seyn mit 30 Jahren".Kidrič:Zois II,p.143,13/3/1810

2)ibid.p.85,10/9/1808

3)"Ich soupire nicht,frühstücke nur ein Paar Semmeln".ibid.

4)"Bo že,bo že, če Bog da.Kaj pa bo,ko se hlače,suknje potergajo;seit ich da bin,hab' ich nur ein Paar Hosen und 1 Frack gekauft".ibid.p.107,18/10/1809

5)"Überhaupt lebe ich hier so einsam,wie in Laibach,dazu die Hofbibliothek ein schwacher Erzatz für die von E.G.in meinem Fache ist".ibid.p.129,23/1/1809

6)ibid.p.177,12/3/1809

7)Marcel Brion:La vie quotidienne à Vienne à l' Epoque de Mozart et de Schubert,Paris 1960,p.10

8)ibid.p.11

9)KS,p.151,290

10)"Von hier, hofte er,werde die Vereinigung der europäischen Staaten ausgehen".K.Peter:Friedrich Schlegel Stuttgart 1978,p.10

11)Mme de Staël:De l'Allemagne Paris,Flammarion 1968,p.91

12)ibid.p.77

13)ibid.p.86

14)Marcel de Serres:Voyage dans l'Empire d'Autriche pendant les années 1809-1810, Paris 1814.P.M.Toussaint de Serres(1783-1862)était originaire de Montpellier.Il y était juge lorsqu'en 1809 on lui confia l'organisation des tribunaux dans les Provinces Illyriennes.IL y resta 2 ans,demeurant surtout à Vienne.Son titre officiel fut "Inspecteur des Arts et Manufactures".Outre ses ouvrages sur l'Autriche,on lui doit des études consacrées aux fossiles et à la géologie.S'il ne mentione pas Kopitar dans sa préface,c'est sans doute parce que celui-ci n'était encore que simple étudiant.

15)ibid.II,p.142

16)Marcel de Serres:L'Autriche Paris 1821,II,P.331

17)ibid.V,p.149

18)ibid.I,p.8

19)ibid.p.59

20)"Hätten Kopitars Ältern Ende 1800 noch gelebt und vor allem ohne Sig.Zois,so wäre Kopitar wahrscheinlich zur Theologie übertreten und in bestem Falle jetzt vielleicht ein Bischof und in schlimmsten wenigstens ein wohlbeprüfendeter Pfarrer". Kidrič:Zois II p.11

21)KS,p.156

22)J.Beranger:Histoire de l'Empire des Habsbourg Paris 1990,p.561

23)"Gesetzt,ich studiere in 2 bis 3 Jahren das Jus aus,gesetzt ich bekomme dann gleich Arbeit(=Brot),wird dieser Broterwerb nicht alle meine Zeit für sich fordern?kann ich noch etwas für Slavität thun,wofür ich mehr Vorbereitung und vielleicht selbst Voranlage,als mancher deutsche Gelehrte,habe."Kidrič:Zois,I,p.120,16/12/1808

24)ibid.p.139,24/1/1809

25)"Der Wunsch meines Lebens sey,ou d'être attaché..."ibid.p.111,28/10/1809

26)ibid.

27)"Wäre Friede,so sässe ich wohl schon auf seiner Stelle um nur einmahl die carrière anzufangen".ibid.II p.66,3/8/1809

28)ibid.p.134,3/1/1809

29)ibid.p.130,note 16

30)Петровский:Первые годы с.61

31)Kidrič:Zois II p.91

32)"Hat das Schicksal Sie zu einem klassischen Slavisten bestimmt,so müssen Sie es in Wien,oder aus diesem Zentral Punkte aus ,werden.Wer kann Ihnen es streitig machen?Durich und Alter sind nicht mehr,und ihre Zöglinge,wer sind sie?Dobrowsky klagt selbst über das Zualtwerden".ibid.p.135,Zois à Kop.

5ème PARTIE

LE PLAN KOPITAR

Dans les années 1810-11, la situation personnelle de Kopitar se stabilise. Il a réussi à atteindre le but qu'il s'était fixé, semblable d'abord à un rêve et qui peu à peu est devenu réalité: il entre à la **Hofbibliothek** en tant que "4ème scriptor", ce qui lui assure d'une part un revenu sinon élevé, du moins régulier et, fait plus important encore, lui donne libre accès à tous les livres et manuscrits conservés par cette vénérable institution; il devient la même année (31 mai 1810) **censeur** pour les livres en langues slaves et en grec moderne (1). Ainsi il peut enfin se sentir indépendant, être à cavalo" (2) comme il le dit lui-même. Avec sa Grammatik, il avait déjà apporté une contribution importante aux études linguistiques slaves, il y avait montré son savoir et son savoir-faire. De surcroît, il était devenu ami du plus grand slaviste de son temps. A 30 ans, libéré des soucis matériels, commençant une carrière qui promet d'être ascendante, en pleine possession de ses moyens intellectuels, rempli d'un enthousiasme débordant, il peut se consacrer pendant ses loisirs et même pendant ses heures de travail, à son unique passion: **la res slavica.**

Il est étonnant de voir à quel point le jeune Kopitar s'identifie aux études slaves. Il écrit ainsi à Dobrovský que cette nomination l'aiderait, lui et le "slavonisme" (3). En attendant le résultat définitif de ses efforts pour la place convoitée, il écrit à Erberg: "Oh! j'ai des perspectives magnifiques pour mes Slaves, ainsi que pour mes Grecs dès que je serai établi à Vienne" (4). Ecrivant à Dobrovský, il l'avertit que depuis sa première lettre "des changements s'étaient faits qui ont leur fondement dans mon amour pour les belles langues slaves" (5). Si nous savons si peu de choses sur la vie de Kopitar pendant ces 34 ans qui lui restent à vivre, c'est que cette vie ne semble pas exister en dehors de la slavistique.

Or, que veut-il au juste? Quel est le but final de cet enthousiasme sans bornes? A-t-il des projets précis, des plans préparés?

Nous avons vu que l'Introduction de sa Grammatik fourmille d'idées plus ou moins nouvelles, qu'elle contient des affirmations d'une grande sûreté et reprend des idées exprimées par ses prédécesseurs, tels Schlözer et Popović. Dans la première lettre à Dobrovský nous voyons apparaître un homme qui se pose des questions, certes, mais qui fait preuve aussi d'une large érudition et d'un sens de synthèse remarquable. De plus, il a déjà commencé à écrire des articles dans les journaux dont le plus remarquable est sans

doute un long article intitulé Fantaisies patriotiques d'un Slave (6), publié dans les Vaterländische Blätter fur den österreichischen Kaiserstadt. Petrovski considère cet article comme un "monument historique et littéraire d'une valeur primordiale" (7). Hafner pense que le titre avait peut-être été influencé par l'ouvrage de Justus Möser "Patriotische Phantasien" qui avait servi comme point de départ à l'historiographie moderne de l'Autriche (8). Ce texte surprend Dobrovský qui s'écrie "Eh bien! cher ami. Cela m'étonne que l'on puisse s'abandonner à de telles rêveries à Vienne; cependant votre ardeur est digne de louange. Je vous en embrasse" (9). Mais le maître de Prague se montre également critique, ce qui ne peut surprendre lorsque l'on pense au contenu de l'article. Car c'est déjà tout un **programme**, exposé en 14 points et qui d'une part apporte un certain nombre de renseignements au public qui ignore tout de la culture slave; d'autre part, l'auteur n'hésite pas à demander aux gouvernants de tenir compte de ce fait slave dans les projets généraux. Imaginons donc un lecteur de classe moyenne, mais cultivé, qu'il soit Allemand ou Slave d'Autriche et qui comprenne l'allemand, ce qui est naturel. Il découvre que les Slaves sont très nombreux et que leur nombre pourrait quadrupler dans un proche avenir. On lui cite les différentes branches de "la langue slave" dont on vante les beautés, alors qu'il était tout à fait courant de ne pas faire grand

cas de ces langues dans le meilleur des cas et de les traiter avec mépris dans le pire des cas. Il découvre le vieux slave, les deux frères Cyrille et Méthode et leur alphabet dont la perfection est unique en Europe, car à chaque signe correspond un son. On lui parle de l'alphabet glagolitique et des diverses littératures qui, il est vrai, "sont proportionnelles à l'insignifiance politique" des Slaves. Et pour conclure, l'auteur expose ses réflexions sur le futur de la langue slave et exprime ses souhaits de voir inaugurer à Vienne, cette ville qui semble si allemande, une **chaire de la linguae slavicae antiquissimae communis et ecclesiasticae** qui doit précéder une Académie slave centrale. Ceci à une époque ou l'Autriche ne possède pas encore d'Académie!

D'après Legis-Gluckselig, cet article avait produit une grande sensation auprès du public allemand et surtout parmi les Slaves de la Monarchie (10).

Il est extrêmement intéressant de suivre la propagation de cet article. Après la critique de Dobrovsky, Kopitar transforme quelque peu l'article en tenant compte des remarques du maître tchèque et le publie de nouveau dans Wiener Allegemeine Literaturzeitung sous le titre: "Coup d'oeil sur les dialectes slaves, leur littérature et les moyens pour les étudier" (11). Cet article paraît ensuite sans nom de l'auteur ni du traducteur (d'après Petrovski, il s'agirait très probablement de Jungmann) dans le journal tchèque dirigé

par J.N. Hromadko (1783-1850), professeur de tchèque à l'Université de Vienne Cysarské kralowské Wjdenske Nowiny (12). Il est sûr que J. Kollár, qui parle souvent de Kopitar, connaît ce texte (13). Le même texte paraît traduit en serbe dans **Novine Srbske**. Il est fort probable en tout cas que cet article exerça une certaine influence d'une part sur Kollár, qui pouvait y trouver une amorce pour sa "réciprocité" et d'autre part sur Šafařik pour son ouvrage monumental: L'histoire de la langue et littérature slaves d'après tous les dialectes (14). Déjà Dobrovský pense que, élargi et enrichi, cet article pourrait servir d' Introduction à la littérature slave (15). "Kopitar avait le droit d'appeler Šafařik son élève" (16).

Les "~~Fantasies~~ Rêveries" représentent en tout cas le premier essai d'une vue d'ensemble actualisée, qui ne néglige pourtant pas les perspectives futures. Il faut noter que Kopitar parle des littératures slaves, essayant de distinguer de façaon très partielle, certes, mais à l'instar des opinions de l'époque, les littératures des différents peuples. Dobrovský s'étonne d'ailleurs des lacunes: "Comment avez-vous pu oublier le Dictionnaire de l'Académie russe?" (17).

La différence d'appréciation quant à la Russie apparaît déjà dans cette critique. Kopitar suit le conseil du maître et retire de la seconde version la phrase qui parle des "mains dépravées des Russes" car Dobrovský craint que

"le zèle" de Kopitar ne l'entraîne trop loin (18). "Personne ne sous-estime vos intentions moins que moi. Cependant, je dois vous conseiller de ne pas exciter les Allemands dans la mesure où ils ont eux-mêmes tant à faire pour s'occuper de leur Palladium" (19). L'opposition Vienne-Prague apparaît déjà dans ces pages de correspondance qui contiennent plutôt des conseils bienveillants d'un père à un fils qu'une réelle critique.

Dès les premières années viennoises, il est donc possible d'analyser les idées de Kopitar, surtout en se basant sur l'Introduction à la Grammatik, sur les Fantaisies Rêveries sous les deux formes et, depuis la publication de sa correspondance par Jagić, sur les premières lettres échangées avec Dobrovský. Ces trois séries de textes comportent des variantes surtout parce qu'ils s'adressent à un public différent. Il n'était évidemment pas question de comparer la langue slave "à une étrangère" (20) dans un texte publié dans un journal de Vienne, alors que dans la lettre à Dobrovský, cela devient possible.

Il est aisé de remarquer qu'un bon nombre d'idées se recoupent dans ces textes, qu'il s'en dégage une certaine doctrine assez cohérente, à condition de ne pas oublier l'état d'esprit de l'époque et de ne pas les voir à la lumière des faits et des idées qui ont cours plus tard. Tout porte à croire qu'un **plan d'action** existe déjà, de façon plus ou

moins nette, dans l'esprit du jeune slaviste. Il ne l'a jamais exposé clairement et Jagić lui reproche même une certaine inconséquence dans son action, considérant qu'il se perdait dans de petits détails au lieu de s'attaquer aux grands. "Il a échangé tout son temps en petite monnaie" (22). Mais ailleurs, il admet que Kopitar avait toujours des plans (23). Mais déjà le premier biographe du slaviste viennois, Thormund Legis-Glückselig (1806-1867) évoque le "système Kopitar" (24). Hafner emploie à plusieurs reprises l'expression "plan" ou "plans" de Kopitar et aborde le "plan culturel et politique de Kopitar" (25). J. Pogačnik intitule son intervention au 7ème Congrès des slavistes à Varsovie Le concept de Kopitar quant au développement culturel et politique des Slaves du sud (26). Il est vrai que tous ces slavistes modernes s'attachent surtout à l'aspect politico-culturel, à l'aspect autrichien et yougo-slave du problème. C'est un peu l'arbre qui cache la forêt. Car le programme de Kopitar, tel qu'il apparaît au travers de ses premiers écrits, englobe un domaine beaucoup plus vaste et plus varié. Il se veut slaviste et, pour employer le terme qu'utilisera plus tard P. Boyer en parlant de L. Léger, "c'est un slaviste intégral", c'est-à-dire qu'il cherche autant que possible à étudier et faire connaître le monde slave dans son ensemble, mais aussi dans ses particularités régionales, linguistiques, historiques, etc... De plus, n'oublions pas

que ce terme slaviste ne désigne pour lui et ses contemporains pas uniquement un érudit, mais également un "Aufklärer". Dès ses débuts à Vienne, sa vision des problèmes n'est pas étroitement limitée ou liée exclusivement à une seule "nation" slave, même s'il a parfois quelque difficulté à se hisser au-dessus des préjugés locaux. C'est un Européen convaincu et il ne peut s'empêcher de voir ses chers Slaves autrement que faisant partie, sur un pied d'égalité, de la grande culture occidentale. Quant aux langues slaves, elles entrent peu à peu dans le vaste système que sont en train d'élaborer les grands philologues de son temps. La slavistique doit, aux yeux de Kopitar, apporter sa contribution à cet immense travail entrepris par l'humanité toute entière.

Le "plan Kopitar" est donc le résultat d'une réflexion approfondie et, comme nous allons le voir, d'un travail préalable accompli par ses prédécesseurs disséminés dans toute l'Europe. Mais essayons d'abord d'analyser ce plan non formulé, mais facilement repérable dans tous les textes de Kopitar. On pourrait le diviser en trois grands groupes:

1) le passé slave qu'il convient d'étudier, d'éclaircir et de faire connaître.
2) le présent qu'il est nécessaire de préserver et développer en tant que patrimoine menacé par l'incurie, la germanisation, le morcellement, le danger turc, etc...

3) le futur pour lequel on doit unir toutes les forces afin de donner enfin aux peuples slaves le rôle et le rang qui leur sont dus dans la communauté occidentale.

Il est évident que ces trois groupes d'idées sont étroitement liés, l'un prolongeant l'autre.

En ce qui concerne le passé slave, il s'en préoccupe déjà dans son Introduction à la Grammatik et exprime sa gratitude à Schlözer qui s'est le premier attaché à une étude sérieuse des textes anciens (28). Il considère l'époque de Cyrille et Methode comme l'aube de la culture slave. C'était pour lui la meilleure époque (29). Dans les lettres à Dobrovský, il s'attarde longuement sur l'action des deux apôtres. Les textes de cette époque bénie le fascinent jusqu'au point qu'il se met à rêver des textes primitifs de Cyrille (30). L'origine du vieux slave est l'une des préoccupations majeures de notre slaviste, et les deux écritures utilisées dans les fragments qu'il connaît et étudie, une énigme qui le tient en haleine pendant le reste de ses jours. L'idée d'une **grammaire** du vieux slave, suivie d'un **dictionnaire** et d'une **chaire** à l'université de Vienne devient pour ainsi dire une idée fixe. Cette partie du programme de Kopitar est étroitement liée à la philologie slave, aux recherches historiques et linguistiques qui débutent au commencement du siècle et se poursuivent jusqu'à nos jours. La fameuse théorie panno-

hienne en fait partie.

Avec le second groupe des problèmes qui constituent le plan Kopitar, nous nous trouvons confrontés aux questions qui préoccupent, et de plus en plus en profondeur, ses contemporains et touchent un public beaucoup plus vaste. En effet, la **question des langues nationales** devient une question cruciale. Les langues parlées par une grande quantité de populations sont menacées par les autres peuples ou dédaignées par les élites intellectuelles. Selon Kopitar, elles doivent devenir objet d'étude et de promotion, aussi bien à l'intérieur des régions peuplées de Slaves qu'à l'extérieur. Déjà dans sa Grammatik, il manifeste un amour de la langue, un désir de la recueillir et de la garder pure, qui ne se démentiront jamais. Cet amour s'exerce évidemment dans cet ouvrage envers sa langue maternelle et J. Toporišič, qui a récemment étudié la portée de cette grammaire, affirme avec courage - et il a sans aucun doute raison - que Kopitar était amoureux du slovène (31). Mais cet amour pour les langues s'exerce également envers d'autres langues, par exemple le serbe qu'il essaye de mieux connaître bien avant sa rencontre avec Vuk. Il connaît d'abord le serbe écrit, qu'il peut trouver dans les textes, mais c'est la belle langue du peuple qui l'intéresse. Il aura la même attitude envers l'ukrainien qu'il encouragera par tous ses moyens et qu'il voudrait préserver de l'influence polonaise et russe.

La pureté de la langue devient presque une obsession: il recommande dans sa Grammatik à ses compatriotes de traduire des textes à partir de langues autres que l'allemand, pour ne pas favoriser l'introduction des structures allemandes, déjà si familières. Dans ses Fantaisies il évoque la splendide structure de la langue slave. Il essaye dans le même article de donner un classement de ces langues, classement dû en grande partie à Schlözer. Cette question restait ouverte à l'époque et on était loin de savoir avec précision qui parlait quoi et quelle était la filiation exacte de ces langues. Il s'agissait d'y mettre de l'ordre, ce qui n'était guère facile, même pour des connaisseurs comme Dobrovský. Ainsi celui-ci ne voit dans les Slovènes qu'une variété de Croates (33).

Kopitar interroge le patriarche: "Quelles sont les frontières du dialecte croate?" (34). Parmi les questions posées par Marcel de Serres se trouve aussi celle des frontières des dialectes, "question à laquelle j'attache le plus d'importance" (35). Si Kopitar n'a pas encore de réponse à ces questions, il sait néanmoins comment procéder pour les obtenir: "Il faudrait, comme vous le dites dans votre Grammaire, publier une grammaire critique, alors la comparaison sera possible. De même, chaque dialecte devrait simplement rassembler et faire connaître les mots spécifiques" (36).

Malgré les efforts des slavistes, les peuples slaves

sont toujours à plaindre à cause de leur position inférieure, à cause de leur morcellement et de l'absence de structures politiques propres (sauf en Russie). La troisième partie du plan Kopitar est donc tournée vers **l'avenir** qu'il s'agit de **préparer** énergiquement. C'est sans doute la partie qui soulèvera le plus de polémiques, celle qui passionnera au plus haut point et l'auteur lui-même et ses contemporains, celle qui lui causera les plus amères désillusions. Car le problème strictement politique deviendra peu à peu incontournable et le slaviste viennois se trouvera confronté à ses propres contradictions et à la nouvelle génération romantique dont les idées ne cesseront de prendre de l'ampleur.

Car, que possèdent-ils, ces Slaves, qui leur permette d'espérer plus de l'avenir que ce que le présent leur offre? Leur belle langue ne suffit sans doute pas. Ils sont un grand nombre à la parler, Nestor le remarquait déjà. Ils sont un peuple jeune, donc plein d'avenir, et c'est un Allemand qui l'affirme. Dobrovský dit et répète: "Nous, les Slaves, devons être solidaires" (37). L'idée revient sous des formes diverses comme un leitmotiv. Or, tout les sépare: non seulement les frontières politiques, la religion, la culture, mais même les **alphabets.** Pour Kopitar, l'une des premières étapes du rapprochement serait l'unification de la graphie. Elle permettrait sinon un rapprochement progressif des

langues, du moins de mettre en évidence leur parenté étroite. "Si seulement le destin voulait que maintenant les six dialectes et même un certain nombre de sous-dialectes soient écrits comme l'étaient autrefois les dialectes grecs, cela serait parfait. Alors, les dialectes slaves seraient écrits comme les grecs, avec un seul alphabet et selon le même système d'écriture et non selon une douzaine de systèmes opposés. Là, un sage despotisme qui obligerait les fous à être raisonnables serait à désirer" (38). De toutes les façons, pour préparer cet avenir, il convient de travailler en commun, de s'entr'aider. Un tel programme nécessite des organes de presse (Slavin en est déjà un), un centre qui coordonnerait ces efforts, une institution qui permettrait un travail efficace et en profondeur. C'est ainsi que Kopitar en arrive à demander la création d'une **Académie slave** qui aurait son siège à Vienne. Ce projet, l'un des plus critiqués, même par Dobrovsky, Kopitar s'y tiendra jusqu'à la fin de ses jours, contre vents et marées, au prix d'une solitude tragique et d'une haine féroce de la part de ceux qu'il appelle les "hyperpatriotes tchèques".

L'un des éléments de cette troisième partie du plan kopitarien représente son **activité journalistique.** Elle commence déjà à Ljubljana et se poursuit sans rupture tout au long de sa vie. Le fait d'être censeur la facilite sans doute dans une certaine mesure, mais cette fonction officielle

l'oblige également à une certaine retenue, sinon à une autocensure. Kopitar a une préoccupation: le monde nous ignore, nous-mêmes nous nous ignorons entre nous, nous devons donc tout faire pour nous faire connaître et par là nous faire reconnaître. Il mettra au service de ce but tout son savoir, tout son temps et tout son coeur. Articles de journaux, correspondance avec tout ce que l'Europe compte de savants en matière slave, aide aux visiteurs de la Hofbibliothek, tout servira ce but qui devient sa raison de vivre.

Cependant, Kopitar n'oublie pas que la slavistique n'est pas l'affaire de quelques hommes seulement. Ainsi, dès ses débuts, il tâchera d'attirer vers ces études un maximum de jeunes gens talentueux, de leur inculquer l'amour pour la "res slavica". Et son mérite comme **maître des futurs grands slavistes** n'a pas encore été sérieusement étudié. Et ce mérite est grand.

Le plan de Kopitar, qui veut englober tous les Slaves, même si la part des Slaves du Sud y est prépondérante pour des raisons facilement compréhensibles, constituera l'ossature de son action tout au long de sa vie. On peut le suivre à travers tous ses écrits, qu'il s'agisse des publications, des lettres à ses supérieurs ou de sa correspondance privée. Il transparaît dans les actes et choix de sa vie (voyages, achats, rencontres). Certains éléments de ce plan se renforcent avec le temps, reviennent de façon lancinan-

te, se transformant parfois en idée fixe qui finit par exaspérer ses contemporains et le lecteur actuel. D'autres éléments subissent une évolution due aux nouvelles découvertes dans le domaine des études slaves ou de la linguistique générale. D'autres problèmes s'estompent peu à peu en accord avec l'évolution générale de l'époque. Ainsi, l'idée de la chaire slave à l'Université de Vienne ne le quittera jamais, mais ses efforts ne seront couronnés de succès que quelques années après sa mort, après les grands bouleversements de 1848. L'idée de l'alphabet slave, si présente au début, s'estompera peu à peu à mesure que la réalité vivante viendra contrecarrer ses plans.

Certains aspects de ce plan s'apparentent à l'utopie et ils sont véritablement utopiques. Mais l'utopie est l'un des moteurs des actions humaines.

En parlant de l'influence de Kopitar sur Vuk, Murko dit: "La véritable histoire littéraire qui indique qui créait des idées littéraires, qui introduisait, répandait et adaptait celles des autres et guidait ainsi son époque, doit consacrer à Kopitar un chapitre entier, non seulement chez les Slovènes, mais aussi chez les Croates et les Serbes" (39). Plusprès de nous, Rado Lencek, en parlant des deux versions de Fantaisies, écrit: "Les deux essais furent primordiaux dans l'évolution des peuples slaves en ce sens que leurs idées, inspirations et initiatives... apportèrent des semences au champ nouveau des études slaves et posèrent un défi aux érudits à venir(40).

Notes:Le plan Kopitar

1)Cf.Lettre d'Erberg à Zois,Kidrič:Zois II,p.162,29/5/1810,

2)ibid.p.117,Kop.à Zois,8/11/1809

3)"Mir und dem Slavonismus geholfen werde",ibid.

4)"O!Ich habe herrliche Aussichten für meine Slawen,sogar für die Griechen,wenn ich nur in Wien etabliert werde".ibid.p.139,2/2/1810

5)"haben sich Veränderungen mit mir zugetragen,die ihren Grund in meiner Liebe zur schönen slawischen Sprachen haben"Jagić:Briefwechsel p.29,6/2/ 1809

6)"Patriotische Phantäsien eines Slaven",Vaterländische Blätter,III,9 ,5/6/1910,p.87;KS p.61-70;cf.Annexe 2.

7)"Эта статья имеет значение историко-литературного памятника первенственной важности"Петровский:Первые годы,с.265.

8)cf."Das austro-slavische kulturpolitische Konzept in der ersten Hälfte des 19.Jahrhunderts",Österreichische Osthefte,1963,6 p.436.

9)"Ja wohl,lieber Freund!Dass man in Wien so phantäsieren könne,wundert mich,doch Ihr Eifer ist lobenswerth;ich umarme Sie dafür".Jagić:Briefwechsel p.156,7/8/1810

10)cf.Legis-Glückselig :Vaclav Hanka,Libuša Jahrbücher 1852,p.294

11)"Blick auf die slavischen Mundarten,ihre Literatur und die Hülfsmittel sie zu studieren",WALZ,1813,34,35 p.535,552

12)"O Slovanských nářečich a prostředcich jim se naučiti."

13)Spisý Jana Kollara II,Prag,1862,p.211

14)P.J.Šafařik:Geschichte der slavischen Literatur nach allen Mundarten,Offen-,1836

15)"zu einer Einleitung über die slavische Literatur".Jagić:Briefwechsel p.158,7/8/1810.

16)"Копитар имел право называть Шафарика своим учеником"Петровский:op.cit.p.269

17)"Wie konnten Sie das Worterbuch der russischen Akademie vergessen?"Jagic:op:cit.p.156

18)"Ihr Eifer wird Sie zu weit treiben".ibid,p.157

19)"Niemand verkennt Ihre Absichten weniger als ich.Und doch muss ich Ihnen rathen ,die Deutschen nicht zu reizen,wiewohl sie selbst volle Hände zu thun haben,Ihr Palladium zu gelten",ibid.p.37,Dobrovsky à Kop.,6/2/1809

20)"Die schone Slavensprache dient unwürdig der garstigen Auslanderin",ibid.

21)Ягич:История,с.192

22)"Он разменял всё своё время на мелькую монету".ibid.192

23)ibid.p.189

24)"Kopitarischen System."Spisi II,p.385

25)cf.supra ,n.8

26)I.Pogačnik:"Kopitarjeva zamisel o kulturnozgodovinskem razvoju pri Južnih Slovanih.Рефераты,Novi Sad.1973,p.121.

27)"Die moderne Kritik,deren Fakel der Hofrath und Professor Schlözer in Gottingen ist". Kidrič: Zois I,p.183,Zois à Vulasovič,14/3/1809.

28)Grammatik,p.XIV

29)KS,p.20

30)"Ur-text Kyrills"

31)"Kopitar je bil v slovenščino zaljubljen". J.Toporišič:Porteti,Ljubljana 1987,p.39.

32)Grammatik,p.XXXVI

33)Jagič:op.cit.,p.30,Dobrovský à Kop.6/9/1809

34)ibid.p.33

35)Kidrič:Zois II,p.109,24/10/1809

36)"Es soll jeder Dialekt,wie Sie in Ihrer Grammatik sagen,eine kritisch gelautete Sprachlehre herausgeben-dann wird der Vergleich möglich sein.Ebenso soll jeder Dialekt bloss seine eigenthümlichen Wörter sammeln und bekannt machen".Jagič:op.cit.,p.20,6/2/1809.

37)"Wir Slawen mussen zusammenhalten".ibid.p.44,Dobrovský à Kop.13/3/1809.

38)Cf.Annexe 2

39)"Prava književna zgodovina,ki laže kdo je ustvarjal književne ideje ali pa prinašal,širil ali pa prikrajal tuje ter s tem vodil svojo dobo,mora Kopitarju posvetiti celo poglavje ne samo pri Slovencih, ampak tudi pri Srbih in Hrvatih". M.Murko:Kopitar in Vuk,1908,p.141

40)"Both essays were seminal in the cultural evolution of Slavic peoples in the sense that their ideas,inspirations and initiatives...contributed the seeds for the new field of Slavic studies and a challenge to the generations of yung scholars who followed him".R.Lencek:"Kopitar",Papers of Slavic Philologie, 1982, p.190.

A - L'ETUDE DU PASSE SLAVE

"Son talent était uniquement philologique" dit Kidrič pour présenter Kopitar, le plus assidu et le plus intéressant des correspondants de Zois (1). "Il était le meilleur philologue, aux connaissances les plus vastes et les plus précises que l'Empire d'Autriche possédât" explique l'historien L. von Ranke, d'habitude plutôt sévère avec les savants qu'il rencontrait (2). Silvestre de Sacy pense que seul "le docte Kopitar" est capable de préparer une édition sérieuse de l'Evangéliaire de Reims (3). Il est certain que, parmi les occupations et préoccupations du slaviste viennois, l'étude de la langue tient la place la plus importante. Kopitar est philologue dans le sens étymologique du terme et son amour des langues, vivantes ou mortes, et son penchant pour l'érudition linguistique s'expriment pratiquement dans tous ses écrits, parfois même mal à propos. Ainsi, dans sa première lettre à Dobrovský, en parlant de Lessing, il ne peut s'empêcher de succomber au désir d'étudier l'étymologie de ce nom (4). Mais il est également philologue dans le sens moderne du terme, dans la mesure où il est "spécialiste de l'étude des textes et de leur transmission" (Robert). Les trois publications séparées de Kopitar (Hesychii, Glagolita

Closianus et l'Evangéliaire de Reims) qui ne représentent qu'une partie de son oeuvre, sont des ouvrages de philologie. C'est certainement le domaine où son activité sera le plus unanimement appréciée, reconnue et prolongée par ses disciples. Il donne parfois l'impression de ne voir la civilisation qu'à travers la langue. Ainsi, si l'on analyse ses Fantaisies, on remarque que le mot "Littérature" y est employé dans un sens "philologique", même si l'on tient compte du fait que, pour Kopitar qui est un homme de l'Aufklärung, la littérature c'est d'abord ce qui est utile au peuple. Dans cette perspective philologique, il semble exclure les oeuvres purement littéraires, les belles lettres, pour s'attacher uniquement à l'étude des dictionnaires, grammaires, traductions des textes sacrés et profanes. Cette interprétation de la littérature semble aujourd'hui quelque peu étrange, mais elle est courante pour les premiers slavistes. Ainsi, Linde qualifie Dobrovský de "chef de toute la littérature slave". Dans ce milieu savant, on ne fait pas encore la distinction entre littérature et linguistique. C'est cette dernière qui a la préférence de Kopitar, ce qui ne signifie pas qu'il fut insensible à la véritable littérature, comme on a tendance à le croire souvent; seulement, elle lui paraissait prématurée dans le cas des peuples slaves qui étaient encore à l'état d'enfance.

Déjà Leibniz considérait que l'étude des langues était l'une des branches du règne naturel. La formation de Kopitar, qui est d'une certaine manière un autodidacte, se fit dans la maison de Zois où ce principe est appliqué de la manière la plus stricte et la plus naturelle. La philologie y est une science parmi d'autres. Le jeune Kopitar, lorsqu'il entre chez le baron, compte parmi ses principales attributions le classement de la collection minéralogique et botanique; en même temps, il écrit aux divers érudits ou sociétés savantes dont fait partie Zois, aux fins d'échange de renseignements et de livres dans les domaines les plus divers. C'est en étudiant les roches et les fossiles, en classant les végétaux, en étudiant les manuscrits et incunables les plus curieux que notre slaviste fait ses classes. Et tout naturellement, il "divise la langue slavonne en deux genres et six espèces, ou, pour mieux imiter Linné, classes" (5). Avec les ouvrages traitant des dernières découvertes en géographie ou des nouveaux procédés concernant les fonderies, la maison de Zois reçoit aussi les livres consacrés aux langues les plus variées. Tous les aspects de la culture européenne atteignent ainsi cette ville de province qu'est Ljubljana. Si l'année de la parution de l'oeuvre de F. Schlegel, Über die Sprache und Weisheit der Indier (1808) est en général considérée comme marquant le début de la linguistique comparée, cette science fut pressentie, préparée, et

depuis longtemps, y compris en Carniole. La curiosité du jeune Kopitar trouve sans doute à se satisfaire dans cet universalisme ambiant, mais très vite elle se porte sur les langues slaves, leur histoire, leur diversité bigarrée, leur parenté qui apparaît lorsqu'on les étudie de plus près, tout comme apparaît la parenté des plantes ou des animaux. Peu à peu, il sera possible de suivre l'évolution des langues grâce aux **études des dialectes** vivants et aux textes anciens, tout comme on pourra suivre l'évolution des espèces grâce à l'observation et aux fossiles. Les méthodes d'étude restent comparables, ce qui n'empêchera pas Kopitar de garder un cetain désir d'universalisme qu'il admirera chez Goethe, par exemple. Son collègue bibliothécaire au Theresianum Herbiz lui devient plus sympathique lorsqu'il apprend qu'il connaît l'anglais et la botanique. Pendant qu'il étudie le droit, il se demande s'il ne serait pas possible de consacrer une partie de son temps aux sciences naturelles (6). De cette période de jeunesse Kopitar garde sans doute cette propension à classer, à ordonner, à grouper, à établir des systèmes et faire des synthèses. C'est justement pour cette raison que Pogačnik le qualifie "d'esprit géométrique" (7).

Tout comme les botanistes partent dans la nature à la recherche de nouvelles ou de curieuses espèces qu'ils vont ensuite étudier, caractériser, comparer avec d'autres et classer, de même les philologues s'attachent à l'étude

des langues et des dialectes parlés par les divers peuples et qui fleurissent un peu à l'image des fleurs sur les côteaux. En ce qui concerne le passé, on va s'attacher à l'étude des langues mortes et des ancêtres des langues vivantes, telles qu'elles apparaissent dans des écrits plus ou moins anciens. **L'étude des textes** joue un rôle primordial dans la découverte du passé relativement récent de l'humanité. Des pans entiers de l'histoire sortent de l'ombre grâce aux écrits, non seulement grâce au contenu de ces textes mais aussi grâce à leur langue seule. Le texte est de plus considéré comme quelque chose de concret; un manuscrit ancien est un témoin matériel d'un passé plus ou moins récent, des faits qui s'étaient déroulés avant même que l'homme ne se souciât d'écrire son histoire. Le texte est pour le philologue ce que le fossile est pour Darwin. Finies les conjectures qui ne reposent sur rien, de vagues hypothèses, des récits plus ou moins légendaires des hagiographes. Ce sont les mots, les syllabes, les lettres qui doivent permettre de remonter le temps, de trouver des explications aux énigmes non résolues. D'où ce respect quasi religieux que l'on éprouve devant un texte sorti des greniers poussiéreux d'un château ou d'un monastère. Il est certain qu'il s'agit souvent de textes d'ordre religieux puisque de nombreux écrits furent faits justement pour transmettre la foi. Et, dans les pays de tradition chrétienne, l'exégèse biblique prendra soin de ces

études. Mais cette vénération, ce respect ne s'appliquent pas uniquement aux textes sacrés et aux textes de la religion dominante. Tous ces monuments vont permettre de mieux appréhender le développement de l'humanité et l'évolution de la culture.

Cet intérêt pour les textes anciens, les fragments des Bibles, prières, lettres personnelles ou restes des échanges commerciaux ne se cantonnera pas toujours dans le domaine purement philologique. On peut étudier de façon détachée une rama hindoue ou un psautier trouvé près d'Ohrid, on peut les comparer aux textes d'autres provenances, et d'autres époques, mais on peut également prendre ces textes comme démonstration ou illustration de tel ou tel fait historique. On peut y trouver des preuves d'une culture ancienne et des arguments en faveur d'une thèse qui correspond au goût de l'époque. Entre l'étude froide et impartiale qui ne cherche pas à tirer des conclusions d'un autre ordre que scientifique et **l'utilisation** de ces mêmes textes à des fins différentes, la séparation est souvent difficile à établir. A la fin du 18ème et surtout au début du 19ème siècle, cette deuxième "utilisation" des textes vient de plus en plus souvent se greffer sur la première. Le romantisme aime les textes anciens comme il aime les ruines. Non seulement ils sont auréolés des mystères du passé et des brumes d'exotisme, mais ils parlent du passé, non plus de l'humanité, mais des

peuples. Schlözer, à défaut de textes arabes ou hindous qu'il escomptait étudier pendant son voyage jamais fait dans l'Orient asiatique, se contente d'étudier les chroniques d'un moine russe et il s'en console, car l'étude simple lui importe plus que les conclusions qu'il est possible d'en tirer. Mais les fragments attribués à Ossian doivent exalter, montrer une civilisation opposée à une autre. Les Eddas, outre leur exotisme, sont les témoins de l'esprit d'un peuple qui possède une culture profonde et ancienne face à la culture française, omniprésente. Les manuscrits fabriqués et ensuite "trouvés" par Hanka ont pour but de placer la nation tchèque au niveau des autres nations européennes à la culture millénaire. D'où l'acharnement des patriotes tchèques lorsqu'il s'agit de défendre leur authenticité. Les arguments linguistiques, la philologie en tant que telle, n'ont plus de prise sur ces interprétations romantiques et passionnées. L'étude, la recherche des textes se trouvent ainsi, dans bien des cas, dévoyées, détournées de leurs buts premiers. Entre ces deux extrémités que sont d'une part l'impartiale étude à des fins strictements philologiques et d'autre part l'exaltation romantique qui mène jusqu'aux revendications politiques, toutes les étapes intermédiaires, toutes les nuances sont possibles.

Kopitar se trouve au coeur même de cette mutation et il ne lui est pas toujours facile de ne pas succomber à

l'esprit nouveau, d'autant plus que les hommes qu'il fréquente à Vienne, tels F. Schlegel ou J. Grimm, prennent part aux deux étapes de cette utilisation des textes. Philologues et grammairiens d'une grande érudition, ils ne participent pas moins à l'exaltation du passé germanique fondé sur les écrits épiques et les poésies populaires. Kopitar s'efforce de rester sur le plan philologique, mais ses travaux n'échappent pas toujours aux interprétations. Dobrovský résiste jusqu'à sa mort au tourbillon patriotique qui s'est levé sur Prague. Il n'est pas facile d'être le Muratori slave au début du 19ème siècle!

Quoi qu'il en soit, l'écrit ancien prend une grande importance. Déjà, Schlözer constate avec quelque regret qu'il était beaucoup plus à la mode d'étudier et d'éditer de vieux manuscrits que de s'adonner à l'étude de l'histoire proprement dite (8). Ce qui était autrefois la préoccupation de quelques savants obscurs et inconnus du public ou même des souverains soucieux du patrimoine (ainsi Pierre le Grand, qui pensait décidément à tout, publia en 1722 un décret demandant le regroupement de tous les manuscrits disséminés dans son vaste empire à la Bibliothèque synodale) devient une affaire non du grand public, certes, mais éveille tout de même l'intérêt des couches cultivées. Les hommes riches, les intellectuels prennent conscience qu'il convient de préserver ces antiquités, ces preuves de la culture passée.

Chez les Slaves, l'intérêt pour les écrits anciens s'éveille relativement tôt. La découverte et la publication du Dit de la troupe d'Igor par Musyn-Puškin à la fin du 18ème siècle, est un événement. Elle est pratiquement contemporaine de la publication de Nestor, préparée déjà quelques décennies avant. Les autres régions slaves ne restent pas inactives non plus. Ainsi, le Polonais Jean Potocki, qui voyagea à travers la Turquie et l'Egypte, mais également dans les pays slaves, publie à Varsovie en 1793 ses Chroniques, mémoires et recherches pour servir à l'histoire de tous les peuples slaves (en français). Un peu plus tard, cet ouvrage fut suivi d'un second du même genre: Voyage dans quelques parties de Basse-Saxe pour la recherche des antiquités slaves ou vendes, fait en 1794 (Hamburg, 1795). Le comte Ossolinski rassemble au cours de ses voyages et grâce aux recherches de ses amis une collection très importante de livres et manuscrits concernant les Slaves. Installé à Vienne, il met à la disposition des premiers slavistes des textes précieux. Le lexicographe Linde peut puiser dans ce trésor en préparant son dictionnaire. Kopitar qui, avant de trouver une place à la Hofbibliotek, pense pouvoir entrer comme bibliothécaire chez le riche magnat polonais, aura mainte fois l'occasion d'apprécier les trésors de cette première bibliothèque slave de Vienne.

A l'université de Tübingen, c'est le professeur

C.F. SCHNURRER (1742-1822) qui prend soin des écrits slaves, fort nombreux à cause de l'existence de l'imprimerie protestante destinée aux peuples slaves du Sud. Son oeuvre, L'imprimerie slave à Würtemberg au 16ème siècle (9) rendra l'auteur à jamais "l'ami des Slaves". Elle sera une aide précieuse pour les travaux de Dobrovský et de Kopitar, tous les deux passionnés par les premières traductions des textes liturgiques dans les langues slaves.

Les textes anciens dorment dans les monastères où, depuis des siècles, les moines les copiaient avec plus ou moins d'exactitude. Pour les voir et en connaître la valeur, il faut se déplacer, car bien souvent ceux qui sont chargés de les conserver sont loin de pouvoir distinguer l'écrit récent ou sans valeur de l'inappréciable monument historique. C'est pour cette raison que Dobrovský entreprend son **voyage en Russie.** Mais sa déception est grande, car ceux des savants qu'il rencontre (Stritter, Pallas) ne semblent nullement connaître ou s'intéresser à ces précieux textes qui parlent seulement aux philologues (10). Un peu plus tard (1794), Dobrovský entreprend le voyage vers le Sud dans le même but: trouver et étudier les écrits, et pour l'abbé tchèque cette raison est bien plus importante que le désir de connaître les langues parlées dans les régions visitées. Il sait qu'à Venise de nombreux livres destinés aux Slaves furent publiés depuis plusieurs siècles. Tout comme Schlözer

(11), il aimerait aller jusqu'à Rome où les bibliothèques, surtout celle du Vatican, renferment des textes de première importance. D'après les Kalendaria ecclesiae universae (Rome, 1755) d'Assemani, il connaît l'existence d'importants manuscrits slaves très anciens (12). Il veut s'arrêter chez Zois pour visiter la propre collection de celui-ci (13). Le baron aussi avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse et, depuis que la maladie l'empêche de se déplacer, ses nombreux amis et savants continuent à lui envoyer ou à lui signaler des textes intéressants. La bibliothèque du Lycée de Ljubljana possède un grand nombre d'oeuvres de Trubar et d'autres protestants. Les sociétés savantes s'intéressent également aux écrits anciens. Dobrovský stimule encore cet intérêt en en publiant quelques-uns dans son Slavín. Vrhovac à Zagreb et Stratimirović à Karlovci, et Voltiggi à Dubrovnik prennent eux aussi soin de ne pas laisser se perdre les écrits de leurs prédécesseurs. Une grande partie de la correspondance échangée entre les premiers slavistes traite de ces questions primordiales pour leurs travaux, car les textes contiennent les sources, les fondements de la philologie. - Peu à peu, une émulation s'instaure et les rivalités naissent de-ci de-là. La jalousie n'est pas toujours absente de leurs relations et la lutte pour la primauté d'une publication amène mainte réflexion acerbe ou hypocrite. A la concurrence personnelle s'ajoute l'antagonisme des nations et

des états. Nous verrons ainsi que les manuscrits du Mont Athos deviendront l'objet d'une lutte sans merci entre l'Est et l'Ouest. De même, les manuscrits de Freising constitueront un épisode peu agréable dans les relations entre Vostokov et Kopitar. Quant aux fameux textes de Reims, ils seront l'objet de jalousie entre les différents slavistes et déclencheront des intrigues politico-culturelles. D'un autre côté, on s'efforce assez rapidement d'établir la liste de ces textes, de les cataloguer de la façon la plus complète possible. Ce que fit Vostokov en publiant sa Description des manuscrits russes et slaves du Musée de Rumjancev (14). Les Feuilles bibliographiques de Köppen informent le public averti des nouvelles découvertes et des publications projetées (15). En 1841, S. Strojev publie la Description des monuments de la philologie slavo-russe conservés dans les bibliothèques publiques de l'Allemagne et de la France (16). Le Jésuite Martynov entreprendra le classement des écrits slaves à Paris (17).

Nous voyons ainsi que l'activité de Kopitar se situe à une époque où la "CHASSE AUX OEUVRES D'ART," aux manuscrits et incunables bat son plein. L'époque napoléonienne est en elle-même caractéristique de cet engouement et illustre bien l'état d'esprit du moment, digne de louanges et de blâme à la fois. Les armées impériales sont partout suivies de savants, d'archéologues, de paléographes et de spécialis-

tes de toutes sortes, appelés à étudier, rassembler et classer tout ce qui peut présenter une valeur historique. On connaît fort bien les calculs et les préparatifs savants et coûteux que nécessitèrent le transport et l'installation de l'obélisque place de la Concorde, mais on ignore en général que les agents français parcouraient les régions nouvellement conquises à la recherche des raretés bibliographiques. Les écrits conservés à Split, à Zadar, à Dubrovnik, bien souvent incompréhensibles à ceux qui les emportent, prennent le chemin de la France. Des amateurs anglais, comme lord Gilford, cherchent en Dalmatie, en Grèce. Il est vrai que ces précieux écrits pouvaient bien disparaître à jamais, car les autochtones n'en connaissaient pas eux non plus toujours la valeur et ne prenaient pas les précautions nécessaires à leur conservation. L'argument qui permettait de ramener tout ce butin culturel en France ou en Angleterre n'était donc pas sans fondement. Mais nous verrons que des trésors, conservés précieusement dans de grandes bibliothèques comme celle de Vienne ou de Munich, ne furent pas épargnés non plus et le traité de Tolentino contraignait le pape à céder 500 manuscrits de la Bibliothèque vaticane. La future **Bibliothèque universelle**, qui doit être le dépôt de toutes les connaissances humaines selon l'idéal des Lumières, ne représente pas le même profil vue d'ailleurs: ainsi apparaissent les deux facettes

contradictoires, propres à toute entreprise humaine.

Notes:L'étude du passé slave

1)"njegova nadarjenost je bila enostransko filološka".Kidrič:Zois I,p.37

2)"Er war der beste Philologe,von den Umfassendsten Kentnissen, den das ganze Kaiserthum Österreich besass".Vasmer:Kopitars.Briefwechsel,p.XXXVIII

3)Ibrovac:Kopitar,p.120

4)Jagić:Briefwechsel,p.2,30/3/1808

5)Kidrič:op.cit.,p.72

6)ibid.p.111

7)Pogačnik:"Kopitarjeva zamisel kulturnega razvoja",p.123

8)Schlözer:Vie p.57

9)Slavischer Bücherdruck in Würtemberg im 16.Jahrhundert,Tübingen 1799.

10)Brandl:Dobrovský,p.105

11)Schlözer:op.cit.p.319

12)Ягич:История,p.74

13)Brandl:op.cit.,p.106

14)А.Х.Востоков:Описание русских и славянских памятников и рукописей Румянцевского Музея Москва 1842

15)Кочубинский:Адмирал Шишков,с.173

16)С.Строев:Описание памятников славяно-русской филологии,хранящихся в публичных библиотеках Германии и Франции Москва 1841.

17)Ivan Martynov,l'un des "jésuites russes"fondateurs de la Bibliothèque slave de Paris.

CHAP. I

Travail à la Bibliothèque Impériale et mission à Paris

Une grande partie de la vie de Kopitar est consacrée à la recherche, au classement et à l'étude des textes slaves anciens. Cette activité présente un aspect non négligeable de son plan qui doit favoriser le développement de la culture slave. En arrivant à Vienne, il est loin d'être novice en ce domaine. "Depuis longtemps, je rassemble des matériaux pour la langue et l'histoire slaves" (1), écrit Zois à Vukasović. Kopitar l'aide. Les ouvrages de l'époque protestante sont particulièrement nombreux à Ljubljana et l'intérêt qu'ils suscitent notable, car les éveilleurs slovènes ont conscience de prolonger l'activité culturelle des premiers traducteurs de la Bible. D'autre part, les régions où la glagolitique avait connu une expansion susbtantielle ne sont guère éloignées, puisqu'elles atteignent l'Istrie. A une époque récente, l'écriture glagolitique y était encore employée et les textes restent nombreux et variés.

On imagine bien le jeune Kopitar se précitiper, dès son arrivée à Vienne, dans les bibliothèques, à la recherche de textes slaves. Il se réjouit lorsqu'il trouve du nouveau et, même avant d'être officiellement employé par la Hofbibliothek, il propose à Zois de s'occuper de l'échange

d'un exemplaire de la Bible de Trubar (2). Le baron Steffaneo, alors directeur de cette institution vénérable, ne trouve pas grâce aux yeux de l'étudiant en droit amateur de slavistique. Il "est blâmé partout; personne ne peut le supporter, ce Furlanais; on dit qu'il ne restera pas longtemps à ce poste; il paraît qu'il achète de vieilles chartes dans les ventes aux enchères, juste pour pouvoir dire qu'il aide la bibliothèque; il en a égaré un qui lui paraissait trop savant" (3). Dans la même lettre, il assure son ami et mécène qu'il poursuivrait toute sa vie la restitution des textes authentiques de Cyrille (4). C'est sans doute dans sa passion pour les ouvrages et textes slaves qu'il faut chercher la cause de son envie de trouver une place dans une bibliothèque. Une fois ce désir satisfait, il pourra se consacrer corps et âme à ses chères études. Comme Jacob Grimm ou Vostokov, il vit au contact constant et physique des livres. Lorsqu'il écrit à ce dernier, il l'appelle "Collègue de spécialité et de fonction, c'est-à-dire philologue et bibliothécaire" (5). A partir de 1819, il occupera la fonction de DIRECTEUR DES MANUSCRITS ET INCUNABLES, non sans avoir auparavant démontré ses capacités. Un texte consacré à Korai (6) montre à quel point il prend à coeur la préservation des monuments du passé écrit. Korai (7), installé à Paris, lorsqu'il apprend par les journaux en 1803 qu'un grand nombre de manuscrits, parmi

lesquels ceux des plus grands philosophes grecs, furent ramenés en France, a envie de "disparaître sous terre de honte et de colère". Kopitar constate que l'église grecque, gardienne de ces trésors, est incapable de les sauvegarder. Et de citer in-extenso le plan proposé par Korai et qui eût pu certainement être le sien: le Patriarcat grec doit interdire l'exportation de tout manuscrit; les particuliers doivent être invités à vendre tout texte de valeur au Patriarcat ou à le prêter afin qu'une copie exacte en soit faite et l'original répertorié et localisé; le Synode doit demander aux érudits de rassembler ces textes, d'en dresser un catalogue exhaustif; le tout doit être gardé dans un musée spécialement affecté à cette fin et muni d'un système anti-incendie, etc... A la fin de son article, Kopitar rend hommage aux bénédictins dont le zèle bibliophile permit de sauvegarder maint monument de la culture occidentale.

Il ne fait aucun doute que le slaviste viennois employa beaucoup d'énergie et de temps afin de sauver, **protéger et rassembler les trésors de la culture slave** des siècles passés. Personne ne peut sérieusement songer à lui contester ce mérite. Mais la controverse se fait jour dès que l'on aborde l'inévitable problème du lieu où ces trésors devraient être rassemblés.

Dans le paradis slave de Kollár, Kopitar occupe la place de bibliothécaire (8). En réalité, la bibliothèque

représente pour lui infiniment plus qu'un simple métier. Intimement liée à sa passion pour les études slaves, elle devient très vite le centre d'une activité intense et un point de rayonnement et de rencontre de plus en plus influents parmi les érudits slaves et allemands. Mais la première mission de Kopitar concerne les ouvrages et documents conservés à la bibliothèque de Vienne et emportés par les Français pendant l'époque du 1er Empire. Ce qui ne signifie point que la slavistique en fut absente.

La HOFBIBLIOTHEK (mot à mot "bibliothèque de la Cour") date de la Renaissance. Elle fut fondée en 1493, selon un projet conçu au 13ème siècle par Rodolphe de Habsbourg (9). Dès ses débuts, elle fut l'objet de fierté et de sollicitude des monarques qui l'enrichissaient chacun à son tour selon leurs goûts et celui de leurs contemporains. Ils nomment les conservateurs et supervisent personnellement son fonctionnement. Le conservateur en chef en est toujours un personnage important, proche de la Cour. LAMBRECIUS et VAN SWIETEN furent parmi les grands responsables de cette institution dans le passé: ils surent la réformer, la moderniser et l'adapter, tout en mettant en valeur les trésors déjà entreposés dans ses réserves et sur ses immenses rayons. Des manuscrits célèbres pour leur ancienneté ou ceux des hommes illustres plus récents y côtoient les anciennes cartes géographiques et des éditions rares. On peut y voir

les textes écrits de la main d'un Luther, d'un Leibnitz, d'un Tycho Brahe ou d'un Mozart. C'est une bibliothèque polyglotte qui possède un grand nombre de textes orientaux-arabes, turcs, persans, des ouvrages grecs, latins, hébreux (10). Le nombre considérable des ouvrages espagnols, parmi lesquels une Bible offerte par le cardinal Cisneros en 1514, reflète l'étroite parenté qui lie la famille impériale à l'Espagne. Toutes les traductions de la Bible en langues nationales, publiées grâce aux soins des Sociétés bibliques, y sont rassemblées (11). Bibliothèque d'une **dynastie** qui règne sur une grande variété de peuples, elle reproduit cette variété de langues et de cultures propres aux habitants de la monarchie. Parmi les ouvrages d'une valeur culturelle inestimable, Kopitar trouvera ses chers auteurs protestants slovènes (Abecedarium et Kathechismus de Trubar par exemple) (12).

Ainsi, l'histoire de la bibliothèque viennoise, si elle apparaît comme indissociable de l'histoire des Habsbourg et de leur Empire, ne porte pas moins le sceau de ceux qui furent appelés à y travailler et la marque de leurs origines culturelles. Car, jusqu'au jour où la Hofbibliothek fut transformée en Nationalbibliothek en 1922 (13), des hommes de toutes les régions appartenant à l'Empire y avaient travaillé: il y eut parmi eux des Hollandais, des Allemands, des Polonais, des Slovaques, des Hongrois, des

Croates, etc... Tous les employés étaient choisis avec le plus grand soin et leur nomination définitive soumise à l'approbation de l'Empereur lui-même. Plusieurs Slovènes y furent employés. Juste avant l'arrivée de Kopitar, nous y trouvons son compagnon Josef Šober. Après la mort de Kopitar, c'est tout naturellement son disciple, le grand philologue slave Franc Miklošič qui y trava illera, trouvant dans ce centre de culture linguistique la plupart des ouvrages nécessaires à ses grands travaux. Ivan Prijatelj et France Kidrič, fondateurs de la première université slovène en 1919, auront eux aussi fait leurs preuves à la Hofbibliothek.

Kopitar remplace donc son compatriote Josef Šober, "le seul demi-slaviste que la bibliothèque possédât avant lui" (14). Šober y était entré lui aussi grâce aux démarches du baron Zois, dont il fréquentait le cercle. Nous voyons ainsi que le baron met en jeu sa renommée et ses relations dans la haute noblesse viennoise pour faire entrer dans ce haut lieu de la culture "ses hommes." Ce n'était sans doute pas sans l'intention de faire progresser les Slaves en Autriche. La Hofbibliothek n'est-elle pas pour lui une sorte de cheval de Troie? Lorsque Kopitar est nommé à la Hofbibliothek le 10 décembre 1810 en tant que quatrième scriptor, la place du Präfekt, qui correspond à peu près à la charge de notre administrateur général, est occupée par

Cornea Steffaneo, l'ayo du prince héritier. La hiérarchie y est très stricte: sous les ordres de l'administrateur général se trouvent un directeur chargé des tâches administratives, quatre "Custos" et cinq "Scriptors". Kopitar gravit successivement tous les échelons de la hiérarchie: en mai 1819, il est nommé premier scriptor, en août 1821 quatrième custos, en 1827 second custos et, le 27 avril 1844, premier custos et conseiller aulique (15). Voici comment Mosel caractérise son lointain prédécesseur: "après la mort de Schober, la Hoffbibliothek gagna l'un de ses meilleurs membres en la personne de Bartholomäus Kopitar, un homme à l'érudition variée et versé non seulement dans les langues anciennes et modernes habituellement propres aux savants allemands, mais familiarisé également avec le grec moderne et les dialectes slaves" (16). Inutile de préciser que ces derniers constituent l'une de ses préoccupations principales, comme il en informe Zois en lui disant qu'il se considère comme "Scriptor pro Rebus Slavicis" (17). On s'accorde à dire qu'il s'acquitte de ses tâches de bibliothécaire avec beaucoup de sérieux, de pédantisme même. Le travail est prenant et les conditions matérielles pas toujours agréables: ainsi il est interdit de faire du feu pour se chauffer et, même si l'hiver la salle de lecture n'ouvre que de neuf heures à midi, la lecture devait être quelque peu difficile si l'on pense aux rigueurs du climat.

Au moment des guerres avec Napoléon, on craint pour les trésors entreposés à la bibliothèque. Devant le danger, on a prévu de transférer les ouvrages les plus précieux en Hongrie. Mais il était déjà trop tard et, entre 1809 et 1811, un très grand nombre d'ouvrages prennent **le chemin de la France;** parmi ceux-ci, 60 codex grecs et latins, 141 manuscrits orientaux ou slaves, des éditions rares du 16ème siècle, des cartes anciennes, des plaques de cuivre, etc... Le directeur des musées nationaux français Denon avait demandé à ses agents de faire un choix judicieux. Le comte Ossolinski a beau supplier, demander grâce, le comte Champigny lui promet seulement d'épargner certaines oeuvres (18). Cependant, les changements de fortune militaires étaient si rapides que tout ce qui avait été expédié ne put gagner la France à temps. Des fragments de bibliothèques se trouvaient ainsi à Milan, à Ulm, à Munich au moment de la chute de Napoléon.

"Bien que dernier employé de la Hofbibliothek [Kopitar] eut justement la charge honorable et agréable de ramener les livres et manuscrits emportés à Paris en 1809" (19), écrit le slaviste viennois en 1836, visiblement fier de cette mission. Il fut choisi sans doute à cause de ses connaissance de chartiste, comme on le dirait aujourd'hui. Il est heureux de cette aubaine, car il avait toujours manifesté le désir de voyager partout en Europe, quoique dans

les pays slaves de préférence. Il avait déjà accompli un grand tour en tant qu'accompagnateur d'un riche compatriote slovène. Ils visitèrent Prague, Berlin, Leipzig, Munich. A Berlin, il rencontra F.A. Wolf et à Munich, il alla voir les Manuscrits de Freising (20).

Le **voyage à Paris** a pour Kopitar un double but: LA MISSION OFFICIELLE et secrète qui consiste à vérifier les documents emportés et à en négocier la restitution rapide et complète; mais la MOTIVATION PERSONNELLE revêt pour lui sans doute la même importance: il va pouvoir examiner les documents slaves des bibliothèques parisiennes, notamment l'Abecenarium bulgaricum, la Bible d'Ostrog, etc..., acheter des nouveautés, rencontrer des érudits, tisser des liens nouveaux et faire connaître ses Slaves dont personne ne semble se soucier beaucoup. Ce double aspect représente l'une des caractéristiques majeures de la vie et de l'activité de notre slaviste: en tant que personnage officiel il est Allemand, mais le linguiste slave, l'éveilleur slave transparaît toujours à travers le personnage officiel. Ce voyage à Paris aura pour lui des conséquences importantes, car il lui permettra de faire preuve de ses capacités professionnelles, ce qui aura un effet favorable sur la suite de sa carrière, et d'autre part lui permettra d'élargir ses connaissances de philologue. C'est également grâce aux liens et amitiés ébauchés durant ce séjour à Paris qu'il finira

par prendre en charge l'édition de l'Evangile de Reims.

Comme tout homme cultivé de l'époque des Lumières, Kopitar connaît évidemment bien la langue et la culture françaises. Sa préférence va aux auteurs des 17ème et 18ème siècles et, bien qu'il cite souvent Rousseau et Voltaire qu'il avait pu étudier chez Zois qui possédait les oeuvres complètes de ces auteurs, il ne partage pas toujours l'ensemble de leurs idées, s'efforçant de garder toujours son esprit critique. Mais sa bibliothèque personnelle, qui se trouve aujourd'hui à Ljubljana, contient, outre ces grands classiques de l'époque, surtout des oeuvres qui concernent les problèmes de grammaire et de langue en général. Il est vrai aussi que les auteurs classiques français, ainsi que les contemporains tels Chateaubriand ou Hugo lui étaient facilement accessibles à la Hofbibliothek. Dans ses lettres, nous trouvons des allusions à La Fontaine, Corneille (ex. Médée: "Après tant de revers, que vous reste-t-il? Moi") (21), Fénelon, Molière, Racine, Boileau. On trouve parmi les livres de Kopitar des dictionnaires de Lacombe (22), le Roux (23), Ménage (24), d'Hautel (25). Avec J. Grimm, il partagera plus tard l'intérêt pour la poésie provençale et avec W. Humboldt celui de la langue basque. On peut remarquer, rien qu'en voyant ces volumes, l'intérêt de Kopitar pour l'aspect dialectal, non académique du français. En plus de "ces messieurs du Port-Royal" qu'il connaît bien

à cause de sa formation fondée sur le jansénisme, il peut consulter à la Hofbibliothek un grand nombre de journaux et de revues français comme les Mémoires de l'Académie celtique, la Revue encyclopédique, le Journal des débats de l'Empire, le Journal des savants, le Moniteur universel, la Revue britannique, etc... (26). Tout ceci prouve que le slaviste viennois connaît bien le pays qu'il va visiter et essaye d'approfondir cette connaissance tout au long de sa vie (27).

C'est le 10 mai 1814 que l'empereur François I signe le décret qui fixe les tâches des commissaires chargés de ramener le butin emporté par les Français. Kopitar, en tant que spécialiste, est chargé principalement de l'aspect technique. Il est accompagné d'un jeune diplomate, F.K. Ottenfels-Gschwind (1778-1851), plus tard ambassadeur d'Autriche auprès de la Porte. La liste des ouvrages avait été soigneusement préparée. Elle contient également les titres de ceux qui se trouvaient à Venise, à Parme, etc... (28). - Les deux hommes se mettent en route le 14 juin 1814, passent par Munich où ils s'entretiennent avec Metternich, alors ambassadeur d'Autriche en France, et arrivent à Paris le 14 juillet. Le 25 septembre, Kopitar envoie le communiqué suivant: "Les livres et manuscrits de la bibliothèque impériale sont déjà sous ma garde" (29). C'est le succès d'une mission qui demandait du sens diplomatique, de l'é-

nergie et de l'érudition, car il semble que les conservateurs français n'étaient pas prompts à se séparer des trésors et essayaient de remplacer certaines pièces rares par d'autres de moindre valeur (30). On demanda à Kopitar d'accompagner le transport des caisses jusqu'à la frontière.

Au cours de ses démarches, Kopitar trouva un intermédiaire et un allié en la personne de SILVESTRE DE SACY. Bien que toutes les lettres échangées entre ces deux savants ne nous soient pas parvenues (31), celles publiées par les soins de M. Ibrovac prouvent que le directeur de l'Ecole des langues orientales avait fait plusieurs interventions auprès du Ministre français de l'Intérieur (32).

Mais la Hofbibliothek et ses trésors sont sans doute loin d'occuper seuls les conversations des deux hommes, passionnés par les langues et les parentés qu'ils commencent à définir entre elles. Le savant orientaliste français préside également l'Académie celtique qui prête un certain intérêt aux Slaves, comme nous l'avons vu avec la Grammatik, et que le comte Sorgo continuera d'informer sur ces régions (33).

Il est probable que Kopitar rencontra aussi à Paris MARCEL DE SERRES et CHARLES-BENOIT HASE (1780-1864), grand helléniste et bibliothécaire à la Bibliothèque Impériale. Originaire de Weimar, celui-ci fit une carrière rapide en France, passant du poste de bibliothécaire à celui

de conservateur en chef. En 1852, il deviendra le premier professeur de grammaire comparée à la Sorbonne. Kopitar le connaît de réputation déjà bien avant son séjour à Paris et essaie de le faire participer aux Wiener Jahrbücher der Literatur (34). Hase s'intéresse aux Grecs et aux Albanais, ce qui est également le cas de Kopitar qui rencontre à Paris Korai . En attendant les résultats de ses démarches officielles, Kopitar visite Paris et ses bibliothèques. Il écrit à Ossolinski: "En attendant, je profite de mon loisir pour aller voir les merveilles de Paris. Les bouquinistes ont de belles choses et à des prix raisonnables" (35). Il achète des ouvrages pour la Hofbibliothek, pour ses amis et pour lui-même. Il pense rentrer par Rome et Venise où il espère acheter beaucoup de "slavica" (36). Il écrit à Vuk et à Dobrovský. Dans ces lettres, il n'est question que de linguistique, étymologie et slavistique dans toute sa variété. Il veut profiter au maximum de son séjour pour s'enrichir dans ce domaine. Ni l'Académie slave, ni la grammaire du vieux slave, ni la Bible de Kralice à paraître, ni les chants serbes ne sont oubliés. Il discute avec le professeur de sanscrit A.L. Chézy (1773-1832) et il s'empresse de remarquer que "čist" vient bien de "castus", soulignant ainsi l'appartenance des langues slaves aux langues indoeuropéennes. "En ce qui concerne l'alphabet, dont je ne peux me départir, j'en parle à présent avec Volnay qui en avait

fait un" (37). "J'ai discuté avec un membre de la Société biblique qui est en Angleterre de toutes les bibles éditées" (38). C'est sans doute ce membre de la Société biblique qui permit à Kopitar de se rendre à LONDRES et à OXFORD. Kopitar restera désormais en contact avec les diverses Sociétés Bibliques, surtout avec celle d'Angleterre auprès de laquelle il cherchera des subsides pour faire éditer la traduction de la Bible en serbe par Vuk. D'autre part, les bibliothèques d'Oxford possèdent de nombreux textes slaves, ce qui est du plus haut intérêt pour notre slaviste. Il n'y a d'autre part trouvé aucune trace du passage de D. Obradović, et il s'en plaint amèrement à Vuk: "Mais tous sont morts. A Oxford j'ai de nouveau pensé à lui et à vos monastères et aux nôtres. De tout cela plus de vive voix" (39).

Ainsi, cette mission à Paris s'avère être un succès complet, même si elle lui rapporte peu d'argent et s'il ne peut y retourner une deuxième fois à cause des 100 Jours. Prévue comme un simple voyage consacré aux livres et aux manuscrits appartenant à l'Autriche, elle permet à Kopitar d'élargir ses connaissances dans tous les domaines, d'acheter des ouvrages, de tisser des liens, de faire de la propagande pour les langues slaves. En fin de compte, son voyage sert autant la slavistique que la Bibliothèque impériale.

Notes:Travail à la Hofbibliothek

1)"Ich schon langer Zeit für slavische Sprache und Geschichte Materialen sammle".Kirdič:Zois:I,p.182,Zois à Vukasovič 14/3/1809

2)ibid.II p.67,Kop.à Zois,27/10/1808

3)"ist allgemein getadelt;nobeden ga ne more terperti,tiga Furlanza;pravijo da ne bode dolgo per ti službi;neki po vseh licitazionah stare šarvarje kupuje,da bo mogel reči quantam auxerit bibliothecam:enga ,ki mu je bil premoder,je proč spravil".ibid.I p.152,1/2/1809

4)"Die Restitution des Ächt-Kyrillischen Textes,die Dobrovský sich traut zu bewirken,würde ich lebhaft betreiben".ibid;p.146

5)"Herr Fach- und Amts-Kollege(ie Bibliothekär und Philologe)";Переписка Востокова,p.262

6)"Korai",WALZ,1813,Intellgenzblatt,p.228 KS p.169

7)Adamanthios Korai(ou Corais,Koraïs)(1748-1833)est défini par Kopitar comme le "Heros des aus seine Barberei wieder entstehenden Griechenlands".Passant une grande partie de sa vie loin de la Grèce,il joua un rôle extrêmement important dans le mouvement philhellénique européen et dans le renouveau culturel et linguistique de son pays.Pour Kopitar il est doublement intéressant:il est le symbole de la Grèce antique et le symbole de la lutte pour la libération et pour la langue grecque moderne.Le slaviste est en contact permanent avec les partisans de Korais à Vienne.Anthimos Gazi qui édite la revue Merkur est parmi ses amis intimes.

8)Slavý Dcera,chant IV Sonnet 77

9)Mösel,p.1-65

10)ibid.p.175

11)ibid.p.248

12)B.Hartman:"Die Wiener Hofbibliothek und ihre slowenischen Bibliothekäre,Interntinales Kulturhistorisches Simposium 1970,Eisenstadt 1973,p.99-108

13)J.Stummvoll:"J.Maximilien Graf Tenzyn Ossolinski",Geschichte der österreichischen Nationalbibliothek,Wien 1968.

14)ibid.p.363

15)SBL

16)"Nach dem tode des Scriptors Schober,erhielt die k.Hofbibliothek eines ihrer jetzigen,ausgezeichnetsten Mitglieder in der Person des B.Kopitar,eines Mannes von vielseitiger Erudition und nicht nur der,einem detschen Gelehrten gewönlich eigenen,alten und neuen Sprachen kundig,sondern auch in der neugriechischen und in den slavischen Dialekten grundlich bewandert".Mösel:p.227

17)Kidrič:op.cit. p.130

18)Mösel:p.202

19)"Obwohl der letzte Beamte der Hofbibliothek den ebenso ehrewollen,als willkommenen Auftrag erhielt die 1809 entführten Bücher und Handschriften in Paris zurück zu übrnehmen".KS,p.12

20)Jagič:Briefwechsel,p.220

21)Переписка Востокова,p.348

22)F.Lacombe:Dictionnaire du vieux language français,Paris 1767

23)P.-J. Le Roux:Dictionnaire comique, satirique,burlesque,libre et proverbial,Lyon 1752

24)G.Ménage:Dictionnaire étymologigue ou Origines de la langue française Paris 1650

25)D'Hotel:Dictionnaire du bas language,Paris 1808

26)Ibrovac:Kopitar,p.13

27)L'excellent livre de M.Ibrovac(Kopitar i Francuzi) est une mine de renseignements sur les relations culturelles entre la France et les Slaves du Sud .

28)Mösel,p.236

29)"Die Bücher und Handschriften der Hofbibliothek sind bereits in meiner Verwahrung".ibid.p.102

30)Ibrovac:Kopitar p.71

31)H.Dehérain:Silvestre de Sacy et ses Correspondents,Extrait du journal des savants 1919.

32) Ibrovac: Kopitar p 75

33) ibid. p. 87

34) Jagić: Neue B., p. 793

35) Ibrovac: Kopitar, p. 71

36) "viel slavica zu kaufen" Kidrič: Zois, p. 212, 6/12/1814

37) "Wegen des Alphabets, was ich nicht lassen kann, rede ich nun auch mit Volnay, der eins gemacht hat". Jagić: Briefwechsel, p392, Kop à Dobrovsky, 24/12/1814

38) "Disputavi con membro societas biblica quae est in Anglia, de totis Bibliis editis". ibid. p. 393

39) "Ali svi su izumrli. U Oxfordu sam opet mislio na njega i na naše i vaše monastire. O tom više usmeno." Vuk: Prepiska I p. 143, 21/3/1815.

CHAP.II

Les manuscrits du Mont Athos

Fort de son expérience acquise au cours de sa mission parisienne et ayant perfectionné ses connaissances dans le domaine de la linguistique en général et de la slavistique en particulier, Kopitar va pouvoir se lancer dans une autre affaire de manuscrits, slaves cette fois-ci. Elle sera bien plus difficile et surtout plus contestée par la postérité. Il s'agissait d'acquérir les manuscrits slaves du Mont Athos et de les faire transférer à la Hofbibliothek.

Nous avons vu que les premiers slavistes disposaient de relativement peu de textes rédigés en vieux slave. Or, Dobrovský, aidé et encouragé par Kopitar, prépare sa grammaire de cette langue morte, les Institutiones. Les deux slavistes se rendent bien compte que cette oeuvre n'atteint pas la profondeur et la précision qui seraient souhaitables, faute de documents nombreux et les plus anciens possible. L'Evangile d'Ostromir ne sera publié qu'un peu plus tard et le problème de l'origine de la langue utilisée par les deux premiers apôtres slaves reste mystérieuse. Il doit exister dans les MONASTERES éparpillés de par le vaste territoire slave d'autres textes, peut-être même des textes écrits par les deux saints eux-mêmes. Or, il est un lieu qui, à lui seul, doit en posséder autant que toutes les

autres bibliothèques réunies, c'est le Mont Athos, ce centre spirituel de l'Eglise orthodoxe. Les premiers moines vinrent s'y établir dès 850, la première laure fut fondée au milieu du 10ème siècle. Depuis cette époque, l'ensemble ne cesse de se développer pour atteindre son apogée avant l'arrivée des Turcs. Dès sa fondation, la communauté forme une entité indépendante et sert de point de rencontre entre l'Eglise bysantine, russe, serbe et grecque. Les moines y prient, écrivent, copient. Chaque monastère possède une BIBLIOTHEQUE. Après la chute de Constantinople, la communauté est écrasée par de lourds tributs, s'appauvrit et décline, isolée au milieu d'un empire hostile.

Déjà en 1811 Kopitar présente au lecteur autrichien l'importance et la beauté de la Sainte Montagne en termes plutôt vagues, mais pleins d'émerveillement. Il décrit la vie des moines, parle avec admiration de leur érudition et conclut: "La Montagne Sainte passe pour être la principale université de théologie des chrétiens grecs" (1). Vers les années 20, plusieurs faits incitent Kopitar à entreprendre enfin des démarches concrètes pour l'acquisition des manuscrits slaves qui s'y trouvent. En 1817, un Anglais, Robert Walpole, publie une oeuvre qui ne pouvait laisser les érudits slaves indifférents: Mémoires concernant la Turquie européenne et asiatique (2). D'autres orientalistes avant Walpole avaient déjà parlé des richesses

de ces monastères réunis, mais le récit de Walpole montre qu'elles sont en danger. Le voyageur anglais réussit non sans peine à pénétrer dans les lieux où s'entassent de précieux papiers: "On nous introduisit dans la pièce où ces vieux volumes en lambeaux avaient été jetés dans le plus grand désordre, la plupart sans début ni fin, endommagés par des souris, moisis à cause de l'humidité" (3). En effet, ces textes ne servaient évidemment plus depuis longtemps et personne ne semblait se préoccuper ni de leur contenu, ni de leur valeur. On peut imaginer le bouillant Kopitar lisant ce genre de récit, lui qui manifestait une attitude quasi religieuse devant tout vieux bout de papier couvert d'écriture cyrillique ou glagolitique. Il pouvait fort bien craindre que, faute de soins, ne disparaissent à jamais les traductions de la Bible les plus anciennes en langue slave, cette langue qu'il vénérait!

En plus de l'incurie qui n'était probablement pas aussi généralisée que semblait l'indiquer le voyageur anglais, un autre danger bien plus grave et plus imminent menaçait les bibliothèques du Mont Athos: en effet, la guerre d'indépendance qui sévit en Grèce et que Kopitar soutient de tout son coeur, risque d'être fatale à ces fragiles monuments du passé. En 1821 déjà, les combats faisaient rage dans la région et quelques monastères avaient été endommagés.

En 1822, deux faits qui peuvent avoir favorisé les desseins du slaviste se produisirent: le succès du mouvement national grec et la nomination le 30 juillet 1822 de F.K. Ottenfels-Gschwind comme "unternonce" à Constantinople (4). Ayant fait le voyage de Paris avec lui, Kopitar connaît ses capacités de négociateur et espère obtenir les documents désirés par voie diplomatique. Mais pour qui cette acquisition doit-elle être faite? Car Kopitar n'est qu'un employé de la Hofbibliothek, rien de plus. Là aussi, il mettra en oeuvre ses relations et n'hésitera pas à chercher l'appui au plus haut niveau. Il s'adresse au directeur de la bibliothèque privée de l'Empereur, Thomas Peter Jung, qui cherche à enrichir l'institution dont il a la charge. - François I est lui-même quelque peu bibliophile. Dans sa lettre à l'Empereur, Jung explique que Kopitar lui avait parlé de ces richesses et présente leur acquisition comme très avantageuse pour l'Autriche qui devancerait ainsi la Russie qui croit tenir la haute main sur tout ce qui est orthodoxe. "Les efforts des slavistes autrichiens ne peuvent pas être précisément agréables aux Russes", écrit-il (5). Jung propose l'achat des manuscrits non pour la bibliothèque privée, mais pour la Hofbibliothek. On devine facilement le discours persuasif de Kopitar derrière le langage poli du bibliothécaire de l'Empereur. Metternich, mis au courant par François I, écrit à Ottenfels à Constantinople: "L'ac-

quisition des Codex illyriens semble en effet, d'après mon humble opinion, très souhaitable" (6). Plusieurs lettres sont échangées entre Kopitar, Jung, Ottenfels, Metternich à ce sujet. Kopitar ne cesse de souligner LES INTERETS AUTRICHIENS dans l'affaire: la Hofbibliothek pourra ainsi rivaliser avec les bibliothèques de Paris, de Rome, de Londres, particulièrement riches en manuscrits orientaux. Jung souligne à plusieurs reprises que seul Kopitar est capable de mener l'entreprise à bien. Von Gentz et Pilat, alors rédacteur en chef du Österreichischer Beobachter, sont mis au courant et apportent leur appui. En décembre 1826, douze manuscrits que le nonce autrichien avait réussi à se procurer arrivent à Vienne (7). C'est un premier résultat encourageant et Kopitar est appelé à en donner une première appréciation à Metternich. Il écrit alors son Mémoire de bibliothécaire à propos des 12 manuscrits vieux slaves du Mont Athos (8). Kopitar s'y montre clairement comme un patriote autrichien. Pour Hafner (9), ce texte exprime, avec les Fantaisies, les principales idées politiques du slaviste. Pour E. Winter, c'est un document fondamental de l'austroslavisme (10). Selon Kopitar, cette acquisition est pour l'Autriche d'une valeur "patriotique, car Cyrill et Methode commencèrent d'abord sur le sol autrichien, en Pannonie, et l'Autriche, avec la seule exception des Sorabes, compte en son sein, encore aujourd'hui, plus de 12 millions de Slaves

de toutes les branches, cependant que la Russie, bien qu'en comptant un plus grand nombre, ne possède que deux branches"(11). On peut dire que Kopitar utilise dans ce mémoire tous les arguments possibles pour persuader le destinataire de donner une suite favorable à cette affaire. Il rappelle que les textes ne servent plus depuis longtemps aux moines et définit les modalités pratiques et le coût de l'opération. C'est lui-même qui doit aller les chercher, non comme bibliothécaire, mais en tant que slaviste rassemblant des matériaux pour un DICTIONNAIRE SLAVE. Il voyagerait par l'Italie pour faire des recherches dans les bibliothèques de Bologne et de Rome, particulièrement riches en textes slaves.

Même si on peut y voir la preuve d'une certaine propension pour l'intrigue qu'on attribue à Kopitar, il faut également noter que c'est la première fois qu'il essaye de se donner officiellement la profession qui est véritablement la sienne. Le plan est présenté à l'Empereur, qui ne donne aucune suite. Kopitar s'inquiète, mais ne perd pas espoir: il note dans son Briefjournal le 13 décembre 1827: "la représenter à un meilleur moment" (12). Von Gentz le console. Kopitar a beau presser son cher Moritz von Dietrichstein, lui disant que les Russes avaient envoyé Venelin dans les parages du Mont Athos. Il est bien renseigné. Les agents russes reçoivent de l'argent pour acheter les manus-

crits mais, corrompus comme ils sont, ils le gardent pour eux. "C'est tant mieux pour nous" (13). Mais en février 1829 Jung meurt et Kopitar perd le plus précieux des intermédiaires. Aucune suite ne sera donnée à cette affaire des manuscrits du Mont Athos, officiellement parce que trop coûteuse, mais on peut supposer que l'Autriche ne voulait tout simplement pas empiéter sur un domaine qui mettait en question les intérêts des Russes orthodoxes. Malgré l'intervention de hautes personnalités de l'Empire comme Metternich, Gentz, Pilat, etc..., le plan de Kopitar échoue. On peut pourtant remarquer que le slaviste viennois avait intuitivement prévu la richesse des monuments écrits de ce centre religieux: en 1844, le russe Victor Grigorovič y trouvera le Codex Marianus et en 1860 les moines offriront au tsar le Codex Zographensis, deux des textes les plus anciens écrits en vieux slave (14).

Notes:Les Ms.du Mont Athos

1)"Der Monte Santo gilt für die Hauptuniversität der griechischen Christen für Theologie"."Geographie von Bessarabien",publié dans Archiv de Hormayr,1811,KS,p.76

2)R.Walpole:Memoirs relating to European and Asiatic Turkey,London 1817

3)"We were shown into a room where these old tattered volumes were thrown together in the greatest confusion,mostly without beginning or end,damaged by mice,and mouldy with damp".ibid.p.202

4)S.Hafner:"B.Kopitar und die slawischen Handschriften der Athosklöster",Südost Forschungen,1959,18,I ,p.89-122

5)"Den Russen kann die Bemühungen der österreichischen Slavisten elend nicht angenehm seyn".ibid.p.92

6)ibid.p.95

7)ibid.p.104.Hafner donne la liste des textes.

8)"Bibliothekarischer Bericht bei Gelegenheit der 12 altslawischen Mss vom Berge Athos".Le manuscrit de Kopitar se trouve à la Natinalbibliothek de Vienne.Il fut publié par Nahtigal(Spisi II,p.171)et repris par Hafner dans son article.

9) S.Hafner:op.cit.,p.117

10)E.Winter "Eine grundlegende Urkunde des Austroslawismus",Zeitschrift für Slawistik,1958,III,p.107-124

11)"für Österreich ein vaterländisches ist,da es zuerst auf österreichischem Boden,in Pannonien begonnen,und Österreich,mit einziger Ausnahme der Lauzitzer noch heutigen Tages über 12 Millionen Slawen aller Zweige in seinem Schosse zählt,während Russland zwar der Quantität nach deren noch mehr hat,aber nur von 2 Zweigen".Spisi II,p.171

12)"riprodurla a miglior tempo".J.Glonar:Kopitarjev Briefjournal,p 148

13) ibid.p.115

14)Cf.A.Ivić:Arhivska Gradža III,Beograd 1932,p33-51

CHAP.III

Les manuscrits de Freising (1)

En 1803,le comte Aretino trouva au monastère de Freising, près de Munich, une pile de très anciens manuscrits latins dont une partie, bien qu'écrite avec le même alphabet, n'était pas en latin. On découvrit après quelque temps qu'il s'agissait d'une langue slave et on en avertit Dobrovský. Celui-ci en parla à Kopitar. "Près de Freisingen, on trouva un manuscrit dans lequel il y avait quelques fragments liturgiques en dialecte illyro-carantanien. L'expéditeur de la notice place le manuscrit au 10ème siècle. Si nous le plaçons, au lieu du 10ème siècle,seulement au 14ème, les Vindes possèdent donc des manuscrits écrits en leur langue déjà avant Trubar. Comment Trubar aurait-il pu savoir qu'avant lui personne n'avait écrit de prière en cette langue?" (2). Dobrovský explique que les évêques se faisaient écrire des sermons entiers en lettres latines pour les réciter aux Slaves quand eux-mêmes ne les comprenaient pas (3). Kopitar en avertit Vodnik et Zois, en précisant que la langue des textes découverts est probablement le **Carnolien** (4). Dans sa lettre du 25 septembre 1812, Dobrovský copie en entier le texte le plus important pour son ami viennois. Désormais, et pendant plus de quinze ans, ces fragments deviendront l'un des sujets habituels des échanges épistolaires entre Kopitar et Dobrovský. Presque chaque mot, chaque

phrase sont étudiés, discutés, comparés.

Là, comme dans d'autres domaines de la philologie slave, les deux hommes travaillent en commun. Kopitar, que son ami pragois presse d'éditer ces textes, lui demande même "Pourquoi pas votre propre édition?" (4). De nombreuses questions restent en suspens. En 1814, Kopitar annonce tout de même la publication des textes dans WALZ (6). "A la Bibliothèque Centrale de Munich se trouve un manuscrit du couvent de Freisingen datant du 10ème siècle, qui comprend un modèle de confession en langue slave de 34 lignes, une profession de foi de 74 demi-lignes et une homélie de 113 demi-lignes. Sans doute, ce sont des missionnaires de Freisingen qui s'étaient servi de ces modèles en Carniole et en Carinthie. Kopitar, le scriptor de la Bibliohtèque Impériale de Vienne, lui-même un Carantanien, a pu, par l'intermédiaire du baron Humboldt en obtenir un fac-similé et publiera ce monument, le plus ancien en langue slave, avec un commentaire linguistique et historique" (7)

Il a d'abord l'intention de publier le texte dans ce même journal avec une traduction latine et préparer à part un commentaire linguistique exhaustif, accompagné d'un glossaire. Il attend et hésite. Dobrovský l'encourage autant qu'il peut: "Vous devriez travailler sur votre carantanien avec plus d'application" (8). Les atermoiements et les doutes de Kopitar profitent aux slavistes russes Köppen et Vostokov, qui avaient eu connaissance du précieux document par

le slaviste viennois lui-même. En effet, Köppen, lors de son séjour à Vienne entre 1821 et 1824, avait beaucoup entendu parler de ces textes. En quittant Vienne, il se rend à Munich où il passe deux semaines à la Bibliothèque et fait une copie des textes (9). Jagić explique toute l'affaire de son ton habituellement hostile à son compatriote slovène: "Kopitar a manqué le coche, et pris du retard. Vostokov l'a devancé de manière si heureuse qu'il était lui-même obligé de donner un écho plein de louanges de l'édition" (10). En effet, Köppen, sentant ses connaissances philologiques insuffisantes, s'adressa à son ami Vostokov qui publia les textes dans son Recueil des monuments slaves se trouvant en dehors de la Russie (11). La transcription en cyrillique et la traduction en latin y sont accompagnées d'un commentaire exhaustif: L'explication grammaticale des trois articles du manuscrit de Freisingen (12). Le biographe de Köppen pense que ce travail, l'ornement du recueil, représente un "apport des plus précieux à la littérature slave commune" (13). Köppen écrit à ce propos à Vostokov: "Il faut que les savants contempora ins, avec tous ceux qui aimeront la littérature slave dans le futur vénèrent vos connaissances linguistiques. Les savants de l'étranger n'ont pas encore lu de travaux des Russes de cet ordre: écoutons ce qu'ils vont en dire" (14). En homme loyal, Kopitar s'incline et loue le travail de son collègue russe.

Il finira par publier les textes de Freising dans

son Glagolite Clozianus, mais seulement avec quelques notes et sans commentaire exhaustif. Il se contentera d'y rendre un hommage sans équivoque aux slavistes russes: "Les Russes, autrefois les derniers arrivés, sont maintenant en tête" (15).

On peut à juste titre se demander pourquoi Kopitar tarde tant. Il nous semble que les raisons de ce retard, de ces **hésitations** sont multiples. Elles proviennent d'une part des problèmes purement linguistiques: notre slaviste est plutôt maniaque en ce qui concerne l'exactitude des faits avancés; et comme il reste un grand nombre de phénomènes linguistiques non expliqués, il préfère attendre. On fait d'année en année de nouvelle découvertes. Cet aspect apparaît clairement dans sa correspondance avec Dobrovský. Ceci ne signifie pas que Kopitar ne cherchait pas à avoir la primauté de cette publication. Pour s'en convaincre, il suffit de lire quelques phrases de sa lettre adressée à J.G. Krabinger (1784-1860), conservateur de la bibliothèque de Munich et slaviste à ses heures. "Je publierai et commenterai les slavicis de Freisingen (cf nos Jahrbücher XXII, p. 102) et devancerai certainement les Russes Köppen et Vostokov à bon droit" (16). Encore en 1826, alors qu'il connaît déjà l'état très avancé de l'édition russe, il écrit à Dobrovský: "Je dois et je veux enfin éditer les fragments de Munich, ceux que les Russes avaient assez mal lithographiés mais non expliqués" (17).

Cette remarque tempère un peu l'enthousiasme public de Kopitar en ce qui concerne cette publication d'un document slovène faite par les Russes. Faut-il y voir une preuve de la duplicité du slaviste viennois? Il nous semble que ce n'est que le reflet d'un comportement humain bien compréhensible: Kopitar ressent du dépit d'avoir été ainsi dépossédé par celui même qu'il avait aidé à connaître l'importance de ces textes (Köppen) et d'autre part il reconnaît le savoir et les capacités de ses collègues russes.

Il nous faut souligner que le rôle que Kopitar joua dans le recueil de Köppen et Vostokov est peut-être fort important, bien que complètement passé sous silence. En effet, Köppen écrivit à Pertz en 1815: "Le premier cahier des Monuments slaves de l'étranger ne devrait pas paraître avant le nouvel an. Il me manque encore un bon nombre de notes que j'attends de Vienne, de la part de Kopitar qui a aussi pris en charge le fac-similé encore nécessaire. Kopitar est un archi fainéant quand il s'agit d'écrire à ses amis" (18).

Il est certain que ce n'est guère la paresse qui est ici en cause, car Kopitar fut tout au long de sa vie un bourreau de travail. Mais, lorsqu'on sait qu'en plus de son travail officiel il aidait pendant cette même époque Dobrovský à composer sa Institutiones, qu'il écrivait régulièrement des articles très documentés dans divers journaux viennois, qu'il aidait Vuk à préparer ses oeuvres maîtresses, on peut difficilement l'accuser de paresse ou même de

Eccę bi ded nas neze
greſil cevuckigenube
ſti ſtaroſti neprigon
lóki nikoligeſe per
ſali neimugi nuſzna
tdeſzeimoki nuúvuę
kigenubeſti bone
ſeſzavuiſztiubui ne
pri.iaznimu uvignan
Odſzlauuiboſigę Ipoom
nanarodſzlovueſzki
ſtraſzti Ipeſzali boi
do neimoki Ibſzſze
duzemirt Ipagibra
ti ia pomenem ze
dai zino uueboſi na
reſemze boomu oſ

ſtanem zich mirzeih
del Eſeſumt dela ſoco
nina Eſecrebu tuorim
bratra Odevuttam Eſe
tatua Eſeraſzbai Eſeputi
ugongenige Eſeroti Choi
ſe Ih nepaſzem nuge pre
ſtapam Eſene nauuiſzt
nuzce tch del mirzene
pred boſima oZima mo
ſete poromu zinzi uvi
deti Izami raſzumeti
eſebeſe priuuat zlou
ueſzi yliza taſzie aco
ſe imuigeſzim tere ne
.priazninа uznenauvi
deſſe Aboſiu uzliubiſe

MONUMENTS DE FREISING (début de la 2-ème partie)

dispersion: tout cela - édition, aide, étude, propagande - ne tient pour lui que d'un seul travail, la slavistique.

Il est peut-être encore une autre raison qui fit que notre slaviste ne se hâtait pas plus avec ses feuillets de Freising. C'est peut-être pour cette raison qu'il était prêt à en laisser la publication à son ami Dobrovský et même aux Russes: il n'avait pas la même vision de ces textes qu'en ont les Slovènes aujourd'hui. Ces textes, écrits entre 972 et 1039, mais très probablement avant l'an 1 000, représentent le premier texte écrit qui atteste l'existence de la langue slovène. Ils placent donc la langue slovène, dont certains contestent l'existence même (19) parmi les toutes premières langues slaves écrites. Les fragments furent écrits probablement sous la dictée d'un Slovène par un prêtre allemand à l'intention de l'évêque de Freising qui possédait des terres en Carinthie peuplée de Slovènes. D'après les dernières études, ils ne contiendraient pas de traces du vieux slave utilisé par Cyrille et Methode (20). Dobrovský le pensait déjà. Or, Kopitar est toujours à la recherche de textes en vieux slave, écrits le plus tôt possible après la mort des deux apôtres et qui viendraient étayer sa théorie pannonienne. Son intérêt n'est donc pas centré sur ces documents qui peuvent peut-être lui paraître moins importants qu'ils le sont aujourd'hui aux yeux des Slovènes.

Notes:Les Ms.de Freising

1)Connus actuellement sous le nom de "Brižinski spomeniki"en Slovénie.

2)"Eine neue Entdeckung im Fache der krainisch-windischen Literatur muss Ihnen willkommen seyn..Zu Freisingen fand man eine Handschrift , worin einige liturgische Fragmente in Illyrisch-kärtnischen Dialekte,wie es dort heisst,vorkommen.Der Einsender der Notiz setzt die Handschrift 10-te säculum".Jagić:Briefwechsel,p.210,Dobrovský à Kop.,22/7/1811

3)ibid.,p.212

4)ibid.,p.295,Kop.à Dobrovský,1/11/1812

5)"Warum nicht auch für Ihre eigene Ausgabe?"ibid.

6)WALZ

7)"in der Münchner Centralbibliothek befindet sich ein Manuscript des Stiftes Freisingen aus dem zehnten Jahrhundert mit einer slavischen Beichtformel auf 24 Zeilen,einen Gläubenskentnisse auf 74 halbbrüchigen Zeilen und einer Homilie auf 113 halbbrüchigen Zeilen.Ohne Zweifel bedienten sich dieser Formeln die freisingischen Missionäre in Krain und Kärnten.Der Wiener Hofbibliothek Scriptor Kopitar,selbst ein Kärantaner,der durch Baron Humboldt's Vermittlung ein genaues Facsimile davon erhalten hat,wird die ältesten Denkmäler dieser slavischen Mundart mit einem historischen und linguistischen Commentar herausgeben".WALZ 1814,Intelligenzblatt ,p.70,KS,p.180

8)"Auf den Carantanicus werden Sie fleissig arbeiten".Jagić:Briefwechsel,p.314,Dobrovsky à Kop.,13/1/1812

9)Кеппен:Биография,с.110

10)Ягич:История с.199

11)Востоков:Собрание словенских памятников,находящихся вне России ,СПБ 1827.

12)"Грамматическое обьяснение",ibid.,p.136

13)"драгоценный вклад в общеславянскую литературу" ,Кеппен ,op.cit.p.111

14)"Пусть современные учёные ,со всеми будущими любителями словенской литературы чтут глубокое языкознание Ваше...Ещё чужестранные учёные не читали русских работ сего рода:послушаем что они скажут",ibid.p.111-112

15)"Russi olim novissimi,nunc primi."Glagolita,p.16

16)"Ich will die Freisinger Slavica herausgeben und commentieren(cf.Unsere Jahrbücher XVII,s.102)und zwar dem Russen Köppen mit Recht zuvorkommen".Vasmer:Bausteine,p.77

17)"Ich muss und will endlich die Münchner Fragmente die die Russen schlecht genug lithographiert ,aber nicht erklärt haben,ediren." Jagić:Briefwechsel ,p.563 ,12/11/1826

18)"Das erste Heft der Slawischen Denkmäler des Auslandes dürfte nicht vor Neujahr erscheinen.Noch fehlt mir so manche Notiz,die ich von Wien aus durch Kopitar erwarte,der auch die Besorgung der noch nöthigen Fac-Similé übernommen hat.Kopitar ist ein Erzfaulenzer was das Schreiben an seine Freunde anbelegt".Vasmer:op.cit..p.144.Köppen à Pertz,6/8/1825

19)A.Vaillant aurait bien dit que l'existence du slovène était "un scandale".

20)On trouvera une étude très complète sur les Monuments de Freising dans l'ouvrage commun Freisinger Denkmäler-Brižinski Spomeniki,München 1968.

CHAP. IV

Glagolita Clozianus (1)

Vers les années 30, Kopitar, qui a derrière lui plus de 25 ans d'études slaves, est devenu ce monstrum scientiarium dont parle Jakob Grimm. Pour beaucoup, il occupe la place laissée vide par Dobrovský, mort au début de l'année 1829, place que la jeune génération tchèque, avec Šafařik et Hanka, va lui disputer âprement. Les relations entre Vienne et Prague deviennent de plus en plus tendues, mais le slaviste viennois est tout de même respecté et admiré par de grands savants qui apprécient son érudition dans le domaine linguistique et qui connaissent également sa contribution à la gloire des chants nationaux serbes.

C'est pendant ces années-là qu'il va préparer l'édition de son **oeuvre maîtresse** en ce qui concerne la PHILOLOGIE. Cette oeuvre sera saluée avec unanimité, à l'Est comme à l'Ouest, comme le modèle de l'édition critique d'un monument linguistique slave. Cette édition ouvrira de nouvelles perspectives aux études slaves. Le premier texte GLAGOLITIQUE est ainsi présenté de façon magistrale aux savants et aux philologues. Pour la première fois, l'attention des chercheurs est attirée sur l'importance des monuments glagolitiques et sur cet alphabet que l'on avait tendance à ne guère prendre au sérieux, le considérant, dans le meilleur des cas, comme une déformation du cyrillique.

Pourtant, la **découverte** de ce texte est due au hasard. Le slaviste explique lui-même les diverses péripéties de cette découverte: son collègue (donc bibliothécaire) Drexler avait apporté à la Hofbibliothek une série de feuilles de cadastre du Tyrol et proposé de les vendre. L'affaire concernait en premier lieu Kopitar, puisqu'il était directeur du département des manuscrits. Avant de procéder à l'achat, il en avertit le président du tribunal du Tyrol, le comte Di Pauli. Celui-ci fut heureux de pouvoir acheter les précieuses feuilles de parchemin pour la Bibliothèque de Droit du Tyrol. Pour exprimer sa reconnaissance au bibliothécaire viennois, Di Pauli lui révèle l'existence de quelques feuillets couverts d'écriture slave qui se trouvent chez le comte Paris Cloz et que des "savants italiens" qui les avaient vus, jugeaient fort anciens, parlant même du 6ème siècle. Kopitar réussit à persuader le propriétaire de ces feuilles de les lui envoyer pour quelque temps à Vienne, afin qu'il pût les examiner et en faire une copie le cas échéant. Connaissant un grand nombre de manuscrits glagolitiques depuis l'époque où il travaillait chez Zois, il comprit rapidement qu'il avait en sa possession le MONUMENT GLAGOLITIQUE LE PLUS ANCIEN découvert jusqu'alors. Il ne peut cacher sa joie (2). Il en avertit Vostokov en lui disant que l'on vient de trouver "un texte glagolitique qui a tout l'air d'être notre Ostromir" (3). Il lui demande son aide, car il voudrait éclaircir les

sources du glagolitisme. Dans sa lettre, il copie en alphabet cyrillique un fragment du texte en question et demande à son ami russe de lui envoyer la traduction du même texte qu'il pourrait avoir en sa possession. Vostokov ne peut lui rendre ce service, car il ne possède pas de textes semblables, mais demande à Bobrovski à Vilnus de faire copier une partie du Suprasliensis et d'envoyer ces copies à Vienne, afin que Kopitar puisse comparer les deux textes. "Il est plus qu'important pour notre disciple vieux-slave de comparer le Codex Supraliensis avec mon glagolitique, qui lui ressemble beaucoup" (4). Vostokov se réjouit avec Kopitar: "Je vous félicite, mon honorable collaborateur dans les recherches des antiquités slovènes, pour votre précieuse découverte. J'attends avec la plus vive curiosité la parution de votre **Ostromir glagolitique** qui, comme je l'espère, nous expliquera bien des choses en ce qui concerne les antiquités slovènes et surtout complètera nos connaissances quant aux écrits glagolitiques et leur relation avec le cyrillique"(5).

Un échange savant s'instaure à propos de ce texte entre Kopitar, Vostokov, Bobrovski et Hanka. En 1834, le travail est prêt à être imprimé (6). Nous voyons ainsi que les doutes, les retards et les atermoiements dont le slaviste fit preuve dans l'édition des feuilles de Freising ne peuvent lui être imputés dans le cas de Glagolita Clozianus.

Si l'on considére cette édition de près, on remarque qu'elle est loin d'être une simple édition d'un texte ancien. Jagič critique d'ailleurs l'auteur pour son plan qui manque d'unité (7). Il est vrai que le texte est accompagné de toute une série d'autres textes et de notes qui ne le concernent pas directement. Pourtant, l'oeuvre est soigneusement divisée en trois parties:

1) Prolegomena (p. I à LXXII)

2) Opus ipsum (c'est-à-dire le texte proprement dit (1-24)

3) Epimetron (p. 25 à 48).

Dans la première partie de la préface, nous trouvons, outre l'histoire de la découverte du texte, toute une série d'explications concernant L'HISTOIRE DU VIEUX SLAVE (ex. chapitre XII): Les origines de la langue slave sacrée (8), ou chapitre XV: L'état du GLAGOLISME aujourd'hui (9). Il rejette la légende qui attribue la création de l'alphabet glagolitique à Saint Jérôme (p. VIII) et n'hésite pas à polémiquer avec Dobrovský et son oeuvre sur Cyrille et Méthode. Il fait le tour des textes glagolitiques anciens connus et cite les manuscrits qu'il avait vus à Paris (Abecenarium bulgaricum qu'il appele Codex Parisiensis), le double texte de Reims qu'il croit perdu et les trouvailles intéressantes faites par le père Evgenij et dont Vostokov lui avait parlé dans ses lettres. Après cette longue introduction historique et philologique,

écrite d'un ton vivant et souvent polémique, nous trouvons les trois textes de Freising. Sur la même page, en regard, nous avons: 1) le texte original en alphabet latin; 2) le même texte écrit par Kopitar (nobis scripti) et qui est un mélange de lettres latines et cyrilliques (Boxce Otne); 3) la transcription faite par Vostokov en lettres cyrilliques et 4) la traduction latine. La partie suivante des Prolegomena se compose d'une Homélie russe, d'une confession tchèque et d'un texte de l'Evangile (Luc XXIV, 13-35) en 24 versions: on y trouve entre autres la version d'Ostromir, celle de Trubar de 1557, celle trouvée dans un codex serbe de 1372, celle faite en Russie en 1816, celle de Vuk de 1824 (qui ne sera éditée que bien plus tard) etc...

Dans la dernière partie de ses Prolegomena, Kopitar place le calendrier d'Ostromir avec sa traduction latine (interpretatio nostra) et une histoire de la "Moravie carantanienne".

La partie centrale est occupée par le texte trouvé chez le comte Cloz: en face du texte en écriture glagolitique, Kopitar avait placé la transcription cyrillique et, plus loin, l'original grec et la traduction latine.

La dernière partie du Glagolita Clozianus est constituée d'une **grammaire abrégée du vieux slave** et d'un **glossaire** (vieux slave-latin). Nous trouvons dans cette partie un **tableau** des divers **alphabets** utilisés dans les textes en vieux-slave et, à la dernière page, les di-

verses formes connues de l'alphabet glagolitique.

Si l'on s'accorde à reconnaître que la partie strictement glagolitique est remarquable et que les données historiques représentent l'aspect brillant de l'édition (10), on peut à juste titre se demander pour quelle raison l'auteur plaça dans ce livre des textes aussi différents, pourquoi ne se contenta-t-il pas du texte glagolitique seul, accompagné de l'étude historique et paléographique? La réponse à cette question n'a pas été trouvée car, après la mort de Dobrovský, Kopitar ne donne plus autant de détails dans sa correspondance. Il semblerait qu'il voulait, avec ce texte important, montrer aux savants de son temps toute la variété des textes slaves, la multitude des langues et des traductions, les aspects variés et multiples que la slavistique avait déjà abordés et le nombre important d'érudits qui y travaillaient. Son zèle de propagandiste slave le pousse à donner tout ce qu'il possède, quitte à ce que l'ensemble prenne l'aspect d'un pot-pourri ce qu'il avait autrefois reproché à Linde à propos de son dictionnaire polonais.

Glagolita Clozianus trouva un écho favorable parmi les contemporains. Jagić, toujours sarcastique quand il parle de Kopitar, l'explique: "Kopitar sut veiller, grâce à son expérience du journalisme, à ce que son édition bénéficiât d'une publicité très large et méritée, bien sûr" (11). Un article important parut dans les Jahrbücher (12),

...LAVORUM UTRIUSQUE RITUS UNIUS EJUSDEMQUE LINGUAE SACRAE ALPHABETUM UTRUMQ...

Latinorum glagoliticum seu hieronymianum								Graecorum-cyrillianum				Sonus idem in utroque alphabeto respondens
Figurae codicum veterum			Fig. add. recent.		Librorum		Valor num.	Ordo	Librorum		Valor num.	
	2. Paris.	3. Asem.	4. Kyr.	5. Cas.	6. 1483	7. 1530	8. Caroms.	9.	10. Ostrom.	11. 1491	12. Romons.	13.		
								1	А	а	а	а	1	a latino
								2	Б	б		п		b —
								3	В	в	о	и	2	v —
								4	Г	г	Г	г	3	g —
								5	Д	д		ѳ	4	d —
								6	Є	є		є	5	e —
								7	Ж	ж		ж		j gallico
								8	S			ѕ	6	z —
								9	З	з		з	7	z —
								10	И	и		и	8	i latino
								20	І	і		і	10	i —
								30				(ѧѧ?)		j — (dj?)
								40	К	к		к	20	k —
								50	Л	л		д	30	l —
								60	М	м		м	40	m —
								70	Н	н		н	50	n —
								80	О	о		о	70	o —
								90	П	п		п	80	p —
								100	Р	р		р	100	r —
								200	С	с		с	200	s — (ss)
								300	Т	т		т	300	t —
								400	ОУ	ѹ		ѹ		u — (ou gall.)
								500	Ф	ф		ф	500	f —
								600	Х	х		х	600	x ncogn. ch germ.
								700	Ѡ	ѡ		ѡ	800	w graeco, o latino.
								800	Ц	ц		ц		compendium a g + s aut t z, z germ.
								900	Ч	ч		ч	900	ce italico
								1000	Ш	ш		ш		sce — aut sch germ.
									Щ	щ				vocalis o | u | mutescens.
									Ъ	ы				diphth. 30 + 10
									Ь	ь				vocalis e | i | mutescens.
									Ѣ					je syllab. latin.
										ю				ju —
									Ꙗ	ꙗ				ja —
									Ѥ	ѥ				je —
									Ѧ					vocalis | nasalis ? | e
									Ѩ				90	j + 37
									Ѫ					vocalis | nasalis ? | o
									Ѭ					j + 39.
													60	x latino
													700	ps —
													9	th | Russic f |
													400	y lat. & graec.

GLAGOLITA CLOZIANUS: tableau de l'alphabet glagolitique

dans le Theologische Zeitschrift (13), dans le Gelehrter Anzeiger der K. Bayr. Academie (14). Ce dernier article, très élogieux, fut écrit par Jakob Grimm qui admettait, en suivant les arguments de Kopitar, l'anteriorité ou au moins la simultanéité du glagolitique. Chez les Tchèques, c'est Šafařik qui fit connaître l'oeuvre et il y eut jusqu'aux journaux russes qui la louèrent. Le slaviste tchèque Hanuš caractérise à sa manière la parution du Glagolita Clozianus et le bruit fait autour de ce livre. "Le plus grand critique de notre siècle, B. Kopitar, réveilla dans les années 1830-1836 les autres dormeurs slaves (ainsi que lui-même) d'un sommeil trompeur, long d'un demi-siècle car il claironna devant leurs oreilles étonnées à propos de la découverte des vieux manuscrits glagolitiques du comte Cloz et à propos des vérités qui en découlaient. 'La glagolica est ancienne et noble', claironnait la trompette de Kopitar dans son oeuvre monumentale Glagolita Clozianus... elle est même aussi ancienne sinon plus ancienne que la cyrillica!"... (15). L'Académie impériale de Saint-Petersbourg jugea le Glagolita digne d'être récompensée par une médaille d'or (16) et l'Académie de Prusse accorda à l'auteur l'Ordre pour le Mérite.

Plus près de nous, alors que Kopitar reste un grand slaviste pratiquement inconnu, il arrive tout de même qu'on lui rende encore hommage. Ainsi, V.I. Freidzon parle de Kopitar comme fondateur de la slavistique moderne grâce

à son Glagolita Clozianus: "la première publication scientifique d'un grand monument glagolitique" (17). S. Hafner considère que "cette édition marquera le début d'une discussion en partie violente déjà par le caractère des textes choisis, discussion à propos des questions fondamentales de la naissance de la culture vieux-slave" (18). Le texte fut réédité depuis (19) et l'on peut dire qu'il fait partie, avec Ostromir, Codex Marianus et le Zographensis des classiques de la philologie slave. Il aurait été peut-être raisonnable de suivre l'idée de Grivec qui proposa de changer l'appellation de ce monument et de le nommer désormais non d'après son propriétaire mais d'après celui qui le fit connaître de façon si éclatante: Glagolita Kopitarianus (20).

Notes:Glagolita Clozianus

1)Glagolita Clozianus id est codici glagolitici inter suos facile antiquissimi,ill.comiti Paridi Cloz Tridentino,felici Codicis domino dedicavit,Bartholomaeus Kopitar,Vindobonae 1836

2)"Quibus tum ego lætitius incedabam,cum viderem glagoliticum". ibid. p. IV

3)"eines glagolitischen Codex...der unser Ostromir zu werden alle Minne hat"Преписка Востокова,p.183,26/9/1830

4)cf.note 17 Hesychii

5)"поздравляю вас,почтенейший сотрудник в исследовании словенских древностей,с драгоценейшей находкою вашею...С живейшим любопытством ожидаю появления в свет вашего глаголитического Остромира,который,как я надеюсь,пояснит нам многое по части словенских древностей и особенно пополнит сведения наши о глаголических письменах и о связи оних с кирилловскими"Преписка Востокова,p.286,14/12/1830

6)Jagić:Neue B.p.118

7)Ягич:История,p.203

8)"Slavorum linguae sacrae origines"

9)"Glagolitam status hodiernus"

10) "Блестящую сторону издания представляют исторические данные"Ягич:История,p.204

11)"Копитар сумел позаботиться о том,вследствие своей опытности в журналистике,чтобы издание получило очень широкую,и конечно,заслуженную известность."ibid.

12)Jahrbücher,1936,76,p.103-133

13)Theologische Zeitschrift,1838,I,p.343-360

14)Gelehrter Anzeiger,1836,I,p.33-35

15)"Der grösste Kritiker unseres Jahrhunderts,B.Kopitar weckte nun in den Jahren 1830-1836(sich selbst und)die andern slavischen Schläfer aus dem halbhundertjährigen Irrtraume,indem er ihnen die Auffindung des alten glagol.Manuscriptes des Grafen Cloz samt den damit verknüpften Wahrheiten mit schmetternden Posaunentönen in die erstaunten Ohren rief.Die Glagolitica ist alt und edelgeboren,tönte Kopitar's Posaune in seinem grossartigen Werke Glagolita Clozianus:sie ist eben so alt,wenn nicht älter als Kyrillica!"Hanuš,Bibliotheca slavica I, Wien 1852 p.201

16) Ягич: История, p.210

17) "Первая научная публикация глаголитического памятника" Методы, p.75

18) "Diese Edition war der Beginn einer, schon durch die Art der Zusammenstellung des dargebotenen Textmaterials ausgelösten, zu Teil heftig geführten slawischen Diskussion über die Grundfragen der Entstehung der kirchenslawischen Kultur". S.Hafner: Geschichte der österreichischen Slawistik

19) V.Vondrák: Glagolita Clozianus, Praha 1893

20) Grivec: "Clozov-Kopitarjev Glagolit", Razprave I,2v.21, Ljubljana 1943

CHAP. V

Hesychii et d'autres textes

Environ quatre ans après le grand texte glagolitique, le slaviste viennois fait paraître une autre publication consacrée elle aussi principalement au vieux slave et à ses monuments écrits. Le titre lui-même en est significatif, car il semble relier le présent, c'est-à-dire la Renaissance slave, à la Renaissance européenne tout court: Hesychii glossographi discipulus (1). La partie centrale est consacrée aux manuscrits slaves qui avaient été apportés du Mont Athos et qui datent pour la plupart du 13ème siècle. Mais, comme pour le Glagolita Clozianus, l'auteur ne s'arrête pas là. On pourrait appeler tous les additifs successifs qui complètent d'une manière curieuse l'ouvrage: "Les dernières nouvelles du domaine de la **slavistique**". Il est vrai que les exemples et les variantes permettent d'expliquer le texte principal. Mais l'ensemble donne tout de même l'impression que l'auteur éprouve le besoin de partager au plus vite ses dernières découvertes, de rendre compte de ses travaux et ses recherches qu'il mène d'ailleurs avec d'autres slavistes, comme on peut le remarquer en parcourant la correspondance de ces hommes. Ainsi Kopitar consacre un texte assez important au Codex Assemani (2) et un autre au Psautier de Bologne (3) qu'il avait eu l'occasion d'étudier lors de son voyage en Italie en 1837. Il est le premier à signaler un

MELANGE D'ECRITURE CYRILLIQUE et GLAGOLITIQUE qui caractérise ce texte et qui est pour lui du plus haut intérêt, car il penche de plus en plus pour l'hypothèse de l'antériorité du glagolitique, hypothèse que rejette Šafařik. Avec les slavistes polonais et russes, il avait étudié le Psautier de Saint-Florian et il rend compte de ces études (4). La redécouverte du Texte du Sacre et les préparatifs de l'édition du fameux monument sont évoqués également (5).

Cette partie centrale de son ouvrage, même si elle manque d'unité, est malgré tout consacrée à la philologie et donc justifiable d'une certaine manière. Mais plus loin, Kopitar fait le compte-rendu très critique de l'Histoire slave publiée par le Polonais W.A. Macejowski (6). L'historien avait essayé de démontrer que tous les Slaves furent christianisés à partir de l'Orient et que le rite grec fut pour eux par conséquent naturel et historiquement justifié. On imagine mal le bouillant Kopitar rester insensible devant de telles affirmations. Mais, comme le dit très justement Jagić (7), la violente critique de Kopitar servit plutôt à faire connaître l'ouvrage de l'historien polonais, à le faire apprécier par les partisans de l'orthodoxie slave, surtout chez les Russes et les Tchèques russophiles comme Hanka. La partie de l'histoire consacrée à ce problème fut rapidement traduite en russe (8).

A la fin du même ouvrage, Kopitar aborde des **questions d'actualité** qui le touchent de très près, puisqu'il

s'agit d'une part de L. Gaj et de l'illyrisme et de V. Hanka d'autre part et de son adoration pour tout ce qui est russe. Défenseur farouche des langues parlées par les peuples, si petits soient-ils, le slaviste s'insurge de toute la force de ses sarcasmes contre une langue commune artificielle, que certains voudraient préparer pour les Slaves du Sud (9). Les deux post-scriptum qui terminent le Hecychii permettent à Kopitar de régler ses comptes avec les "hyperpatriotes" de Prague, surtout avec V. Hanka, appelé dans ce texte Pantilius cimex. Ainsi, une publication d'ordre philologique fait ressortir les problèmes fondamentaux et les antagonismes profonds qui divisent aussi bien les Slaves que les slavistes au 19ème siècle.

Dans le domaine de la philologie slave, Kopitar n'est l'auteur officiel que de trois publications: Glagolita Clozianus, Hecychii discipulus et de l'Evangéliaire de Reims, si nous excluons les petits textes publiés dans les Institutiones sous la dénomination Codex Coislianus. Mais il joua un rôle considérable dans la recherche, l'étude et la PUBLICATION D'AUTRES TEXTES de première importance, rédigés en vieux slave ou en divers slavons. Là comme ailleurs, le slaviste viennois aide, encourage, dresse les plans pour les autres plus qu'il n'agit lui-même. Il est deux manuscrits surtout qui passionnent notre slaviste tout au long de sa carrière, qu'il copie et étudie, dont il discute les détails avec ses amis, dont il prépare l'édition

avec acharnement et hésitation à la fois et qui ne verront le jour qu'après sa mort, publiés par ses disciples: ce sont le Codex Assemani et le Suprasliensis.

Tous les slavistes de sa génération connaissaient fort bien le Codex Assemani. Dans la première moitié du 18ème siècle, le Vatican cherche à rassembler les textes bibliques dans ses bibliothèques. Il envoie des émissaires en Grèce et au Moyen-Orient. Parmi eux, se trouvait le Maronite syrien I.S. Assemani (1687-1768). Il parcourut le Proche-Orient chrétien et trouva en 1736, à Jérusalem, une traduction de l'Evangile traduite en langue slave. Il en donne une description assez détaillée dans l'un de ses principaux ouvrages (10), dont le quatrième tome est entièrement consacré aux textes slaves. Durých, Schlözer et Dobrovský connaissaient donc bien l'existence de ce texte et envisageaient même de se rendre à Rome pour en entreprendre l'étude parmi d'autres richesses dont s'enorgueillissait la Bibliothèque vaticane. Dans la correspondance entre Kopitar et Dobrovský, il en est souvent question. C'est encore Kopitar qui attire l'attention de Vostokov sur ce texte en lui écrivant: "Savez-vous que la Bibliothèque vaticane possède également une sorte d'Ostromir glagolitique?" (11). Plus tard, lorsque M. Bobrovski entreprend son tour slave, Kopitar lui conseille d'aller également à Rome, où il doit impérativement étudier ce texte (12). Dans ce but, il lui donne des indications philologiques précises. Au moment où il envisage

d'aller s'enquérir des manuscrits du Mont Athos, il prévoit de passer par Rome pour voir lui-même le précieux document. Il ne pourra satisfaire sa curiosité qu'en 1837, lors de son premier séjour romain. Mais après la publication de son Glagolita Clozianus, il est sans doute plus à même d'aborder cet autre grand texte glagolitique, trouvé si loin du premier. Il copie soigneusement le texte entier et demande même à son nouvel ami, le paléographe français J.B. Silvestre, au Vatican lui aussi, de copier une page spéciale, faite selon les règles de l'art paléographique (13). Maintes fois, il évoque ce manuscrit et envisage de le publier dans son intégralité.

Le Manuscrit Suprasliensis, l'un des plus anciens textes cyrilliques, est lui aussi l'objet de discussion, de traduction et d'étude de nombreux slavistes. Il fut trouvé au monastère de Suprasl, près de Bialystok. Il fut d'abord étudié par M. Bobrovski (1785-1848). Ce slaviste polonais (14), prêtre uniate et professeur à l'Université de Vilnius, connaissait bien Kopitar pour avoir travaillé avec lui à Vienne (entre 1817 et 1819), dans le but d'étudier aussi bien les langues orientales que slaves. Bobrovski prévient Vostokov de cette nouvelle découverte et celui-ci en parle dans les Feuilles bibliographiques (15). Parallèlement, Vostokov en avertit Kopitar, qui lui demande d'en faire faire une fidèle copie (16). Lorsque le slaviste viennois reçoit la copie, il remercie son ami russe qui répète le remerciement textuelle-

ment dans sa lettre à Bobrovski: "Il est très important pour notre spécialité vieux-slave de comparer le Codex Suprasliensis avec mon Glagolita, car il lui ressemble vraiment beaucoup" (17). La publication du texte est d'abord envisagée par Rumjancev, qui meurt avant de pouvoir mener l'entreprise à terme. Après les troubles estudiantins en 1824, Bobrovski paraît d'ailleurs suspect, suspicion qui ne fera qu'augmenter à partir de 1831. L'un des slavistes les plus érudits, l'un de ceux qui connaissent le mieux l'ensemble du monde slave, éprouve de plus en plus de difficultés à poursuivre son oeuvre. Les études orientales chez Silvestre de Sacy ne sont pas faites pour inspirer confiance à ses supérieurs et les encouragements de Lelevel encore moins. Peu à peu, Bobrovski se détourne de la slavistique. Le Manuscrit Suprasliensis, qu'il avait projeté de publier lui-même, est enfin envoyé chez Kopitar à Vienne, en deux parties. Celui-ci copie la deuxième partie et renvoie l'original qui se trouve aujourd'hui à Saint-Petersbourg. Mais la première partie du manuscrit (120 feuilles) reste à Vienne pour des raisons inconnues. Un moment après la mort de Kopitar, on le croira perdu et F. Miklošič fera la première édition de ce texte d'après les notes de Kopitar (18). En fait, le texte original se trouvait parmi les papiers de Kopitar qui furent transportés à la **bibliothèque du Lycée de Ljubljana** après la mort du slaviste. Il s'y trouve toujours. D'autres éditions de ce

manuscrit suivirent celle de Miklošič (V. I. Sreznevski, S. Severjanov) et pratiquement tous les grands philologues slaves l'ont étudié par la suite (Jagič, Leskien, Vondrák, Fortunatov, Vasmer, Trubeckoj). F. Miklošič rend hommage à son maître dans la préface et dédie l'oeuvre à "Manibus Kopitarii discipuli animus".

Nombreux sont encore les textes slaves que Kopitar avait acquis et étudiés durant sa vie. Ses connaissances, dont la profondeur et l'étendue en faisaient le meilleur philologue slave après Dobrovský, lui permettaient de se prononcer rapidement sur la valeur de tel ou tel texte qu'on lui apportait à la Hofbibliothek ou dont on lui révélait l'existence. Durant toute sa vie, il encouragea ses amis et collègues à collectionner les textes. Ainsi, il demande à Vuk de se rendre à Krk spécialement dans ce but (19). Il acquit beaucoup de manuscrits pour la Hofbibliothek, mais un très grand nombre d'entre eux restèrent également dans sa collection privée. Elle fut achetée après la mort du slaviste, aux frais de l'Empereur, pour la Bibliothèque du Lycée de Ljubljana qui constitue actuellement le fond de la Bibliothèque Universitaire de la capitale slovène (20). Lorsque Sreznevski, et plus tard Lamanski visitent cette collection, ils sont extrêmement étonnés par sa richesse. Parmi plusieurs manuscrits bulgares, Lamanski trouva le Damaskin. Un grand nombre de manuscrits provenant du monastère de Šišatovac lui furent procurés par Vuk et Mušicki.

D'autre part, le matériel considérable rassemblé par Kopitar fut utilisé par Miklošič dans ses principales oeuvres consacrées à la philologie slave.

Notes:Hesychii

1)Hesychii glossographi discipulos russus et codice vindobonensi graecorussica omnia cum appendice philologici, maxime et slavistici argumenti,Vindobonae 1839

2)ibid.,p.39

3)ibid.p.38

4)ibid.p.28

5)ibid.p.30 et 65

6)ibid.p.56.Il s'agit de l'oeuvre Pamietki o dziejach,Pismiennictvi i prawodawstwie Slowan,Petropoli 1839

7)Ягич:История;с.234

8)В.А.Мацеёвскии:История первобытной християнской церкви у Славян,СПБ 1840

9)Hesychii,p.59,60

10)I.S.Assemani:Kalendaria ecclesiae universae,Roma 1755

11)"Sie wissen,dasz auch die Vaticana eine Art glagolitisches Ostromir hat". Преписка Востокова,p.289,Kop.à Vostokov,7/5/1831

12)Францев:Польское славяноведение,с.274

13)Jagić:Neue B,p.319,Kop.à Fesl,11/66/1837

14)Considéré parfois comme russe.Cf.М.Г.Бухалов:Методы,p.67

15)par deux fois,en 1825 et en 1826

16)Преписка Востокова,p.289,Kop.à Vostokov,7/5/1831

17)"Es ist für unser altslavisches Fach gar wichtig,den Suprasliensis Codex mit meinen Glagoliten zu vergleichen,der ihm sehr ähnlich ist".ibid.p.193,Vostokov à Kop.,10/10/1831

18)Monumenta linguae paleoslovenicae et codice Suprasliensis,Vindobonae 1851

19)Vukova prepiska I,p 493

20)L'inventaire critique en fut fait par V.Mošin:Kopitarjeva zbirka slovanskih rokopisov in Zoisov cirilski fragment iz NUK,Ljubljana 1971

CHAP.VI

L'Evangéliaire de Reims

La dernière publication d'un texte slave signé par Kopitar est L'Evangéliaire de Reims. Ce texte lui avait demandé beaucoup de travail et causé bien des tracas, mais il n'eut pas le plaisir de voir et de toucher le livre, enfin sorti des ateliers de la maison Didot: il mourut avant que les premiers exemplaires ne parvinssent à Vienne.

Il est peu de textes slaves qui firent couler autant d'encre, qui soulevèrent autant de passions, qui mirent à jour avec autant de force toutes les divergences, tous les antagonismes qui divisaient et continuent à diviser les peuples slaves. Il faut dire que tout ce qui entoure ce texte contribue à le rendre légendaire, mystérieux, auréolé de grandeur royale. Déjà le lieu où il fut trouvé, perdu et retrouvé, ne peut laisser indifférent: la cathédrale de Reims, la place même où se déroulait périodiquement le sacre des rois de France. Qui plus est, ce texte entre en quelque sorte dans ce rite, participe à la cérémonie. C'est bien loin des pays slaves et l'on ne manque pas de poser la question: pourquoi, comment est-il arrivé dans de centre de la royauté française? Il est d'autres textes slaves disséminés de par le monde, à Jérusalem, à Rome, à Oxford, à Paris et jusqu'en Espagne. Mais ils sont dans des bibliothèques et

l'on sait en général comment ou pourquoi ils furent apportés. Mais la légende lie le texte de Reims aux Croisades, aux mariages princiers, aux cardinaux et aux papes. On le disait écrit de la main même de Saint-Jérôme. La couverture contient des reliques et des pierres précieuses. C'était la curiosité de la ville de Reims et c'est ainsi que le présenta le géographe allemand Büsching dans sa Géographie nouvelle(1). Il est fort probable que F.K. Alter, qui est le premier slaviste à en parler, connaît l'existence de ce mystérieux texte grâce à cet ouvrage (2). Schlözer en parle dans son Nestor, en se référant à Alter: "L'Evangéliaire slavon sur lequel les rois français prêtaient serment à Reims au moment de leur couronnement, devait être extrêmement ancien; malheureusement, le cannibalisme l'avait détruit au début de la Révolution" (3).

Mais, avant de disparaître sur l'autel de la déesse Raison, comme le croyait Dobrovský, il avait déjà été l'objet d'un certain nombre de tentatives pour percer son mystère. Il fut mentionné pour la première fois en 1669 (4). On l'aurait montré au tsar Pierre le Grand, qui aurait reconnu la partie cyrillique. Toujours est-il que le texte fut examiné par l'ambassadeur de Russie le 18 juin 1726. Plus tard, Catherine II en demanda une description détaillée. Après Schlözer, les slavistes ne pouvaient que pleurer la perte d'un document aussi célèbre que mystérieux. Ce qui ajoutait au

mythe qui entourait ce texte, c'était le fait qu'il était écrit avec deux alphabets différents: le premier, cyrillique, fut reconnu rapidement, mais la seconde partie fut tour à tour considérée comme écrite avec les lettres iraniennes, indiennes, arméniennes, etc... Pourtant, il existait en France des livres qui auraient pu permettre de l'identifier facilement. Déjà Guillaume Postel avait donné les deux alphabets slaves (5).

L'Abecenarium bulgaricum, étudié en 1814 par Kopitar à la Bibliothèque royale, donne un très bon exemple de l'alphabet glagolitique. D'autre part, l'abbé Pluche, qui avait vu le manuscrit de Reims (6), connaissait cet alphabet que nous trouvons également dans l'Encyclopédie française sous la dénomination d'"alphabet hyéronimique", comme on l'appelait souvent à cause de la légende qui l'attribuait à Saint-Jérôme. Toujours est-il qu'à part l'abbé Pluche, personne ne semble avoir reconnu cet alphabet.

Mais la Révolution, dans sa fureur, mit fin, du moins pour un temps, à toutes les interrogations. Les premiers slavistes ne peuvent que déplorer cette perte qui leur paraît d'autant plus grande que le manuscrit leur paraissait être, selon toute vraisemblance, très ancien. Dobrovský l'évoque par deux fois dans son Slavin (7) et Kopitar le pleure dans son Glagolita. Tout espoir de le retrouver n'est pourtant pas perdu, à preuve cette lettre où Dobrovský prie

l'historien Pertz, qui doit se rendre à Paris, de demander à Sylvestre de Sacy d'en parler dans le Magasin Encyclopédique (8). Et l'abbé tchèque ajoute à ce propos que J. Grimm prend ce manuscrit pour une fable (9).

En réalité, le texte fut retrouvé assez rapidement après la Révolution, dépouillé de sa couverture précieuse. Ce que les slavistes attribuaient à la fureur révolutionnaire n'était en fait que le vulgaire appât du gain. Mais après sa découverte, "ce livre d'évangiles pesant 3 marcs 7 onces et 4 grains", comme il fut décrit dans l'inventaire (10), resta tranquillement à Reims, cependant que la Slavie entière pleurait sa disparition. Qui l'a retrouvé? Léger pense que c'est Louis Paris. Ibrovac est persuadé que c'était Kopitar, alors que Francev suppose que l'heureux découvreur pouvait être A.I. Turgenev. Contrairement aux apparences, cette dernière hypothèse paraît vraisemblable, surtout au vu des documents que Léger ne possèdait pas et qu'Ibrovac semble ignorer. En effet, le 22 mars 1836, Köppen écrit à Hanka: "Avec ce courrier, j'envoie à M. von Kopitar la joyeuse nouvelle que l'Evangile de Reims, écrit en cyrillique et glagolitique, existe toujours. On s'est engagé à nous en faire copie par M. Al. de Turgenev que vous connaissez peut-être (11). En effet, ALEXANDRE IVANOVIČ TURGUENIEV (1784-1845), fonctionnaire au Ministère des Cultes à l'époque de Nicolas I, "commis voyageur en histoire et autres denrées

littéraires", comme il aimait à s'appeler lui-même (12), fut chargé de rechercher en Europe des documents relatifs à la Russie. Il est plus que probable que c'est lui qui le découvrit et en parla à Köppen, qui à son tour avertit Hanka et Kopitar. A moins que Kopitar en fut averti avant, par quelque chemin plus court que celui qui passe par Moscou. Ce n'est pas impossible, car maint voyageur, à qui Turgueniev eût pu parler du manuscrit, passait par Vienne où Kopitar était à cette époque un personnage connu. Seulement de cette manière, il est possible de comprendre Kopitar qui revendique la primauté de cette découverte dans une lettre à Hanka (13). Au printemps 1837, Kopitar se rend à Rome et discute déjà de la publication du texte avec J.B. Silvestre qui y séjournait également (14). Il est donc exclu que Kopitar eût eu connaissance du Texte du Sacre par la Chronique de Champagne qui ne commence à paraître qu'en été 1837. Si Kopitar attribue la découverte à L. Paris, c'est qu'il possède des raisons valables pour ce qui pourrait être appelé "un pieux mensonge". En effet, la lettre que L. Paris envoie à Kopitar le 20 avril 1843 explique assez bien cet imbroglio politico-slavistique et éclaire un peu l'atmosphère qui accompagne la publication du texte.

"Monsieur et très illustre confrère,

Notre ami commun, M. Sylvestre, veut bien se charger de vous faire parvenir l'infiniment

maigre hommage de ma traduction de Nestor. Ce travail sera une bien faible recommandation près de l'auteur du Glagolita Clozianus: personne n'en connaît mieux que moi l'insuffisance et le peu de valeur. Aussi crois-je faire acte de profonde modestie et de parfaite abnégation en l'offrant au si docte bibliothécaire de Vienne.

J'ai été si malheureux avec le sublime empire de S.M. Très Moscovite, que je vous aurai, Monsieur, une éternelle reconnaissance si dans la préface que vous vous proposez de mettre en tête du texte de Reims, vous vouliez bien glisser un mot qui rappelle que c'est à mes heureuses recherches qu'est due la retrouve du fameux manuscrit que M.M. Millan, de Sacy e tutti quanti avaient cru devoir faire incinérer par les Omars de 93. Je ne veux point vous laisser ignorer, Monsieur, que j'ai été victime en Russie d'une insigne violence.

Il y avait un an que j'y séjournais (de 1828 à 1829), quand un ordre brutal, quoique souverain, m'en fit sortir par les voies les plus promptes et les plus sauvages. Je commençais à peine à épeler le russe que j'étais venu étudier. (C'est

vous dire, ce que d'ailleurs vous ne verrez que de reste, que ma traduction de Nestor est bien plutôt faite sur le texte allemand que sur l'original dont je comprenais à peine l'alphabet)

Mes réclamations, les prières de mes amis, les plaintes de notre ambassadeur, tout s'est brisé devant le sic volo du Prince Tatare. J'ai donc renoncé à tout espoir de justification.

Et cependant j'ai la faiblesse de mendier près de vous une réclame en faveur de ma découverte du texte slavon. Je me persuade qu'un mot du savant Kopitar en mémoire du pauvre proscrit lui pourra servir de premier moyen pour se faire un jour réhabiliter.-

Il y a d'étranges infirmités dans le coeur humain!

Je profite de cette circonstance pour vous remercier, Monsieur et cher collègue, du Glagolita Gilzianus (sic), et de l'Hesychii Glossographi dont il vous a plu enrichir notre bibliothèque. Ce sont deux fort précieux monumens et qui tout en popularisant votre nom parmi nous ajoutent un grand lustre à notre manuscrit, aujourd'hui si célèbre, grâce à vous, Monsieur.

Agréez, Monsieur et très illustre maître, mes sentiments de haute considération avec lesquels je

suis votre très humble et très obéissant serviteur.

Louis Paris"

La redécouverte du manuscrit (15) est, pour tous ceux qui touchent de près ou de loin à la slavistique, la grande nouvelle de la décennie. A Paris, à Vienne, à Prague, à Moscou et ailleurs, les journaux annoncent la nouvelle. Entre 1840 et 1850, la publication de ce texte tient une place considérable, tout à fait injustifiée par rapport à sa valeur philologique ou paléographique, dans la correspondance des slavistes. On est en plein "tournoi slave". Le premier qui commence à étudier le texte est le latiniste polonais I.L. Korvin-Jastrembrski, qui est à ce moment en France. Mais il déchiffre à peine le texte cyrillique, quant au glagolitique, il l'ignore (16). Mais il s'aperçoit qu'il a un concurrent. C'est Strojev, qui vient de Russie et qui, lui non plus, n'est pas capable de déchiffrer le glagolitique qu'il n'apprend que sur le chemin du retour (17). On montre ces lettres à Lelevel qui se dit incompétent en la matière; on pense les envoyer à Šafařik ou à Palacký. Et pendant ce temps, "Kopitar ne cesse d'écrire à son ami Silvestre, lui rappelant le Texte du Sacré ... Il dit qu'on le demande à Prague pour en faire une caricature: on s'en occupe par-

tout; et vous permettez que la Bohème et autres se mêlent à ce qui vous appartient de droit" (18). Cependant, Silvestre avait reçu la permission de prendre le manuscrit et de le copier. C'est une sorte d'exclusivité, ce qui déplaît évidemment aux autres concurrents, c'est-à-dire Jastrembrski, Hanka etc..., et à un moment donné, même à Musicki et au prince Czartoryski (19). Silvestre fait une copie qui est envoyée à Nicolas I. Hanka ne reçoit que quelques feuilles à Prague, cependant que Jastrembrski cherche en vain un typographe adéquat à Paris, "cette Sibérie du monde littéraire slave" (20). Le 21 août 1840, Silvestre demande à Kopitar une introduction en ces termes: "Il faudrait que le Docte Kopitar, que le Prince des savants slavonistes ajoutât un nouveau fleuron à sa belle couronne qu'il s'est déjà faite, fleuron qui ne sera pas le moins beau, en faisant une dissertation sur ce précieux texte" (21). Le 28 septembre, il l'avertit que tous les calques sont finis et lui demande d'écrire un Prospectus et de venir à Paris au plus vite... "Partez donc aussitôt que vous le pourrez, mon cher Colonel, et arrivez chez moi, où ma table et un bon lit vous attendent et 14 bras, grands ou petits, sont ouverts pour vous recevoir" (22). Kopitar ne viendra pas à Paris, d'abord à cause de l'hiver rigoureux, des problèmes de santé et sans doute également à cause du voyage à Rome qu'il commence à préparer. Il envoie sans doute les Prolegomena et la traduc-

366

EVANGELIA SLAVICE

QUIBUS OLIM

IN REGUM FRANCORUM OLEO SACRO INUNGENDORUM SOLEMNIBUS

UTI SOLEBAT ECCLESIA REMENSIS

VULGO

TEXTE DU SACRE

AD EXEMPLARIS SIMILITUDINEM DESCRIPSIT ET EDIDIT

J. B. SILVESTRE

ORDINIS S. GREGORII MAGNI UNUS E PRÆFECTIS ALIORUMQUE ORDINUM EQUES.

EVANGELIA LATINE VERTIT EANDEMQUE INTERPRETATIONEM LATINAM E REGIONE ADJECIT

B. KOPITAR

AUGUSTISSIMO AUSTRIÆ IMPERATORI A BIBLIOTHECÆ PALATINÆ CUSTODIA
ORDINIS PRUSSICI *PROMERITO* ET ROMANI S. GREGORII MAGNI *EQUES*
ET COMPLURIUM ACADEMIARUM *SOCIUS*.

LUTETIÆ PARISIORUM 1843.

tion latine le 3 mai 1842 (23). Le texte paraît enfin en 1844 (avec la date de 1843) et est mis en vente seulement à la fin de l'année.

L'édition est faite aux frais de NICOLAS I, auquel le livre est d'ailleurs dédié. Mais les trois cents exemplaires prévus pour la Russie ne comportent pas les Prolegomena, ce qui était souvent considéré comme une censure envers Kopitar et ses idées sur l'origine panonnienne du vieux slave. Mais rappelons que l' Ostromir de Vostokov paraît également sans l'Introduction que le slaviste avait pourtant soigneusement préparée. On se méfiait en Russie déjà des textes ecclésiastiques qui pouvaient s'écarter de l'enseignement tel qu'il était prôné par le Saint Synode, et la "slavjanščina" était toujours suspecte. D'ailleurs l'Introduction que Hanka, plus russophile que les Russes eux-mêmes, écrira pour son édition, ne sera pas traduite non plus. Toute l'affaire prend des allures de guerre et de secret (24). Tout laisse pourtant à penser que les Russes étaient favorables à ce que ce fût Kopitar qui s'occupât de cette édition. On avait conseillé à Silvestre de trouver un "slaviste professionnel".

Dès que Hanka peut avoir accès au texte en entier, c'est-à-dire avec la parution du livre de Kopitar, il en fait une nouvelle édition, transcrite entièrement en cyrillique et accompagnée d'une Introduction qui devait combattre

l'effet des Prolegomena de Kopitar (25). En France, L. Paris fait une autre édition sans Prolegomena, mais avec son introduction qui accompagnait déjà l'édition de Kopitar. Il y écrit que le texte date du 11ème siècle, alors que le slaviste précise bien qu'il ne peut être plus ancien que le 14ème siècle. En 1899, L. Léger fait une nouvelle édition précédée d'un historique intéressant et suivie d'une impressionnante bibliographie consacrée à ce texte.

Pourquoi toute cette agitation, tout ce bruit autour d'un texte qui ne présente pour les philologues qu'une valeur secondaire? Nous avons vu que les raisons liées à l'histoire de ce manuscrit, à son aura royale ne manquaient pas. Pour les philologues qui ne le connaissent que par ouï-dire, le manuscrit est très ancien, beaucoup plus ancien que la plupart des textes déjà découverts. Vostokov lui-même pensait que le texte de Reims était le plus ancien monument du cyrillique (26). On envisagea fort sérieusement une comparaison entre ce texte et l'Evangile d'Ostromir (Hanka, Pogodin , Sreznevski).

Mais toutes ces raisons ne sont pas suffisantes pour expliquer l'atmosphère de passion qui accompagne cette publication. Quant aux deux alphabets utilisés dans le même livre, il n'y avait à l'époque que Kopitar qui y voyait de l'intérêt. La publication de ce texte sert en fait également de **révélateur des antagonismes** qui séparent non seulement

beaucoup de slavistes, mais les Slaves eux-mêmes. Lorsque Kopitar écrit que le Texte du Sacre "appartient complètement à l'Autriche" (27), Hanka lui répond indirectement: "Nous ne lâcherons pas aussi facilement que Kopitar l'avait pensé, sans aucune preuve, le dernier reste de l'orthodoxie chez les Tchèques" (28). Plus que de deux hommes, il s'agit de l'opposition entre Vienne et Prague, entre les Slaves de l'Ouest et ceux de l'Est, entre les catholiques et les orthodoxes. En effet, Hanka attribuait le texte à Saint-Procope, fondateur du monastère de Sazawa près de Prague. Il présumait, à tort d'ailleurs, que le rite qui y était en usage, s'il était en langue slave, était donc orthodoxe. Et pour lui l'orthodoxie était la véritable religion slave. C'était difficile à admettre pour les Slaves catholiques dont Kopitar était. Il ne manquait pas de souligner, dès que l'occasion s'en présentait, que Methode avait été fait évêque par le pape de Rome. Dans les Prolegomena, Kopitar défend pour la dernière fois sa **théorie pannonienne** que l'on avait tendance à attribuer à son catholicisme plutôt qu'à ses recherches philologiques. Il est intéressant et significatif de comparer les Prolegomena avec les Fantaisies: aux tâtonnements et rêveries du jeune homme à peine installé à Vienne s'opposent les affirmations du philologue confirmé, sûr de son savoir. A l'union idyllique des Slaves font ici place les dissensions qui marquent

l'opposition entre deux courants de civilisation et s'inscrivent en faux contre l'unité slave,fondée aussi bien sur la notion de la race que de la langue.

Après les années 50, le tumulte fait autour de ce texte s'apaise peu à peu. Kopitar est mort et les événements de 1848 apportent aux intellectuels slaves d'autres soucis et préoccupations. Il est pourtant intéressant de noter que les Prolegomena seront publiés en Russie justement cette année-là (29). En France, c'est Martynov qui manifeste de vagues intentions de rééditer l'ensemble. Parmi les slavistes, J. Loss, P.A. Lavrovski et Budilovič (30) l'évoquent encore, ce dernier confondant Silvestre de Sacy, déjà mort au moment de l'édition, et J.B. Silvestre. Les Prolegomena furent réédités dans le 1er numéro de la Slavische Bibliothek par Miklošič (31) avec quelques rares modifications de détail. Miklošič justifie sa réédition par le fait que l'Evangéliaire de Reims était introuvable en Autriche. On peut supposer que Miklošič a une autre raison, encore plus valable à ses yeux: il adopte d'emblée la théorie pannonienne et les Prolegomena deviennent alors une sorte de credo sur lequel seront basés tous ses futurs travaux de philologie. Avec le biographe de Kopitar, Legis-Glückselig, il était certainement parmi ceux qui pensaient que ces Prolegomena étaient "les résultats de ses recherches acharnées, menées tout au long de sa vie selon sa manière renommée, dense,

vigoureuse, polémique - l'homme entier dans chaque ligne" (32). Il nous a semblé intéressant de donner en annexe le texte complet des Prolegomena dans la traduction française. Dans la bande annonce de l'édition de Kopitar, J.B. Silvestre affirme: "pour le rendre intelligible à toute personne éclairée d'Europe, le célèbre slavoniste M.Kopitar a bien voulu se charger de le traduire en latin et de l'accompagner d'une dissertation en forme de préface qui ne peut manquer d'exciter l'intérêt général" (33).

Notes:L'Evangéliaire de Reims:

1)A.F.Büsching:Neue Erdbeschreibung,Schaffhausen 1769,II.p.122

2)Alter en parle dans Beitrag für praktischem Diplomatik für Slaven,Wien 1791,p.154.

3)"Das slavische Evangelium,auf welches die französischen Könige bei ihrer Krönung schwären,muss äusserst alt gewesen sein:leider hat es der Cannibalismus beim Anfang der Revolution vernichtet".Nestor 1802,III,p.42

4)La partie historique du problème est traitée en détail par L.Léger:L'Evangéliaire slavon de Reims(Préface),Reims-Prague 1899

5)Guillaume Postelus:Linguorum duodecim characteribus differentium Alphabetum,Paris 1538.

6)L.Léger:op.cit.p.20

7)Slavin,XVII,p.70-72,XV,p.52

8)C'est un Anglais,Sir Thomas Ford-Hill,qui avait vu le texte juste avant sa disparition et reconnu les deux alphabets.

9)Vasmer:Bausteine,p.125,Dobrovský à Pertz,4/4/1824

10)L.Léger:op.cit.p.26

11)"Mit dieser Post sende ich Hr.von Kopitar .die frohe Nachricht,dasz das kyrillisch und Glagolitisch geschriebene Evangelium zu Reims noch ebenda selbst existiert.Es sind uns Facsimile davon versprochen worden durch Hr.Al.von Turgenev,den Sie vielleicht kennen",Письма к Ганьке,p.479

12)Cf.M.Cadot:La Russie dans la vie intellectuelle française(1839-1853),Paris 1967,p.25-27

13)Jagić:Neue B.LXVI

14)Ibrovac:Kopitar,p.111

15)ibid.p.134-135

16)В.А.Францев:"К истории изданий реимского Евангелия",ЖМНП,1900,7,p.127

17)ibid.p.129

18)ibid.p.131

19)ibid.p;13

20)"в этой Сибири славянского литературного мира",ibid.p;136

21)Ibrovac:op.cit.p.115

22)ibid.p.116

23)ibid.p.121

24)On emploie un vocabulaire guerrier et Jastrembrski écrit à Hanka:Копитар снабжен разнообразным оружием,собранным словно в арсенале,в венской библиотеке" .Францев:op.cit.p.141

25)Сазаво-Еммануильское святое благовествование ныне же ремешкое,Праха 1846

26)Письма к Ганке.p.256

27)"ganz und gar nach Österreich",WALZ,Wissenschaftliche Nachrichten,1844,9,p.13

28)"Мы так легко не упустим,как Копитар думал без всяких доказательств,последнего остатка Православия в Чехах"Преписка Востокова,p.372,Hanka à Vostokov,3/3/1845

29)ЖМНП,1848,57-58

30)ЛЖБудилович:Общеславянский язык,Москва 1903

31)Slavische Bibliothek,1851,1 p.3

32)"Die Resultate seiner lebenslänglichen abgeschlossenen Forschung in bekannter ,gedrängter ,derber ,polemischer Weise-jede Zeile der ganze Mann."Jagić:Neue B.p.350

33)Que sont devenus les 600 exemplaires de cette édition?Miklošič n'en trouva que 2 en Autriche.Pratiquement toutes les grandes bibliothèques de Paris en possedent un ou deux.Et les 300 exemplaires dépouvus des Prolegomena?

On trouvera.les Prolegomena en annexe(III). Pour Kopitar l'édition du Texte du Sacre est surtout l'occasion d'écrire la première histoire de la christianisation des Slaves,

B - LE VIEUX SLAVE

Les voyages à Rome, la visite des bibliothèques parisiennes, la visite projetée du Mont Athos, les copies du Suprasliensis, de l'Assemani, etc..., l'édition du Glagolita Clozianus, de l'Evangéliaire de Reims correspondent tous à un but bien précis de notre slaviste: l'étude du vieux slave. Une langue morte ne peut être étudiée que grâce aux documents authentiques les plus nombreux, les plus variés et les plus anciens possible. L. Léger estime que les Russes devraient avoir une haute estime pour Kopitar en tant qu'initiateur de la recherche dans ce domaine précis. Et, si J. Toporišič affirme que Kopitar était amoureux du slovène, nous pouvons ajouter qu'il était au moins autant amoureux du vieux slave.

A première vue, il peut paraître paradoxal qu'un philologue, originaire d'une région où cette langue était évincée depuis bien des siècles, se fût tant intéressé à elle. Or, en effet, le latin avait remplacé très tôt la langue de Cyrille à l'église partout dans la "Slavia latina" et les dialectes s'étaient développés tout à fait en dehors de son influence. Il serait simpliste de dire que l'intérêt de Kopitar se confondait avec le besoin d'affirmer l'existence

de sa propre langue slovène, de la mettre en valeur par le biais du vieux slave. S'il est vrai que la théorie pannonienne et les problèmes qu'elle soulève accompagnent les travaux du slaviste pratiquement tout au long de sa vie, ses recherche dans ce domaine peuvent difficilement s'expliquer par une sorte de nationalisme ou même d'esprit de clocher, comme a tendance à le considérer Jagič. Kopitar connaît déjà fort bien le vieux slave avant son arrivée à Vienne, puisqu'il le cite parmi d'autres langues qu'il connaît lorsqu'il sollicite une place d'employé à la Hofbibliothek.

Cet intérêt nous paraît d'abord résulter des **considérations d'ordre linguistique général.** Aussi bien Dobrovský que Kopitar sont au courant des recherches contemporaines et comprennent la nécessité de remonter aussi loin en arrière que possible. Ils sont mieux à même de distinguer cette langue ancienne de leurs propres langues qu'un Serbe ou un Russe, qui utilise cette langue sous une forme plus ou moins altérée, non seulement au cours des offices religieux dans les prières, mais aussi en tant que langue écrite. Nous avons vu que cette langue était encore mainte fois considérée comme la seule langue nationale digne de ce nom (par Šiškov, par exemple), alors que la langue parlée par le peuple était présentée comme une déformation grossière de la langue des élites cultivées. Jusqu'au moment de la laïcisation de la culture, qui commence en Russie avec Pierre le

Grand, mais connaît des époques de recul, le problème de la langue écrite ne se pose pratiquement pas dans la zone de Slavia Orthodoxa. Les étrangers, tel par exemple Schlözer, peuvent mieux établir une frontière entre les deux variantes utilisées dans ces pays.

Aujourd'hui, tout ce qui touche le vieux slave, qu'il s'agisse des définitions, des classifications, des périodisations, des filiations et des influences particulièrement complexes, a été établi avec plus ou moins de certitude et admis pratiquement à l'unanimité. Tout étudiant en slavistique connaît la différence entre **le slave commun** (langue primitive des peuples slaves qui n'est attestée par aucun texte, mais dont on peut reconstituer les racines et les formes grâce aux études philologiques), **le vieux slave** et **les slavons** (langues issues de la tradition du vieux slave et qui ont subi des modifications régionales et des influences réciproques et qui sont aujourd'hui employées comme langues des diverses églises orthodoxes).

Le **vieux slave** est défini par la Grande Encyclopédie Soviétique comme "la langue des plus anciens monuments des 10ème et 11ème siècles parvenus jusqu'à nous et qui continuent la tradition des livres ecclésiastiques et canoniques traduits au 9ème siècle par Cyrille et Méthode (1). - Mais la définition qu'en donne N.S. Trubeckoj est pour nous beaucoup plus explicite et intéressante: "C'était la langue

artificiellement dérivée du dialecte slave de la cité de Salonique, en Macédoine. Ce dialecte faisait partie du groupe proto-bulgare des dialectes slaves du Sud" (2). Mais n'oublions pas que ces définitions sont le résultat d'un siècle et demi de recherches approfondies, minutieuses, interdisciplinaires. Les textes découverts depuis les premiers pionniers permirent de lever mainte incertitude, de confirmer mainte hypothèse, de donner une base scientifique à mainte intuition. Des dictionnaires, des manuels, des grammaires, des cartes, voilà tout un arsenal d'outils qui n'existait pas au début du 19ème siècle. Pratiquement tout restait à faire et un homme comme Kopitar pouvait mieux s'en rendre compte que quiconque à cause de ses vastes connaissances. Et le plan qu'il élabore, les tâches qu'il fixe ne peuvent être réalisés que par plusieurs générations d'érudits.

Si nous prenons les différentes dénominations utilisées à l'époque qui nous intéresse, nous pouvons déjà nous rendre compte du "désordre", de la diversité des points de vue, mais des connaissances précises également. Pour la langue que Nestor appelle ЯЗЫКЪ СЛОВѢНЬСКЪ nous trouvons entre autres les dénominations suivantes: "slavonische", "altslavonische Sprache" (Schlözer, Dobrovský, Kopitar); "lingua slavonica", "lingua slavo-latina" (Durych); "gelehrte slavische Sprache" (Alter, Pelzl, Kopitar); "literal-slavisch"

(Kumerdej); "hoch oder literär-slavische Kirchensprache" (Zois); "altslavische Kirchendialekt" (Kopitar); "slovenski jazyk" (Šiškov, Vostokov); "slawenisch", slovenisch", "krainerisch" (Dobrovský); "kyrillische Sprache" (Dobrovský, Kopitar); "slave antique" (Mickiewicz); "cerkovno-slavisch" (Bodjanski); "panonnisch-slavisch" (Kopitar); "altslovenisch" (Miklošič), etc... Et la liste pourrait s'allonger presque à l'infini, car chaque slaviste a pour cette langue un ou plusieurs noms qu'il affectionne et qui donnent souvent quelques indications sur ses recherches et convictions. Parfois, ces dénominations font référence à l'emploi du vieux slave: langue d'église, langue littéraire; elles en limitent bien l'emploi, la soustrayant d'emblée à un usage général et polyvalent qui caractérise la plupart des langues. Le terme "latin slave", "langue savante", exprime l'idée d'une langue supranationale, mais utilisée par une élite restreinte. L'expression "langue de Cyrille" utilisée souvent par Kopitar et Dobrovský dans leur correspondance indique bien que, pour eux, c'est d'abord la langue des premières traductions faites par les apôtres slaves. D'où le désir de trouver des textes originaux de ces traductions qui lèveraient bien des incertitudes.

D'un autre côté, en l'absence d'une **périodisation** nette, il est difficile de savoir à quel moment précis le vieux slave perd sa véritable identité pour devenir autre

chose. Kopitar sait bien que la langue serbe savante qu'il a l'occasion d'entendre est fort éloignée de la langue des vieux textes. Mais elle diffère aussi de celle employée par les Russes. Il sait que la grammaire de Smotricki introduit des modifications russes. Le premier qui essaye d'établir un classement est Vostokov, qui divise l'histoire de cette langue en trois périodes distinctes:

1) l'ancienne, originelle;

2) la moyenne, à demi corrompue;

3) la nouvelle, après corrections (3).

Cette division suscite l'admiration et l'estime du slaviste viennois. Schlözer avait déjà bien établi la différence entre la langue de l'église, qui est aussi celle des livres, et le russe parlé et écrit par la société civile. Rappelons que cette distinction existe déjà dans la grammaire de Ludolf: "loguedum est Russicae, et scribendum est Slavonicae". Pour Schlözer, les Chroniques de Nestor sont certes en vieux slave (altslavonisch) et la langue utilisée par l'église est la même, malheureusement fort déformée. L'historien allemand connaît d'autre part fort bien l'existence des autres langues slaves comme le polonais, le russe, le bosnien, le sorabe, etc... Il essaye d'établir le lien qui existe entre cette vieille langue et ces autres dialectes. Pour lui, ce lien se définit ainsi: "Il résulte de tout cela que la langue dite slavonne est la mère à laquelle de nombreuses fil-

les sont encore aujourd'hui étroitement reliées" (4). C'est dire que Schlözer établit une parenté directe entre la langue des premières traductions bibliques slaves et les diverses langues slaves parlées ou écrites à son époque. Le prestige et l'autorité dont ses travaux jouissent auprès des premiers slavistes font que cette constatation sera souvent utilisée à tort et à travers, chacun essayant de trouver le lien le plus étroit entre la langue sacrée et la langue nationale, oubliant dans son zèle d'étudier l'original lui-même et ses sources véritables. Même si l'on ne peut pas toujours incriminer l'influence de Schlözer, la tentation est trop grande et l'on trouvera, tout au long du 19ème siècle, des hypothèses plus ou moins fantaisistes au sujet de cette parenté supposée. Le croate, le serbe, le sorabe, le polonais, le slovaque (5) seront fille, soeur, cousine, etc... du vieux slave. Durych considère que la "lingua slavonica" est la "mère, ou plutôt la soeur aînée du tchèque" (6). C'est en fait à Dobrovský et à Kopitar, suivis bientôt par Vostokov, que nous devons les premières études historiques et philologiques du vieux slave en tant que tel.

En dehors de Schlözer, qui avait abordé le problème de cette langue également par le biais de l'histoire, notamment dans ses Probe russische Annalen (1767), d'autres précédesseurs de Kopitar et Dobrovský s'y étaient déjà intéressés. Pelzl aussi bien que Durych et Alter connaissent bon

nombre de textes anciens qu'ils appréhendent à la manière des orientalistes. Durych écrit en 1777 un texte intitulé De slavo-bohemica sacro codicis dissertatione (7). Michaelis, le maître de Dobrovský, connaît la traduction de la Bible faite par F. Skorina entre 1517 et 1519 (8).

Kopitar connaît l'existence de cette langue, non seulement par ses précédesseurs, mais par les sources slovènes. Adam Bohorič parle dans sa Grammaire de 1584 de la langue slave qu'utilisent la majorité des peuples slaves pour l'office divin (9). Blaž Kumerdej, l'un des Slovènes les plus érudits de son temps, décide, vers la fin du 18ème siècle, de revoir sa grammaire (Versuch) et d'écrire une nouvelle grammaire slovène qui donnerait en même temps un aperçu important de la "langue slave littéraire" et des autres dialectes (10). L'ouvrage, resté sous la forme manuscrite, était sans doute connu de Kopitar, puisque son auteur était parmi les premiers slavistes de la maison de Zois. Les incunables et manuscrits que possédait le baron étaient sans doute une autre source importante pour le futur philologue. D'autres auteurs slovènes évoquent l'existence de cette langue. Il n'est pas difficile de comprendre l'attrait que le vieux slave exerce sur les Slovènes: leur propre langue est morcelée en un grand nombre de dialectes, l'usage n'en est pas encore fixé définitivement et, de toute façon, ils ont besoin, vu leur petit nombre, d'une langue "internationale"

qui puisse leur ouvrir les portes du monde savant. Or, le vieux slave possède toutes ces caractéristiques: il est structuré, écrit selon les règles, il possède des traductions de la Bible, il est ancien et peut servir de modèle.

Tout ceci explique le fait que, dès les premières lettres échangées entre Dobrovský et Kopitar, il est déjà question du vieux slave. On peut dire que le sujet tient la première place dans leurs échanges, ce qui est facilement compréhensible, car toute l'histoire des Slaves en tant que groupe linguistique est liée à cette langue, à l'activité des deux apôtres, à la christianisation.

Il n'est donc pas étonnant que, dans ses Fantaisies Patriotiques d'un Slave, Kopitar réserve un chapitre spécial au vieux slave (11). C'est sans doute la **première histoire** de cette langue destinée au grand public. Il insiste bien sur la grande ancienneté de cette langue écrite, en évoque l'origine, sans oublier le fait qu'elle fut confirmée par le pape comme langue du service divin, ce qui a son importance, car seuls l'hébreu, le grec et le latin avaient été élevés à cette dignité. Aux regrets que suscitent chez lui l'altération et la modernisation de cette langue, se mêle le désir d'en connaître et étudier les exemples les plus anciens, donc les plus authentiques. Et, pour renforcer ses arguments, il cite Schlözer, savant allemand reconnu de tous et qui en a vu et apprécié la beauté et l'intérêt. N'oublions

pas que Kopitar s'adresse également à un public allemand: seul un Allemand pouvait, de façon crédible, vanter les aspects magnifiques de la langue slave littéraire!

Et, comme si tout cela ne suffisait pas, Kopitar revient au vieux slave dans le dernier chapitre. En proposant la création d'une **chaire du vieux slave** à Vienne en 1811, il fait oeuvre de novateur. On a tendance à voir dans cette proposition seulement une preuve de son austroslavisme, alors qu'elle va bien au-delà de cette simple conception politico-historique. Le slaviste précise bien que c'est la langue slave dont "les dialectes actuels se rapprochent le plus, ce qui permet de les suivre jusqu'à la source". Il met en avant l'intérêt national, mais aussi l'intérêt purement linguistique. Tout l'édifice de la slavistique en tant que science et qui exige la création d'une Académie, repose donc pour Kopitar sur le vieux slave. C'est dans cette proposition, prématurée certes, qu'il faut chercher les origines de l'école viennoise de la slavistique, illustrée par de grands noms comme Miklošič, Jagić, Murko, N.S. Trubeckoj. Ce dernier y assurait justement, entre autres, un cours de vieux slave dont il n'a cessé, avec tout le Cercle de Prague, de souligner l'importance. Pour les slavistes eux-mêmes, le vieux slave est aussi la preuve d'une unité linguistique ancienne et solide et la conscience de cette unité était restée vivace à travers les siècles (Nestor, Križanič, Orbi-

ni, etc...), malgré le Schisme, les conquètes turques et la domination allemande. Dans sa recension des Institutiones, Kopitar regrette que cette langue ne fût pas devenue la langue commune de tous les Slaves (12). Cela ne signifie nullement que Kopitar cherche à la faire revivre, car il sait mieux que quiconque que c'est une langue morte, objet d'étude et non de communication, comme le prétendent certains Russes et le clergé serbe. Mais il n'en est pas moins vrai que le vieux slave est, pour notre slaviste, l'outil d'une culture slave commune, et ce que Kollár appellera plus tard la réciprocité repose d'abord sur cette ancienne communauté linguistique attestée par des documents écrits. Mais, d'un point de vue strictement pratique (tirages, dialectes), une langue littéraire commune pourrait présenter un certain intérêt. Elle pourrait être utilisée comme langue littéraire de tous les Slaves, un peu comme on utilise de nos jours l'arabe littéral; les langues et dialectes pourraient subsister parallèlement à elle. Il est évident que cette sorte de "panslavisme linguistique" n'a jamais existé chez des nations slaves qui possèdent une langue formée depuis longtemps, tels le polonais, le russe ou même le tchèque. Pour les petites nations, à la culture moins solidement assise, il pouvait, à un moment ou à un autre de leur histoire, paraître comme une solution plausible: elle aurait pu permettre d'évincer partiellement

l'allemand des échanges inter-slaves et elle aurait pu servir également comme critère en cas d'hésitation entre deux formes (c'est l'idée défendue par Dobrovský). Primic, un contemporain de Kopitar, le premier professeur de slovène (en 1812 fut inaugurée à Graz la première chaire de slovène au lycée), prêtre catholique, se dit prêt à accepter la foi orthodoxe pour justement utiliser le vieux slave (13). D'autres tentatives furent faites dans ce sens vers le milieu du siècle, principalement chez les Slaves du Sud (Matija Majar, Oroslav Caf, B. Raič) (14). F. Levstik lui-même pense que la connaissance généralisée du vieux slave devrait permettre une communication aisée entre tous les peuples slaves (15).

Mais l'intérêt de Kopitar pour le vieux slave ne dépasse jamais une vénération purement philologique. Et le premier devoir du philologue consiste à préserver autant qu'il le peut ce **monument ancien**, en étudier et comparer les variantes, le respecter comme les archéologues respectent les objets qu'ils trouvent enfouis sous des amas de terre, détériorés, dispersés. C'est là que sa critique des Russes est la plus vigoureuse: ils n'ont cessé de détériorer cette langue, ne montrant aucun respect envers l'aspect sacré et originel de ses formes. Des copistes barbares ne se préoccupent guère d'exactitude, introduisent des formes nouvelles, corrigent selon leur bon vouloir. Cette idée est confirmée

par Schlözer, qui dénonce avec vigueur ce laisser-aller criminel. Une typographie existe en Russie depuis 1564, mais les livres ecclésiastiques, les chroniques continuent d'être copiés (16). Parmi les contemporains, Kopitar ne voit guère que le père Evgenij et Vostokov capables du respect dont doit bénéficier ce monument de la culture slave. Lorsqu'il demande la copie du Suprasliensis, il précise bien qu'elle doit être faite par Vostokov lui-même, tout autre copiste étant capable de la pire "barbarie". Car, pour Kopitar, le vieux slave doit rester pur, tout comme le latin pour les Français doit demeurer tel qu'il était à son apogée. En parlant du rôle de Korai pour les Grecs, il dit: "Les Serbes attendent encore leur Hercule-Korai qui nettoierait ces écuries d'Augias et assurerait leurs droits respectifs à l'ancienne langue morte d'église comme à la nouvelle langue vivante du peuple"(17).

Ce souci d'exactitude, du **respect de l'original** s'explique également par l'intérêt philologique plus général qui est une constante de l'activité de Kopitar slaviste. Il ne perd jamais de vue la recherche fondamentale et universelle dans le domaine linguistique. Et le vieux slave fait partie de ces langues mortes qui doivent permettre de descendre jusqu'aux racines communes, jusqu'aux ancêtres primitifs à partir desquels les langues s'étaient développées en se diversifiant. Cet objectif qui consiste à faire entrer

les langues slaves dans le domaine de la **recherche indo-européenne,** Kopitar ne le perd jamais de vue et ses relations avec un F. Schlegel, J. Grimm, W. von Humboldt reposent principalement sur ces principes tout linguistiques plutôt que sur un quelconque romantisme littéraire. Lorsqu'en 1816 Kopitar écrit le compte-rendu de l'ouvrage célèbre de F. Bopp: Uber das Conjugationssystem des Sanskrits Sprache, il regrette beaucoup que l'auteur n'ait tenu aucun compte des langues slaves, particulièrement du vieux slave (18). Dans la seconde partie de sa Grammaire comparée (1835), Bopp tient compte du vieux slave; quant à l'édition de 1868-71, les langues slaves y occupent la place qui leur est due, notamment grâce aux travaux du plus célèbre des disciples de Kopitar, F. Miklošic. La grammaire et le dictionnaire du vieux slave que le slaviste viennois réclame et prépare en partie jouent un rôle primordial dans cette recherche linguistique générale.

1)"Старославянский язык-язык древнейших дошедших до нас славянских памянников 10-11 веков продолжавших традиции переведёных с греческого языка Кириллом и Мефодием в 9 веке богослужебных книг."

2)"This was a language artificially derived from the slave dialect of the city of Salonika in Macedonia.This dialect belonged to the Proto-Bulgarian group of the South Slavic dialects".N.Trubetzkoy: The Common Slavic Element inRussian Culture",Slavic Studies,New-York 1950,p.5

3)"a) veterem genuinae(11-13);b)mediam semi-corruptam(14-16); c)novam post correctionem(à partir du 17-ème).Рассуждение p.2

4)"Von allen diesen ist die kurzgeweise Slawonische Sprache die Mutter,zu der die vielen Töchter noch jetzt ein näheres Verhältnis haben".Nestor 1802,p.146

5)J.Tibersky:"La Slavistique Baroque",Studie.p.93

6)"Mater vel potius antiquor soror".

7)Bibliotheca slavica I 1851,p.XIII

8)Петровский:"Копитар и Institutiones",ЖМНП,1911,10

9)Slovenska misel,Ljubljana 1987.

10)Krainerische Sprachlehre als ein Auszug aus der allgemeinen slavishen Grammatk(1795)Cf.Pogačnik:Zgodovina II p.63)

11)Cf.Annexe 2

12)ÖsterreichischerBeobachter 1822,KS,p.16

13)Jagić:Neue B.,p.296

14)Cf.J.Glonar:Naš jezik,Ljubljana 1919

15)Slovenska misel,Ljubljana 1987,p.53-54

16)Schlözer:Nestor ,p.80

17)"Die Serben erwarten noch ihren Herkules-Korai,der diesen Augienstall säubere und der alten todten Kirchensprache wie der neuen lebenden Volksprache ihre gegenseitige Rechte sichere".KS,p.262

18)WALZ 1816,8,p.127

CHAP. I

Institutiones - la première grammaire moderne du vieux slave

Le jugement de Jagič, selon lequel Kopitar "participait davantage aux travaux des autres qu'aux siens propres" (1), s'applique tout particulièrement aux Institutiones linguae slavicae dialecti veteris de Dobrovský. Et nulle part ailleurs que dans la correspondance des deux slavistes il n'est possible de suivre pas à pas, page après page, la composition de cette **oeuvre maîtresse** des débuts de la slavistique européenne. Elle est la clé de voûte de tout l'édifice, l'aboutissement des recherches et des efforts sporadiques dûs à l'initiative personnelle et à une volonté commune, mais c'est aussi le point de départ de la véritable philologie slave. Comme toute oeuvre novatrice et fondamentale à la fois, elle reflète l'esprit de son époque, ses forces et ses faiblesses. Elle est le résultat d'un besoin, d'une foi, d'un labeur, d'une abnégation peu commune. Pourtant, dès qu'elle paraît, elle est déjà considérée par son auteur lui-même comme dépassée, ce qui indique bien la progression rapide des études slaves au début du 19ème siècle. Pourtant, la profondeur de l'érudition et des analyses reste un exemple pour les futurs chercheurs dans ce domaine. C'est aussi une oeuvre symbolique dans la mesure où elle associe les trois grands noms de la slavistique à ses débuts: Dobrovský, Kopitar, Vostokov. Etant donné l'importance que Dobrovský

aussi bien que Kopitar, attachent à l'étude du vieux slave, cette grammaire est tout à fait logiquement leur préoccupation principale. A l'aide des textes, fragments, variantes, elle doit décrire cette langue dans ses aspects multiples. Déjà Schlözer avait réclamé une telle étude pour cette langue-mère qui devait permettre l'étude comparée de toutes les langues slaves. A mesure que les études slaves progressent, le besoin d'un tel ouvrage se fait plus pressant. Ce besoin est à la fois interne à la slavistique et externe. Pour les slavistes, la grammaire est d'abord un outil scientifique, une base de départ pour les recherches ultérieures. Plus prosaïquement, elle est également un moyen pédagogique indispensable: si l'on veut une chaire de vieux slave à Vienne, il faut à tout prix avoir un matériel pédagogique adéquat. Aussi, pour Kopitar les deux vont de pair.

Il est d'ailleurs prêt à assurer gratuitement (2) ce cours de vieux slave, si seulement il disposait d'une grammaire (3). A. W. von Humboldt, qui veut se lancer dans les études slaves, il donne d'abord des textes et la grammaire tchèque de Dobrovský "comme la plus savamment préparée avec références à tous les dialectes". Et il poursuit: "à vrai dire, si celle de Dobrovský ou de Mušicki était sortie, il (Humboldt) n'aurait pas à faire ce détour; car, avec le vieux slave, chacun doit commencer comme un solide chercheur" (4). Pour aider l'ambassadeur allemand, Kopitar va

lui traduire encore quelques chapitres de Smotricki. Dobrovský est d'ailleurs lui-même conscient de ce besoin, puisqu'il l'avait déjà évoqué dans sa recension du dictionnaire du père Evgenij (5).

Mais la pression externe, dont le slaviste viennois se fait l'écho amplifié, est tout aussi forte. Cette grammaire devient une **nécessité absolue** dans la recherche linguistique générale entreprise un peu partout en Europe. Dans sa recension de Slavin, en 1810, Kopitar exprime le souhait que cette grammaire soit écrite en latin ou en allemand, afin que des savants occidentaux puissent prendre part aux recherches philologiques slaves (6). Quand Dobrovský tombe malade, son disciple se plaint que ni savants slaves ni allemands ne peuvent, sans cette oeuvre fondamentale," recte incipere studia slavica" (7). C'est surtout pendant son séjour à Paris et à Oxford, où il rencontre des orientalistes, qu'il se rend compte de l'urgence d'un tel ouvrage. Il ne peut que constater, avec joie et tristesse à la fois, que la quantité de grammaires des dialectes hindous publiées par les Anglais est "innombrable". Et nombreux sont des professeurs qui voudraient prendre connaissance du slave "mais, dis-je avec douleur, ils ne le pourraient pas, car la grammaire de vieux slave qui doit permettre de tout commencer à fond est encore dans le bureau du Maître; et ils le déplorèrent avec moi" (8). Revenu de son voyage en Angleterre, il

s'écrie de nouveau "Rogant te Galli et Angli, ut gramm. proxime des" (9).

La douzaine d'années qui sépare les premières lignes et le livre lui-même est remplie de ces phrases persuasives, des arguments les plus divers en faveur de l'ouvrage tant attendu. Parmi ces arguments, quel était celui qui avait le plus de poids dans la décision de l'abbé bleu de s'atteler à ce travail gigantesque? Nous ne le savons pas avec exactitude, mais objectivement, on peut dire avec Kopitar que Dobrovský, le Maître, le Patriarche, était le seul capable de composer une telle oeuvre. Lorsque le slaviste pragois, prenant le vieux slave pour le carniolien, demande dans sa première lettre à Kopitar de trouver quelqu'un pour comparer les deux langues (10), celui-ci lui répond: "Comparer le carniolien avec le vieux slave - personne ici ne connaît assez de vieux slave pour cela. Vous devriez, Votre Honneur, entreprendre une grammaire de vieux-slave" (11).

S'il est possible de considérer cette date (février 1809) comme la première initiative de Kopitar auprès de son maître, initiative bientôt suivie d'effet, nous pouvons trouver des signes précurseurs des **ébauches** déjà bien plus tôt. En examinant tout ce "travail préparatoire", nous pouvons nous rendre compte que Dobrovský était vraiment le seul slaviste capable d'écrire un tel ouvrage. Il a à son actif, non seulement la grammaire tchèque dans laquelle il fait

souvent appel à l'arbitrage du vieux slave, mais aussi un grand nombre de travaux publiés par la Société Savante: Slovo Slavenicum, des déclinaisons d'après Smotricki, etc... (12). Pour cette même Société Savante, il avait effectué en 1792-93 un voyage en Pologne, «Suède et enfin en Russie où il avait pu étudier un grand nombre de textes, de grammaires. Il a une vision globale de la slavité que personne à son époque ne possède. Comme le dira plus tard Kopitar dans sa recension des Institutiones: "Là, il était de loin le seul maître et fit époque" (13). Mais il fallait d'une manière ou d'une autre obliger le grand patriarche slave à se mettre au travail. "Je ne laisse pas le Maître tranquille jusqu'à ce qu'il ne soit raffermi selon mon appel dans l'idée d'une grammaire du vieux slave; si seulement elle paraîssait bientôt!", avait-il écrit à Zois (14).

On peut supposer que Dobrovský commença son oeuvre maîtresse vers la **fin de l'année 1810** car, dans la recension de sa grammaire tchèque, Kopitar exprime déjà sa joie à ce propos (15). Dès cette année, tous les amis et connaissances sont prévenus de la bonne nouvelle: Stratimirović, Vrhovac, Appendini, Mušicki, Primic. Zois attend cette oeuvre avec impatience. Dobrovský avertit son ami viennois que la grammaire sera écrite en latin, "comme vous le souhaitez" (16). En novembre 1811, Dobrovský parle déjà du titre qui s'inspirera de Durych (17). Dès cette date Kopitar, homme pratique

et introduit dans les milieux des éditeurs, commence à chercher un typographe capable de faire un travail aussi nouveau et délicat. A Dobrovský, qui hésite entre la publication à Vienne ou à Pest, il conseille absolument la capitale autrichienne, car les Hongrois ne méritent pas qu'on leur jette une telle perle. D'ailleurs, le Maître aurait tout intérêt à venir lui-même à la Hofbibliothek, où il aurait directement accès aux sources supplémentaires (18). Le problème de l'alphabet préoccupe également les deux hommes. Le patriarche slave hésite dans ce domaine entre conservatisme et innovation, il avoue même avoir peur des moqueries que pourrait susciter la nouvelle orthographe (19). En 1814, quelques fragments arrivent déjà chez Kopitar (20), mais à ses yeux les choses n'avancent pas assez rapidement. Il s'adresse à Hanka, qui vit à ce moment-là à Prague, et lui demande d'user de ses capacités de persuasion. Il ne doit pas laisser le Maître en paix avant que le travail ne soit achevé. Au Serbe Frušić, qui doit se rendre en Bohème, l'impatient slaviste demande d'arracher la grammaire des mains du Patriarche (21). Il annonce l'arrivée du Maître à Vienne et la parution de la grammaire dans Srbske novine (22). L'abbé bleu arrive en 1820 et loge chez la comtesse Kinský. Son séjour sera entrecoupé de plusieurs retours à Prague, d'où Kopitar essaye de le faire revenir, en lui promettant qu'il n'a qu'à diriger, et lui exécuterait le travail (23).

A Vienne, Kopitar se conduit avec l'abbé comme un fils, lui présente ses amis. Ils travaillent à la Hofbibliothek tous les soirs entre 6 heures et 9 heures, après quoi ils se retrouvent au "Loup blanc " (24). "Nous nous rencontrions à l'auberge du Loup blanc, où d'autres érudits nous rejoignaient souvent et où j'ai rencontré l'abbé Dobrovský, le vénérable et aimable patriarche de la littérature slave, qui était venu à Vienne pour terminer, de conserve avec Kopitar, ses Institutiones Linguae Slavicae" écrit l'historien Pertz (25). Enfin les choses avancent, Kopitar insiste pour que le portrait de Dobrovský figure dans le livre. Toute la mise au clair, travail que l'abbé déteste, est faite par Kopitar qui ajoute, à la fin de l'ouvrage, une partie personnelle, intitulée Epimetra Kopitarii (p. 705-720), qui contient une traduction de l'Evangile de Luc appelée Codex Coislianinus que Bobrovski lui avait envoyée de Paris, un commentaire de l'édition de la grammaire de Smotricki de 1648 où Kopitar critique la "russification" du vieux slave, et une note sur la grammaire de Stepan Vujanovski (26).

Dès fin 1820, on commence des travaux de publication. Fin 1821, alors que Dobrovský avait déjà regagné Prague, Kopitar corrige les épreuves. Il retient chez l'éditeur 150 exemplaires, afin de les envoyer aux amis et sympathisants, aussi bien slaves (Šiškov, Rumjancec) qu'allemands. - Le succès en librairie est inespéré pour un ouvrage de cette

sorte, car le grand slaviste avait trouvé en Kopitar, non seulement un collaborateur enthousiaste, mais aussi un agent de publicité de premier ordre.

On peut se demander quelle est réellement la part de Kopitar dans les Institutiones. L'auteur lui-même remercie dans la préface ceux qui l'ont aidé, "parmi lesquels je dois citer en premier le custos de la Bibliothèque impériale Kopitar, mon ami très intime" (27). Bobrovski pense que la participation de Kopitar est extrêmement importante et Petrovski écrit: "On peut penser que, sans les efforts de Kopitar, Dobrovský n'aurait jamais publié ses Institutiones" (28). Il ne fait pas de doute que la dernière phase des travaux est due à un travail commun. Ce travail suppose une certaine communauté de vues élaborée depuis le début de leurs relations épistolaires, compréhension et confiance mutuelles. Car, comme le dit Kopitar, la grammaire n'est pas une affaire de goût, mais "d'esprit d'observation, de méthode et de fidélité" (29). L'orthographe, dont il sera question plus tard, porte également l'empreinte des idées de Kopitar. D'après Köppen, il semblerait pourtant que l'harmonie n'était pas toujours sans nuages, ce qui peut s'expliquer facilement par le caractère à bien des égards opposé des deux hommes (30). Cette différence de vues apparaît également dans les recensions, mais là elle est due principalement aux travaux de Vostokov qui venaient de par-

venir aux deux slavistes.

Deux recensions de Kopitar, assez longues, paraissent dans les journaux viennois (31) et une troisième, non signée, mais due à J. Grimm, à Göttingen (32). Elles attirent l'attention de tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au monde slave. Kopitar y affirme, entre autres, sa théorie pannonienne et Grimm préconise l'utilisation de l'alphabet latin chez tous les Slaves.

Comme dans tous les articles de Kopitar, nous trouvons là aussi deux aspects qu'il n'est pas toujours facile de concilier: une critique savante qui s'adresse aux seuls spécialistes, et une partie destinée au public cultivé afin de le mettre au courant des progrès de la science slave. Institutiones est incontestablement la première grammaire critique du vieux slave. A la mort du Maître, Kopitar reviendra sur le rôle primordial de cette oeuvre, aussi bien pour les slavistes que pour les linguistes en général, car elle fait qu' "une fois une telle base posée, l'étude comparée de nouveaux dialectes slaves entre eux et avec leurs autres parents européens et asiatique est rendue possible" (33).

A la suite de ces publications, Rumjancev demande la traduction de la nouvelle grammaire à Niebuhr. Elle sera finalement traduite, contre l'avis de Vostokov, par Pogodin (34).

Il est tout à fait juste de considérer Institutiones comme le **véritable début de la slavistique moderne** et Kopitar était le premier à en être conscient. C'est pour lui le premier pas vers la connaissance de l'ensemble linguistique slave. Il est évident que les contemporains et les successeurs s'en inspirent. Ainsi, Šafařik, lui-même historien, n'hésite pas à mettre la grammaire du vieux slave avec les Institutiones en première place dans le plan d'enseignement qu'il prépare pour la chaire des études slaves à Berlin (35) (chaire proposée par W. von Humboldt, lui-même ancien élève de Kopitar). La Grammaire comparée de Miklošič est basée sur l'oeuvre de Dobrovský et de Vostokov, ainsi que sur celle de Schleicher (36).

Bien que le philologue russe Vostokov n'eût pas pris part directement à l'élaboration de cette oeuvre capitale, nous devons tout de même l'y associer a posteriori. Il connaissait bien les travaux de certains slavistes, surtout ceux de Linde, Dobrovský et Kopitar, mais il travaillait séparé des centres de la slavistique "occidentale", en parallèle bien souvent. Les relations sont encore difficiles, elles dépendent surtout des personnalités.

Ainsi, c'est Köppen qui apporte à Vienne, entre autres, ce que Kopitar appellera aussitôt la "Grammaire d'Ostromir". C'est-à-dire la Dissertation. L'auteur possède et le savoir et la méthode et, surtout, il a à sa disposi-

tion des textes, dont Ostromir, inaccessibles aux Viennois et Pragois (36). Kopitar en tient compte dans ses recensions. Dobrovský lui-même prévoit de faire une seconde édition et annote, dans ce but, son exemplaire. Ce **Handexemplar**, qui avait été prêté ou donné à Kopitar, resta dans son héritage et aboutit, après la mort du slaviste viennois, à la Bibliothèque du Lycée de Ljubljana. Aujourd'hui cette grammaire du vieux slave, composée au fond par les trois grands slavistes, se trouve à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Ljubljana.

1)"он участвовал больше в чужих трудах нежели в собственных".Jagić:Briefwechsel,p.XXXVIII

2)ibid.p.7

3)Ibid.p.140,Kop.à Dobrovský,6/4/1810

4)"Dobrowsky's boemische Grammatik als die am philosophischsten bearbeitete ,von allen Dialekten empfohlen.Freylich,wäre Dobrowsky's oder Muschitzky's altslavische heraus,so hätte er diesen Umweg nicht gebraucht;den mit den Altslavischen muss jeder solide Forscher anfangen".ibid.,p.783,Kop.à Stratimirović,17/9/1811

5)Петровский:"Копитар и Institutiones",ЖМНП,10,p.236-314

6)Slavin,Annalen der Literatur und Kunst 1810,I p.424,KS,p.16

7)Петровский:op.cit.,p.112

8)"Aber,sagte ich mit Schmerz,ihr könnt dass nicht,den die altslavische Grammatik,um dass alles gründlich anzufangen,ist noch im Pulte des Meisters:und sie bedauerten es mit mir".Jagić:Briefwechsel,p.391,24/12/1814,Kop.à Dobrovský

9)ibid.p.412,19/2/1815

10)ibid.p.22,Dobrovský à Kop.,4/1/1809

11)"Das Krainische mit dem Alt-Slavischen vergleichen?Keiner von uns hier kann genug Altslavisch dazu.Ew.Hoch.sollten über eine Altslavische Grammatik sich hermachen".Ibid.,p.34,6/2/1809

12)Петровский:op.cit.,p.277-279

13)"Hier war er bei weitem der Meister und macht Epoche".KS,p.16

14)"Ich lasse den Meister nicht aus,so wie er auf meinen Zuruf in die Idee einer Altslaw.Gramm.bestärkt worden;wenn sie nur bald erschiene!Kidrič:Zois,p.133,Kop.à Zois,3/1/1810

15)"Slavische Sprachkunde,Annalen der Literatur und Kunst 1811 ,II p. 52-68,KS,p.39

16)Jagić:Briefwechsel,p.73,Dobrovský à Kop.1/1/1810

17)ibid.,p183,20/11/1811

18) ibid.p.168,18/4/1810

19) ibid.,p.311,25/12/1812

20) Петровский:op.cit.p.106

21) ibid.p.116

22) 89,7 Nov.1819 p.649

23) Jagić:Briefwechsel,p.417,Kop.à Dobrovsky,27/2/1816

24) ibid.,p.269,Kop.à Zupan,6/12/1820

25) "We met at the hotel,the Weissen Wolf,where others scholars frequently joined us and I met...Abbé Dobrowsky,the venerable and amiable patriarch of Slavish literature,who had come to Vienna to finish together with Kopitar his Institutiones Linguae Slavicae".F.Krause:"Georg Heinrich Pertz und J.Kopitar.Zeitschrift fur Slawistik,27,1982,p.109-114

26) Руководство к славенстей грамматице, Vindobonae 1793

27) "inter quos praeprimis nominandus mihi est conjuctissimus Kopitarius,bibliothecae palatinae custos",p.XIII

28) Петровский:op.cit.,p.134

29) "Beobachtungsgeist,Methode und Treue".Spisi I,p.21

30) Кеппен:Биография,p.71

31) "Dobrowsky'saltslavische Grammatik",Archiv,1822,18,KS,p.16

32) Gottingische Gelehrte Anzeigen,1823,35,p.186-197

33) "Nach solcher Grundlegung das vergleichende Studium der neuern slawischen Mundarten unter sich selbst und mit ihren übrigen europäischen und asiatischen Anverwandten möglich sei","Necrolog",Österreichischer Beobachter,1829,66,p.288-296,Spisi II,p.193

34) Петровский op.cit.,p.312

35) Ягич:История,p.304

36) A.Schleicher:Formenlehre der kirchenslawische Sprache erläärend und vergleichend da gestellt,Bonn 1852

37) Jagić:Briefwechsel,p.466

CHAP.II

Le dictionnaire du vieux slave

Second volet de la recherche systématique entreprise au début du 19ème siècle, le **dictionnaire** du vieux slave sera lui aussi le résultat des travaux de plusieurs philologues. Mais le chemin sera long entre le moment où la nécessité d'un tel ouvrage apparaît nettement, surtout sous la plume de Schlözer, et le jour où il sera enfin publié. Dans ce domaine aussi, l'oeuvre finale sera le résultat des efforts conjugués, de la ténacité sans faille, de la volonté farouche de léguer aux générations à venir le maximum de résultats afin qu'elles puissent accomplir enfin l'oeuvre dans son ensemble. Il serait presque possible de parler d'un **travail d'équipe**, tant la collaboration entre les slavistes est étroite, même si des distances, considérables à l'époque, séparent Kopitar de Vostokov et même si Dobrovský est déjà mort au moment ou Miklošič commence à s'intéresser aux études slaves. La part de Kopitar dans cette oeuvre commune est loin d'être négligeable.

En effet, l'appel lancé par Schlözer trouva un écho favorable chez le slaviste viennois, et d'autant plus favorable que celui-ci éprouvait une grande vénération pour le vieux slave et qu'il avait d'autre part déjà une certaine expérience des questions de lexicologie. Il est évident que

l'étude approfondie d'une langue morte comme le vieux slave et d'une langue vivante comme le slovène ne requièrent pas tout à fait les mêmes méthodes et ne poursuivent pas des buts comparables. Pourtant, les noyaux de cette étude présentent une certaine similitude. Comme nous l'avons vu, pour le cercle de Zois la grammaire, le dictionnaire et la traduction de la Bible représentent une sorte de trilogie, indispensable au démarrage du slovène en tant que langue littéraire. Cette "sainte trinité" est le point de départ de tout l'édifice, la base du développement ultérieur. C'est une base à la fois pratique, logique et solide. La philologie slave repose, elle, sur une langue morte, attestée par un certain nombre de textes qui ne sont rien d'autre, dans la très grande majorité des cas, que des traductions des Ecritures. C'est dire que les deux autres éléments de la trilogie - la grammaire et le dictionnaire - vont pouvoir être élaborés à partir de ces fragments et permettront ainsi d'avoir une vue d'ensemble de cette langue sacrée des Slaves. Et sur cette connaissance approfondie et méthodique du vieux slave pourra reposer, selon Kopitar, tout l'édifice de la philologie slave avec ses dictionnaires et grammaires comparés des langues slaves vivantes.

Ainsi donc, l'expérience linguistique de Kopitar, acquise à Ljubljana, apparaît comme fondamentale pour ses travaux dans le domaine du vieux slave et tout particulière-

ment en ce qui concerne le dictionnaire. Non seulement les Aufklärers slovènes pensent que l'inventaire de leur langue est absolument indispensable; ils ressentent de plus le besoin d'un dictionnaire dans les travaux de traduction auxquels nombre d'entre eux s'adonnent. Ainsi, Primic traduit Klopstock, Zois la Lenore de Bürger, et Kopitar une pièce de Kotzebue. C'est Kumerdej qui fait des projets assez précis pour un dictionnaire slovène, mais c'est enfin à Vodnik qu'échoit cette tâche difficile et ingrate. Cependant, celui-ci tarde et Kopitar pense à s'atteler au travail lui-même. Au moment où les Français règnent à Ljubljana (il est déjà à Vienne), il suggère l'idée d'un dictionnaire français-carniolien (1).

En l'occurrence, il s'agit bien sûr du dictionnaire d'une langue vivante et la préparation d'un tel ouvrage diffère de celle d'une langue morte, surtout si l'on tient compte du fait que les lexicographes slovènes doivent, selon l'idée de Kopitar, aller chercher les mots dans les campagnes plutôt que de s'appuyer sur la littérature qui n'en est qu'à ses balbutiements. Néanmoins, le slaviste possède déjà sa méthode, qu'il expose dans les Vaterländische Blatter et qui sera, avec quelques modifications, applicable au vieux slave. Ce sont des conseils, adressés à son ami Primic, professeur de slovène au Lycée de Graz. "Il vaudrait mieux conseiller à Monsieur Primic de faire découper environ 5 feuil-

les de papier cristal en morceaux de la taille d'une carte de visite, de faire appel à une demi-douzaine de ses meilleurs élèves parmi les théologiens slovènes, de prendre des dictionnaires de P. Marcus, Gutsmann, Habdelič, Belostenec... et rapporter sur ces cartes de visite chaque mot et chaque phrase (séparés dans le but du futur classement alphabétique). Grâce à cette opération, pratiquement la moitié du vocabulaire de Styrie devrait être inventorié" (2).

Kopitar cherche l'efficacité que seul peut apporter un travail d'équipe, idée tout à fait nouvelle qui, à une époque de l'érudit solitaire, enfermé dans son cabinet, reste encore prépondérante. Plus tard, le slaviste viennois enseignera cette méthode à Vuk.

Mais à mesure qu'il s'adonne à l'étude des textes en vieux slave, le besoin d'un dictionnaire de cette langue se fait de plus en plus pressant. Dans ses Rêveries Fantaisies, il évoque ainsi les dictionnaires existants, comme le Dictionnaire trilingue (slavon-russe-grec), publié à Moscou en 1701 (3), celui de Pamva Berinda et de Piotr Alexeiev, des dictionnaires serbes, etc.... Mais ce sont là des ouvrages anciens, partiels, le plus souvent composés d'un mélange de mots slavons, du vieux slave et ceux de la langue parlée et ne peuvent donc présenter qu'une valeur historique ou locale. Ce que voudrait Kopitar, c'est un dictionnaire fait selon les méthodes scientifiques modernes dues aux études des Mi-

chaelis, Gesenius, etc... et qui allient "la précision allemande" à l'amour de la langue qui caractérise le slaviste. Il est évident que le Dictionnaire universel de Catherine II, reflet des fantaisies d'une société aristocratique et oisive plutôt que d'un travail scientifique approfondi, ne peut guère être pris au sérieux par un homme aux pareilles exigences. Parmi les dictionnaires contemporains, c'est certainement celui de **Linde** qui, à ses yeux, mérite le plus de considération. Pourtant, malgré les qualités que Kopitar trouve à cette oeuvre monumentale du philologue polonais, elle n'échappe pas à sa critique. Il envoie cette "oeuvre capitale" à Zois (4), mais non sans remarquer que c'est un "oceano immenso" où l'on se perd rapidement. Le mécène lui-même le qualifie de "pot-pourri". Et le slaviste viennois se permet de suggérer la façon dont le lexicographe polonais aurait dû procéder: donner d'abord la forme polonaise actuelle, ensuite la forme originelle, attestée par les textes les plus anciens et, en troisième lieu, dégager la racine slave commune. Un tel "programme" relie de fait le vieux slave et l'étymologie (5). Dobrovský, lui aussi, aborde le problème sous cet angle dans son traité intitulé "Esquisse d'une étymologie générale des langues slaves" (6). Il avait d'ailleurs évoqué le besoin d'un dictionnaire déjà dans son Slavín.

A mesure que Kopitar élargit le cercle de ses amis

slavistes, à mesure que de nouveaux textes renforcent ses connaissances du vieux slave, la préparation du dictionnaire de cette langue devient **matériellement possible.** Il est conscient pourtant que cela représente un travail énorme, mais il rassemble le matériel, inlassablement, jusqu'à la fin de sa vie, tiraillé entre les éditions des textes, l'aide à Vuk, son activité journalistique et ses "largesses" de bibliothécaire. La période la plus fructueuse à cet égard est sans aucun doute celle des séjours intermittents de Dobrovský à Vienne: les deux hommes terminent la grammaire du vieux slave, c'est-à-dire le premier volet du "programme" et veulent immédiatement le compléter par le deuxième volet, le dictionnaire. Ils peuvent d'ailleurs utiliser nombre de notes recueillies pour les Institutiones (7). Le peu de lettres que nous possédons de cette période où le travail commun à Vienne cède le pas à la correspondance, attestent que les travaux avancent rapidement. Ils en viennent même à parler du nom de l'auteur de l'ouvrage préparé. Kopitar propose à son ami pragois de signer l'oeuvre; celui-ci répond que c'est sans importance (8). Tout ceci apporte la preuve que les travaux du dictionnaire tenaient une grande place dans les recherches de ces deux slavistes, que leurs travaux étaient très avancés et que la part de Kopitar y était prépondérante.

Mais une fois les Institutiones publiés, l'atten-

tion des deux slavistes semble dévier du dictionnaire pour diverses raisons. Dobrovský tombe malade et Kopitar est très occupé par les travaux de Vuk. Mais on peut supposer que le matériel qu'ils avaient reçu de Russie par l'intermédiaire de Köppen les occupe également, car les deux slavistes remarquent aussitôt, au vu de ce nouveau matériel, qui comprend des oeuvres capitales comme Ostromir et Dissertation, que leur grammaire apparaît déjà comme incomplète et même dépassée. On voit mal Kopitar, le perfectionniste, hâter dans ces conditions l'édition d'un dictionnaire qui serait tout aussi incomplet. Il ne cesse pourtant pas d'assembler le matériel en vue d'une telle publication.

Cependant, une toute petite partie des recherches entreprises par notre slaviste dans le domaine lexicographique du vieux slave verra le jour de son vivant: c'est le lexique qui se trouve dans Glagolita Clozianus (9). Il ne concerne bien évidemment que les mots contenus dans le texte du document glagolitique, mais c'est tout de même la première ébauche d'un dictionnaire du vieux slave. Il pourra servir d'échantillon.

Grâce à Vostokov, Vienne et Prague trouvent un rival à Moscou. En effet, Rumjancev suggère au slaviste russe de s'atteler à la composition d'un "Dictionnaire comparé de tous les dialectes slaves", qui comprendrait bien évidemment aussi le vieux slave (10). Il est plus que probable que Rum-

jancev avait apporté cette idée de ses visites à Prague et à Vienne, d'où il avait rapporté le dictionnaire de Linde. - Mais Vostokov hésite beaucoup devant l'immensité de la tâche et se plaint de la pauvreté de l'Académie russe en ce qui concerne les ouvrages nécessaires en vue d'aussi vastes travaux (11). Il se mettra pourtant au travail et, en 1861, paraîtra son Dictionnaire du vieux slave (12). Mais le slaviste russe n'utilisera qu'une partie de ses notes, car son dictionnaire est destiné d'abord aux étudiants et non aux chercheurs.

Nous voyons ainsi que, de même que dans le cas de la grammaire du vieux slave, le dictionnaire fut préparé par les trois grands slavistes de la première période, Dobrovský, Kopitar et Vostokov. Et, bien que leurs travaux se complètent, l'oeuvre reste inachevée. Et c'est encore à Miklošič qu'incombera la tâche de réunir les matériaux, de relier en un seul ouvrage les recherches poursuivies pendant si longtemps par ses trois prédécesseurs qui habitaient Prague, Vienne et Moscou. Pour ses Racines de la langue slave (13), il utilise les notes de Kopitar, et son Dictionnaire vieux slave-grec-latin (1171 pages) (14) représente la somme de ses recherches et de celles de ses trois prédécesseurs. - Lamanski n'hésite d'ailleurs pas à le considérer comme le "legs de Kopitar". Hanka, qui après la mort du "Méphisto slave" ne put s'empêcher de retourner sa haine contre le

plus brillant des disciples de Kopitar, fait courir le bruit que Les Racines et autres oeuvres de Miklošič n'étaient en fait que des oeuvres de son maître. Le grand philologue répond: "Alors, ce Kopitar, qui d'après l'opinion de ces gens-là, ne possédait rien de personnel, je l'ai volé, de l'avis de ces mêmes gens?" (15).

Notes:Le Dictionnaire du vieux-slave

1)Kidrič:Zois,1,p.136.25/1/1810

2)"Es würde dem Herrn Primic lieber rathen,sich ein fünf Riss Papier in Format von Visitkarten beschneiden zu lassen,dann ein halbes Duzende seiner besten Schüler unter den Windischen Theologen zu Hilfe zu nehmen,mit ihnen die Lexica von P.Marcus,Gutsmann,Habdelic,Belostenec....und jedes Wort und jede Phrase... auf eine dieser Visitkarten(wegen der nachherigen alphabethischen Einordnung einzeln)zu übertragen.Durch diese Operation dürfte so ziemlich die Hälfte des steierischen Sprachschatzes inventiert werden sein",Vaterländische Blätter,1812,6,p.481,KS p.193

3)Elementa linguae sclavonorussicae,СПБ,1704,Probablement de Sparvenfelt

4)Kidrič:Zois,p.143,3/2/1809

5)ibid.,p.145

6)Entwurf zu einem allgemeinen Etymologikon der Slawische Sprache,Prag 1813

7)Петровский:"Копитар и Institutiones",p.147-150

8)Jagić:Briefwechsel,p.494

9)Glagolita Clozianus,p.45

10)"Сравнительный словарь всех славянских наречий",Преписка Востокова,p.26,Vostokov à Rumiancev,11/5/1822.

11)"русская Академия бедна материалами по такому обширному труду",ibid.p.28

12)А.Х.Востоков:Словарь церковного славянского языка.СПБ 1861

13)F.Miklosich:Radices linguae slavicae,Vindobonae 1843

14)F.Miklosich:Lexicon Paleoslovenico-graeco-latinum,Vindobona 1862-1865

15)"Diesen Kopitar nun,der nach der Meinung dieser Leute selbst nichts eigenes hatte,habe ich nach der Ansicht derselben Leute beraubt."Slavische Bibliothek,1,1851,p.318

CHAP.III

Le glagolitique

Parmi les nombreux problèmes que pose au philologue le vieux slave, la double graphie cyrillique et glagolitique apparaît comme une véritable énigme. Au même titre que l'origine de cette langue, elle divise les spécialistes jusqu'à nos jours.

Pour les **slavistes occidentaux**, la primauté du glagolitique paraît aujourd'hui admise. Ainsi, A. Vaillant écrit: "Cyrille crée une langue d'église slave et invente une nouvelle écriture sacrée à l'usage des Slaves, l'écriture glagolitique" (5). Mais l'hypothèse inverse garde ses partisans, surtout chez les spécialistes de "**tradition cyrillique**", c'est-à-dire ceux qui écrivent leur langue en cyrillique. Ainsi, B.A. Istrin écrit: "Tout cela conforte la conclusion selon laquelle l'alphabet glagolitique est le produit de la création individuelle, artificielle, utilisant comme base l'alphabet cyrillique existant" (2). L'auteur se base sur des considérations d'ordre historique, affirmant qu'étant donné que l'enseignement religieux était le plus important facteur d'influence, Byzance envoya les deux apôtres qui adoptèrent l'écriture employée par ce centre religieux, formèrent l'alphabet cyrillique qui se répandit en même temps que la religion, tout comme l'alphabet latin se répandit avec la religion catholique et l'arabe avec la

religion musulmane. Istrin ne tient guère compte du facteur philologique et, dans l'histoire des recherches sur ce problème qu'il rappelle à juste titre, il omet de mentionner bien des travaux occidentaux: s'il mentionne Linhart (Slovène) et Anton (Sorabe), en les prenant pour des Tchèques, nous ne trouvons pas trace de Kopitar dans sa volumineuse étude. Or, c'est l'auteur de la première grande publication d'un monument glagolitique et le véritable **initiateur** des recherches dans ce domaine. Qui plus est, le spécialiste russe considère que les disciples des deux apôtres inventèrent cet alphabet compliqué pour échapper aux persécutions du clergé dépendant de Rome et préconisant de ce fait l'alphabet latin (3). Ce qui ressemble fortement aux hypothèses défendues au 19ème siècle, entre autres par Dobrovský qui situait cette invention à des fins de "déguisement", mais en Croatie et non en Moravie. Tout ceci prouve seulement que le pays de départ de ces recherches continue à avoir son importance, comme il l'avait déjà aux débuts de la slavistique. Car cette question de la double graphie intéresse et préoccupe la plupart des grands slavistes depuis Dobrovsky jusqu'à Černyh, en passant par Šafařik, Jagić, Sobolevski, Durnovo, Leskien, Lihačov, etc...

Il est vrai qu'en **l'absence des textes** datant de la mission des deux frères de Salonique ou des textes écrits par eux-mêmes, les spécialistes en sont toujours réduits aux

hypothèses et interrogations. Une écriture existait-elle chez les Slaves avant cette mission? Pourquoi deux alphabets? D'où viennent-ils? Lequel précède l'autre? Ces questions et bien d'autres, les premiers slavistes commencent à se les poser, mais le nombre plutôt restreint de textes dont ils disposent et surtout leur origine moins diversifiée et plus récente, ne leur permettent pas d'aborder le problème de façon réellement satisfaisante. Les textes écrits avec l'alphabet glagolitique sont pourtant relativement nombreux et disséminés sur un territoire très étendu allant de Moscou à Paris, de Prague à Jérusalem. D'autre part, l'alphabet glagolitique continue de vivre encore à leur époque dans certaines régions de la Croatie. Guillaume Postel en avait parlé dès 1538 en France (4) où il est connu sous le nom d'alphabet hyéronimique. Car une légende veut qu'il fût inventé par **Saint Jérôme** lui-même, spécialement pour les Slaves du Sud, afin de cacher ainsi habilement l'emploi de la liturgie slave. En tout cas, le pape Innocent IV est au courant, puisqu'il permet en 1248 l'utilisation de ces "litterae specialis" (5). Etant donné l'origine sacrée de ces graphèmes, on ne s'en préoccupe guère jusqu'au 18ème siècle. - Mais en 1766, paraît à Venise l'ouvrage de Clemens Grubišić In originem et historiam alphabeti slavonici glagolitici. Le lieu de la parution n'est pas sans importance puisque l'on sait qu'il existait à la ville des doges une importante imprimerie destinée à fournir des livres aux populations de la

côte dalmate. Grubišić conclut que cet alphabet provient des runes. **Schlözer,** qui embrasse décidément l'ensemble de la civilisation slave, n'ignore évidemment pas l'existence de ces deux alphabets, mais considère tout de même le glagolitique comme une création secondaire (6). Il est évident que les philologues qui sont au contact direct avec les textes glagolitiques sont les premiers à se poser des questions à leur sujet. Ainsi Assemani qui apporte de Jérusalem des évangiles qui ne semblent pas provenir de Dalmatie. **Frisch** et **Durych** essayent de ne voir dans cet alphabet qu'une déformation du cyrillique, faite par des copistes peu scrupuleux. Car on sait bien à l'époque combien les diverses graphies sont liées les unes aux autres, qu'elles passent d'une langue à l'autre en s'adaptant, comme par exemple le latin qui est tiré du grec, l'arabe qui provient de l'araméen, etc...

Les savants tchèques, et surtout croates et slovènes sont particulièrement bien placés pour étudier le glagolitique, car les textes écrits avec ces lettres sont pour eux monnaie courante; entre autres, un certain nombre de traductions liturgiques datant de la Réforme. Et ils commencent très tôt à penser que le glagolitique est antérieur au cyrillique. Ainsi, **Linhart** (7) rejette la légende de Saint Jérôme et soutient déjà que cette écriture est plus ancienne que le cyrillique. De même, **Dobner** et **Anton** qui pensent que le cyrillique fut finalement adopté parce que plus commode,

EVANGELIAIRE DE REIMS:page en glagolitique

plus simple. Anton pense que le glagolitique fut apporté chez les Slaves déjà au 5ème ou 6ème siècle (8).

Dobrovský, le plus grand slaviste de son temps, ne pouvait pas ne pas aborder ce problème. Il l'affronte à plusieurs reprises, mais sans l'approfondir comme il le fait pour d'autres questions. Il en parle déjà dans son Histoire de la littérature tchèque de 1792, l'évoque dans Slavin et lui consacre un traité séparé (9). Ce traité sera réédité et même traduit en russe. La position du patriarche de la slavistique évolue pourtant fort peu: il considérait le glagolitique comme une "fraude pieuse", commise quelque part en Dalmatie pour cacher l'utilisation de la liturgie slave. Il voulait effacer d'un trait de plume sa noblesse ancrée dans la plus profonde antiquité." Pendant presque un demi siècle, le monde savant et non savant vénérait cette sentence hâtive, non fondée et futile en elle-même" (10). Pourtant, le grand slaviste connaît aussi bien l'Abecenarium bulgaricum que Kopitar lui avait copié en partie à Paris (11), de même qu'il connaît un certain nombre de textes et l'oeuvre d'**Assemani**. Mais il est vrai que l'utilisation de cet alphabet lui reste pratiquement inconnue en ce qui concerne les Slaves de l'Est.

Dans ce domaine précis comme dans bien d'autres, Kopitar bénéficie déjà à Ljubljana des idées de ses prédécesseurs slovènes. Etant donné l'abondance des textes, **Kumerdej** et **Zois** avaient déjà dressé un tableau comparatif des

deux alphabets et remarqué des formes diverses que peuvent prendre ces lettres (12). **S. Popovič** connaissait lui aussi fort bien cette écriture. Mais le slaviste viennois ne semble pas se poser dès l'abord la question de son ancienneté, le considérant simplement comme une création secondaire. Ainsi, dans ses Fantaisies, il écrit que les deux missionnaires employaient l'alphabet cyrillique qui se distingue du "glagolitique lourdaud". Bien que posant la question à plusieurs reprises dans sa correspondance, il affirme encore, en 1827, que Méthode inventa avec son frère Cyrille l'alphabet cyrillique afin d'écrire la langue slave (13). Mais, peu à peu, il acquiert la conviction que le glagolitique est au moins aussi ancien que le cyrillique, contre l'avis de son maître qui ne pouvait admettre l'idée qu'au 11ème siècle on pouvait déjà écrire en glagolitique (14).

Mais c'est la découverte du texte du comte Cloz qui sera déterminante dans l'évolution des convictions du slaviste. Il se rend compte qu'il détient l'un des plus anciens textes en vieux slave connu à l'époque. "Je me suis réjoui quand j'ai vu le codex qu'ils nomment glagolitique sinon plus ancien, du moins contemporain du très ancien codex cyrillien des Evangiles d'Ostromir de l'an 1057" (15). Il en montre des échantillons aux Croates de Vienne qui utilisent encore le glagolitique et il s'aperçoit qu'ils ne peuvent le lire, pour la bonne raison que le texte est écrit en glagolitique rond (que l'on identifiera plus tard comme bulgare)

et non carré de Dalmatie. Il est le premier à distinguer ces **deux formes assez différentes** du même alphabet et il en donne un tableau comparé dans Glagolita Clozianus (16). Et il n'hésite pas à affirmer: "Donc, la proposition demeure ferme, à savoir que les caractères glagolitiques des Slaves, pour ce qui est de l'époque, sont au moins contemporains des cyrilliques" (17).

Mais, scrupuleux et hésitant comme d'habitude, Kopitar s'adresse à l'homme qu'il considérait comme le plus digne de confiance, à l'érudit qui, après la mort de Dobrovský, connaissait le mieux les problèmes des textes en vieux slave, **Vostokov.** Il lui demande de l'aider à éclaircir les sources du glagolitique (18). Le philologue russe lui répond par une longue lettre où il dit entre autres: "Je vous félicite, mon très honoré collaborateur dans les recherches des antiquités vieux-slaves, pour votre précieuse trouvaille... J'attends avec une très vive curiosité la publication de votre Ostromir glagolitique qui, comme je l'espère, nous éclaircira bien des choses en ce qui concerne les antiquités vieux-slaves et surtout complètera nos renseignements au sujet des lettres glagolitiques et de leur lien avec les cyrilliques... Avec cette découverte, la supposition de feu Dobrovsky est réfutée." Il copie quelques lignes d'un manuscrit cyrillique où toutes les majuscules sont glagolitiques. Et il ajoute: "Quand, en 1821, j'eus en main un extrait du Psautier appartenant au père Evgenij... j'ai pris

pour moi le fac-simile des trois lettres initiales, simplement à cause de leur étrangeté, ne soupçonnant aucunement que cela pouvait être des lettres glagolitiques, car à cette époque je ne m'intéressais pas à l'écriture glagolitique" (19). Et il explique que c'est le professeur Kuharski, qui avait rendu visite à Kopitar, qui avait attiré son attention sur cette graphie. Ceci prouve bien que la connaissance du glagolitique provient de Prague, de Vienne et surtout de Kopitar. Etant donné la rareté des textes glagolitiques en Russie, le problème paraît secondaire aux premiers slavistes russes. De plus, d'autres considérations entrent en ligne de compte. "Longtemps, la chance n'était pas du côté de ces restes des antiquités slaves. Ils étaient considérés comme quelque chose d'étranger, entré de force dans la vie ancienne des Slaves. Seuls l'écriture cyrillique et les monuments cyrilliques étaient **véritablement slaves**, car ils appartenaient exclusivement, vraiment et solidement à la liturgie orthodoxe" (20). On continuera à se méfier, en Russie, de cet alphabet qui représente quelque chose de presque hérétique. Ainsi, Sreznevski finit par le lier aux bogomiles, c'est-à-dire les cathares de Bosnie (21) et Preis pense qu'il apparaît en Dalmatie après l'interdiction du cyrillique par Rome (22).

Mais l'impulsion donnée par Kopitar avec son Glagolita Clozianus trouve sa prolongation dans les travaux de V.I. Grigorovič, surtout après sa découverte des deux monu-

ments capitaux au Mont Athos: le Zographensis et le Marianus. Ces découvertes apportèrent une confirmation des hypothèses émises par Kopitar et frayèrent le chemin aux nouvelles recherches dans ce domaine en Russie. Kalajdovič et Grigorovič adoptèrent très vite l'idée de la primauté du glagolitique.

Cependant, la connaissance de cet alphabet se répand lentement chez les spécialistes occidentaux. Nous avons vu les tâtonnements dont fut l'objet l'Evangéliaire de Reims. L'idée de l'importance et de l'ancienneté de ces lettres fut répandue dans le monde savant, surtout grâce à Kopitar et aux échos qu'éveilla son Glagolita Clozianus. Les deux importants comptes rendus, celui de Haupt dans WALZ (23) et surtout celui de **J. Grimm** à Göttingen (24) familiarisèrent le public cultivé avec cette particularité du vieux slave et affirmèrent l'antériorité du glagolitique sur le cyrillique. Quant à Kopitar, il continue d'étudier cette graphie et les textes qui lui appartiennent, attirant notamment l'attention sur le mélange du cyrillique et du glagolitique dans le Psautier de Bologne (25) et écrit que Cyrille lui-même pourrait bien être l'auteur de cet alphabet (26). Pour Hanuš, c'est bien Kopitar qui fit prendre conscience aux érudits que le glagolitique était ancien et de noble origine (27).

Car il faut souligner que les adversaires de cette théorie étaient nombreux. Il faut compter parmi eux **Šafařik**

qui, étant en contact avec les Slaves du Sud, connaissait particulièrement bien les textes et qui, par la suite, consacra une grande partie de ses travaux à cette question. Au moment de la parution du Glagolita Clozianus, il ne peut admettre l'hypothèse du slaviste viennois: à savoir que l'alphabet glagolitique est plus ancien ou aussi ancien que le cyrillique: "Je ne les approuverai jamais tant que j'aurai toute ma raison et que je comprendrai ce qu'est l'histoire" écrit-il à Vostokov (28). Jagič, qui a tendance à pardonner facilement les erreurs de tous ses prédécesseurs, sauf celles de Kopitar, explique l'attitude de l'auteur des Antiquités slaves de la façon suivante: "Les efforts de Kopitar pour mettre en avant l'importance du pannonisme dans la question de l'origine et de la patrie du vieux slave, provoquèrent l'étonnement de bien des gens: ils fournissaient des armes à un grand nombre de ses adversaires... Les penchants de Kopitar pour Rome la catholique et pour l'Eglise occidentale, son inimitié ouverte envers les Russes et tout ce qui était russe, jetèrent l'ombre du doute non seulement sur son pannonisme, mais aussi sur l'écriture et les monuments glagolitiques" (29). Mais tout cela n'empêchera nullement Šafařik de poursuivre ses recherches dans ce domaine précis, de lui consacrer plusieurs traités, Coup d'oeil sur l'écriture glagolitique (30), Les monuments de l'écriture glagolitique (31) et surtout ses Fragments glagolitiques (32) écrits après la découverte des textes de Pra-

gue. Il rejette l'hypothèse de Sreznevski sur l'origine bogomile de cette graphie et donne une première explication quant à la double forme de ces lettres: les carrées servaient à écrire sur des tables de pierre, alors que les rondes, plus tardives et plus ornées, étaient utilisées sur du papier. Il voit l'origine première de cette écriture chez les Varègues qui l'auraient apportée chez les Khazars, chez lesquels l'apôtre séjourna avant sa mission slave. Il ne peut d'autre part admettre l'hypothèse de Grigorovič, selon laquelle Methode aurait "amélioré" le glagolitique à l'aide de l'alphabet grec et créé ainsi le cyrillique. Et le slaviste n'hésite pas à invoquer une raison d'ordre psychologique: Méthode ne pouvait déformer l'alphabet créé par son frère qu'il vénérait. Savant honnête, Šafařik ne peut passer sous silence la dette qu'il a envers Kopitar dans l'introduction de l'une de ses oeuvres les plus importantes et les plus complètes sur ce sujet, à savoir <u>Sur l'origine et la patrie du glagolitisme</u> . "Les spécialistes prendront conscience, dès la lecture de mon premier article, que mon opinion et ma doctrine quant à l'origine de l'écriture glagolitique sont pour l'essentiel en accord avec celle que Kopitar avait déjà présentée en 1833 et trouveront peut-être surprenant que je me fusse montré en apparence imperméable à celle-ci. Il me faut à ce sujet donner une explication. Kopitar avait dans ce domaine davantage deviné la vérité grâce à son extraordinaire intuition que fondé sur

des prémices exactes et appuyé sur la force de la conviction, ce qui, étant donné notre ignorance d'alors de nombreux monuments essentiels et des faits historiques, nous eût été tout à fait impossible" (33).

En même temps que Šafařik, les slavistes russes poursuivent des recherches dans ce domaine et adoptent l'idée de l'antériorité et de l'importance de la graphie glagolitique. V. Grigorović écrit son traité sur l'ancienne écriture des Slaves (34), sans toutefois rencontrer de grand succès auprès de ses compatriotes.

Il est indéniable que Kopitar fut le premier slaviste qui aborda sérieusement la question de la double graphie slave et tenta, grâce à la somme de ses connaissances et malgré le manque de textes, d'y apporter une réponse satisfaisante. C'est encore lui qui familiarisa un tant soit peu les philologues russes avec l'alphabet glagolitique, que Strojev n'hésita pas à appeler des "pattes de mouche". Il incita d'autre part les slavistes de la génération suivante à continuer les recherches dans ce domaine fondamental de la civilisation slave. Ayant fait largement connaître le glagolitique, il favorisa indirectement l'éveil de la conscience nationale en Croatie où cette écriture présentait l'une des spécificités nationales et une composante importante de la culture croate. Šafařik, en suivant la voie dont les débuts furent tracés par Kopitar, en arrive même avec Kukaljević-Saksinski à tenter de faire revivre cette écriture (35).

Notes:Le Glagolitique

1)A.Vaillant:Manuel du vieux slave I,Paris 1948,p.12

2)"Всё это подтверждает раннее сделанный вывод о том,что глаголица является продуктом искусственного индивидуального творчества с использованием для неё в качестве основы ранне существовавшей кириллицы".В.А.Истрин:1100 лет славянской азбуки,Москва 1988,p.88

3)ibid.,p.76

4)Cf chap. Evangéliaire de Reims,note 5

5)Ягич:Графика у Славян,СПБ,1911

6)Schlözer:Allegemeine Nordische Geschichte,Göttingen 1772,p.333

7)Pogačnik:Zgodovina II,p.121

8)K.Anton:Erste Linien eines Versuchs über der Alten Slawen, Leipzig 1789

9)J.Dobrovský:Glagolitica,Prag 1807

10)"Fastein halbes Jahrhundert verehrte die gelehrte und ungelehrte Welt diesen übereilten,unbegründeten,in sich nichtigen Ausspruch".Hanuš:Slavische Bibliothek I,p.201

11)Jagić:Briefwechsel:.p.395,19/2/1815

12)Kidrič:Dobrovský,p.127

13)"Literaturgeschichte Russlands",Jahrbücher 1827,45,Spisi II ,p.206

14)Jagić:Briefwechsel,p.395,24/2/1815

15)"Quibus tum ego laetitiis incedebam,cum viderem glagoliticum,quem vocant codicem si no antiquorem,saltim aequalem Evangeliorum codici ani 1057".Glagolita Clozianus,p.III

16)ibid.,dernière planche

17)"ergo firma sententia:literas Slavorum glagoliticas,quoad altatem,esse saltim aequales cyrillianum".ibid.p.IV

18)Преписка Востокова,p.283,26/9/1830

19)Cf.ch.Glagolita Clozianus,note 5.".Сим открытием опровергается предположение покойного Добровского,.,Когда я в 1821 году имел в руках отрывки Псалтири,принадлежащей Евгению я снял для себя fac-simile с трёх фигурных букв единственно для странности их, отнюд не полозревая, чтобы это были глаголитические буквы, ибо в это время глаголитическою письменностью я не занимался".ibid.,p.286.

20)"Долгое время не везло этим остаткам славянской старины;Они считались чем-то чужим,вторгнувшимся насильственно в древнюю жизнь Славян.Истино-славянским было только кирилловское письмо,кирилловские памятники,исключительно истинной и надёжной принадлежностью православного богослужения";Ягич:История изучения глаголизма СПБ 1911,p.59

21)ЖМНП,1848 II p.16-66

22)ЖМНП 1834 III,p.184

23)WALZ,76,p.103-133

24)Göttingische Gelehrte Anzeiger,1836,1,p.325-326

25)Hesychii,p.38

26)Ibid.,p.39,40

27)Cf.Slavische Bibliothek I ,p.201

28)"werde ich nie beipflichten,so lange ich Menschverstand habe und was Geschichte sei verstehe",Преписка Востокова, p.325,21/2/1836.

29)"Стремление Копитаря поднять значение паннонизма для вопроса о происхождении и родине церковнославянского языка вызвало с разных сторон недоумение;оно вооружало против него многих...Натяжки Копитаря в сторону католического Рима и западной церкви,его нескрываемая враждебность по отношению к России и всему русскому бросили тень подозрения не только на это паннонизм,но и на глаголическое письмо и на глаголические памятники". Ягич:op.cit.,p.59.

30)"Pohled na prvovek hlaholskeho pisemniství",ČČM 1852 II,p.81-104

31)Pamatky hlaholskeho pisemnistvi, V Praze 1853.

32)o<u>Glagolitische Fragmente</u>,Prag 1857

33)"Kenner werden nun gleich nach dem Durchlesen des ersten Aufsatzes inne werden,dass meine Ansicht und Lehre über den Ursprung der glagolitischen Schrift im Wesentlichen mit der von Kopitar schon 1833 vorgetragenen übereinstimmt und es vielleicht befremdlich finden,dass ich mich demnach für diese Lehre so lange unempfänglich gezeigt habe.Hierüber bin ich einige Aufklärung schuldig.Kopitar hat auf diesem Gebiete des Wissens die Wahrheit mehr durch seinem ausgezeichneten Scharfsinn erraten als aus richtigen Prämissen bündig erschossen oder mit überzeugender Kraft bewiesen,was bei unserer damaligen Unkenntnis vieler der wichstigsten Denkmäler und geschichtlichen Daten auch schlechthin unmöglich war"."Über den Ursprung und Heimat der Glagolitismus",<u>Slavische Jahrbücher</u> 1858,p.5-6.

34)"О древней письменности Славян"<u>ЖМНП</u> 1852,3 p.152

34)J.Hamm:"Glagolizam i njegovo značenje za južne Slovane",<u>Slavia</u> 1956,25,p.313.

CHAP. IV

La théorie pannonienne

L'une des questions les plus controversées parmi le nombre impressionnant de celles abordées par notre slaviste est sans doute ce qu'il est convenu d'appeler la "théorie pannonienne". Tout comme les manuscrits tchèques, elle divisa les savants durant presque un siècle et fit naître des passions qui n'avaient rien de commun ni avec la philologie ni avec l'histoire. Entre les problèmes d'ordre strictement linguistique et qui trouveront, au gré des nouvelles découvertes et des études approfondies, des solutions plus ou moins justes, se glissent des divergences d'ordre idéologique, politique et religieux. Les études mêmes de Kopitar furent interprétées mainte fois à tort et à travers, souvent détournées de leur but, utilisées à des fins que leur auteur aurait réprouvées.

La question que se posent les premiers slavistes est pourtant claire et simple en elle-même: **quelle est l'origine du vieux slave,** cette langue inter-slave écrite, utilisée par Cyrille et Méthode et leurs disciples durant leur mission slave? Est-ce la langue de l'une des branches slaves qui s'étaient déjà différenciées de leur ancêtre commun et laquelle? Si c'était l'une des langues parlées par un groupe slave non encore évangélisé, comment les notions chrétiennes

furent-elles introduites dans cette langue? Comment a-t-elle évolué au cours des premiers siècles d'existence, quelles influences a-t-elle subies? Ainsi, dès le début, les problèmes historique et linguistique se trouvent étroitement mêlés.

D'autre part, pour bien comprendre l'importance de cette question aux yeux des slavistes du 19ème siècle, il ne faut surtout pas perdre de vue le fait que ces premières traductions du Livre représentent la clé même de la philologie slave, la pierre angulaire de tout l'édifice. Pour l'historien, l'époque des deux apôtres est le moment capital d'où découle tout le passé commun de ces peuples. Avoir une langue écrite, c'est entrer dans la civilisation. Au désir légitime de connaître ce moment crucial commence à se mêler très vite le besoin mis au goût du jour par le romantisme allemand d'asseoir la communauté culturelle sur des bases anciennes et solidement ancrées dans l'histoire. Il n'est donc pas étonnant que tous les slavistes, depuis Schlözer jusqu'à Jagić, en passant par Dobrovský, Šafařik, Miklošič, etc... aient essayé de répondre à la question de l'origine du vieux slave. Et, bien plus près de nous, les membres du Cercle de Prague n'ont pas hésité à souligner l'importance et le côté actuel de l'étude du vieux slave et de ses origines pour des raisons d'ordre surtout linguistique. Car le problème d'une langue littéraire standardisée, commune, ar-

tificielle peut-être, présente déjà en lui-même un grand intérêt pour tout linguiste. Il peut être posé de façon tout à fait actuelle, en comparaison avec l'arabe littéral, ou même l'emploi de l'anglais en tant que langue internationale. C'est dire que le problème déborde largement le domaine de la seule linguistique historique, qu'il touche à la fois de larges zones de politique, d'histoire, de religion, etc... Et les philologues slaves, malgré leur sérieux, leur érudition, leur désir d'impartialité ne peuvent laisser de côté ces autres aspects, étroitement liés à leurs travaux. Nous avons vu que le fait même d'être philologue slave constitue, au 19ème siècle, un acte d'une valeur plus que scientifique puisqu'il consiste à **affirmer l'existence d'une culture slave** face à la culture occidentale établie et reconnue depuis longtemps. Il faudra attendre la fin du siècle, le temps où une certaine égalité entre les diverses cultures apparaîtra comme un fait établi, pour que la philologie slave puisse se débarrasser quelque peu de cet habit passionnel (1).

Dans le cas de Kopitar et de sa théorie pannonienne, il s'agit de distinguer l'aspect strictement philologique de son environnement politico-historique. Notre prétention n'est pas ici de rétablir la vérité entière, ce qui paraît une entreprise impossible, mais d'essayer de voir le problème tel que le voyait Kopitar et non tel qu'il fut perçu et interprété par ses détracteurs. Force est cependant

d'admettre que l'aspect extra-philologique joue un certain rôle dans la formation de cette théorie chez le slaviste viennois. S'il reste sous-jacent tout au long de son activité, on peut tout de même se demander quelle était exactement son influence.

Nous avons vu que **Schlözer** apparaît souvent comme le maître des premiers slavistes. Historien et philologue à la fois, il soulève maint problème du passé slave. En étudiant les anciennes chroniques, il était inévitablement amené à se poser la question de l'origine de la langue slave écrite, de l'impact de l'activité des apôtres slaves sur toute l'histoire culturelle de la partie orientale de l'Europe. Il connaît les travaux des historiens russes et en particulier, surtout à la fin de sa vie, ceux de Tatiščev. Tout en étant sûr de la mission des deux frères, il n'en émet pas moins l'hypothèse selon laquelle leur langue tirait son origine de l'une des langues slaves du Sud. Mais il ne se prononce pas avec précision, considérant que des études plus approfondies seraient nécessaires. Cette hypothèse, plutôt vague, apparaît d'ailleurs comme quelque chose de courant. Ainsi, Karamzin est persuadé que le vieux slave est d'origine illyrienne (2). Pour Appendini, la langue illyrienne est l'un des "dialectes primaires", etc... Il paraît donc presque acquis qu'il convient de chercher cette origine chez les Slaves du Sud.

Il n'est donc pas étonnant que le cercle de Zois s'intéresse à l'origine de cette langue sacrée. Nous avons vu que les grammairiens l'incluaient dans leurs recherches. Tout semble indiquer que, connaissant le point de vue de Schlözer, les savants slavistes de Ljubljana essayaient d'approfondir leur connaissances dans la direction suggérée par l'historien allemand. Aussi, nous trouvons des prémices de cette théorie pannonienne dans la correspondance de Zois et d'autres membres de son cercle. Ainsi, le mécène slovène explique qu'il avait envoyé son Hausslavist le plus talentueux à Vienne afin qu'il puisse éclaircir toutes ces choses. Il parle des Slaves carantaniens (3). C'est en effet dans le **carantânisme**, élaboré dajà très tôt, qu'il faut chercher la première ébauche du pannonisme de Kopitar, comme l'a bien montré J. Pogačnik (4). S'appuyant sur des arguments d'ordre surtout linguistique, Kopitar divise les Slaves du Sud en deux groupes distincts, dont le premier (habitants de Carinthie, Carniole, Styrie, les Croates kajkaviens et les habitants de Prekmurje) représente un vaste ensemble, uni autrefois dans le royaume de Carantanie. Comme la mission des deux frères slaves s'était déroulée principalement chez ce groupe historico-linguistique, le vieux slave aurait donc pu être créé dans ce vaste et imprécis bassin pannonien.

Il est évident que notre slaviste n'avance pas cet-

te hypothèse dès le début sous cette forme claire et simplifiée, mais il continue les recherches durant toute sa vie. C'est l'un des problèmes les plus fréquemment abordés dans sa correspondance avec **Dobrovský**. Dans sa Grammatik, nous trouvons tout simplement l'hypothèse du maître tchèque selon laquelle le vieux slave serait un vieux dialecte serbe (5). Dans sa première lettre à Kopitar, le maître de Prague écrit cependant: "Je tiens la langue de Cyrille souvent pour carniolienne, mais il convient de tenir également compte de la destinée serbe" (6). Cette phrase, ou plus exactement sa première partie, Kopitar la répète presque textuellement dans sa lettre à Zois: "Même Dobrovský tient la Bible d'église pour carniolienne" (7). On pourrait penser que le slaviste tchèque est d'accord dès le début avec Kopitar. Mais, étant donné qu'il connaît beaucoup moins bien les diverses langues des Slaves du Sud, cette affirmation ne doit pas être prise au pied de la lettre. D'ailleurs, Kopitar ajoute aussitôt sa propre idée, suivie de l'aveu de son incompétence. "Et si Cyrille avait traduit dans la langue des Slaves pannoniens?... Mais qu'est-ce que je raconte là-dessus, alors que je ne connais ni les dialectes du Sud ni la langue de Cyrille de manière suffisante. Puissions-nous fournir seulement des grammaires fidèles et des dictionnaires et oh!, là où c'est possible, également une édition critique des textes de Cyrille. Le reste se trouvera

tout seul... Ne serait-ce pas une entreprise capitale, d'une utilité évidente, une nécessité pour la fondation de véritables études linguistiques du vieux slave?" (8). La lettre est caractéristique de Kopitar, qui oscille souvent entre l'intuition et le besoin d'approfondir ses connaissances pour mieux cerner le problème. Comme d'habitude, le maître de Prague tente de freiner l'enthousiasme de son disciple en précisant que la langue de Méthode n'est ni sud-styrienne ni slovène, mais bien originaire de Bulgarie, Macédoine, Serbie ou même de Constantinople. Elle s'était répandue paisiblement dans ces régions, alors qu'en arrivant en Moravie et en Pannonie, elle avait fait du bruit, car elle contrariait les prêtres allemands (9). Cette opinion, malgré quelques légères modifications, ne variera plus guère jusqu'à la mort de Dobrovský. Dans ses Institutiones, il évite la question, au grand dam de Kopitar qui l'évoque dans le compte-rendu de l'ouvrage. Mais le maître consacre deux études séparées aux apôtres slaves (10), où il désigne le vieux slave comme serbo-bulgaro-macédonien (11). Ce qui provoque une réaction des plus sarcastiques chez son disciple qui juge cette hypothèse bien pire que la serbe qui précédait. "Qui appellerait, par exemple, la langue d'Ufilas anglo-franco-saxonne?" (12).

Cependant, Kopitar poursuit avec opiniâtreté ses recherches et affirme avec une certaine conviction que Cy-

rille "appartient **soit aux Bulgares, soit à nous, Carnoliens**" (13). Pourtant, les arguments des deux slavistes présentent une certaine ressemblance, car ils se basent surtout sur le vocabulaire: pour Dobrovsky, les "grécismes" que contient le vieux slave sont la preuve de son origine proche de la Grèce, alors que Kopitar voit surtout les formes germaniques et latines qui parsèment ces textes et prouvent, selon lui, que ces traductions avaient été faites dans le bassin pannonien où ces mots avaient déjà été utilisés par les christianisateurs francs des Slaves: "Cyrille trouva des Slaves déjà christianisés par les Francs: de là des francismes (krst, post, pop)" (14). Entre Kopitar et Dobrovsky s'installe une polémique qui faillit provoquer la brouille et le vieux patriarche affirme qu'il veut désormais travailler seul et ne pas se laisser diriger.

Le slaviste viennois expose sa théorie dans plusieurs textes publiés. Dans les Fantaisies, il évoque la légende selon laquelle la traduction du Nouveau Testament aurait été apportée en Pannonie et affirme plus loin que l'ancêtre du vieux slave pourrait être le slovèno-serbe ou le slovène. Un système carantanien est exposé dans l'article La linguistique slave (15) et des arguments beaucoup plus linguistiques dans l'article L'ethnographie slave (16) où il affirme que la langue slovène ressemble beaucoup au vieux slave dans les mots et les formes. Dans son compte-rendu des

Institutiones, la théorie pannonienne semble avoir acquis sa forme définitive; il la reconduira en augmentant le nombre d'exemples dans son Glagolita Clozianus et ses Hesychii. Ses "arguments lexicaux" (oltar, krst, cerky, pop, mnih, post, rim, pekel, cesar) seront mainte fois rejetés, repris et enrichis. Or ces mots ne peuvent être d'origine bulgare, serbe ou macédonienne. Nous savons aujourd'hui que Kopitar avait raison sur ce point précis, mais connaissant mal le bulgare et encore moins bien le vieux bulgare et, d'autre part n'ayant pas en sa possession des textes découverts ultérieurement, il ne se doutait pas que le vieux slave n'était qu'une langue artificielle, formée sur une base bulgare, mais transformée et enrichie au gré des parlers des régions que visitèrent Cyrille et Méthode.

Il est hors de doute que Kopitar tient beaucoup à sa théorie pannonienne, qu'il l'expose à partir des Institutiones comme un **système cohérent** et philologiquement établi. Il est peiné lorsque Grimm, qui avait d'abord pris fait et cause pour sa théorie, changera d'avis: "Cher Ennemi. - Vous êtes mon ennemi à cause de votre rejet capricieux de notre pannonisme auparavant partagé" (17).

Il convient cependant de remarquer que sa certitude paraît beaucoup moins solide dans ses lettres et surtout dans ses recherches personnelles, visibles par exemple dans les papiers laissés après sa mort. Tout semble indiquer que

le slaviste exposait sa théorie avec tant de sûreté surtout dans les journaux et dans les lettres aux autorités qu'il était urgent de persuader de donner aux Slaves la place qui devait être la leur, mais que, dans son for intérieur, il continuait à hésiter.

Parmi les philologues, c'est sans aucun doute **Vostokov** qui est le mieux à même de répondre aux interrogations de Kopitar, surtout après la mort de Dobrovský. L'avantage du savant russe, c'est sa connaissance des textes de son pays, dont les plus anciens sont liés aux régions bulgares d'où les textes liturgiques russes sont originaires. Aussi, Vostokov penche dès le début pour l'origine bulgare du vieux slave, sans toutefois exclure d'autres hypothèses. Il souligne l'importance des **nasales**, mais il n'est pas le seul à en connaître l'existence comme on a souvent tendance à le croire. En effet, dans sa recension de Slovanka en 1814, Kopitar remarque l'existence des nasales dans la langue sorabe et écrit que la disparition de cette langue serait une grande perte, y compris pour les philologues. De même, il attire à plusieurs reprises l'attention de ses compatriotes sur les traces du nasalisme en Carinthie. Si Kopitar n'accorde pas autant d'importance à ce phénomène que les chercheurs qui le suivront, il est pourtant bien loin de l'ignorer. Au contraire, il est le premier à inclure les nasales dans son tableau des alphabets comparés qui paraît dans Glagolita

Clozianus (19). Après la publication des Institutiones et de la Dissertation de Vostokov, il est souvent question des nasales dans la correspondance des trois slavistes et leurs vues ne sont pas aussi opposées que l'on a tendance à le dire. Ainsi, Vostokov écrit à Dobrovsky à ce propos: "Les nasales appartenaient à la langue des Slaves pour lesquels fut inventé l'alphabet et traduits les livres d'église. Ces Slaves étaient bien sûr les Bulgares dans la langue desquels de nombreuses traces de nasalisme se sont conservées, comme le remarque M. Kopitar... M. Kopitar trouve dans les fragments... carantaniens des 9ème et 10ème siècles également des traces de nasalisme... Si les Slaves de Pannonie avaient une prononciation voisine de celle des Bulgares, alors il était d'autant plus aisé pour Constantin et Méthode de composer pour les deux tribus slaves le même alphabet" (20). C'est dire que le philologue russe travaille de concert avec ses deux homologues d'Autriche et, tout en profitant de leurs travaux, ne se prononce jamais définitivement. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Kopitar avait même tendance à croire que l'opinion du slaviste russe ne s'opposait pas tout à fait à la sienne: "La vieille distinction de Vostokov entre "рѫка" contre "poyka" est plutôt pour la Pannonie" (21). Il est d'autre part fort difficile de déterminer, même aujourd'hui, quelle fut la prononciation exacte de ces nasales.

Il est significatif que, malgré l'apparente conviction de Kopitar quant à l'origine pannonienne du vieux slave, il n'abandonne jamais tout à fait l'**hypothèse bulgare.** Il possède et connaît, à la fin de sa vie, un grand nombre de manuscrits bulgares dont il souligne l'importance dans ses Prolegomena (22). On trouva dans ses papiers un petit lexique bulgare (23). N'oublions pas que Kopitar avait déjà aidé Vuk à préparer un petit dictionnaire bulgare. Ce même Vuk cherche des vieux livres bulgares pour son ami viennois encore en 1840 (24).

L'**hypothèse slovène**, avancée d'abord par Dobrovsky, est également mise en doute. Le nom de "slovène", la survivance du duel dans cette langue, etc..., apparaissent vite comme un argument trop facile. Il sera d'ailleurs utilisé par les Slovaques également. Mais cette hypothèse slovène, entre le moment où dans le cercle de Zois elle apparaît déjà comme une possibilité et les derniers écrits de Kopitar, s'affirme grandement. Les études approfondies et des textes nouvellement trouvés lui ont permis de ne plus considérer de la même manière les divers parlers des pays slovènes. Nous le voyons s'attacher plus particulièrement aux études des sources de **Styrie** et de **Prekmurje** (La Bible de Küzmič), c'est-à-dire des régions qu'aurait pu englober la Pannonie. Déjà en 1811, au moment où le slovène obtient sa première chaire au Lycée de Graz, il pense que le dialecte par-

lé entre Graz et Maribor pourrait être "le petit-fils du slave d'église" (25). Il demande aux intellectuels de la région d'en recueillir les formes encore vivantes parmi le peuple. Nous trouvons d'autre part, dans son héritage, l'ébauche d'un article sur le vieux slave et la Styrie (26). Un petit lexique comparé, trouvé également dans les mêmes papiers du slaviste et datant de 1836, prouve encore son besoin d'approfondir la question (27). Il n'est pas étonnant que Miklošič, originaire de cette région et connaissant très bien le dialecte qui y est parlé, adopte sans hésiter, comme le faisait son maître, l'idée du slovène en tant qu'ancêtre du vieux slave.

Parmi les contemporains de Kopitar, nombreux sont ceux qui prennent son parti. Mais, il faut bien le souligner, peu nombreux étaient ceux dont les **connaissances étaient suffisamment approfondies** pour leur permettre de juger véritablement de la question. A part Vostokov, seul **Šafařik** peut émettre une opinion fondée sur des recherches personnelles. Ayant beaucoup de contacts avec les langues des Balkans, il penche d'abord pour l'hypothèse bulgare et rejette la théorie pannonienne, en même temps que l'idée de l'antériorité du glagolitique. Mais, peu à peu, à mesure que de nouveaux textes permettent de mieux cerner la question, il se range du côté des partisans de la théorie pannonienne.

D'autres contemporains adoptent l'idée de Kopitar

quant à l'origine du vieux slave. Ainsi Mickiewicz dans son cours (28). Stratimirovič est du même avis, ainsi que Bobrovski et J. Grimm (dans un premier temps), alors que les Tchèques avec Hanka la rejettent avec violence, de même que le Slovène Čop, très lié à Čelakovský, autre adversaire farouche de la théorie pannonienne. Mais peut-on parler dans le cas de ces derniers d'un **jugement impartial**? Ils ne possèdent pas les connaissances nécessaires pour se prononcer vraiment et surtout ils appartiennent déjà à la génération romantique qui cherche ses arguments ailleurs que dans la philologie. Ils ne voient plus qu'un seul aspect de la question, simplifié jusqu'à la caricature: les Bulgares sont orthodoxes, donc le bulgare peut être considéré comme l'ancêtre de la langue sacrée slave, alors que les Slovènes (ou les habitants de la Pannonie) sont catholiques et leur langue ne peut rien avoir de commun avec le vieux slave. Et il faut dire que les nombreux textes de Kopitar donnaient prise aux critiques, surtout parce qu'en parlant de la traduction de la Bible en langue slave, Kopitar était également amené à parler de la **christianisation** des Slaves. Contrairement à Dobrovský qui pensait que cette christianisation s'était faite d'abord en Bulgarie et en Serbie et qu'elle y avait ainsi apporté le rite byzantin, Kopitar, au contraire, insistait lourdement sur la nomination de Méthode en tant qu'évêque de Pannonie par le pape de Rome. Il ne manquait

pas de souligner que cette christianisation s'était opérée avant le Schisme, mais son insistance quant au rôle de Rome dans ce moment important de l'histoire des Slaves, ainsi que ses séjours au Vatican, ses liens personnels avec les intellectuels de cette ville, provoquaient la méfiance et même le rejet pur et simple de sa théorie. Il était suspect de toute façon. C'est dire que les affirmations de Kopitar devinrent, pour un certain nombre de ses contemporains, une affaire de conviction plutôt que de recherche impartiale. Les patriotes tchèques, surtout ceux qui, comme Hanka, ne juraient plus que par la Russie, pour laquelle slave et orthodoxe signifiaient à peu près la même chose, déclarèrent le slaviste l'ennemi, le Mephisto des Slaves. L'opprobre tomba même sur son disciple Miklošič qui n'en adopta pas moins la théorie pannonienne et s'y tint toute sa vie. Aux arguments lexicaux, il ajouta des arguments d'ordre syntaxique et n'appela jamais le vieux slave autrement que "vieux-slovène". "Le point de départ est cette langue vénérable qui n'est plus parlée depuis longtemps, mais qui continue à vivre en tant que langue liturgique des souches slaves appartenant à l'Eglise grecque... je la nomme (cette langue) vieux slovène d'après le peuple qui l'avait parlée jadis, en accord avec l'ancienne du terroir, et la différencie ainsi de celle qui continue à y être parlée - le slovène" (30).

Schleicher, Oblak, Leskien et surtout Jagić apportèrent des arguments nouveaux contre la théorie pannonienne. Tout en admettant le bien-fondé de certaines affirmations de Kopitar, Jagić consacra un ouvrage spécial à la question, ouvrage qui, grâce à une étude approfondie de la question à l'aide des textes que Kopitar ne pouvait évidemment pas connaître, rejette définitivement la théorie de l'origine pannonienne de la langue sacrée des Slaves. Il s'appuie principalement sur le traitement des jers, mais connaît aussi beaucoup mieux le séjour en Moravie des deux apôtres, séjour que Dobrovský a quelque mal à admettre. "Je peux à la rigueur concevoir l'idée que Cyrille et Méthode avaient vecu seulement en Moravie et Pannonie en tant que prédicateurs de la liturgie slave, mais non qu'ils ont apporté une chose qui venait d'ailleurs, c'est-à-dire la langue et l'écriture" (31).

Ce qui peut surprendre pourtant, c'est le ton sarcastique qu'emploie généralement Jagić en parlant de la théorie pannonienne de Kopitar, alors qu'il accepte cette même théorie chez son maître Miklošič comme une hypothèse divergente, somme toute normale entre savants. Il voue une grande admiration à Miklošič, son père spirituel, alors qu'il critique âprement son "grand-père" Kopitar, ce qui ne l'empêche pas de publier une grande partie de sa correspondance dans deux volumes qui portent le titre significatif de

"Sources de la philologie slave". Le slaviste croate ne peut pourtant s'empêcher de voir dans les idées de son prédécesseur autre chose que des arguments dus, "en partie aux sentiments patriotiques et en partie aux arguments lexicaux" (32). Pire encore, il l'accuse de publier ses textes comme par exemple Glagolita Clozianus uniquement dans le but de mettre en avant son "carantanisme" ou son "pannonisme catholique". Il tente d'expliquer ces erreurs par les origines slovènes du slaviste: "Kopitar, originaire d'une petite ethnie slave, apporta avec tout son zèle pour la cause commune de l'avènement des études slaves quelque chose de mesquin dont il eut en quelque façon du mal à se défaire" (33).

Accusation pour le moins étrange à l'égard d'un homme aux connaissances aussi universelles. Et contredite par les Slovènes qui accusaient le slaviste viennois du péché opposé: trônant en "Hofslavist" à la capitale, il ne s'intéressait nullement à sa propre langue. "La slavistique scientifique est restée son unique besoin culturel" écrit par exemple J. Kos encore en 1979 (34). L'idée de mentir par patriotisme, comme le faisaient les "hyperpatriotes tchèques", paraît pourtant étrangère à notre slaviste. "Il est triste que l'on use même de l'imposture par patriotisme - une fraude pieuse. Pas moi!" écrit-il à Vostokov (35).

Il nous semble, en fin de compte, que cette affaire

pannonienne, qui a finalement trouvé sa solution dans un compromis dont les prémices existent déjà dans les recherches de Dobrovsky et de Kopitar, n'est qu'une illustration des forces profondes qui s'opposent dans cette Europe du milieu, des rivalités qui divisent l'Est et l'Ouest depuis des siècles. Kopitar ne connaît pas bien la langue bulgare moderne et même Šafařik interroge encore à Novi Sad des marchands de la région de Salonique afin de se rendre compte s'ils parlent en vieux-slave; il connaît encore moins le vieux bulgare dont on soupçonne seulement aujourd'hui l'existence; il ignore l'histoire du royaume bulgare. Mais il connaît les tribulations des apôtres slaves en Pannonie, les rivalités entre Rome et Constantinople, bien antérieures au Schisme. Touchant ce point sensible, ce carrefour des influences, il ne pouvait pas ne pas provoquer une levée de boucliers, surtout à une époque où l'opposition entre Est et Ouest, entre Russie et Autriche est exacerbée. Et il s'est retrouvé seul, assis entre deux chaises, et sa théorie, fondée sur les recherches philologiques, servit de champ de bataille entre les adeptes intransigeants du catholicisme et de l'orthodoxie. La philologie passa au second plan. Adopter l'hypothèse bulgare ne signifiait rien d'autre que se ranger du côté russe et surtout orthodoxe et, à l'inverse, l'hypothèse pannonienne ne pouvait provenir que d'un partisan du catholicisme romain. Miklošič, en linguiste

pur, qui n'a jamais mis en doute la théorie pannonienne, essaye de se soustraire tant bien que mal à ces courants contraires, mais finit par avouer en 1874: "En ce qui concerne la patrie pannonienne de notre langue ancienne, je pense que ceux qui vivent en ce moment auront du mal à accepter la théorie que j'ai exposée dans l'introduction de mon dernier livre. Mais j'espère que le temps viendra où il n'y aura pas d'autre théorie. Ce qui s'oppose le plus à l'idée juste dans cette affaire, c'est la haine de l'église romaine qui fait partie intégrante de l'éducation d'aujourd'hui. Ergo anathema' (36).

Notes:La Théorie Pannonienne

1)En France c'est l'antigermanisme qui viendra se greffer sur la slavistique et bien des travaux de L.Léger,E.Denis et D.Haumant en seront faussés.

2)Н.М.Карамзин:История Государства Россиского СПБ 1816 I,p 250

3)Kidrič:Zois,p.182-183,Zois à Vukasović,14/3/1809

4)J.Pogačnik:Kopitarjeva zamisel kulturno-političnega razvoja pri Južnih Slovanih,Novi Sad 1973,p.122

5)"der altservische Dialekt"Grammatik,p.XVI

6)"Die cyrill.Sp. hielt ich oft für krainerisch,aber man bedenke doch der Servier Schicksale" .Jagić :Briefwechsel ,p.20 ,Dobrovský à Kop.,1/2/1809

7)"hielt doch auch Dobrovský die Kirchensprache für krainisch".Kidrič:Zois I,p.146,3/2/1809

8)"Wie wenn Kyrill in der Sprache der Pannonischen Slaven übersetzt hätte!Aber was schwätze ich daher,da ich weder die südlichen Dialekte noch den Kyrillischen hinlänglich kenne.Lasst uns nur treue Grammatiken und Lexica liefern-und o!wo möglich,auch eine kritische Revision-Restitution des kyrillischen Textes-das übrige wird sich schon finden...Wäre das nicht eine Haupt-Unternehmung von augenscheinlichem Nutzen,ja Notwendigkeit zur Begründung des achten altslavischen Sprachstudiums?"Jagić:Briefwechsel,p.33,6/2/1809

9)ibid.,p.189,30/1/1811

10)Cyrill und Method-der Slaven Apostel,ein historisch-kritisch Versuch,Prag 1823.cet ouvrage fut traduit en russe par Pogodin.Mährische Legende von Cyrill und Method,Prag 1826,

11)"serbisch-bulgarisch-macedonisch"

12)"Wer wird Ulfilas Sprache Z.B. englisch-fränkisch-mösisch nennen?"Jagić:Briefwechsel,p.503,13/4/1824

13)"Aut Bulgaris aut nobis Carniolanis gehört".ibid.p.467,13/3/1822

14)"Kyrill fand schon von Franken gechristete Slaven vor:daher die Francismen".Vasmer:Kopitars Briefwechsel,p.101,Kop.à Grimm,27/8/1832

15)"Slavische Sprachkunde,"Annalen der Literatur und Kunst 1811,KS,p.40

16)ibid.,p.128

17)"Lieber Feind!Feind sind Sie durch den capriciösen Abfall von unserer vorigen beiderseitigen Pannonität"Vasmer:Kopitars Briefwechsel,p.159,6/10/1836

18)"Slavische Philologie",WALZ 1814,47,KS p.272

19)Glagolita Clozianus,dernière planche

20)"Носовые звуки принадлежали языку тех Славян, для которых изобретена азбука и переложены церковные книги.Сии Славяне были конечно Болгаре,в языке которых сохранились и днесь многие следы ринезма,как заметил Г.Копитар...Г.Копитар находит в карантанских отрывках из IX и X века также следы Ринезма...Если Панонские Словяне...имели в этом сходное с Болгарами произношение,то тем легче было Константину и Мефодию для обоих сих слов, племен составить одну азбуку".Преписка Востокова,p.107 ,Vostokov à Dobrovský,8/5/1824

21)"Wostokows alter Unterschied von рѫка contre роука ist ganz für Pannonien".Vasmer:Kopitars Briefwechsel p.95,Kop.à Grimm,22/6/1832

22)Cf.Evangéliaire de Reims,p.26

23)NUK,Ljubljana,cod.Kop.31

24)Vukova prepiska,p.276,Gavrilović à Vuk,3/4/1840

25)"vielleicht der Enkel des Kirchenslavischen ist",KS,p.195

26)NUK,Ljubljana,cod.Kop.27

27)V.Mošin;Kopitarjeva zbirka slovanskih rokopisov in Zoisov cirilski fragment,Ljubljana 1941,p.31

28)Mickiewicz:Cours 1840/41 p.124

29)J.Kos:Matija Čop,Ljubljana 1979,p.122

30)"Den Ausgangpunkt der Untersuchung bildet jene ehrwürdige Sprache die im Munde des Volkes längst ausgestorben,jetzt bei den zur griechischen Kirche sich bekennenden Slavenstämmen als Sprache der Liturgie fortlebt....ich nenne sie nach dem Volke,das sie eins gesprochen,in Übereinstimmung ..mit dem ältesten,einheimischen,sowohl als Unterschiede von noch gegenwärtig im Munde des Volkes fortlebenden Slovenisch-Altslovenisch".F.Miklosich:Lautlehre,p.10 Cf.Jagić:Entstehungsgeschichte der Kirchenslavische Sprache,Berlin 1913

31)"Ich kann mir wenigstens recht wohl vorstellen,dass Cyrill und Method zwar nur in Mähren und Pannonien als Prediger,Bekehrer und Begründer der slavischen Liturgie gewirkt,aber dass sie das eine dorthin schon von anderswoher gebracht haben,nämlich die Schrift und die Sprache".Jagič:op.cit.,p.225

32)"Teils patriotische Gefühle,teils lexicalische Argumente",ibid.,p.150

33)"Kopitar,aus kleinem slavischen Volkstamme hervorgegangen brachte bei allem Eifer für die gemeinsame Sache der Hebung des slavischen Studiums etwas Kleinliches mit nach Wien,was er auch nicht leicht ja in gewisser Beziehung nie abstreifte".Jagič:Geschichte der Kirchenslavischen Sprache,Wien 1902,p.76

34)"Edina kulturna potreba mu je ostala znanstvena slavistika".J.Kos:op.cit.,p.34

35)"Es ist traurig,dass man aus Vaterliebe auch ein Betrug umgeht-une fraude pi e use.Non ego!"Переписка Востокова,p.280,30/4/1830 sic

36)"Što se tiče panonske domovine staroga našega jezika,mislim da oni,koji sada žive,težko će primiti teoriju,koju sam izložio u uvudu moje poslednje knjige.Ali nadam se,da će doći vrijeme,kada druge teorije neće biti.Pravoj misli o ovoj stvari je najviše protivna mržnja u kojoj je sada rimska crkva-ein integrirender Bestandteil der heutigen Bildung".Lettre inédite de Miklošič à F.Rački,24/10/1874